



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

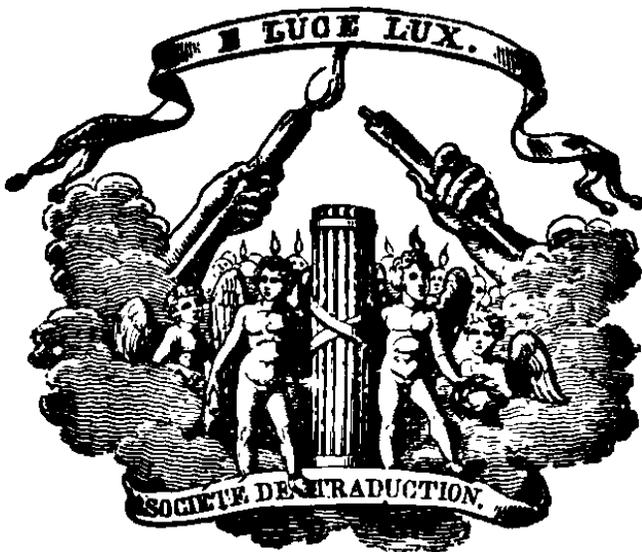
LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES,  
TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES, AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CONTES TRADUITS  
POUR LA PREMIÈRE FOIS, ORNÉE DE 21 GRAVURES, ET PUBLIÉE

PAR M. ÉDOUARD GAUTIER.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

J. A. S. COLLIN DE PLANCY, ÉDITEUR  
DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE TRADUCTION,  
RUE MONTMARTRE, N<sup>o</sup> 121.

M. DCCC. XXII.

892.78

4.65

L.G. 16

1822

v. 4

libri  
Halladay  
1-15-29  
18151

LES

# MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

---

CCLXXXI<sup>e</sup> NUIT.

---

HISTOIRE

DU PRINCE ZEYN ALASNAM, ET DU ROI  
DES GÉNIES (1).

UN roi de Balsora possédait de grandes richesses. Il était aimé de ses sujets; mais il n'avait point d'enfans, et cela l'affligeait beaucoup. Cependant, il engagea par des présens considérables tous les saints personnages de ses états à demander au ciel un fils pour lui; leurs prières ne furent pas inutiles: la reine devint grosse, et accoucha très-heureusement d'un

(1) Cette histoire n'appartient pas aux Mille et une Nuits, et ne se trouve pas dans les manuscrits de Galland.

prince qui fut nommé Zeyn Alasnam, c'est-à-dire, l'Ornement des statues.

Le roi fit assembler tous les astrologues de son royaume, et leur ordonna de tirer l'horoscope de l'enfant. Ils découvrirent par leurs observations qu'il vivrait long-temps, qu'il serait courageux, mais qu'il aurait besoin de son courage pour soutenir avec fermeté les malheurs qui le menaçaient. Le roi ne fut point épouvanté de cette prédiction. « Mon fils, dit-il, n'est pas à plaindre, puisqu'il doit être courageux : il est bon que les princes éprouvent des disgraces, l'adversité purifie leur vertu ; ils en savent mieux régner. »

Il récompensa les astrologues et les renvoya. Il fit élever Zeyn avec tout le soin imaginable. Il lui donna des maîtres, dès qu'il le vit en âge de profiter de leurs instructions. Enfin, il se proposait d'en faire un prince accompli, quand tout à coup ce bon roi tomba malade d'une maladie que ses médecins ne purent guérir. Se voyant au lit de la mort, il appela son fils, il lui recommanda, entre autres choses, de s'attacher à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre de son peuple ; de ne point prêter l'oreille aux flatteurs, et d'être aussi lent à récompenser qu'à punir, parce qu'il arrivait souvent que les rois séduits par de fausses apparences, accablaient de bienfaits les méchants, et opprimaient l'innocence.

Aussitôt que le roi fut mort, le prince Zeyn prit le deuil, qu'il porta durant sept jours. Le huitième, il monta sur le trône, ôta du trésor royal le sceau de

son père pour y mettre le sien (1), et commença à goûter la douceur de régner. Le plaisir de voir tous ses courtisans fléchir devant lui, et se faire leur unique étude de lui prouver leur obéissance et leur zèle, en un mot, le pouvoir souverain eut trop de charmes pour lui. Il ne songea qu'aux devoirs de ses sujets, sans penser à ce qu'il leur devait à eux-mêmes, et se mit peu en peine de les bien gouverner. Il se plongea dans toutes sortes de débauches avec de jeunes voluptueux qu'il revêtit des premières charges de l'état. Il n'eut plus de règle. Comme il était naturellement prodigue, il ne mit aucun frein à ses largesses, et insensiblement ses femmes et ses favoris épuisèrent ses trésors.

La reine sa mère vivait encore. C'était une princesse sage et prudente. Elle avait essayé plusieurs fois inutilement d'arrêter le cours des prodigalités et des débauches du roi son fils, en lui représentant que s'il ne changeait bientôt de conduite, non-seulement il dissiperait ses richesses, mais qu'il aliènerait même l'esprit de ses peuples, et causerait une révolution qui lui coûterait peut-être la couronne et la vie. Peu s'en fallut que ce qu'elle avait prédit n'arrivât : les peuples commencèrent à murmurer contre le gouvernement ; et leurs murmures auraient infailliblement été suivis d'une révolte générale, si la reine

(1) Le sceau royal varie à l'avènement de chaque sulthan ; il est formé par l'entrelacement des lettres du nom du prince régnant.

n'eût eu l'adresse de la prévenir; mais cette princesse informée de la mauvaise disposition des choses, en avertit le roi qui se laissa persuader enfin. Il confia le ministère à de sages vieillards qui surent bien retenir ses sujets dans le devoir.

Cependant, Zeyn voyant toutes ses richesses consommées, se repentit de n'en avoir pas fait un meilleur usage. Il tomba dans une mélancolie mortelle, et rien ne pouvait le consoler. Une nuit il vit en songe un vénérable vieillard qui s'avança vers lui, et lui dit d'un air riant :

« O Zeyn, sache qu'il n'y a pas de chagrin qui ne  
« soit suivi de joie; point de malheur qui ne traîne à  
« sa suite quelque bonheur. Si tu veux voir la fin de  
« ton affliction, lève-toi, pars pour l'Égypte, va-t-en  
« au Caire : une grande fortune t'y attend. »

Le prince à son réveil fut frappé de ce songe. Il en parla fort sérieusement à la reine sa mère, qui n'en fit que rire. « Ne voudriez-vous point, mon fils, lui dit-elle, aller en Égypte sur la foi de ce beau songe? » « Pourquoi non; madame, répondit Zeyn? Pensez-vous que tous les songes soient chimériques? Non, non, il y en a de mystérieux. Mes précepteurs m'ont raconté mille histoires qui ne me permettent pas d'en douter (1). D'ailleurs, quand je n'en serais pas persuadé, je ne pourrais me défendre d'écouter mon

(1) Les Orientaux ont beaucoup de foi dans les songes, et leur littérature contient un grand nombre de traités sur la manière de les interpréter.

songe. Le vieillard qui m'est apparu, avait quelque chose de surnaturel. Ce n'est point un de ces hommes que la seule vieillesse rend respectables : je ne sais quel air divin était répandu dans sa personne. Il était tel enfin qu'on nous représente le grand prophète; et si vous voulez que je vous découvre ma pensée, je crois que c'est lui qui, touché de mes peines, veut les soulager. Je m'en fie à la confiance qu'il m'a inspirée; je suis plein de ses promesses, et j'ai résolu de suivre sa voix.» La reine essaya de l'en détourner, mais elle n'en put venir à bout. Le prince lui laissa la conduite du royaume, sortit une nuit du palais fort secrètement, et prit la route du Caire sans vouloir être accompagné de personne.

Après beaucoup de fatigue et de peine, il arriva dans cette fameuse ville qui a peu de rivales, soit pour la grandeur, soit pour la beauté. Il alla descendre à la porte d'une mosquée, où se sentant accablé de lassitude, il se coucha. A peine fut-il endormi qu'il vit le même vieillard qui lui dit :

« O mon fils, je suis content de toi, tu as ajouté  
« foi à mes paroles. Tu es venu ici sans que la lon-  
« gueur et les difficultés des chemins t'aient rebuté;  
« mais apprends que je ne t'ai fait faire un si long  
« voyage que pour t'éprouver. Je vois que tu as du  
« courage et de la fermeté. Tu mérites que je te rende  
« le plus riche et le plus heureux prince de la terre.  
« Retourne à Balsora; tu trouveras dans ton palais  
« des richesses immenses. Jamais roi n'en a tant pos-  
« sédé qu'il y en a. »

Le prince ne fut pas satisfait de ce songe. « Hélas ! dit-il en lui-même après s'être réveillé, quelle était mon erreur ! Ce vieillard que je croyais notre grand prophète, n'est qu'un pur ouvrage de mon imagination agitée. J'en avais l'esprit si rempli, qu'il n'est pas surprenant que j'y aie rêvé une seconde fois. Retournons à Balsora. Que ferai-je ici plus longtemps ? Je suis bien heureux de n'avoir confié qu'à ma mère le motif de mon voyage : je deviendrais la fable de mes peuples, s'ils le savaient. »

Il reprit donc le chemin de son royaume; et dès qu'il y fut arrivé, la reine lui demanda s'il revenait content. Il lui conta tout ce qui s'était passé, et parut si mortifié d'avoir été trop crédule, que cette princesse, au lieu d'augmenter son chagrin par des reproches ou par des railleries, le consola. « Cessez de vous affliger, mon fils, lui dit-elle : si Dieu vous destine des richesses, vous les acquerrez sans peine. Demeurez en repos; tout ce que j'ai à vous recommander, c'est d'être vertueux. Renoncez aux délices de la danse, des orgues, et du vin couleur de pourpre; fuyez tous ces plaisirs; ils vous ont déjà pensé perdre. Appliquez-vous à rendre vos sujets heureux; en faisant leur bonheur, vous assurez le vôtre. »

Le prince Zeyn jura qu'il suivrait désormais tous les conseils de sa mère, et ceux des sages vézyrs dont elle avait fait choix pour l'aider à soutenir le poids du gouvernement. Mais, dès la première nuit après son retour en son palais, il vit en songe pour la troisième fois le vieillard, qui lui dit :

« O courageux Zeyn, le temps de ta prospérité est  
« enfin venu. Demain matin, dès que tu seras levé,  
« prends une pioche, et va fouiller dans le cabinet  
« du feu roi : tu y découvriras un grand trésor. »

Le prince ne fut pas plutôt réveillé qu'il se leva. Il courut à l'appartement de la reine, et lui raconta avec beaucoup de vivacité le nouveau songe qu'il venait de faire. « En vérité, mon fils ; dit la reine en souriant, voilà un vieillard bien obstiné : il n'est pas content de vous avoir trompé deux fois ; êtes-vous d'humeur à vous y fier encore ? » « Non, madame, répondit Zeyn, je ne crois nullement ce qu'il m'a dit ; mais je veux par plaisir visiter le cabinet de mon père. » « Oh, je m'en doutais bien, s'écria la reine en éclatant de rire ; allez, mon fils, contentez-vous. Ce qui me console, c'est que la chose n'est pas si fatigante que le voyage d'Égypte. »

« Hé bien, madame, reprit le roi, il faut vous l'avouer, ce troisième songe m'a rendu ma confiance : il est lié aux deux autres. Car enfin examinons toutes les paroles du vieillard : il m'a d'abord ordonné d'aller en Égypte ; là, il m'a dit qu'il ne m'avait fait faire ce voyage que pour m'éprouver.

« Retourne à Balsora, m'a-t-il dit ensuite ; c'est là  
« que tu dois trouver des trésors. »

« Cette nuit il m'a marqué précisément l'endroit où ils sont. Ces trois songes, ce me semble, sont suivis ; ils n'ont rien d'équivoque. Pas une circonstance qui embarrasse. Après tout, ils peuvent être chimériques ; mais j'aime mieux faire une recherche vaine, que de

me reprocher toute ma vie d'avoir manqué peut-être de grandes richesses en faisant mal à propos l'esprit fort. »

En achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la reine, se fit donner une pioche, et entra seul dans le cabinet du roi. Il se mit à piocher, et il leva plus de la moitié des carreaux du pavé sans apercevoir la moindre apparence de trésor. Il quitta l'ouvrage pour se reposer un moment, disant en lui-même : « J'ai bien peur que ma mère, n'ait eu raison de se moquer de moi. » Néanmoins il reprit courage, et continua son travail. Il n'eut pas sujet de s'en repentir, car il découvrit tout à coup une pierre blanche qu'il leva, et dessous il trouva une porte fermée par un cadenas d'acier.....

## CCLXXXII<sup>e</sup> NUIT.

IL le rompit à coups de pioche, et ouvrit la porte qui couvrait un escalier de marbre blanc. Il alluma aussitôt une bougie, et descendit par cet escalier dans une chambre parquetée de porcelaine de la Chine, et dont les lambris et le plafond étaient de cristal. Mais il s'attacha particulièrement à regarder quatre estrades, sur chacune desquelles il y avait dix urnes de porphyre. Il s'imagina qu'elles étaient pleines de vin. « Bon, dit-il, ce vin doit être bien vieux; je ne doute pas qu'il ne soit excellent. » Il s'approcha de l'une de ces urnes; il en ôta le couvercle, et vit avec au-

tant de surprise que de joie qu'elle était pleine de pièces d'or. Il visita les quatre autres l'une après l'autre, et les trouva pleines de sequins. Il en prit une poignée qu'il porta à la reine.

On peut s'imaginer dans quel étonnement fut cette princesse, quand elle entendit le rapport que le roi lui fit de tout ce qu'il avait vu. « O mon fils, s'écria-t-elle, gardez-vous de dissiper follement tous ces biens, comme vous avez fait ceux du trésor royal ! Que vos ennemis n'aient pas un si grand sujet de se réjouir ! » « Non, madame, répondit Zeyn, je vivrai désormais d'une manière qui ne vous donnera que de la satisfaction. »

La reine pria le roi son fils de la mener dans cet admirable souterrain, que le roi son mari avait fait faire si secrètement qu'elle n'en avait jamais entendu parler. Zeyn l'a conduisit au cabinet, l'aida à descendre l'escalier de marbre, et la fit entrer dans la chambre où étaient les urnes. Elle regarda toutes choses d'un œil curieux, et remarqua dans un coin une petite urne de la même matière que les autres. Le prince ne l'avait point encore aperçue. Il la prit, et l'ayant ouverte, il trouva dedans une clé d'or. « Mon fils, dit alors la reine, cette clé enferme sans doute quelque nouveau trésor. Cherchons partout ; voyons si nous ne découvrirons point à quel usage elle est destinée. »

Ils examinèrent la chambre avec une extrême attention, et trouvèrent enfin une serrure au milieu d'un lambris. Ils jugèrent que c'était celle dont ils avaient

trouvé la clé. Le roi en fit l'essai sur-le-champ. Aussitôt la porte s'ouvrit, et leur laissa voir une autre chambre au milieu de laquelle étaient neuf piédestaux d'or massif, dont huit soutenaient chacun une statue faite d'un seul diamant; et ces statues jetaient tant d'éclat que la chambre en était toute éclairée.

« O ciel, s'écria Zeyn tout surpris, où mon père a-t-il pu trouver de si belles choses? » Le neuvième piédestal redoubla son étonnement; car il y avait dessus une pièce de satin blanc sur laquelle étaient écrits ces mots :

« O mon cher fils, ces huit statues m'ont coûté  
« beaucoup de peine à acquérir ! Mais quoi qu'elles  
« soient d'une grande beauté, sache qu'il y en a une  
« neuvième au monde qui les surpasse : elle vaut  
« mieux toute seule que mille comme celle que tu vois.  
« Si tu veux t'en rendre possesseur, va dans la ville  
« du Caire en Égypte. Il y a là un de mes anciens  
« esclaves appelé Mobarec (1); tu n'auras nulle peine  
« à le découvrir : la première personne que tu ren-  
« contreras, t'enseignera sa demeure. Va le trouver ;  
« dis-lui tout ce qui t'est arrivé. Il te connaîtra pour  
« mon fils, et il te conduira jusqu'au lieu où est cette  
« merveilleuse statue que tu acquerras avec ton salut. »

Le prince, après avoir lu ces paroles, dit à la reine :  
« Je ne veux point manquer cette neuvième statue.  
Il faut que ce soit une pièce bien rare, puisque celles-  
ci toutes ensemble ne la valent pas. Je vais partir

(1) Mobarec signifie béni.

pour le grand Caire. Je ne crois pas, madame, que vous combattiez ma résolution. » « Non, mon fils, répondit la reine, je ne m'y oppose point. Vous êtes sans doute sous la protection de notre grand prophète ; il ne permettra pas que vous périssiez dans ce voyage. Partez quand il vous plaira. Vos vézyrs et moi, nous gouvernerons bien l'état pendant votre absence. » Le prince fit préparer son équipage ; mais il ne voulut mener avec lui qu'un petit nombre d'esclaves seulement...

## CCLXXIII<sup>e</sup> NUIT.

IL ne lui arriva nul accident sur la route. Il se rendit au Caire, où il demanda des nouvelles de Mobarec. On lui dit que c'était un des plus riches citoyens de la ville ; qu'il vivait en grand seigneur, et que sa maison était ouverte particulièrement aux étrangers. Zeyn s'y fit conduire. Il frappa à la porte. Un esclave ouvre, et lui dit : « Que souhaitez-vous, et qui êtes-vous ? » « Je suis étranger, répondit le prince. J'ai ouï parler de la générosité du seigneur Mobarec, et je viens loger chez lui. » L'esclave pria Zeyn d'attendre un moment ; puis il alla dire cela à son maître, qui lui ordonna de faire entrer l'étranger. L'esclave revint à la porte et dit au prince qu'il était le bien venu.

Alors Zeyn entra, traversa une grande cour, et passa dans une salle magnifiquement ornée, où Mobarec qui l'attendait, le reçut fort civilement et

le remercia de l'honneur qu'il lui faisait de vouloir bien prendre un logement chez lui. Le prince après avoir répondu à ce compliment, dit à Mobarec : « Je suis fils du feu roi de Balsora et je m'appelle Zeyn Alasnam. » « Ce roi, dit Mobarec, a été autrefois mon maître ; mais, seigneur, je ne lui ai point connu de fils. Quel âge avez-vous ? » « J'ai vingt ans, répondit le prince. Combien y en a-t-il que vous avez quitté la cour de mon père ? » « Il y en a près de vingt-deux, dit Mobarec. Mais comment me persuaderez-vous que vous êtes son fils ? » « Mon père, repartit Zeyn, avait sous son cabinet un souterrain, dans lequel j'ai trouvé quarante urnes de porphyre toutes pleines d'or. » « Et quelle autre chose y a-t-il encore, répliqua Mobarec ? » « Il y a, dit le prince, neuf piédestaux d'or massif, sur huit desquels sont huit statues de diamans, et il y a sur le neuvième une pièce de satin blanc sur laquelle mon père a écrit ce qu'il faut que je fasse pour acquérir une nouvelle statue plus précieuse que les autres ensemble. Vous savez le lieu où est cette statue, parce qu'il est écrit sur le satin que vous m'y conduirez. »

Il n'eut pas achevé ces paroles, que Mobarec se jeta à ses genoux ; et lui baisant une de ses mains à plusieurs reprises : « Je rends grâces à Dieu, s'écria-t-il, de vous avoir fait venir ici. Je vous connais pour le fils du roi de Balsora. Si vous voulez aller au lieu où est la statue merveilleuse, je vous y menerai. Mais il faut auparavant vous reposer ici quelques jours. Je donne aujourd'hui un festin aux grands du Caire.

Nous étions à table lorsqu'on m'est venu avertir de votre arrivée. Dédaignerez-vous, seigneur, de venir vous réjouir avec nous ? » « Non, répondit Zeyn, je serai ravi d'être de votre festin. » Aussitôt Mobarec le conduisit sous un dôme où était la compagnie. Il le fit mettre à table, et commença à le servir à genoux. Les grands du Caire en furent surpris. Ils se disaient tout bas les uns aux autres : « Hé ! qui est donc cet étranger que Mobarec sert avec tant de respect ? »

Après qu'ils eurent mangé, Mobarec prit la parole : « Seigneurs, dit-il, ne soyez pas étonnés de m'avoir vu servir de cette sorte ce jeune étranger. Sachez que c'est le fils du roi de Balsora mon maître. Son père m'acheta de ses propres deniers. Il est mort sans m'avoir donné la liberté. Ainsi, je suis encore esclave ; et par conséquent tous mes biens appartiennent de droit à ce jeune prince, son unique héritier (1). Zeyn l'interrompit en cet endroit : « O Mobarec, lui dit-il, je déclare devant tous ces seigneurs, que je vous affranchis dès ce moment, et que je retranche de mes biens votre personne et tout ce que vous possédez ; voyez outre cela ce que vous voulez que je vous donne. » Mobarec à ce discours baisa la terre, et fit de grands remerciemens au prince. Ensuite on apporta le vin : ils en burent toute la journée ; et sur le soir, les présens furent distribués aux convives qui se retirèrent.

(1) D'après la législation musulmane, tous les biens de l'esclave appartiennent à son maître.

Le lendemain, Zeyn dit à Mobarec : « J'ai pris assez de repos. Je ne suis point venu au Caire pour vivre dans les plaisirs. J'ai dessein d'avoir la neuvième statue. Il est temps que nous partions pour aller la conquérir. » « Seigneur, répondit Mobarec, je suis prêt à céder à votre envie ; mais vous ne savez pas tous les dangers qu'il faut courir pour faire cette précieuse conquête. » « Quelque péril qu'il y ait, répliqua le prince, j'ai résolu de l'entreprendre. J'y périrai, ou j'en viendrai à bout. Tout ce qui arrive, c'est Dieu qui le fait arriver. Accompagnez-moi seulement, et que votre fermeté soit égale à la mienne. »

Mobarec le voyant déterminé à partir appela ses domestiques, et leur ordonna d'apprêter les équipages. Ensuite, le prince et lui firent l'ablution et la prière de précepte appelée Farz (1) ; après quoi ils se mirent en chemin. Ils remarquèrent sur leur route une infinité de choses rares et merveilleuses. Ils marchèrent pendant plusieurs jours, au bout desquels étant arrivés dans un séjour délicieux, ils descendirent de cheval. Alors Mobarec dit à tous les domestiques qui les suivaient : « Demeurez en cet endroit, et gardez soigneusement les équipages jusqu'à notre retour. » Puis il dit à Zeyn : « Allons, seigneur, avançons-nous seuls ; nous sommes près du lieu ter-

(1) Il n'y a pas de prière proprement appelée Farz. Les Musulmans comprennent sous ce nom les devoirs de droit divin, et qui sont d'une nécessité absolue pour être agréables à Dieu et à son prophète, tels que la prière, l'aumône, le jeûne, le pèlerinage, etc.

rible où l'on garde la neuvième statue : vous allez avoir besoin de votre courage. »

Ils arrivèrent bientôt au bord d'un grand lac. Mobarec s'assit sur le rivage , en disant au prince : « Il faut que nous passions cette mer. » « Hé ! comment la pourrions-nous passer , répondit Zeyn ? nous n'avons point de bateau. » « Vous en verrez paraître un dans le moment , reprit Mobarec ; le bateau enchanté du roi des génies va venir vous prendre ; mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire : il faut garder un profond silence ; ne parlez point au batelier ; quelque singulière que vous paraisse sa figure , quelque chose extraordinaire que vous puissiez remarquer , ne dites rien ; car je vous avertis que si vous prononcez un seul mot quand nous serons embarqués , la barque fondra sous les eaux. » « Je saurai bien me taire , dit le prince. Vous n'avez qu'à me prescrire tout ce que je dois faire , et je le ferai fort exactement. »

En parlant ainsi , il aperçut tout à coup sur le lac un bateau fait de bois de sandal rouge. Il avait un mât d'ambre fin avec une banderole de satin bleu. Il n'y avait dedans qu'un batelier dont la tête ressemblait à celle d'un éléphant , et son corps avait la forme de celui d'un tigre. Le bateau s'étant approché du prince et de Mobarec , le batelier les prit avec sa trompe l'un après l'autre , et les mit dans son bateau. Ensuite , il les passa de l'autre côté du lac en un instant. Il les reprit avec sa trompe , les posa sur le rivage , et disparut aussitôt avec sa barque....

CCLXXXIV<sup>e</sup> NUIT.

« Nous pouvons présentement parler , dit Mobarrec. L'île où nous sommes , est celle du roi des génies ; il n'y en a point de semblable dans le reste du monde. Regardez de tous côtés , prince , est-il un plus charmant séjour ? C'est sans doute une véritable image de ce lieu ravissant que Dieu destine aux fidèles observateurs de notre loi. Voyez les champs parés de fleurs et de toutes sortes d'herbes odorantes. Admirez ces beaux arbres , dont les fruits délicieux font plier les branches jusqu'à terre. Goûtez le plaisir que doivent causer ces chants harmonieux que forment dans les airs mille oiseaux de mille espèces inconnues dans les autres pays. » Zeyn ne pouvait se lasser de considérer la beauté des choses qui l'environnaient ; et il en remarquait de nouvelles à mesure qu'il s'avancait dans l'île.

Enfin , ils arrivèrent devant un palais de fines émeraudes , entouré d'un large fossé , sur les bords duquel , d'espace en espace , étaient plantés des arbres si hauts qu'ils couvraient de leur ombrage tout le palais. Vis-à-vis la porte qui était d'or massif , il y avait un pont fait d'une seule écaille de poisson , quoiqu'il eût pour le moins six toises de long et trois de large. On voyait à la tête du pont une troupe de génies d'une hauteur démesurée , qui défendaient l'en-

trée du château avec de grosses massues d'acier de la Chine.

« N'allons pas plus avant, dit Mobarec, ces génies nous assommeraient; et si nous voulons les empêcher de venir à nous, il faut faire une cérémonie magique. » En même temps il tira d'une bourse qu'il avait sous sa robe, quatre bandes de taffetas jaune. De l'une il entourra sa ceinture, et en mit une autre sur son dos; il donna les deux autres au prince, qui en fit le même usage. Après cela, Mobarec étendit sur la terre deux grandes nappes, au bord desquelles il répandit quelques pierreries avec du musc et de l'ambre. Il s'assit ensuite sur une de ces nappes, et Zeyn sur l'autre. Puis Morabéc parla dans ces termes au prince : « Seigneur, je vais présentement conjurer le roi des génies qui habite le palais qui s'offre à nos yeux : puisse-t-il venir à nous sans colère ! Je vous avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur la réception qu'il nous fera. Si notre arrivée dans son île lui déplaît, il paraîtra sous la figure d'un monstre effroyable ; mais s'il approuve votre dessein, il se montrera sous la forme d'un homme de bonne mine. Dès qu'il sera devant nous, il faudra vous lever et le saluer sans sortir de votre nappe, parce que vous péririez infailliblement si vous en sortiez. Vous lui direz :

« Souverain maître des génies, mon père, qui était votre serviteur, a été emporté par l'ange de la mort : puisse votre majesté me protéger comme elle a toujours protégé mon père ! »

« Et si le roi des génies , ajouta Morabec , vous demande quelle grace vous voulez qu'il vous accorde , vous lui répondrez :

« Sire , c'est la neuvième statue que je vous supplie très-humblement de me donner. »

Mobarec , après avoir instruit de la sorte le prince Zeyn , commença de faire des conjurations. Aussitôt leurs yeux furent frappés d'un long éclair qui fut suivi d'un coup de tonnerre. Toute l'île se couvrit d'épaisses ténèbres ; il s'éleva un vent furieux ; l'on entendit ensuite un cri épouvantable ; la terre fut ébranlée , et l'on sentit un tremblement pareil à celui qu'Asrafyel (1) doit causer le jour du jugement.

Zeyn sentit quelqu'émotion , et commençait à tirer de ce bruit un fort mauvais présage , lorsque Mobarec , qui savait mieux que lui ce qu'il fallait penser , se mit à sourire , et lui dit : « Rassurez-vous , mon prince , tout va bien. » En effet , dans le moment le roi des génies se fit voir sous la forme d'un bel homme. Il ne laissait pas , toutefois , d'avoir dans son air quelque chose de farouche.

D'abord que le prince Zeyn l'aperçut , il lui fit le compliment que Mobarec lui avait dicté. Le roi des génies en sourit , et répondit : « O mon fils , j'aimais ton père , et toutes les fois qu'il me venait rendre ses respects , je lui faisais présent d'une statue qu'il

(1) Asrafyel , ou Asrafil : c'est l'ange qui , suivant les Mahométans , doit sonner de la trompette , au son de laquelle tous les morts doivent ressusciter pour paraître au dernier jugement.

emportait. Je n'ai pas moins d'amitié pour toi. J'obligeai ton père quelques jours avant sa mort, à écrire ce que tu as lu sur la pièce de satin blanc. Je lui promis de te prendre sous ma protection; et de te donner la neuvième statue qui surpasse en beauté celles que tu as. J'ai commencé à lui tenir parole. C'est moi que tu as vu en songe sous la forme d'un vieillard. Je t'ai fait découvrir le souterrain où sont les urnes et les statues. J'ai beaucoup de part à tout ce qui t'est arrivé, ou plutôt j'en suis la cause. Je sais ce qui te fait venir ici. Tu obtiendras ce que tu désires. Quand je n'aurais pas promis à ton père de te le donner, je te l'accorderais volontiers; mais il faut auparavant que tu me jures par tout ce qui rend un serment inviolable, que tu reviendras dans cette île, et que tu m'amèneras une fille qui soit dans sa quinzième année, qui n'aura jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connaître. Il faut de plus que sa beauté soit parfaite, et que tu sois si bien maître de toi, que tu ne formes même aucun désir de la posséder en la conduisant ici. »

Zeyn fit le serment téméraire qu'on exigeait de lui : « Mais, seigneur, dit-il ensuite, je suppose que je sois assez heureux pour rencontrer une fille telle que vous me la demandez, comment pourrai-je savoir que je l'aurai trouvée? » « J'ayoue, répondit le roi des génies en souriant, que tu t'y pourrais tromper à la mine : cette connaissance passe les enfans d'Adam (1); aussi n'ai-je pas dessein de m'en rap-

(1) Adam, en arabe, signifie homme.

porter à toi là-dessus. Je te donnerai un miroir qui sera plus sûr que les conjectures. Dès que tu auras vu une fille de quinze ans parfaitement belle, tu n'auras qu'à regarder dans ton miroir, tu y verras l'image de cette fille. La glace se conservera pure et nette si la fille est chaste ; et si au contraire la glace se ternit, ce sera une marque assurée que la fille n'aura pas toujours été sage, ou du moins qu'elle aura souhaité de cesser de l'être. N'oublie donc pas le serment que tu m'as fait : garde-le en homme d'honneur ; autrement je t'ôterai la vie, quelque amitié que je me sente pour toi. » Le prince Zeyn Alasnam protesta de nouveau qu'il tiendrait exactement sa parole.

Alors le roi des génies lui mit entre les mains un miroir, en disant : « O mon fils, tu peux t'en retourner quand tu voudras, voilà le miroir dont tu dois te servir ! » Zeyn et Mobarec prirent congé du roi des génies, et marchèrent vers le lac. Le batelier à tête d'éléphant vint à eux avec sa barque, et les repassa de la même manière qu'il les avait passés. Ils rejoignirent les personnes de leur suite, avec lesquelles ils retournèrent au Caire.

Le prince Alasnam se reposa quelques jours chez Mobarec. Ensuite il lui dit : « Partons pour Bagdad, allons-y chercher une fille pour le roi des génies. » « Hé ! ne sommes-nous pas au grand Caire, répondit Mobarec ? N'y trouverons-nous pas bien de belles filles ? » « Vous avez raison, reprit le prince ; mais comment ferons-nous pour découvrir les en-

droits où elles sont ? » « Ne vous mettez point en peine de cela, seigneur, répliqua Mobarec ; je connais une vieille femme fort adroite, je la veux charger de cet emploi : elle s'en acquittera fort bien. »

Effectivement la vieille eut l'adresse de faire voir au prince un grand nombre de très-belles filles de quinze ans ; mais lorsqu'après les avoir regardées il venait à consulter son miroir, la fatale pierre de touche de leur vertu, la glace, se ternissait toujours. Toutes les filles de la cour et de la ville, qui se trouvèrent dans leur quinzième année, subirent l'examen l'une après l'autre ; et jamais la glace ne se conserva pure et nette.

Quand ils virent qu'ils ne pouvaient rencontrer des filles chastes au Caire, ils allèrent à Baghdad. Ils louèrent un palais magnifique dans un des plus beaux quartiers de la ville. Ils commencèrent à faire bonne chère. Ils tenaient table ouverte ; et après que tout le monde avait mangé dans le palais, on portait le reste aux derviches, qui par là subsistaient commodément.

Or il y avait dans le quartier un imam appelé Boubekir (1) Muezzin. C'était un homme vain, fier et envieux. Il haïssait les gens riches, seulement parce qu'il était pauvre. Sa misère l'aigrissait contre la prospérité de son prochain. Il entendit parler de Zeyn Alasnam et de l'abondance qui régnait chez lui. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ce prince

(1) Ou Aboubekr : c'est le nom du beau-père de Mahomet ; Muezzin est le titre des crieurs des mosquées.

en aversion. Il poussa même la chose si loin, qu'un jour dans la mosquée il dit au peuple après la prière du soir : « O mes frères, j'ai ouï dire qu'il est venu loger dans notre quartier un étranger qui dépense tous les jours des sommes immenses. Que sait-on ? Cet inconnu est peut-être un scélérat qui aura volé dans son pays des biens considérables, et il vient dans cette grande ville se donner du bon temps. Prenons-y garde, mes frères, si le khalyfe apprend qu'il y a un homme de cette sorte dans notre quartier, il est à craindre qu'il ne nous punisse de ne l'en avoir pas averti. Pour moi, je vous déclare que je m'en lave les mains, et que s'il en arrive quelque accident, ce ne sera pas ma faute. » Le peuple qui se laisse aisément persuader, cria tout d'une voix à Boubekir : « C'est votre affaire, docteur ; faites savoir cela au conseil. » Alors l'imam (1) satisfait, se retira chez lui, et se mit à composer un mémoire, résolu de le présenter le lendemain au khalyfe.....

## CCLXXXV° NUIT.

MAIS Mobarec qui avait été à la prière, et qui avait entendu comme les autres le discours du docteur, mit cinq cents sequins d'or dans un mouchoir, fit un paquet de plusieurs étoffes de soie, et s'en alla

(1) Les imams des mosquées remplissent à peu près les mêmes fonctions que les curés en France.

chez Boubekir. Le docteur lui demanda d'un ton brusque ce qu'il souhaitait. « O docteur, lui répondit Mobarec d'un air doux en lui mettant entre les mains l'or et les étoffes, je suis votre voisin et votre serviteur : je viens de la part du prince Zeyn qui demeure en ce quartier. Il a entendu parler de votre mérite, et il m'a chargé de vous venir dire qu'il souhaitait de faire connaissance avec vous. En attendant, il vous prie de recevoir ce petit présent. » Bobekir fut transporté de joie, et répondit à Mobarec : « De grace, seigneur, demandez bien pardon au prince pour moi. Je suis tout honteux de ne l'avoir point encore été voir ; mais je réparerai ma faute, et dès demain j'irai lui rendre mes devoirs. »

En effet, le jour suivant, après la prière du matin, il dit au peuple : « Sachez, mes frères, qu'il n'y a personne qui n'ait ses ennemis. L'envie attaque principalement ceux qui ont de grands biens. L'étranger dont je vous parlais hier au soir, n'est point un méchant homme, comme quelques gens mal intentionnés me l'ont voulu faire accroire ; c'est un jeune prince qui a mille vertus. Gardons-nous bien d'en aller faire quelque mauvais rapport au khalyfe. »

Boubekir par ce discours ayant effacé de l'esprit du peuple l'opinion qu'il avait donnée de Zeyn le soir précédent, s'en retourna chez lui. Il prit ses habits de cérémonie, et alla voir le jeune prince qui le reçut très-agréablement. Après plusieurs complimens de part et d'autre, Boubekir dit au prince : « Seigneur, vous proposez-vous d'être long-temps à

Baghdad ? » « J'y demeurerai, lui répondit Zeyn, jusqu'à ce que j'aie trouvé une fille qui soit dans sa quinzième année, qui soit parfaitement belle, et si chaste qu'elle n'ait jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connaître. » « Vous cherchez une chose assez rare, répliqua l'imam, et je craindrais fort que votre recherche ne fût inutile, si je ne savais pas où il y a une fille de ce caractère-là. Son père a été vézyr autrefois ; mais il a quitté la cour, et vit depuis long-temps dans une maison écartée où il se donne tout entier à l'éducation de sa fille. Je vais, seigneur, si vous voulez, la lui demander pour vous : je ne doute pas qu'il ne soit ravi d'avoir un gendre de votre naissance. » « N'allons pas si vite, repartit le prince : je n'épouserai point cette fille, que je ne sache auparavant si elle me convient. Pour sa beauté, je puis m'en fier à vous ; mais à l'égard de sa vertu, quelles assurances m'en pouvez-vous donner ? » « Hé ! quelles assurances en voulez-vous avoir, dit Boubekir ? » « Il faut que je la voie en face, répondit Zeyn : je n'en veux pas davantage pour me déterminer. » « Vous vous connaissez donc bien en physionomie, reprit l'imam en souriant ? Hé bien ! venez avec moi chez son père ; je le prierai de vous la laisser voir un moment en sa présence. »

Muezzin conduisit le prince chez le vézyr, qui ne fut pas plus tôt instruit de la naissance et du dessein de Zeyn, qu'il fit venir sa fille, et lui ordonna d'ôter son voile. Jamais une beauté si parfaite et si piquante ne s'était présentée aux yeux du jeune roi de

Balsora; il en demeura surpris. Dès qu'il put éprouver si cette fille était aussi chaste que belle, il tira son miroir, et la glace se conserva pure et nette.

Quand il vit qu'il avait enfin trouvé une jeune fille telle qu'il la souhaitait, il pria le vézyr de la lui accorder. Aussitôt on envoya chercher le cadi, qui vint. On fit le contrat et la prière du mariage (1). Après cette cérémonie, Zeyn mena le vézyr en sa maison, où il le régala magnifiquement, et lui fit des présens considérables. Ensuite il envoya une infinité de bijoux à la mariée par Mobarec, qui la lui amena chez lui, où les noces furent célébrées avec toute la pompe qui convenait au rang de Zeyn. Quand tout le monde se fut retiré, Mobarec dit à son maître : « Allons, seigneur, ne demeurons pas plus long-temps à Baghdad; reprenons le chemin du Caire. Souvenez-vous de la promesse que vous avez faite au roi des génies. » « Partons, répondit le prince; il faut que je m'en acquitte avec fidélité. Je vous avouerai pourtant, mon cher Mobarec, que si j'obéis au roi des génies, ce n'est pas sans violence. La personne que je viens d'épouser est charmante, et je suis tenté de l'emmener à Balsora pour la placer sur le trône. » « Ah, seigneur, répliqua Mobarec, gardez-vous bien de céder à votre envie! Rendez-vous maître de vos passions; et quelque chose qu'il vous en puisse coûter, tenez parole au roi des génies. » « Hé bien! Mo-

(1) Le cadi est à-la-fois ministre civil et religieux; lorsqu'il procède à un mariage, c'est lui-même qui dresse le contrat.

Baghdad ? » « J'y demeurerai, lui répondit Zeyn, jusqu'à ce que j'aie trouvé une fille qui soit dans sa quinzième année, qui soit parfaitement belle, et si chaste qu'elle n'ait jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connaître. » « Vous cherchez une chose assez rare, répliqua l'imam, et je craindrais fort que votre recherche ne fût inutile, si je ne savais pas où il y a une fille de ce caractère-là. Son père a été vézyr autrefois ; mais il a quitté la cour, et vit depuis long-temps dans une maison écartée où il se donne tout entier à l'éducation de sa fille. Je vais, seigneur, si vous voulez, la lui demander pour vous : je ne doute pas qu'il ne soit ravi d'avoir un gendre de votre naissance. » « N'allons pas si vite, repartit le prince : je n'épouserai point cette fille, que je ne sache auparavant si elle me convient. Pour sa beauté, je puis m'en fier à vous ; mais à l'égard de sa vertu, quelles assurances m'en pouvez-vous donner ? » « Hé ! quelles assurances en voulez-vous avoir, dit Boubekir ? » « Il faut que je la voie en face, répondit Zeyn : je n'en veux pas davantage pour me déterminer. » « Vous vous connaissez donc bien en physionomie, reprit l'imam en souriant ? Hé bien ! venez avec moi chez son père ; je le prierai de vous la laisser voir un moment en sa présence. »

Muezzin conduisit le prince chez le vézyr, qui ne fut pas plus tôt instruit de la naissance et du dessein de Zeyn, qu'il fit venir sa fille, et lui ordonna d'ôter son voile. Jamais une beauté si parfaite et si piquante ne s'était présentée aux yeux du jeune roi de



barec, dit le prince, ayez donc soin de me cacher cette aimable fille. Que jamais elle ne s'offre à mes yeux ! Peut-être même ne l'ai-je que trop vue ! »

Mobarec fit faire les préparatifs du départ. Ils retournèrent au Caire, et de là prirent la route de l'île du roi des génies. Lorsqu'ils y furent, la fille qui avait fait le voyage en litière et que le prince n'avait point vue depuis le jour des noces, dit à Mobarec : « En quels lieux sommes-nous ? Serons-nous bientôt dans les états du prince mon mari ? » « Madame, répondit Mobarec, il est temps de vous détromper. Le prince Zeyn ne vous a épousée que pour vous tirer de la maison de votre père. Ce n'est point pour vous rendre souveraine de Balsora qu'il vous a donné sa foi ; c'est pour vous livrer au roi des génies qui lui a demandé une fille telle que vous. » A ces mots elle se mit à pleurer amèrement, ce qui attendrit fort le prince et Mobarec. « Ayez pitié de moi, leur disait-elle. Je suis une étrangère ; vous répondrez devant Dieu de la trahison que vous m'avez faite. »

Ses larmes et ses plaintes furent inutiles. On la présenta au roi des génies, qui, après l'avoir regardée avec attention, dit à Zeyn : « Prince, je suis content de vous. La fille que vous m'avez amenée, est charmante et chaste ; et l'effort que vous avez fait pour me tenir parole, m'est agréable. Retournez dans vos états. Quand vous entrerez dans la chambre souterraine où sont les huit statues, vous y trouverez la neuvième que je vous ai promise : je vais l'y faire

transporter par mes génies. » Zeyn remercia le roi, et reprit la route du Caire avec Mobarec ; mais il ne demeura pas long-temps dans cette ville : l'impatience de recevoir la neuvième statue lui fit hâter son départ. Cependant il ne laissait pas de penser souvent à la fille qu'il avait épousée ; et se reprochant la tromperie qu'il lui avait faite , il se regardait comme la cause de son malheur. « Hélas , disait-il en lui-même , je l'ai enlevée aux tendresses de son père pour la sacrifier à un génie ! O beauté sans pareille , vous méritiez un meilleur sort ! »

Le prince Zeyn occupé de ces pensées , arriva enfin à Balsora , où ses sujets , charmés de son retour , firent de grandes réjouissances. Il alla d'abord rendre compte de son voyage à la reine sa mère , qui fut ravie d'apprendre qu'il avait obtenu la neuvième statue. « Allons , mon fils , dit-elle , allons la voir , car elle est sans doute dans le souterrain , puisque le roi des génies vous a dit que vous l'y trouveriez. » Le jeune roi et sa mère , tous deux pleins d'impatience de voir cette statue merveilleuse , descendirent dans le souterrain , et entrèrent dans la chambre des statues. Mais quelle fut leur surprise , lorsqu'au lieu d'une statue de diamans , ils aperçurent sur le neuvième piédestal une fille parfaitement belle , que le prince reconnut pour celle qu'il avait conduite dans l'île des génies. « Prince , lui dit la jeune fille , vous êtes fort étonné de me voir ici ! Vous vous attendiez à trouver quelque chose de plus précieux que moi , et je ne doute point qu'en ce moment vous ne vous

repentiez d'avoir pris tant de peine. Vous vous proposiez une plus belle récompense. » « Non, madame, répondit Zeyn, le ciel m'est témoin que j'ai plus d'une fois pensé manquer de foi au roi des génies pour vous conserver à moi. De quelque prix que puisse être une statue de diamans, vaut-elle le plaisir de vous posséder? Je vous aime mieux que tous les diamans et toutes les richesses du monde. »

Dans le temps qu'il achevait de parler, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler le souterrain.

La mère de Zeyn en fut épouvantée; mais le roi des génies, qui parut aussitôt, dissipa sa frayeur. « Madame, lui dit-il, je protège et j'aime votre fils. J'ai voulu voir si à son âge il serait capable de dompter ses passions. Je sais bien que les charmes de cette jeune personne l'ont frappé, et qu'il n'a pas tenu exactement la promesse qu'il m'avait faite de ne pas souhaiter sa possession; mais je connais trop la fragilité de la nature humaine pour m'en offenser, et je suis charmé de sa retenue. Voilà cette neuvième statue que je lui destinais : elle est plus rare et plus précieuse que les autres! Vivez, Zeyn, poursuivit-il en s'adressant au prince, vivez heureux avec cette jeune dame, c'est votre épouse; et si vous voulez qu'elle vous garde une foi pure et constante, aimez-la toujours, mais aimez-la uniquement. Ne lui donnez point de rivale, et je répons de sa fidélité. » Le roi des génies disparut à ces paroles; et Zeyn, enchanté de la jeune dame, fit célébrer son mariage dès le jour même, la fit proclamer reine de Balsora, et ces

deux époux , toujours fidèles , toujours amoureux , passèrent ensemble un grand nombre d'années.

La sulthane des Indes n'eut pas plus tôt fini l'histoire du prince Zeyn Alasnam , qu'elle demanda la permission d'en commencer une autre ; Chahriar la lui accorda pour la nuit suivante , parce que le jour allait bientôt paraître.

## CCLXXXVI<sup>e</sup> NUIT.

---

### HISTOIRE

#### DE KHODADAD ET DE SES FRÈRES (1).

Les historiens du royaume de Dyarbekir rapportent que dans la ville de Harran régnait autrefois un roi très-magnifique et très-puissant. Il n'aimait pas moins ses sujets qu'il en était aimé. Il avait mille vertus , et il ne lui manquait pour être parfaitement heureux que d'avoir un héritier. Quoiqu'il eût dans son sérail (2) les plus belles femmes du monde , il

(1) Ce conte ne fait point partie des Mille et une Nuits , et ne se trouve point dans les manuscrits de Galland.

(2) Sérail ou plus correctement serai , est le nom que les Orientaux donnent à toute espèce de palais ou de grande habitation. Le lieu où les femmes sont renfermées se nomme harem.

ne pouvait avoir d'enfans. Il en demandait sans cesse au ciel ; et une nuit, pendant qu'il goûtait la douceur du sommeil, un homme de bonne mine, ou plutôt un prophète, lui apparut et lui dit :

« Tes prières sont exaucées ; tu as enfin obtenu  
« ce que tu désirais. Lève-toi aussitôt que tu seras  
« réveillé, mets-toi en prières, et fais deux génu-  
« flexions ; après cela, va dans les jardins de ton  
« palais, appelle ton jardinier, et lui ordonne de  
« t'apporter une grenade ; manges-en tant de grains  
« qu'il te plaira, et tes souhaits seront comblés. »

Le roi, rappelant ce songe à son réveil, en rendit grâces au ciel. Il se leva, se mit en prières, fit deux génuflexions ; puis il alla dans les jardins, où il prit cinquante grains de grenade qu'il compta l'un après l'autre, et qu'il mangea. Il avait cinquante femmes qui partageaient son lit : elles devinrent toutes grosses ; mais il y en eut une nommée Pirouzé, dont la grossesse ne parut point. Il conçut tant d'aversion pour cette dame qu'il voulait la faire mourir. « Sa stérilité, disait-il, est une marque certaine que le ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mère d'un prince. Il faut que je purge le monde d'un objet odieux au Seigneur. » Il formait cette cruelle résolution ; mais son vézyr l'en détourna, en lui représentant que toutes les femmes n'étaient pas du même tempérament, et qu'il n'était pas impossible que Pirouzé fut grosse, quoique sa grossesse ne se déclarât point encore. « Hé bien ! reprit le roi, qu'elle vive mais qu'elle sorte de ma cour, car je ne puis la souff-

frir. » « Que votre majesté, répliqua le vézyr, l'envoie chez le prince Samer, votre cousin. » Le roi goûta cet avis ; il envoya Pirouzé à Samarie avec une lettre, par laquelle il mandait à son cousin de la bien traiter ; et si elle était grosse, de lui donner avis de son accouchement.

Pirouzé ne fut pas arrivée dans ce pays-là, qu'on s'aperçut qu'elle était enceinte ; et enfin elle accoucha d'un prince plus beau que le jour. Le prince de Samarie écrivit aussitôt au roi de Harran pour lui faire part de l'heureuse naissance de ce fils, et l'en féliciter. Le roi en eut beaucoup de joie, et fit une réponse au prince Samer dans ces termes :

« Mon cousin, toutes mes autres femmes ont mis aussi au monde chacune un prince, de sorte que nous avons ici un grand nombre d'enfans. Je vous prie d'élever celui de Pirouzé, de lui donner le nom de Khodadad (1), et vous me l'enverrez quand je vous le manderai. »

Le prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de son neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, et toutes les autres choses qui conviennent aux fils des rois, si bien que Khodadad à dix-huit ans pouvait passer pour un prodige.

Ce jeune prince se sentant un courage digne de sa naissance, dit un jour à sa mère : « Madame, je commence à m'ennuyer à Samarie ; je sens que j'aime

(1) Ce nom, composé des mots persans *khoda*, dieu et *dadan*, donner, équivaut au prénom français Dieudonné.

la gloire , permettez-moi d'aller chercher les occasions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le roi de Harran , mon père , a des ennemis. Quelques princes ses voisins veulent troubler son repos. Que ne m'appelle-t-il à son secours ? Pourquoi me laisse-t-il dans l'enfance si long-temps ? Ne devrais-je pas être dans sa cour ? Pendant que tous mes frères ont le bonheur de combattre à ses côtés , faut-il que je passe ici ma vie dans l'oisiveté ? » « Mon fils , lui répondit Pirouzé , je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux. Je voudrais que vous vous fussiez déjà signalé contre les ennemis du roi votre père ; mais il faut attendre qu'il vous demande. » « Non , madame , répliqua Khodadad , je n'ai que trop attendu. Je meurs d'envie de voir le roi , et je suis tenté de lui aller offrir mes services comme un jeune inconnu. Il les acceptera sans doute , et je ne me découvrirai qu'après avoir fait mille actions glorieuses : je veux mériter son estime avant qu'il me reconnaisse. » Pirouzé approuva cette généreuse résolution ; et de peur que le prince Samer ne s'y opposât , Khodadad , sans la lui communiquer , sortit un jour de Samarie comme pour aller à la chasse.

Il était monté sur un cheval blanc qui avait une bride et des fers d'or , une selle avec une housse de satin bleu toute parsemée de perles. Il avait un sabre dont la poignée était d'un seul diamant , et le fourreau de bois de sandal tout garni d'émeraudes et de rubis. Il portait sur ses épaules son carquois et son arc ; et dans cet équipage qui relevait merveilleusement

sa bonne mine , il arriva dans la ville de Harran. Il trouva bientôt moyen de se faire présenter au roi , qui , charmé de sa beauté , de sa taille avantageuse , ou peut-être entraîné par la force du sang , lui fit un accueil favorable , et lui demanda son nom et sa qualité. « Sire , répondit Khodadad : je suis fils d'un émir du Caire. Le désir de voyager m'a fait quitter ma patrie ; et comme j'ai appris , en passant par vos états , que vous étiez en guerre avec quelques-uns de vos voisins , je suis venu dans votre cour pour offrir mon bras à votre majesté. » Le roi l'accabla de caresses , et lui donna de l'emploi dans ses troupes.

Ce jeune prince ne tarda guère à faire remarquer sa valeur. Il s'attira l'estime des officiers , excita l'admiration des soldats ; et comme il n'avait pas moins d'esprit que de courage , il gagna si bien les bonnes grâces du roi , qu'il devint bientôt son favori. Tous les jours les ministres et les autres courtisans ne manquaient point d'aller voir Khodadad ; et ils recherchaient avec autant d'empressement son amitié , qu'ils négligeaient celle des autres fils du roi. Ces jeunes princes ne purent s'en apercevoir sans chagrin ; et s'en prenant à l'étranger , ils conçurent tous pour lui une extrême haine. Cependant le roi l'aimant de plus en plus tous les jours , ne se lassait point de lui donner des marques de son affection. Il le voulait avoir sans cesse auprès de lui. Il admirait ses discours pleins d'esprit et de sagesse ; et pour faire voir jusqu'à quel point il le croyait sage et prudent , il lui confia la conduite des autres princes ,

quoiqu'il fût de leur âge ; de manière que Khodadad devint le gouverneur de ses frères.

Cela ne fit qu'irriter leur haine.

« Comment donc ! dirent-ils , le roi ne se contente pas d'aimer un étranger plus que nous , il veut encore qu'il soit notre gouverneur , et que nous ne fassions rien sans sa permission ? C'est ce que nous ne devons pas souffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. » « Nous n'avons, disait l'un , qu'à l'aller chercher tous ensemble , et le faire tomber sous nos coups. » « Non , non , disait l'autre , gardons-nous bien de l'immoler nous-mêmes ; sa mort nous rendrait odieux au roi , qui , pour nous en punir , nous déclarerait tous indignes de régner. Perdons l'étranger adroitement. Demandons-lui permission d'aller à la chasse ; et quand nous serons loin de ce palais , nous prendrons le chemin d'une autre ville où nous irons passer quelque temps. Notre absence étonnera le roi , qui ne nous voyant pas revenir , perdra patience , et fera peut-être mourir l'étranger ; il le chassera du moins de sa cour pour nous avoir permis de sortir du palais. »

Tous les princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Khodadad , et le prient de leur permettre d'aller prendre le divertissement de la chasse , en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouzé donna dans le piège : il accorda la permission que ses frères lui demandaient. Ils partirent et ne revinrent point. Il y avait déjà trois jours qu'ils étaient absents , lorsque le roi dit à Khodadad : « Où sont les princes ?

Il y a long-temps que je ne les ai vus.» «Sire, répondit-il, après avoir fait une profonde révérence, ils sont à la chasse depuis trois jours; ils m'avaient pourtant promis qu'ils reviendraient plus tôt.» Le roi devint inquiet, et son inquiétude augmenta lorsqu'il vit que le lendemain les princes ne paraissaient point encore. Il ne put retenir sa colère : « Imprudent étranger, dit-il à Khodadad, devais-tu laisser partir mes fils sans les accompagner? Est-ce ainsi que tu t'acquittes de l'emploi dont je t'ai chargé? Va les chercher tout-à-l'heure et me les amène; autrement ta perte est assurée. »

Ces paroles glacèrent d'effroi le malheureux fils de Pirouzé. Il se revêtit de ses armes, monta promptement à cheval. Il sort de la ville; et comme un berger qui a perdu son troupeau, il cherche partout ses frères dans la campagne, il s'informe dans tous les villages si on ne les a point vus; et n'en apprenant aucune nouvelle, il s'abandonne à la plus vive douleur : « Ah, mes frères, s'écrie-t-il, qu'êtes-vous devenus? Seriez-vous au pouvoir de nos ennemis? Ne serais-je venu à la cour de Harran que pour causer au roi un chagrin si cruel? » Il était inconsolable d'avoir permis aux princes d'aller à la chasse, ou de ne les avoir point accompagnés.

Après quelques jours employés à une recherche vaine, il arriva dans une plaine d'une étendue prodigieuse, au milieu de laquelle il y avait un palais bâti de marbre noir. Il s'en approche, et voit à une fenêtre une dame parfaitement belle, mais parée de sa

seule beauté ; car elle avait les cheveux épars, des habits déchirés, et l'on remarquait sur son visage toutes les marques d'une profonde affliction. Sitôt qu'elle aperçut Khodadad, et qu'elle jugea qu'il pouvait l'entendre, elle lui adressa ces paroles : « O jeune homme ! éloigne-toi de ce palais funeste, ou bien tu te verras bientôt en la puissance du monstre qui l'habite. Un nègre qui se repaît de sang humain, fait ici sa demeure ; il arrête toutes les personnes que leur mauvaise fortune fait passer par cette plaine, et il les enferme dans de sombres cachots, d'où il ne les tire que pour les dévorer. »

« Madame, lui répondit Khodadad, apprenez-moi qui vous êtes, et ne vous mettez point en peine du reste ? » « Je suis née au Caire, d'une famille de qualité, reprit la dame, je passais bien près de ce château pour aller à Bagdad ; lorsque je rencontrai le nègre qui tua tous mes domestiques, et m'amena ici. Je voudrais n'avoir rien à craindre que la mort : mais pour comble d'infortune, ce monstre veut que j'aie de la complaisance pour lui ; et si dès demain je ne me rends pas sans effort à sa brutalité, je dois m'attendre à la dernière violence. Encore une fois, poursuivit-elle, sauve-toi, le nègre va bientôt revenir ; il est sorti pour poursuivre quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin dans la plaine. Tu n'as pas de temps à perdre, et je ne sais pas même si par une prompte fuite tu pourras lui échapper.

Elle n'eut pas achevé ces mots que le nègre parut. C'était un homme d'une grandeur démesurée et d'une

mine effroyable. Il montait un grand cheval de Tartarie, et portait un cimenterre si large et si pesant, que lui seul pouvait s'en servir. Le prince l'ayant aperçu, fut étonné de sa taille monstrueuse. Il s'adressa au ciel pour le prier de lui être favorable; ensuite il tira son sabre, et attendit de pied ferme le nègre, qui, méprisant un si faible ennemi, le somma de se rendre sans combattre.....

## CCLXXXVII<sup>e</sup> NUIT.

MAIS Khodadad fit connaître par sa contenance qu'il voulait défendre sa vie, car il s'approcha de lui et le frappa rudement au genou. Le nègre se sentant blessé poussa un cri si effroyable, que toute la plaine en retentit. Il devient furieux, il écume de rage, se lève sur ses étriers, et veut frapper à son tour Khodadad de son redoutable cimenterre. Le coup fut porté avec tant de raideur, que c'était fait du jeune prince, s'il n'eût pas eu l'adresse de l'éviter en faisant faire un mouvement à son cheval. Le cimenterre fit dans l'air un horrible sifflement. Alors, avant que le nègre eût le temps de porter un second coup, Khodadad lui en déchargea un sur le bras droit avec tant de force, qu'il le lui coupa. Le terrible cimenterre tomba avec la main qui le soutenait; et le nègre aussitôt cédant à la violence du coup, vida les étriers, et fit retentir la terre du bruit de sa chute. Alors le prince descendit de son cheval, se jeta sur son ennemi,

et lui coupa la tête. En ce moment la dame dont les yeux avaient été témoins de ce combat, et qui faisait encore au ciel des vœux ardents pour ce jeune héros qu'elle admirait, fit un cri de joie, et dit à Khodadad : « Prince ( car la pénible victoire que vous venez de remporter, me persuade, aussi bien que votre air noble, que vous ne devez pas être d'une condition commune ), achevez votre ouvrage : le nègre a les clés de ce château, prenez-les et venez me tirer de prison. » Le prince fouilla dans les poches du misérable qui était étendu sur la poussière, et y trouva plusieurs clés.

Il ouvrit la première porte, et entra dans une grande cour, où il rencontra la dame qui venait au-devant de lui. Elle voulut se jeter à ses pieds pour mieux lui marquer sa reconnaissance; mais il l'en empêcha. Elle loua sa valeur, et l'éleva au-dessus de tous les héros du monde. Il répondit à ses compliments; et comme elle lui parut encore plus aimable de près que de loin, je ne sais si elle sentait plus de joie de se voir délivrée de l'affreux péril où elle avait été, que lui d'avoir rendu cet important service à une si belle personne.

Leurs discours furent interrompus par des cris et des gémissemens. « Qu'entends-je, s'écria Khodadad? D'où partent ces voix pitoyables qui frappent mes oreilles? » « Seigneur, dit la dame, en lui montrant du doigt une porte basse qui était dans la cour, elles viennent de cet endroit : il y a là je ne sais combien de malheureux que leur étoile a fait tomber entre les mains

du nègre ; ils sont tous enchaînés, et chaque jour ce monstre en tirait un pour le manger.»

« C'est un surcroît de joie pour moi, reprit le jeune prince, d'apprendre que ma victoire sauve la vie à ces infortunés. Venez, madame, venez partager avec moi le plaisir de les mettre en liberté; vous pouvez juger par vous-même de la satisfaction que nous allons leur causer. » A ces mots, ils s'avancèrent vers la porte du cachot. A mesure qu'ils en approchaient, ils entendaient plus distinctement les plaintes des prisonniers. Khodadad en était pénétré. Impatient de terminer leurs peines, il met promptement une de ces clés dans la serrure. D'abord il ne mit pas celle qu'il fallait ; il en prend une autre ; et au bruit qu'il fait, tous ces malheureux, persuadés que c'est le nègre qui vient selon sa coutume leur apporter à manger et en même temps se saisir d'un de leurs compagnons, redoublèrent leurs cris et leurs gémissements. On entendait des voix lamentables qui semblaient sortir du centre de la terre.

Cependant le prince ouvrit la porte, et trouva un escalier assez raide, par où il descendit dans une vaste et profonde cave, qui recevait un faible jour par un soupirail, et où il y avait plus de cent personnes attachées à des pieux les mains liées. « Infortunés voyageurs, leur dit-il, misérables victimes qui n'attendez que le moment d'une mort cruelle, rendez grâces au ciel qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras ! J'ai tué l'horrible nègre dont vous deviez être la proie, et je viens briser vos fers. » Les pri-

sonniers n'eurent pas sitôt entendu ces paroles, qu'ils poussèrent tous ensemble un cri mêlé de surprise et de joie. Khodadad et la dame commencèrent à les délier; et à mesure qu'ils les déliaient, ceux qui se voyaient débarrassés de leurs chaînes, aidaient à défaire celles des autres; de manière qu'en peu de temps ils furent tous en liberté.

Alors ils se mirent à genoux; et après avoir remercié Khodadad de ce qu'il venait de faire pour eux, ils sortirent de la cave; et quand ils furent dans la cour, de quel étonnement fut frappé le prince, de voir parmi ces prisonniers, ses frères qu'il cherchait, et qu'il n'espérait plus rencontrer « Ah, princes, s'écria-t-il en les apercevant, ne me trompé-je point? Est-ce vous en effet que je vois? Puis-je me flatter que je pourrai vous rendre au roi votre père, qui est inconsolable de vous avoir perdus! Mais n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer? Êtes-vous tous en vie? Hélas! la mort d'un seul suffit pour empoisonner la joie que je sens de vous avoir sauvés! »

Les quarante-neuf princes se firent tous reconnaître à Khodadad qui les embrassa l'un après l'autre, et leur apprit l'inquiétude que leur absence causait au roi. Ils donnèrent à leur libérateur toutes les louanges qu'il méritait, aussi bien que les autres prisonniers, qui ne pouvaient trouver de termes assez forts à leur gré pour lui témoigner toute la reconnaissance dont ils se sentaient pénétrés. Khodadad fit ensuite avec eux la visite du château, où il y avait des richesses immenses, des toiles fines, des brocards d'or, des tapis

de Perse, des satins de la Chine, et une infinité d'autres marchandises que le nègre avait prises aux caravanes qu'il avait pillées, et dont la plus grande partie appartenait aux prisonniers que Khodadad venait de délivrer. Chacun reconnut son bien et le réclama. Le prince leur fit prendre leurs ballots, et partagea même entre eux le reste des marchandises. Puis il leur dit : « Comment ferez-vous pour porter vos étoffes ? Nous sommes ici dans un désert, il n'y a pas d'apparence que vous trouviez des chevaux. » « Seigneur, répondit un des prisonniers, le nègre nous a volé nos chameaux avec nos marchandises ; peut-être sont-ils dans les écuries de ce château ? » « Cela n'est pas impossible, repartit Khodadad ; il faut nous en assurer. » En même temps ils allèrent aux écuries, où non-seulement ils aperçurent les chameaux des marchands, mais même les chevaux des fils du roi de Harran ; ce qui les combla tous de joie. Il y avait dans les écuries quelques esclaves noirs, qui, voyant tous les prisonniers délivrés, et jugeant par là que le nègre avait été tué, prirent l'épouvante et la fuite par des détours qui leur étaient connus. On ne songea point à les poursuivre. Tous les marchands ravis d'avoir recouvré leurs chameaux et leurs marchandises, avec leur liberté, se disposèrent à partir ; mais avant leur départ ils firent de nouveaux remerciemens à leur libérateur.

Quand ils furent partis, Khodadad s'adressant à la dame lui dit : « En quels lieux, madame, souhaitez-vous d'aller ? Où tendaient vos pas lorsque vous

avez été surprise par le nègre ? Je prétends vous conduire jusqu'à l'endroit que vous avez choisi pour retraite, je ne doute point que ces princes ne soient tous dans la même résolution. » Les fils du roi de Harran protestèrent à la dame qu'ils ne la quitteraient point qu'ils ne l'eussent rendue à ses parens.

« Princes, leur dit-elle, je suis d'un pays trop éloigné d'ici ; ce serait abuser de votre générosité que de vous faire faire tant de chemin ; et d'ailleurs, je vous avouerai que je suis pour jamais éloignée de ma patrie. Je vous ai dit tantôt que j'étais une dame du Caire ; mais après les bontés que vous me témoignez, et l'obligation que je vous ai, seigneur, ajouta-t-elle en regardant Khodadad, j'aurais mauvaise grace de vous déguiser la vérité. Je suis fille d'un roi. Un usurpateur s'est emparé du trône de mon père, après lui avoir ôté la vie ; et pour conserver la mienne, j'ai été obligée d'avoir recours à la fuite. » A cet aveu Khodadad et ses frères prièrent la princesse de leur conter son histoire, en l'assurant qu'ils prenaient toute la part possible à ses malheurs, et qu'ils étaient disposés à ne rien épargner pour la rendre plus heureuse. Après les avoir remerciés des nouvelles protestations de service qu'ils lui faisaient, elle ne put se dispenser de satisfaire leur curiosité, et elle commença de cette sorte le récit de ses aventures :

CCLXXXVIII<sup>e</sup> NUIT.

## HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE DERIABAR.

« IL y a dans une île une grande ville appelée Deryabar. Elle a été long-temps gouvernée par un roi puissant, magnifique et vertueux. Ce prince n'avait point d'enfans, et cela seul manquait à son bonheur. Il adressait sans cesse des prières au ciel; mais le ciel ne les exauça qu'à demi; car la reine sa femme, après une longue attente, ne mit au monde qu'une fille.

« Je suis cette malheureuse princesse. Mon père eut plus de chagrin que de joie de ma naissance; mais il se soumit à la volonté de Dieu. Il me fit élever avec tout le soin imaginable, résolu, puisqu'il n'avait point de fils, à m'apprendre l'art de régner, et à me faire occuper sa place après lui.

« Un jour qu'il prenait le divertissement de la chasse, il aperçut un âne sauvage. Il le poursuivit; il se sépara du gros de la chasse: et son ardeur l'emporta si loin, que, sans songer qu'il s'égarait, il courut jusqu'à la nuit. Alors il descendit de cheval, et s'assit à l'entrée d'un bois dans lequel il avait remarqué que l'âne s'était jété. A peine le jour venait de se

fermer, qu'il aperçut entre les arbres une lumière qui lui fit juger qu'il n'était pas loin de quelque village. Il s'en réjouit dans l'espérance d'y aller passer la nuit, et d'y trouver quelqu'un qu'il pût envoyer aux gens de sa suite pour leur apprendre où il était. Il se leva, et marcha vers la lumière qui lui servait de fanal pour se conduire.

« Il connut bientôt qu'il s'était trompé : cette lumière n'était autre chose qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche, et voit avec étonnement un grand homme noir, ou plutôt un géant épouvantable qui était assis sur un sofa. Le monstre avait devant lui une grosse cruche de vin, et faisait rôtir sur des charbons un bœuf qu'il venait d'écorcher. Tantôt il portait la cruche à sa bouche, et tantôt il dépeçait ce bœuf et en mangeait des morceaux. Mais ce qui attira le plus l'attention du roi mon père, fut une très-belle femme qu'il aperçut dans la cabane. Elle paraissait plongée dans une profonde tristesse; elle avait les mains liées, et l'on voyait à ses pieds un petit enfant de deux ou trois ans, qui, comme s'il eût déjà senti les malheurs de sa mère, pleurait sans relâche, et faisait retentir l'air de ses cris.

« Mon père, frappé de cet objet pitoyable, fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane et d'attaquer le géant; mais faisant réflexion que ce combat serait inégal, il s'arrêta, et résolut, puisque ses forces ne suffisaient pas, de s'en défaire par surprise. Cependant le géant, après avoir vidé la cruche et mangé plus de la moitié du bœuf, se tourna vers la femme,

et lui dit : « Belle princesse , pourquoi m'obligez-vous par votre opiniâtreté à vous traiter avec rigueur ? Il ne tient qu'à vous d'être heureuse : vous n'avez qu'à prendre la résolution de m'aimer et de m'être fidèle , et j'aurai pour vous des manières plus douces. » « O Satyre affreux , répondit la dame , n'espère pas que le temps diminue l'horreur que j'ai pour toi ! Tu seras toujours un monstre à mes yeux ! » Ces mots furent suivis de tant d'injures , que le géant en fut irrité. « C'en est trop , s'écria-t-il d'un ton furieux , mon amour méprisé se convertit en rage ; ta haine excite enfin la mienne , je sens qu'elle triomphe de mes désirs , et que je souhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai souhaité ta possession. » En achevant ces paroles , il prend cette malheureuse femme par les cheveux , il la tient d'une main en l'air ; et de l'autre tirant son sabre , il s'apprête à lui couper la tête , lorsque le roi son père décoche une flèche et perce l'estomac du géant , qui chancelle et tombe aussitôt sans vie.

« Mon père entra dans la cabane ; il délia les mains de la femme , lui demanda qui elle était , et par quelle aventure elle se trouvait là ? « Seigneur , lui répondit-elle , il y a sur le rivage de la mer quelques familles sarrazines qui ont pour chef un prince qui est mon mari. Ce géant que vous venez de tuer était un de ses principaux officiers. Ce misérable conçut pour moi une passion violente qu'il prit grand soin de cacher ; jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter le dessein qu'il forma de m'enlever.

La fortune favorise plus souvent les entreprises injustes que les bonnes résolutions. Un jour le géant me surprit avec mon enfant dans un lieu écarté ; il nous enleva tous deux ; et pour rendre inutiles toutes les perquisitions qu'il jugeait bien que mon mari ferait de ce rapt, il s'éloigna du pays qu'habitent les Sarrazins, et nous amena jusque dans ce bois où il me retient depuis quelques jours. Quelque déplorable pourtant que soit ma destinée, je ne laisse point de sentir une secrète consolation, quand je pense que ce géant, tout brutal et tout amoureux qu'il ait été, n'a point employé la violence pour obtenir ce que j'ai toujours refusé à ses prières. Ce n'est pas qu'il ne m'ait cent fois menacée qu'il en viendrait aux plus fâcheuses extrémités, s'il ne pouvait vaincre autrement ma résistance ; et je vous avoue que tout-à-l'heure, quand j'ai excité sa colère par mes discours, j'ai moins craint pour ma vie que pour mon honneur. Voilà, seigneur, continua la femme du prince des Sarrazins, voilà mon histoire ; et je ne doute point que vous ne me trouviez assez digne de pitié pour ne pas vous repentir de m'avoir si généreusement secourue. »

« Oui, madame, lui dit mon père, vos malheurs m'ont attendri ; j'en suis vivement touché ; mais il ne tiendra pas à moi que votre sort ne devienne meilleur. Demain, dès que le jour aura dissipé les ombres de la nuit, nous sortirons de ce bois, nous chercherons le chemin de la grande ville de Deryabar dont je suis le souverain ; et si vous l'avez pour agréable,

vous logerez dans mon palais, jusqu'à ce que le prince votre époux vous vienne réclamer....»

## CCLXXXIX° NUIT.

« LA dame sarrazine accepta la proposition ; et le lendemain elle suivit le roi mon père, qui trouva à la sortie du bois tous ses officiers qui avaient passé la nuit à le chercher, et qui étaient fort en peine de lui. Ils furent aussi ravis de le retrouver, qu'étonnés de le voir avec une dame dont la beauté les surprit. Il leur conta de quelle manière il l'avait rencontrée, et le péril qu'il avait couru en s'approchant de la cabane, où sans doute il aurait perdu la vie si le géant l'eût aperçu. Un des officiers prit la dame en croupe, et un autre porta l'enfant.

« Ils arrivèrent dans cet équipage au palais du roi mon père, qui donna un logement à la belle sarrazine, et fit élever son enfant avec beaucoup de soin. La dame ne fut pas insensible aux bontés du roi : elle eut pour lui toute la reconnaissance qu'il pouvait souhaiter. Elle avait paru d'abord assez inquiète et impatiente de ce que son mari ne la réclamait point ; mais peu à peu elle perdit son inquiétude : les déférences que mon père avait pour elle, charmèrent son impatience ; et je crois qu'elle eût enfin su plus mauvais gré à la fortune de la rapprocher de ses parens, que de l'en avoir éloignée.

« Cependant le fils de cette dame devint grand ; il

était fort bien fait ; et comme il ne manquait pas d'esprit , il trouva moyen de plaire au roi mon père , qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Tous les courtisans s'en aperçurent , et jugèrent que ce jeune homme pourrait m'épouser. Dans cette pensée et le regardant déjà comme l'héritier de la couronne , ils s'attachaient à lui , et chacun s'efforçait de gagner sa confiance. Il pénétra le motif de leur attachement ; il s'en applaudit ; et oubliant la distance qui était entre nos conditions , il se flatta de l'espérance qu'en effet mon père l'aimait assez pour préférer son alliance à celle de tous les princes du monde. Il fit plus : le roi tardant trop à son gré à lui offrir ma main , il eut la hardiesse de la lui demander. Quelque châtiment que méritât son audace , mon père se contenta de lui dire qu'il avait d'autres vues sur moi , et ne lui fit pas plus mauvais visage. Le jeune homme fut irrité de ce refus : cet orgueilleux se sentit aussi choqué du mépris qu'on faisait de sa recherche , que s'il eût demandé une fille du peuple , ou qu'il eût été d'une naissance égale à la mienne. Il n'en demeura pas là : il résolut de se venger du roi ; et par une ingratitude dont il est peu d'exemples , il conspira contre lui , le poignarda , et se fit proclamer roi de Deryabar , par un grand nombre de personnes mécontentes dont il sut ménager le chagrin. Son premier soin , dès qu'il se vit défait de mon père , fut de venir lui-même dans mon appartement à la tête d'une partie des conjurés. Son dessein était de m'ôter la vie , ou de m'obliger par force à l'épouser. Mais j'eus le temps de lui échap-

per : tandis qu'il était occupé à égorger mon père le grand vézyr, qui avait toujours été fidèle à son maître, vint m'arracher du palais, et me mit en sûreté dans la maison d'un de ses amis, où il me retint jusqu'à ce qu'un vaisseau, secrètement préparé par ses soins, fût en état de faire voile. Alors je sortis de l'île accompagnée seulement d'une gouvernante et de ce généreux ministre, qui aima mieux suivre la fille de son maître, et s'associer à ses malheurs, que d'obéir au tyran.

« Le grand vézyr se proposait de me conduire dans les cours des rois voisins, d'implorer leur assistance, et de les exciter à venger la mort de mon père; mais le ciel n'approuva pas une résolution qui nous paraissait si raisonnable. Après quelques jours de navigation, il s'éleva une tempête si furieuse, que, malgré l'art de nos matelots, notre vaisseau, emporté par la violence des vents et des flots, se brisa contre un rocher. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de notre naufrage; je vous peindrais mal de quelle manière ma gouvernante, le grand vézyr et tous ceux qui m'accompagnaient, furent engloutis dans les abîmes de la mer : la frayeur dont j'étais saisie, ne me permit pas de remarquer toute l'horreur de notre sort. Je perdis le sentiment; et soit que j'eusse été portée par quelques débris du vaisseau sur la côte, soit que le ciel, qui me réservait à d'autres malheurs, eût fait un miracle pour me sauver, quand j'eus repris connaissance, je me trouvai sur le rivage.

« Souvent les malheurs nous rendent injustes : au

lieu de remercier Dieu de la grace particulière que j'en recevais, je ne levai les yeux au ciel que pour lui faire des reproches de m'avoir sauvée. Loin de pleurer le vézyr et ma gouvernante, j'enviais leur destinée ; et peu à peu ma raison cédant aux affreuses images qui la troublaient, je pris la résolution de me jeter dans la mer. J'étais prête à m'y lancer, lorsque j'entendis derrière moi un grand bruit d'hommes et de chevaux. Je tournai aussitôt la tête pour voir ce que c'était, et je vis plusieurs cavaliers armés, parmi lesquels il y en avait un monté sur un cheval arabe : celui-là portait une robe brodée d'argent avec une ceinture de pierreries, et il avait une couronne d'or sur la tête. Quand je n'aurais pas jugé à son habillement que c'était le maître des autres, je m'en serais aperçu à l'air de grandeur qui était répandu dans toute sa personne. C'était un jeune homme parfaitement bien fait, et plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune dame seule, il envoya quelques-uns de ses officiers me demander qui j'étais. Je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage était couvert de débris de notre vaisseau, ils jugèrent qu'un navire venait de se briser sur la côte, et que j'étais sans doute une personne échappée du naufrage. Cette conjecture, et la vive douleur que je faisais paraître, irritèrent la curiosité des officiers qui commencèrent à me faire mille questions, en m'assurant que leur roi était un prince généreux, et que je trouverais de la consolation dans sa cour.

« Leur roi , impatient d'apprendre qui je pouvais être , s'ennuya d'attendre le retour de ses officiers : il s'approcha de moi ; il me regarda avec beaucoup d'attention ; et comme je ne cessais pas de pleurer et de m'affliger , sans pouvoir répondre à ceux qui m'interrogeaient , il leur défendit de me fatiguer davantage par leurs questions ; et s'adressant à moi : « Madame , me dit-il , je vous conjure de modérer l'excès de votre affliction. Si le ciel en colère vous fait éprouver sa rigueur , faut-il pour cela vous abandonner au désespoir ? Ayez , je vous prie , plus de fermeté : la fortune qui vous persécute est inconstante ; votre sort peut changer. J'ose même vous assurer que si vos malheurs peuvent être soulagés , ils le seront dans mes états. Je vous offre mon palais : vous demeurerez auprès de la reine ma mère , qui s'efforcera , par ses bons traitemens , d'adoucir vos peines. Je ne sais point encore qui vous êtes , mais je sens que je m'intéresse déjà pour vous. »

« Je remerciai le jeune roi de ses bontés ; j'acceptai les offres obligeantes qu'il me faisait ; et , pour lui montrer que je n'en étais pas indigne , je lui découvris ma condition. Je lui peignis l'audace du jeune Sarrazin , et je n'eus besoin que de raconter simplement mes malheurs pour exciter sa compassion et celle de tous ses officiers qui m'écoutaient. Le prince , après que j'eus cessé de parler , reprit la parole , et m'assura de nouveau qu'il prenait beaucoup de part à mon infortune. Il me conduisit ensuite à son palais , où il me présenta à la reine sa mère. Il fallut là

recommencer le récit de mes aventures , et ce ne fut pas sans de nouvelles larmes. La reine se montra très-sensible à mes chagrins , et conçut pour moi une tendresse extrême. Le roi son fils de son côté devint éperdument amoureux de moi , et m'offrit bientôt sa couronne et sa main. J'étais encore si occupée de mes disgraces , que le prince , tout aimable qu'il était , ne fit pas sur moi toute l'impression qu'il aurait pu faire dans un autre temps. Cependant , pénétrée de reconnaissance , je ne refusai point de faire son bonheur : notre mariage se fit avec toute la pompe imaginable.

« Pendant que tout le monde était occupé à célébrer les noces du souverain , un prince voisin et ennemi vint une nuit faire une descente dans l'île avec un grand nombre de combattans : ce redoutable ennemi était le roi de Zanguebar ; il surprit tout le monde , et tailla en pièces tous les sujets du prince mon mari. Peu s'en fallut même qu'il ne nous prît tous deux ; car il était déjà dans le palais avec une partie de ses gens ; mais nous trouvâmes moyen de nous sauver et de gagner le bord de la mer , où nous nous jetâmes dans une barque de pêcheur , que nous eûmes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes au gré des vents pendant deux jours , sans savoir ce que nous deviendrions ; le troisième , nous aperçûmes un vaisseau qui venait à nous à toutes voiles. Nous nous en réjouîmes d'abord , parce que nous imaginâmes que c'était un vaisseau marchand qui pourrait nous recevoir ; mais nous fûmes dans un étonnement que

je ne puis vous exprimer, lorsque, s'étant approché de nous, dix ou douze corsaires armés parurent sur le tillac. Ils vinrent à l'abordage; cinq ou six se jetèrent dans une barque, se saisirent de nous deux, lièrent le prince mon mari, et nous firent passer dans leur vaisseau, où d'abord ils m'ôtèrent mon voile. Ma jeunesse et mes traits les frappèrent: tous ces pirates témoignent qu'ils sont charmés de ma vue. Au lieu de tirer au sort, chacun prétend avoir la préférence, et que je devienne sa proie. Ils s'échauffent, ils en viennent aux mains, ils combattent comme des furieux. Le tillac en un moment est couvert de corps morts. Enfin, ils se tuèrent tous, à la réserve d'un seul qui, se voyant maître de ma personne, me dit: « Vous êtes à moi: je vais vous conduire au Caire, pour vous livrer à un de mes amis, à qui j'ai promis une belle esclave. Mais, ajouta-t-il en regardant le roi mon époux, qui est cet homme-là? Quels liens l'attachent à vous? Sont-ce ceux du sang ou ceux de l'amour? » « Seigneur, lui répondis-je, c'est mon mari. » « Cela étant, reprit le corsaire, il faut que je m'en défasse par pitié; il souffrirait trop de vous voir entre les bras de mon ami. » A ces mots, il prit ce malheureux prince qui était lié, et le jeta dans la mer, malgré tous les efforts que je pus faire pour l'en empêcher.

« Je poussai des cris effroyables à cette cruelle action; et je me serais indubitablement précipitée dans les flots, si le pirate ne m'eût retenue. Il vit bien que je n'avais point d'autre envie; c'est pourquoi il

me lia avec des cordes au grand mât; et puis, mettant à la voile, il cingla vers la terre où il alla descendre. Il me détacha, me mena jusqu'à une petite ville, où il acheta des chameaux, des tentes et des esclaves, et prit ensuite la route du Caire, dans le dessein, disait-il toujours, de m'aller présenter à son ami et de dégager sa parole.

« Il y avait déjà plusieurs jours que nous étions en marche, lorsqu'en passant hier par cette plaine nous aperçûmes le nègre qui habitait ce château. Nous le prîmes de loin pour une tour; et lorsqu'il fut près de nous, à peine pouvions-nous croire que ce fût un homme. Il tira son large cimenterre, et somma le pirate de se rendre prisonnier, avec tous ses esclaves et la dame qu'il conduisait. Le corsaire avait du courage; et secondé de tous ses esclaves qui promirent de lui être fidèles, il attaqua le nègre. Le combat dura long-temps; mais enfin le pirate tomba sous les coups de son ennemi, aussi bien que tous ses esclaves, qui aimèrent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela, le nègre m'emmena dans ce château, où il apporta le corps du pirate qu'il mangea à son souper. Sur la fin de cet horrible repas, il me dit, voyant que je ne faisais que pleurer : « Jeune dame, dispose - toi à combler mes désirs, au lieu de t'affliger ainsi. Cède de bonne grace à la nécessité : je te donne jusqu'à demain à faire tes réflexions. Que je te revoie toute consolée de tes malheurs, et ravie d'être réservée à mon lit. » En achevant ces paroles, il me conduisit lui-même dans

une chambre, et se coucha dans la sienne, après avoir fermé lui-même toutes les portes du château. Il les a ouvertes ce matin, et refermées aussitôt pour courir après quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin; mais il faut qu'ils lui soient échappés, puisqu'il revenait seul et sans leurs dépouilles, lorsque vous l'avez attaqué. »

## CCXC<sup>e</sup> NUIT.

LA princesse n'eut pas plus tôt achevé le récit de ses aventures, que Khodadad lui témoigna qu'il était vivement touché de ses malheurs : « Mais, madame, ajouta-t-il, il ne tiendra qu'à vous de vivre désormais tranquillement. Les fils du roi de Harran vous offrent un asile dans la cour de leur père; acceptez-le, de grace! Vous y serez chérie de ce prince et respectée de tout le monde; et si vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur, souffrez que je vous la présente, et que je vous épouse devant tous ces princes; qu'ils soient témoins de notre engagement. » La princesse y consentit; et dès le jour même ce mariage se fit dans le château, où se trouvèrent toutes sortes de provisions : les cuisines étaient pleines de viandes et d'autres mets, dont le nègre avait coutume de se nourrir lorsqu'il était rassasié de chair humaine. Il y avait aussi beaucoup de fruits excellens, et, pour comble de délices, une grande quantité de liqueurs et de vins exquis.

Ils se mirent tous à table ; et après avoir bien mangé et bien bu , ils emportèrent tout le reste des provisions , et sortirent du château dans le dessein de se rendre à la cour du roi de Harran. Ils marchèrent plusieurs jours , campant dans les endroits les plus agréables qu'ils pouvaient trouver ; et ils n'étaient plus qu'à une journée de Harran , lorsqu'ils s'arrêtèrent et achevèrent de boire leur vin , comme gens qui ne se souciaient plus de le ménager. Khodadad prit la parole : « Princes , dit - il , c'est trop long-temps vous cacher qui je suis ; vous voyez votre frère Khodadad : je dois le jour , aussi bien que vous , au roi de Harran. Le prince de Samarie m'a élevé , et la princesse Pirouzé est ma mère. Madame , ajouta-t-il en s'adressant à la princesse de Deryabar , pardon si je vous ai fait aussi un mystère de ma naissance. Peut-être qu'en vous la découvrant plus tôt , j'aurais prévenu quelques réflexions désagréables qu'un mariage que vous avez cru inégal vous a pu faire faire. » « Non , seigneur , lui répondit la princesse , les sentimens que vous m'avez d'abord inspirés , se sont fortifiés de moment en moment ; et pour faire mon bonheur , vous n'aviez pas besoin de votre haute naissance. »

Les princes félicitèrent Khodadad sur sa naissance , et lui en témoignèrent beaucoup de joie ; mais dans le fond de leur cœur leur haine pour un si aimable frère ne fit que s'augmenter. Ils s'assemblèrent la nuit , et se retirèrent dans un lieu écarté , pendant que Khodadad et la princesse sa femme goûtaient

sous leur tente la douceur du sommeil. Ces frères ingrats et envieux, oubliant que, sans le courageux fils de Pirouzé, ils seraient tous devenus la proie du nègre, résolurent entre eux de l'assassiner. « Nous n'avons point d'autre parti à prendre, dit l'un de ces méchants : dès que le roi saura que cet étranger, qu'il aime tant, est son fils, et qu'il a eu assez de force pour terrasser lui seul un géant que nous n'avons pu vaincre tous ensemble, il l'accablera de caresses, il lui donnera mille louanges, et le déclarera son héritier au mépris de tous ses autres fils, qui seront obligés de se prosterner devant leur frère et de lui obéir. »

A ces paroles il en ajouta d'autres qui firent tant d'impression sur tous ces esprits jaloux, qu'ils allèrent sur-le-champ trouver Khodadad endormi. Ils le percèrent de mille coups de poignard ; et le laissant sans sentiment dans les bras de la princesse, ils partirent pour se rendre à la ville de Harran, où ils arrivèrent le lendemain.

Leur arrivée causa d'autant plus de joie au roi leur père, qu'il désespérait de les revoir. Il leur demanda la cause de leur retard ; mais ils se gardèrent bien de la lui dire ; ils ne firent aucune mention du nègre ni de Khodadad, et dirent seulement que, n'ayant pu résister à la curiosité de voir le pays, ils s'étaient arrêtés dans quelques villes voisines.

Cependant Khodadad noyé dans son sang, et à demi mort, était sous sa tente avec la princesse sa femme, qui ne paraissait guère moins à plaindre que

lui. Elle remplissait l'air de cris pitoyables; elle s'arrachait les cheveux; et mouillant de ses larmes le corps de son mari : « Ah, Khodadad, s'écriait-elle à tous momens, mon cher Khodadad, est-ce toi que je vois prêt à passer chez les morts ! Quelles cruelles mains t'ont réduit en l'état où tu es ? Croirais-je que ce sont tes propres frères qui t'ont si impitoyablement déchiré, ces frères que ta valeur a sauvés ? Non, ce sont plutôt des démons, qui, sous des traits si chers, sont venus t'arracher la vie. Ah, barbares ! qui que vous soyez, avez-vous bien pu payer d'une si noire ingratitude le service qu'il vous a rendu ? Mais pourquoi m'en prendre à tes frères, malheureux Khodadad ? C'est à moi seule que je dois imputer ta mort : tu as voulu joindre ta destinée à la mienne ; et toute l'infortune que je traîne après moi depuis que je suis sortie du palais de mon père, s'est répandue sur toi. O ciel, qui m'avez condamnée à mener une vie errante et pleine de disgraces, si vous ne voulez pas m'accorder un époux, pourquoi souffrez-vous que j'en trouve ? En voilà deux que vous m'ôtez dans le temps que je commence à m'attacher à eux. »

C'est ainsi que la déplorable princesse de Deryabar exprimait sa douleur en regardant l'infortuné Khodadad qui ne pouvait l'entendre. Il n'était pourtant pas mort; et sa femme ayant vu qu'il respirait encore, courut vers un gros bourg qu'elle aperçut dans la plaine, pour y chercher un chirurgien. On lui en enseigna un qui partit sur-le-champ avec elle ;

mais quand ils furent sous la tente, ils n'y trouvèrent point Khodadad; ce qui leur fit juger que quelque bête sauvage l'avait emporté pour le dévorer. La princesse recommença ses plaintes et ses lamentations de la manière du monde la plus pitoyable. Le chirurgien en fut attendri; et ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyait, il lui proposa de retourner dans le bourg, et lui offrit sa maison et ses services.

Elle se laissa entraîner; le chirurgien l'emmena chez lui, et, sans savoir encore qui elle était, la traita avec toute la considération et tout le respect imaginables. Il tâchait par ses discours de la consoler; mais il avait beau combattre sa douleur, il ne faisait que l'aigrir au lieu de la soulager. « Madame, lui dit-il un jour, apprenez-moi, de grace, tous vos malheurs; dites-moi de quel pays et de quelle condition vous êtes. Peut-être que je vous donnerai de bons conseils, quand je serai instruit de toutes les circonstances de votre infortune. Vous ne faites que vous affliger, sans songer que l'on peut trouver des remèdes aux maux les plus désespérés. »

Le chirurgien parla avec tant d'éloquence, qu'il persuada la princesse; elle lui raconta toutes ses aventures; et lorsqu'elle en eut achevé le récit, le chirurgien reprit la parole: « Madame, dit-il, puisque les choses sont ainsi, permettez-moi de vous représenter que vous ne devez point vous abandonner à votre affliction; vous devez plutôt vous armer de constance, et faire ce que le nom et le devoir d'une

épouse exigent de vous ; vous devez venger votre mari. Je vais , si vous souhaitez , vous servir d'écuyer. Allons à la cour du roi de Harran ; ce prince est bon et très-équitable ; vous n'avez qu'à lui peindre avec de vives couleurs le traitement que le prince Khodadad a reçu de ses frères , je suis persuadé qu'il vous fera justice. » « Je cède à vos raisons , répondit la princesse : oui , je dois entreprendre la vengeance de Khodadad ; et puisque vous êtes assez obligeant et assez généreux pour vouloir m'accompagner , je suis prête à partir. Elle n'eut pas plus tôt pris cette résolution , que le chirurgien fit préparer deux chameaux sur lesquels la princesse et lui se mirent en chemin , et se rendirent à la ville de Harran.

Ils allèrent descendre au premier caravansérail qu'ils rencontrèrent ; ils demandèrent à l'hôte des nouvelles de la cour. « Elle est , leur dit-il , dans une assez grande inquiétude. Le roi avait un fils , qui , comme un inconnu , a demeuré près de lui fort longtemps , et l'on ne sait ce qu'est devenu ce jeune prince. Une femme du roi , nommée Pirouzé , en est la mère ; elle a fait faire mille perquisitions qui ont été inutiles. Tout le monde est touché de la perte de ce prince ; car il avait beaucoup de mérite. Le roi a quarante-neuf autres fils , tous sortis de mères différentes ; mais il n'y en a pas un qui ait assez de vertu pour consoler le roi de la mort de Khodadad. Je dis de la mort , parce qu'il n'est pas possible qu'il vive encore , puisqu'on ne l'a pu trouver , malgré toutes les recherches qu'on a faites. »

Sur le rapport de l'hôte, le chirurgien jugea que la princesse de Deryabar n'avait point d'autre parti à prendre que d'aller se présenter à Pirouzé; mais cette démarche n'était pas sans péril, et demandait beaucoup de précautions. Il était à craindre que si les fils du roi de Harran apprenaient l'arrivée et le dessein de leur belle-sœur, ils ne la fissent enlever avant qu'elle pût parler à la mère de Khodádad. Le chirurgien fit toutes ces réflexions, et se représenta ce qu'il risquait lui-même; c'est pourquoi, voulant se conduire prudemment dans cette conjoncture, il pria la princesse de demeurer au caravansérail, pendant qu'il irait au palais reconnaître les chemins par où il pourrait sûrement la faire parvenir jusqu'à Pirouzé.

Il alla donc dans la ville, et marchait vers le palais comme un homme attiré seulement par la curiosité de voir la cour, lorsqu'il aperçut une dame montée sur une mule richement enharnachée; elle était suivie de plusieurs demoiselles aussi montées sur des mules, et d'un très-grand nombre de gardes et d'esclaves noirs. Tout le peuple se rangeait en haie pour la voir passer, et la saluait en se prosternant la face contre terre. Le chirurgien la salua de la même manière, et demanda ensuite à un kalender qui se trouva près de lui, si cette dame était femme du roi? « Oui, frère, lui dit le kalender, c'est une de ses femmes, et celle qui est la plus honorée et la plus chérie du peuple, parce qu'elle est la mère du prince Khodadad, dont vous devez avoir ouï parler. »

Le chirurgien n'en voulut pas savoir davantage : il suivit Pirouzé jusqu'à une mosquée, où elle entra pour distribuer des aumônes et assister aux prières publiques que le roi avait ordonnées pour le retour de Khodadad. Le peuple, qui s'intéressait extrêmement à la destinée de ce jeune prince, courait en foule joindre ses vœux à ceux des prêtres, de sorte que la mosquée était remplie de monde. Le chirurgien fendit la presse, et s'avança jusqu'aux gardes de Pirouzé. Il entendit toutes les prières ; et lorsque cette princesse sortit, il aborda un des esclaves, et lui dit à l'oreille : « Frère, j'ai un secret important à révéler à la princesse Pirouzé ; ne pourrai-je point par votre moyen être introduit dans son appartement ? » « Si ce secret, répondit l'esclave, regarde le prince Khodadad, j'ose vous promettre que dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous souhaitez ; mais si ce secret ne le regarde point, il est inutile que vous cherchiez à vous faire présenter à la princesse ; car elle n'est occupée que de son fils, et elle ne veut point entendre parler d'autre chose. » « Ce n'est que de ce cher fils que je veux l'entretenir, reprit le chirurgien. » « Cela étant, dit l'esclave, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'au palais et vous lui parlerez bientôt. »

Effectivement, lorsque Pirouzé fut retournée dans son appartement, cet esclave lui dit qu'un homme inconnu avait quelque chose d'important à lui communiquer, et que le prince Khodadad y était intéressé. Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, que

Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme inconnu. L'esclave le fit aussitôt entrer dans le cabinet de la princesse, qui écarta toutes les autres de ses femmes à la réserve de deux pour qui elle n'avait rien de caché. Dès qu'elle aperçut le chirurgien, elle lui demanda avec précipitation quelles nouvelles de Khodadad il avait à lui annoncer ? « Madame, lui répondit le chirurgien après s'être prosterné la face contre terre, j'ai une longue histoire à vous raconter, et des choses sans doute qui vous surprendront. » Alors il lui fit le détail de tout ce qui s'était passé entre Khodadad et ses frères ; ce qu'elle écouta avec une attention avide ; mais quand il vint à parler de l'assassinat, cette tendre mère, comme si elle se fût sentie frapper des mêmes coups que son fils, tomba évanouie sur un sofa. Les deux femmes la secoururent promptement, et lui firent reprendre ses esprits. Le chirurgien continua son récit. Lorsqu'il eut achevé, cette princesse lui dit : « Allez retrouver la princesse de Deryabar, et annoncez-lui de ma part que le roi la reconnaîtra bientôt pour sa belle-fille ; et, à votre égard, soyez persuadé que vos services seront bien récompensés. »

Après que le chirurgien fut sorti, Pirouzé demeura sur le sofa dans l'accablement qu'on peut imaginer ; et s'attendrissant au souvenir de Khodadad : « O mon fils, disait-elle, me voilà donc pour jamais privée de ta vue ! Lorsque je te laissai partir de Samarie pour venir dans cette cour, et que je reçus tes adieux, hélas ! je ne croyais pas qu'une mort

funeste t'attendît loin de moi ! O malheureux Khodadad, pourquoi m'as-tu quittée ! Tu n'aurais pas, à la vérité, acquis tant de gloire ; mais tu vivrais encore, et tu ne coûterais pas tant de pleurs à ta mère. » En disant ces paroles elle pleurait amèrement, et ses deux confidentes touchées de sa douleur mêlaient leurs larmes avec les siennes.

Pendant qu'elles s'affligeaient comme à l'envi toutes trois, le roi entra dans le cabinet ; et les voyant en cet état, il demanda à Pirouzé si elle avait reçu de tristes nouvelles de Khodadad. « Ah ! seigneur, lui dit-elle, c'en est fait, mon fils a perdu la vie ! Et, pour comble d'affliction, je ne puis lui rendre les honneurs de la sépulture ; car, selon toutes les apparences, des bêtes sauvages l'ont dévoré. » En même temps elle raconta tout ce que le chirurgien lui avait appris : elle ne manqua pas de s'étendre sur la manière cruelle dont Khodadad avait été assassiné par ses frères.

Le roi ne donna pas le temps à Pirouzé d'achever son récit ; il se sentit enflammé de colère ; et cédant à son transport : « Madame, dit-il à la princesse, les perfides qui font couler vos larmes, et qui causent à leur père une douleur mortelle, vont éprouver un juste châtement. » En parlant ainsi, ce prince, la fureur peinte dans ses yeux, se rend dans la salle d'audience où étaient ses courtisans, et ceux d'entre le peuple qui avaient quelque prière à lui faire. Ils sont tous étonnés de le voir paraître d'un air furieux : ils jugent qu'il est en colère contre son peuple ;

leurs cœurs sont glacés d'effroi. Il monte sur le trône ; et faisant approcher son grand vézyr : « Hassan , lui dit-il , j'ai un ordre à te donner ; va tout à l'heure prendre mille soldats de ma garde , et arrête tous les princes mes fils ; enferme-les dans la tour destinée à servir de prison aux assassins , et que cela soit fait dans un moment. » A cet ordre extraordinaire , tous ceux qui étaient présens frémirent ; le grand vézyr , sans répondre un seul mot , mit la main sur sa tête pour marquer qu'il était prêt à obéir , et sortit de la salle pour aller exécuter un ordre dont il était fort surpris. Cependant le roi renvoya les personnes qui venaient lui demander audience , et déclara que d'un mois il ne voulait entendre parler d'aucune affaire. Il était encore dans la salle quand le vézyr revint. « Hé bien , vézyr , lui dit ce prince , tous mes fils sont-ils dans la tour ? » « Oui , sire , répondit le ministre , vous êtes obéi. » « Ce n'est pas tout , reprit le roi , j'ai encore un autre ordre à te donner. » En disant cela , il sortit de la salle d'audience , et retourna dans l'appartement de Pirouzé avec le vézyr qui le suivait. Il demanda à cette princesse où était logée la veuve de Khodadad. Les femmes de Pirouzé le dirent ; car le chirurgien ne l'avait point oublié dans son récit. Alors le roi se tournant vers son ministre : « Va , lui dit-il , dans ce caravansérail , et amène ici une jeune princesse qui y loge ; mais traite-la avec tout le respect dû à une personne de son rang. »

Le vézyr ne fut pas long-temps à faire ce qu'on

lui ordonnait : il monta à cheval avec tous les émirs et les autres courtisans, se rendit au caravansérail où était la princesse de Deryabar, à laquelle il exposa son ordre, et lui présenta de la part du roi une belle mule blanche qui avait une selle et une bride d'or parsemée de rubis et d'émeraudes. Elle monta dessus, et au milieu de tous ces seigneurs, elle prit le chemin du palais. Le chirurgien l'accompagnait aussi monté sur un beau cheval tartare que le vézyr lui avait fait donner. Tout le monde était aux fenêtres ou dans les rues, pour voir passer une si magnifique cavalcade ; et comme on disait partout que cette princesse que l'on conduisait si pompeusement à la cour, était femme de Khodadad, ce ne fut qu'acclamations. L'air retentit de mille cris de joie, qui se seraient sans doute tournés en gémissements, si l'on avait su la triste aventure de ce jeune prince, tant il était aimé de tout le monde.

## CCXCI<sup>e</sup> NUIT.

LA princesse de Deryabar trouva le roi qui l'attendait à la porte du palais pour la recevoir. Il la prit par la main, et la conduisit à l'appartement de Pirouzé, où il se passa une scène fort touchante. La femme de Khodadad sentit renouveler son affliction à la vue du père et de la mère de son mari, comme le père et la mère ne purent voir l'épouse de leur fils, sans en être fort agités. Elle se jeta aux pieds du roi ; et après les

avoir baignés de larmes, elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'était pas dans un état moins déplorable; elle paraissait pénétrée de ses déplaisirs; et le roi ému de cette scène touchante, s'abandonna à sa propre faiblesse. Ces trois personnes confondant leurs soupirs et leurs pleurs, gardèrent quelque temps un silence aussi tendre que douloureux. Enfin la princesse de Deryabar étant revenue de son accablement, raconta l'aventure du château et le malheur de Khodadad; ensuite elle demanda justice de la trahison des princes. « Oui, madame, lui dit le roi; ces ingrats périront; mais il faut auparavant faire publier la mort de Khodadad, afin que le supplice de ses frères ne révolte pas mes sujets. D'ailleurs, quoique nous n'ayons pas le corps de mon fils, ne laissons pas de lui rendre les derniers devoirs.» A ces mots il s'adressa à son vézyr, et lui ordonna de faire bâtir un dôme de marbre blanc dans une belle plaine, au milieu de laquelle la ville de Harran est bâtie; et cependant il donna dans son palais un très-bel appartement à la princesse de Deryabar, qu'il reconnut pour sa belle-fille.

Hassan fit travailler avec tant de diligence, et employa tant d'ouvriers, qu'en peu de jours le dôme fut bâti. On éleva dessous un tombeau sur lequel était une figure qui représentait Khodadad. Aussitôt que l'ouvrage fut achevé, le roi ordonna des prières et désigna un jour pour les obsèques de son fils.

Ce jour étant venu, tous les habitans de la ville se

répandirent dans la plaine, pour voir la cérémonie qui se fit de cette manière :

Le roi, suivi de son grand vézyr et des principaux seigneurs de sa cour, marcha vers le dôme ; et quand il y fut arrivé, il entra, et s'assit avec eux sur des tapis de satin, à fleurs d'or ; ensuite une nombreuse troupe de gardes à cheval, la tête basse et les yeux à demi fermés, s'approcha du dôme. Ils en firent le tour deux fois, gardant un profond silence ; mais à la troisième, ils s'arrêtèrent devant la porte, et dirent tous l'un après l'autre ces paroles à haute voix :

« O prince, fils du roi, si nous pouvions apporter  
« quelque soulagement à ton mal, par le tranchant  
« de nos cimenterres, et par la valeur humaine, nous  
« te ferions voir la lumière ; mais le roi des rois a  
« commandé, et l'ange de la mort a obéi. ! »

A ces mots, ils se retirèrent pour faire place à cent vieillards qui étaient tous montés sur des mules noires, et qui portaient de longues barbes blanches.

C'étaient des solitaires, qui pendant le cours de leur vie se tenaient cachés dans des grottes : ils ne se montraient jamais aux yeux des hommes, que pour assister aux obsèques des rois de Harran et des princes de sa maison. Ces vénérables personnages portaient sur leur tête chacun un gros livre qu'ils tenaient d'une main ; ils firent tous trois fois le tour du dôme sans rien dire ; ensuite s'étant arrêtés à la porte, l'un d'eux prononça ces mots :

« O prince ! que pouvons-nous faire pour toi ? Si  
« par la prière ou par la science on pouvait te rendre

« la vie ; nous froterions nos barbes blanches à tes  
« pieds ; et nous réciterions des oraisons ; mais le roi  
« de l'univers t'a enlevé pour jamais ! »

Ces vieillards, après avoir ainsi parlé, s'éloignèrent du dôme ; et aussitôt cinquante jeunes filles parfaitement belles s'en approchèrent ; elles montaient chacune un petit cheval blanc ; elles étaient sans voiles, et portaient des corbeilles d'or pleines de toutes sortes de pierres précieuses ; elles tournèrent aussi trois fois autour du dôme ; et s'étant arrêtées au même endroit que les autres, la plus jeune porta la parole, et dit :

« O prince ! autrefois si beau, quels secours peux-tu attendre de nous ? Si nous pouvions te ranimer par nos attraits, nous nous rendrions tes esclaves ; mais tu n'es plus sensible à la beauté, et tu n'as plus besoin de nous ! »

Les jeunes filles s'étant retirées, le roi et ses courtisans se levèrent, et firent trois fois le tour du dôme ; puis le roi prenant la parole, dit :

« O mon cher fils ! lumière de mes yeux, je t'ai donc perdu pour toujours ! »

Il accompagna ces mots de soupirs, et arrosa le tombeau de ses larmes. Les courtisans pleurèrent à son exemple ; ensuite on ferma la porte du dôme, et tout le monde retourna à la ville. Le lendemain on fit des prières publiques dans les mosquées, et on les continua huit jours de suite.

Le neuvième, le roi résolut de faire couper la tête aux princes ses fils. Tout le peuple indigné du traitement qu'ils avaient fait au prince Khodadad,

semblait attendre impatiemment leur supplice. On commença à dresser des échaffauds; mais on fut obligé de remettre l'exécution à un autre temps, parce que tout à coup on apprit que les princes voisins qui avaient déjà fait la guerre au roi de Harran, s'avançaient avec des troupes plus nombreuses que la première fois; et qu'ils n'étaient pas même fort éloignés de la ville. Il y avait déjà long-temps qu'on savait qu'ils se préparaient à faire la guerre, mais on ne s'était point alarmé de leurs préparatifs. Cette nouvelle causa une consternation générale, et fournit encore une occasion de regretter Khodadad, parce que ce prince s'était signalé dans la guerre précédente contre ces mêmes ennemis. « Ah! disait-il, si le généreux Khodadad vivait encore, nous nous mettrions peu en peine de ces princes qui viennent nous surprendre. » Cependant le roi, au lieu de s'abandonner à la crainte, lève du monde à la hâte, forme une armée assez considérable; et trop courageux pour attendre dans les murs que ses ennemis l'y reviennent chercher, il sort et marche au-devant d'eux. Les ennemis de leur côté ayant appris par leurs coureurs que le roi de Harran s'avancait pour les combattre, s'arrêtèrent dans une plaine et mirent leur armée en bataille.

Le roi ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il range aussi et dispose ses troupes au combat; il fait sonner la charge, et attaque avec une extrême vigueur: on lui résiste de même. Il se répand de part et d'autre beaucoup de sang, et la victoire demeure long-temps incertaine. Mais enfin elle allait se déclarer pour les

ennemis du roi de Harran, lesquels étant en plus grand nombre allaient l'envelopper, lorsqu'on vit paraître dans la plaine une grosse troupe de cavaliers qui s'approchaient des combattans en bon ordre. La vue de ces nouveaux soldats étonna les deux partis qui ne savaient ce qu'ils en devaient penser. Mais il ne demeurèrent pas long - temps dans l'incertitude : ces cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du roi de Harran, et les chargèrent avec tant de furie, qu'ils les mirent d'abord en désordre, et bientôt en déroute. Ils n'en demeurèrent pas là : ils les poursuivirent vivement, et les taillèrent en pièces presque tous.

Le roi de Harran qui avait observé avec beaucoup d'attention tout ce qui s'était passé, avait admiré l'audace de ces cavaliers dont le secours inopiné venait de déterminer la victoire en sa faveur. Il avait surtout été charmé de leur chef, qu'il avait vu combattre avec une valeur extrême ; il souhaitait de savoir le nom de ce héros généreux. Impatient de le voir et de le remercier, il cherche à le joindre ; il s'aperçoit qu'il avance pour le prévenir. Ces deux princes s'approchent ; et le roi de Harran reconnaissant Khodadad dans ce brave guerrier qui venait de le secourir, ou plutôt de battre ses ennemis, demeura immobile de surprise et de joie. « Seigneur, lui dit Khodadad, vous devez, sans doute, être étonné de voir paraître tout à coup devant votre majesté un homme que vous croyiez peut-être sans vie. Je le serais si le ciel ne m'avait pas conservé pour vous servir encore contre vos ennemis. » « Ah ! mon fils, s'écria le roi, est-il bien

possible que vous me soyez rendu ? Hélas , je désespérais de vous revoir ! » En disant cela il tendit les bras au jeune prince qui se livra à un embrassement si doux.

« Je sais tout , mon fils , reprit le roi , après l'avoir tenu long-temps embrassé ; je sais de quel prix vos frères ont payé le service que vous leur avez rendu en les délivrant des mains du nègre ; mais vous serez vengé dès demain. Cependant allons au palais ; votre mère , à qui vous avez coûté tant de pleurs , m'attend pour se réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis. Quelle joie nous lui causerons en lui apprenant que ma victoire est votre ouvrage ! » « Seigneur , dit Khodadad , permettez-moi de vous demander comment vous avez pu être instruit de l'aventure du château ? Quelqu'un de mes frères , poussé par ses remords , vous l'aurait-il avouée ? » « Non , répondit le roi , c'est la princesse de Deryabar qui nous a informés de toutes choses ; car elle est venue dans mon palais , et elle n'y est venue que pour demander justice du crime de vos frères. » Khodadad fut transporté de joie en apprenant que la princesse sa femme était à la cour. « Allons , seigneur s'écria-t-il avec transport , allons trouver ma mère qui nous attend ; je brûle d'impatience d'essuyer ses larmes , et celles de la princesse de Deryabar. »

Le roi reprit aussitôt le chemin de la ville avec son armée qu'il licencia ; il rentra victorieux dans son palais , aux acclamations du peuple qui le suivait en foule , en priant le ciel de prolonger ses années ,

et répétant mille fois le nom de Khodadad. Ces deux princes trouvèrent Pirouzé et sa belle-fille qui attendaient le roi pour le féliciter ; mais on ne peut exprimer tous les transports de joie dont elles furent agitées lorsqu'elles virent le jeune prince qui l'accompagnait. Ce furent des embrassemens mêlés de larmes bien différentes de celles qu'elles avaient déjà répandues pour lui. Après que ces quatre personnes eurent cédé à tous les mouvemens que le sang et l'amour leur inspiraient, on demanda au fils de Pirouzé par quel miracle il était encore vivant ?

Il répondit qu'un paysan monté sur une mule, étant entré par hasard dans la tente où il était évadé, et le voyant seul et percé de coups, l'avait attaché sur la mule et conduit à sa maison, et que là il avait appliqué sur ses blessures certaines herbes mâchées qui l'avaient rétabli en peu de jours. « Lorsque je me sentis guéri, ajouta-t-il, je remerciai le paysan, et lui donnai tous les diamans que j'avais. Je m'approchai ensuite de la ville de Harran ; mais ayant appris sur la route que quelques princes voisins avaient assemblé des troupes et venaient fondre sur les sujets du roi, je me fis connaître dans les villages, et j'excitai le zèle de ses peuples à prendre sa défense. J'armai un grand nombre de jeunes gens ; et me mettant à leur tête, je suis arrivé dans le temps que les deux armées étaient aux mains. »

Quand il eut achevé de parler, le roi dit : « Rendons grâces à Dieu de ce qu'il a conservé Khodadad ; mais il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer, pé-

rissent aujourd'hui. » « Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouzé, tout ingrats et tout méchans qu'ils sont, songez qu'ils sont formés de votre sang : ce sont mes frères, je leur pardonne leur crime, et je vous demande grace pour eux. »

Ces nobles sentimens arrachèrent des larmes au roi, qui fit assembler le peuple, et déclara Khodadad son héritier. Il ordonna ensuite qu'on fit venir les princes prisonniers, qui étaient tous chargés de fers. Le fils de Pirouzé leur ôta leurs chaînes et les embrassa les uns après les autres, d'aussi bon cœur qu'il avait fait dans la cour du château du nègre. Le peuple fut charmé du naturel de Khodadad, et lui donna mille applaudissemens. Ensuite on combla de biens le chirurgien, pour reconnaître les services qu'il avait rendus à la princesse de Deryabar.

La sulthane Chehérazade avait raconté cette histoire avec tant d'agrémens, que le sulthan des Indes, son époux, ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il l'avait entendue avec un très-grand plaisir.

« Sire, lui dit la sulthane, je suis persuadée que si votre majesté voulait bien écouter l'histoire du DORMEUR ÉVEILLÉ, elle ne lui inspirerait que de la joie et du plaisir. »

Au seul titre de l'histoire dont la sulthane venait de lui parler, le sulthan, qui s'en promettait des aventures toutes nouvelles et fort réjouissantes, eût bien voulu en entendre le récit dès le même jour ; mais il était temps qu'il se levât : c'est pourquoi il le remit au lendemain.

CCXCII<sup>e</sup> NUIT.

LA nuit suivante, la sulthane Chehérazade, après que sa sœur Dinarzade l'eut éveillée, commença son récit de cette manière.

## HISTOIRE DU DORMEUR ÉVEILLÉ.

Sous le règne du khalyfe Haroun Arréchydy, il y avait à Baghdad un marchand fort riche, dont la femme était déjà vieille. Ils avaient un fils unique nommé Abou Hassan, âgé d'environ trente ans, qui avait été élevé dans une grande retenue de toutes choses.

Le marchand mourut; et Abou Hassan qui se vit seul héritier, se mit en possession des grandes richesses que son père avait amassées pendant sa vie par beaucoup d'économie, et avec un grand attachement à son négoce. Le fils, qui avait des vues et des inclinations différentes de celle de son père, en usa aussi tout autrement. Comme celui-ci ne lui avait donné d'argent pendant sa jeunesse que ce qui suffisait précisément pour son entretien, et qu'il avait toujours porté envie aux jeunes gens de son âge qui n'en manquaient.

pas, et qui ne se refusaient aucun des plaisirs auxquels la jeunesse ne s'abandonne que trop aisément, il résolut de se signaler à son tour en faisant des dépenses proportionnées aux grands biens dont la fortune venait de le favoriser. Pour cet effet, il partagea son bien en deux parts : l'une fut employée en acquisitions de terres à la campagne, et de maisons dans la ville, dont il se fit un revenu suffisant pour vivre à son aise, en se promettant de ne point toucher aux sommes qui en reviendraient, mais de les amasser à mesure qu'il les recevrait ; l'autre moitié, qui consistait en une somme considérable en argent comptant, fut destinée à réparer tout le temps qu'il croyait avoir perdu sous la dure contrainte où son père l'avait retenu jusqu'à sa mort ; mais il se fit une loi indispensable, qu'il se promit à lui-même de garder inviolablement, de ne rien dépenser au-delà de cette somme, dans le dérèglement de vie qu'il s'était proposé.

Dans ce dessein, Abou Hassan se fit en peu de jours une société de gens à peu près de son âge et de sa condition, et il ne songea plus qu'à leur faire passer le temps agréablement. Pour cet effet, il ne se contenta pas de les bien régaler les jours et les nuits, et de leur faire des festins splendides où les mets les plus délicieux et les vins les plus exquis étaient servis en abondance, il y joignit encore la musique en y appelant les meilleures voix de l'un et de l'autre sexe. La jeune bande de son côté, le verre à la main, mêlait quelquefois ses chansons à celles des musiciens,

et tous ensemble ils semblaient s'accorder avec tous les instrumens de musique dont ils étaient accompagnés. Ces fêtes étaient ordinairement terminées par des bals, où les meilleurs danseurs et baladins de l'un et de l'autre sexe de la ville de Bagdad étaient appelés. Tous ces divertissemens renouvelés chaque jour par des plaisirs nouveaux, jetèrent Abou Hassan dans des dépenses si prodigieuses qu'il ne put continuer une si grande profusion au-delà d'un an. La grosse somme qu'il avait consacrée à cette prodigalité, et l'année finirent ensemble. Dès qu'il eut cessé de tenir table, les amis disparurent ; il ne les rencontrait pas même en quelque endroit qu'il allât. En effet ils le fuyaient dès qu'ils l'apercevaient ; et si par hasard il en joignait quelqu'un et qu'il voulût l'arrêter, il s'excusait sur différens prétextes.

Abou Hassan fut plus sensible à la conduite étrange de ses amis qui l'abandonnaient avec tant d'indignité et d'ingratitude, après toutes les démonstrations et les protestations d'amitié qu'ils lui avaient faites, qu'à la perte de tout l'argent qu'il avait dépensé avec eux si mal à propos. Triste, rêveur, la tête baissée et avec un visage sur lequel un morne chagrin était peint, il entra dans l'appartement de sa mère, et il s'assit sur le bout du sofa, assez éloigné d'elle.

« Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda sa mère en le voyant en cet état ? Pourquoi êtes-vous si changé, si abattu et si différent de vous-même ? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne seriez pas fait autrement. Je sais la

dépense effroyable que vous avez faite, et depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reste pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien; et si je ne me suis point opposée à votre conduite déréglée, c'est que je savais la sage précaution que vous aviez prise de conserver la moitié de vos richesses. Après cela je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie.»

Abou Hassan fondit en larmes à ces paroles; et au milieu de ses pleurs et de ses soupirs : « Ma mère, s'écria-t-il, je connais enfin par une expérience bien douloureuse, combien la pauvreté est insupportable. Oui, je sens vivement que comme le coucher du soleil nous prive de la splendeur de cet astre, de même la pauvreté nous ôte toute sorte de joie. C'est elle qui fait oublier entièrement toutes les louanges qu'on nous donnait et tout le bien que l'on disait de nous avant notre ruine. Elle nous réduit à ne marcher qu'avec la crainte d'être remarqués, et à passer les nuits en versant des larmes de sang. En un mot, celui qui est pauvre n'est plus regardé que comme étranger, même par ses parens et par ses amis. Vous savez, ma mère, poursuivit-il, de quelle manière j'en ai usé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait faire bonne chère, au point d'épuiser toutes mes ressources; et aujourd'hui que je n'ai plus de quoi la continuer, je m'aperçois qu'ils m'ont tous abandonné. J'entends parler ici de l'argent que j'avais mis à part pour l'employer à l'usage que j'en ai fait; car pour ce qui est de mon revenu, je rends grâces à Dieu de

ce qu'il m'a inspiré l'idée de le réserver, sous la condition et sous le serment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le dissiper si follement. Je l'observai ce serment, et je sais le bon usage que je ferai de ce qui me reste si heureusement. Mais auparavant, je veux éprouver jusqu'à quel point mes amis, s'ils méritent d'être appelés de ce nom, pousseront leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre; et quand je leur aurai représenté les efforts que j'ai faits pour l'amour d'eux, je les solliciterai de me faire entre eux une somme qui serve en quelque façon à me relever de l'état malheureux où je me suis réduit pour leur faire plaisir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déjà dit, que pour voir si je trouverai en eux quelque sentiment de reconnaissance. »

« Mon fils, reprit la mère d'Abou Hassan, je ne prétends pas vous dissuader d'exécuter votre dessein; mais je puis vous dire par avance, que votre espérance est mal fondée. Croyez-moi : quoi que vous puissiez faire, il est inutile que vous en veniez à cette épreuve; vous ne trouverez de secours qu'en ce que vous vous êtes réservé pardevers vous. Je vois bien que vous ne connaissiez pas encore ces amis qu'on appelle vulgairement de ce nom parmi les gens de votre sorte; mais vous allez les connaître. Dieu veuille que ce soit de la manière que je le souhaite, c'est-à-dire, pour votre bien! » « Ma mère, repartit Abou Hassan, je suis bien persuadé de la vérité de ce que vous me dites; je serai plus certain d'un fait

qui me regarde de si près, quand je me serai assuré par moi-même de leur lâcheté et de leur insensibilité. »

Abou Hassan partit sur-le-champ, et il prit si bien son temps, qu'il trouva tous ses amis chez eux. Il leur représenta les grands besoins qu'il éprouvait, et il les pria de lui ouvrir leur bourse pour le secourir efficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier, de leur rendre les sommes qu'ils lui auraient prêtées, dès que ses affaires seraient rétablies, sans néanmoins leur faire connaître que c'était en grande partie pour eux qu'il s'était si fort gêné, afin de les piquer davantage de générosité. Il n'oublia pas de les leurrer aussi de l'espérance de recommencer un jour avec eux la bonne chère qu'il leur avait déjà faite.

Aucun de ses amis de bouteille ne fut touché des vives couleurs dont le malheureux Abou Hassan se servit pour tâcher de les persuader. Il eut même la mortification de voir que plusieurs lui dirent nettement qu'ils ne le connaissaient pas, et qu'ils ne se souvenaient pas même de l'avoir vu. Il revint chez lui le cœur pénétré de douleur et d'indignation. « Ah, ma mère, s'écria-t-il en rentrant dans son appartement ! vous me l'aviez bien dit : au lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides, des ingrats et des méchants, indignes de mon amitié ! C'en est fait, je renonce à la leur, et je vous promets de ne les revoir jamais. »

Abou Hassan demeura ferme dans sa résolution. Pour cet effet, il prit les précautions les plus conve-

nables pour éviter les occasions d'y manquer, et afin de ne plus tomber dans le même inconvénient, jura de ne donner à manger de sa vie à aucun homme de Bagdad. Ensuite il tira le coffre-fort où était l'argent de son revenu, du lieu où il l'avait mis en réserve, et il le mit à la place de celui qu'il venait de vider. Il résolut de n'en tirer pour sa dépense de chaque jour qu'une somme réglée et suffisante pour régaler honnêtement une seule personne avec lui à souper. Il fit encore serment que cette personne ne serait pas de Bagdad, mais un étranger qui y serait arrivé le même jour, et qu'il le renverrait le lendemain matin, après lui avoir donné le couvert une nuit seulement.

Selon ce projet, Abou Hassan avait soin lui-même de faire, chaque matin, la provision nécessaire pour ce régal. Vers la fin du jour, il allait s'asseoir au bout du pont de Bagdad, et dès qu'il voyait un étranger, de quelque état ou condition qu'il fût, il l'abordait civilement, et l'invitait de même à lui faire l'honneur de venir souper et loger chez lui pour la première nuit de son arrivée; et après l'avoir informé de la loi qu'il s'était faite, et de la condition qu'il avait mise à son honnêteté, il l'emmenait en son logis.

Le repas dont Abou Hassan régala son hôte n'était pas somptueux; mais il y avait suffisamment de quoi se contenter. Le bon vin surtout n'y manquait pas (1). On faisait durer le repas jusque bien avant

(1) Quoique le Coran défende le vin, beaucoup de Musulmans ne se font pas scrupule d'enfreindre cette loi du pro-

dans la nuit ; et au lieu d'entretenir son hôte d'affaires d'état, de famille ou de négoce , comme il arrive fort souvent, il affectait au contraire de ne parler que de choses indifférentes, agréables et réjouissantes. Il était naturellement plaisant, de belle humeur et fort divertissant ; et sur quelque sujet que ce fût, il savait donner un tour à son discours capable d'inspirer la joie aux plus mélancoliques.

En renvoyant son hôte le lendemain matin : « En quelque lieu que vous puissiez aller, lui disait Abou Hassan, Dieu vous préserve de tout sujet de chagrin. Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez moi, je vous informai de la loi que je me suis imposée ; ainsi ne trouvez pas mauvais si je vous dis que nous ne boirons' plus ensemble, et même que nous ne nous verrons plus ni chez moi ni ailleurs : j'ai mes raisons pour en user ainsi. Dieu vous conduise ! »

Abou Hassan était exact dans l'observation de cette règle ; il ne regardait plus les étrangers qu'il avait une fois reçus chez lui, et il ne leur parlait plus. Quand il les rencontrait dans les rues, dans les places publiques, il faisait semblant de ne les pas voir ; il se détournait même, pour éviter qu'ils ne vinssent l'aborder ; enfin il n'avait plus aucun commerce avec eux. Il y avait long - temps qu'il se gouvernait de la sorte, lorsqu'un peu avant le coucher du soleil,

phète, et plusieurs sulthans eux-mêmes ont été fameux pour leur ivrognerie. (MOUR. vol. I.)

comme il était assis à son ordinaire au bout du pont, le khalyfe Haroun Arréchyd vint à paraître, mais déguisé de manière qu'on ne pouvait pas le reconnaître.

Quoique ce monarque eût des ministres et des officiers de justice très-exacts à leurs devoirs, il voulait néanmoins prendre connaissance de toutes choses par lui-même. Dans ce dessein, comme nous l'avons déjà vu, il allait souvent déguisé en différentes manières par la ville de Baghdad; il ne négligeait pas même les dehors, et, à cet égard, il s'était fait une coutume d'aller, chaque premier jour du mois, sur les grands chemins par où on abordait à Baghdad, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce jour-là, premier du mois, il parut déguisé en marchand de Moussoul qui venait de débarquer de l'autre côté du pont, et suivi d'un esclave grand et puissant.

## CCXCIII<sup>e</sup> NUIT.

COMME le khalyfe avait dans son déguisement un air grave et respectable, Abou Hassan, qui le croyait marchand de Moussoul, se leva de l'endroit où il était assis; et après l'avoir salué d'un air gracieux, et lui avoir baisé la main: « Seigneur, lui dit-il, je vous félicite de votre heureuse arrivée; je vous supplie de me faire l'honneur de venir souper avec moi, et de passer cette nuit en ma maison, pour tâcher de

vous remettre de la fatigue de votre voyage. » Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuser la grace qu'il lui demandait, il lui expliqua en peu de mots la coutume qu'il s'était faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui serait possible, et pour une nuit seulement, le premier étranger qui se présenterait à lui.

Le khalyfe trouva quelque chose de si singulier dans la bizarrerie du goût d'Abou Hassan, que l'envie lui prit de le connaître à fond. Sans sortir du caractère de marchand, il lui dit qu'il ne pouvait mieux répondre à une si grande honnêteté à laquelle il ne s'était pas attendu à son arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'offre obligeante qu'il venait de lui faire; qu'il n'avait qu'à lui montrer le chemin, et qu'il était tout prêt à le suivre.

Abou Hassan, qui ne savait pas que l'hôte que le hasard venait de lui présenter était infiniment au-dessus de lui, en agit avec le khalyfe comme avec son égal. Il le mena à sa maison et le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement, où il lui fit prendre place sur le sofa, à l'endroit le plus honorable. Le souper était prêt, et le couvert était mis. La mère d'Abou Hassan, qui entendait fort bien la cuisine, servit trois plats : l'un, au milieu, garni d'un bon chapon, flanqué de quatre gros poulets; et les deux autres à côté, qui servaient d'entrée : l'un d'une oie grasse, et l'autre de pigeonneaux en ragoût. Il n'y avait rien de plus, mais ces viandes étaient bien choisies et d'un goût délicieux.

Abou Hassan se mit à table vis-à-vis de son hôte et le khalyfe et lui commencèrent à manger de bon appétit en prenant chacun ce qui était de son goût, sans parler et même sans boire, selon la coutume du pays. Quand ils eurent achevé de manger, l'esclave du khalyfe leur donna de l'eau pour se laver, et cependant la mère d'Abou Hassan desservit, et apporta le dessert qui consistait en diverses sortes de fruits de la saison, comme raisins, pêches, pommes, poires et plusieurs sortes de pâtes d'amandes sèches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou Hassan fit mettre les bouteilles et les tasses près de lui, et prit soin que sa mère fit souper l'esclave du khalyfe.

Quand le feint marchand de Moussoul, c'est-à-dire le khalyfe, et Abou Hassan se furent remis à table, Abou Hassan, avant de toucher au fruit, prit une tasse, se versa à boire le premier, et en la tenant à la main : « Seigneur, dit-il au khalyfe, qui était, selon lui, un marchand de Moussoul, vous savez comme moi que le coq ne boit jamais qu'il n'appelle les poules pour venir boire avec lui : je vous invite donc à suivre mon exemple. Je ne sais ce que vous en pensez ; pour moi, il me semble qu'un homme qui hait le vin et qui veut faire le sage, ne l'est pas. Laissons là ces sortes de gens avec leur humeur sombre et chagrine, et cherchons la joie ; elle est dans la tasse, et la tasse la communique à ceux qui la vident.

Pendant qu'Abou Hassan buvait : « Cela me plaît, dit le khalyfe en se saisissant de la tasse qui lui était destinée, et voilà ce qu'on appelle un brave homme.

Je vous aime de cette humeur, et avec cette gaieté j'attends que vous m'en versiez autant. »

Abou Hassan n'eut pas plutôt bu, qu'en remplissant la tasse que le khalyfe lui présentait : « Goûtez, seigneur, dit-il, vous le trouverez bon. »

« J'en suis bien persuadé, reprit le khalyfe d'un air riant; il n'est pas possible qu'un homme comme vous ne sache faire le choix des meilleures choses. »

Pendant que le khalyfe buvait : « Il ne faut que vous regarder, repartit Abou Hassan, pour s'apercevoir du premier coup d'œil que vous êtes de ces gens qui ont vu le monde et qui savent vivre.

« Si ma maison, ajouta-t-il en vers arabes, était capable de sentiment, et qu'elle fut sensible au sujet de joie qu'elle a de vous posséder, elle le marquerait hautement; et en se prosternant devant vous, elle s'écrierait : Ah! quel plaisir, quel bonheur de me voir honorée de la présence d'une personne si honnête et si complaisante, qu'elle ne dédaigne pas de prendre le couvert chez moi ! »

« Enfin, seigneur, je suis au comble de ma joie, d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite. »

Ces saillies d'Abou Hassan divertissaient fort le khalyfe, qui avait naturellement l'esprit très-enjoué, et qui se faisait un plaisir de l'exciter à boire, en demandant souvent lui-même du vin, afin de le mieux connaître dans son entretien, par la gaîté que le vin lui inspirait. Pour entrer en conversation, il lui demanda comment il s'appelait, à quoi il s'occupait, et

de quelle manière il passait la vie ? « Seigneur, répondit-il, mon nom est Abou Hassan. J'ai perdu mon père qui était marchand, non pas à la vérité des plus riches, mais au moins de ceux qui vivaient le plus commodément à Bagdad. En mourant, il me laissa une succession plus que suffisante pour vivre sans ambition selon mon état. Comme sa conduite à mon égard avait été fort sévère, et que j'avais passé la meilleure partie de ma jeunesse dans une grande contrainte, je voulus tâcher de réparer le bon temps que je croyais avoir perdu. En cela néanmoins, poursuivit Abou Hassan, je me gouvernais d'une autre manière que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils se livrent à la débauche sans mesure, ils s'y abandonnent jusqu'à ce que, réduits à la dernière pauvreté, ils fassent malgré eux une pénitence forcée pendant le reste de leurs jours. Afin de ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts, l'une en fonds, et l'autre en argent comptant. Je destinai l'argent comptant pour les dépenses que je méditais, et je pris une ferme résolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une société de gens de ma connaissance et à peu près de mon âge; et sur l'argent comptant que je dépensais à pleine main, je les régalaï splendidement chaque jour, de manière que rien ne manquait à nos divertissemens. Mais la durée n'en fut pas longue. Je ne trouvai plus rien au fond de ma cassette à la fin de l'année, et en même temps tous mes amis de table disparurent. Je les vis l'un après l'autre. Je leur représentai l'état malheureux

où je me trouvais ; mais aucun ne m'offrit de quoi me soulager. Je renonçai donc à leur amitié, et en me réduisant à ne plus dépenser que mon revenu, j'e me retranchai à n'avoir plus de société qu'avec le premier étranger que je rencontrerais chaque jour à son arrivée à Bagdad, avec la condition de ne le régaler que ce seul jour-là. Je vous ai informé du reste, et je remercie ma bonne fortune de m'avoir présenté aujourd'hui un étranger de votre mérite. »

Le khalyfe fort satisfait de cet éclaircissement, dit à Abou Hassan : « Je ne puis assez vous louer du bon parti que vous avez pris, d'avoir agi avec tant de prudence en vous jetant dans la débauche, et de vous être conduit d'une manière qui n'est pas ordinaire à la jeunesse ; je vous estime encore d'avoir été fidèle à vous-même au point où vous l'avez été. Le pas était bien glissant, et je ne puis assez admirer comment, après avoir vu la fin de votre argent comptant, vous avez eu assez de modération pour ne pas dissiper votre revenu, et même votre fonds. Pour vous dire ce que j'en pense, je crois que vous êtes le seul débauché à qui pareille chose soit arrivée, et à qui elle arrivera peut-être jamais. Enfin, je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait sur la terre, d'avoir chaque jour la compagnie d'un homme avec qui vous pouvez vous entretenir agréablement, et à qui vous donnez lieu de publier partout la bonne réception que vous lui faites. Mais ni vous ni moi, nous ne nous apercevons pas que c'est parler trop long-temps sans boire : buvez,

et versez-m'en ensuite. » Le khalyfe et Abou Hassan continuèrent de boire long-temps en s'entretenant de choses très-agréables.

La nuit étant déjà fort avancée, et le khalyfe feignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avait fait, dit à Abou Hassan qu'il avait besoin de repos. « Je ne veux pas aussi de mon côté, ajouta-t-il, que vous perdiez rien du vôtre pour l'amour de moi. Avant que nous nous séparions (car peut-être serai-je sorti demain avant que vous soyez éveillé), je suis bien aise de vous marquer combien je suis sensible à votre honnêteté, à votre bonne chère et à l'hospitalité que vous avez exercée envers moi si obligeamment. La seule chose qui me fasse de la peine, c'est que je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. Je vous supplie de me le faire connaître, et vous verrez que je ne suis pas un ingrat. Il ne se peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque besoin, et ne souhaite enfin quelque chose qui lui ferait plaisir. Ouvrez votre cœur, et parlez-moi franchement. Tout marchand que je suis, je ne laisse pas d'être en état d'obliger par moi-même, ou par l'entremise de mes amis. »

## CCXCIV<sup>e</sup> NUIT.

SEIGNEUR, reprit Abou Hassan, après avoir entendu les offres du khalyfe, je suis très-persuadé que ce n'est point par compliment que vous me faites des avances

si généreuses. Mais, foi d'honnête homme, je puis vous assurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni désir, et que je ne demande rien à personne. Je n'ai pas la moindre ambition, comme je vous l'ai déjà dit, et je suis très-content de mon sort. Ainsi, je n'ai qu'à vous remercier, non-seulement de vos offres si obligeantes, mais même de la complaisance que vous avez eue de me faire l'honneur de venir prendre un méchant repas chez moi. Je vous dirai néanmoins, poursuivit Abou Hassan, qu'une seule chose me fait de la peine, sans pourtant qu'elle aille jusqu'à troubler mon repos. Vous saurez que la ville de Bagdad est divisée par quartiers, et que dans chaque quartier il y a une mosquée avec un imam pour faire la prière aux heures ordinaires, à la tête du quartier qui s'y assemble. L'imam est un grand vieillard, d'un visage austère et parfait hypocrite, s'il y en eut jamais au monde. Pour conseil, il s'est associé quatre autres barbons, mes voisins, gens à peu près de sa sorte, qui s'assemblent assez régulièrement chaque jour; et dans leur conciliabule, il n'y a médisance, calomnie et malice qu'ils ne mettent en usage contre moi et contre tout le quartier, pour en troubler la tranquillité et y faire régner la dissension. Ils se rendent redoutables aux uns, ils menacent les autres; ils veulent enfin se rendre les maîtres, et que chacun se gouverne selon leur caprice, eux qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes. Pour dire la vérité, je souffre de voir qu'ils se mêlent de toute autre chose que de leur Coran, et qu'ils ne laissent pas vivre le monde en paix. »

« Hé bien ! reprit le khalyfe, vous voudriez apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce désordre ? » « Vous l'avez dit, repartit Abou Hassan ; et la seule chose que je demanderais à Dieu pour cela, ce serait d'être khalyfe à la place du commandeur des croyans, Haroun Arréchyd, notre souverain seigneur et maître, seulement pour un jour. » « Que feriez-vous si cela arrivait, demanda le khalyfe ? » « Je ferais une chose d'un grand exemple, répondit Abou Hassan, et qui donnerait de la satisfaction à tous les honnêtes gens. Je ferais donner cent coups de bâton sur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards, et quatre cents à l'imam, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler et de chagriner ainsi leurs voisins (1). »

Le khalyfe trouva la pensée d'Abou Hassan fort plaisante ; et comme il était né pour les aventures extraordinaires, elle lui fit concevoir l'envie de s'en faire un divertissement tout singulier. « Votre souhait me plaît d'autant plus, dit le khalyfe, que je vois qu'il part d'un cœur droit, et d'un homme qui ne peut souffrir que la malice des méchans demeure impunie. J'aurais un grand plaisir d'en voir l'effet ; et peut-être n'est-il pas aussi impossible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je suis persuadé que le kha-

(1) La bastonnade est un supplice très-usité dans l'Orient. Pour la donner, on étend le patient sur le dos, on fait passer ses pieds dans un nœud qui les fixe à une longue perche ; on les élève de manière à ce qu'ils présentent la plante, et quatre hommes vigoureux frappent à tour de bras.

lyfe se dépouillerait volontiers de sa puissance pour vingt-quatre heures entre vos mains, s'il était informé de votre bonne intention et du bon usage que vous en feriez. Quoique marchand étranger, je ne laisse pas néanmoins d'avoir assez de crédit pour y contribuer en quelque chose.»

« Je vois bien, repartit Abou Hassan, que vous vous moquez de ma folle imagination, et le khalife s'en moquerait aussi s'il avait connaissance d'une telle extravagance. Ce que cela pourrait peut-être produire, c'est qu'il se ferait informer de la conduite de l'imam et de ses conseillers, et qu'il les ferait châtier. »

« Je ne me moque pas de vous, répliqua le khalyfe : Dieu me garde d'avoir une pensée si peu convenable sur une personne comme vous qui m'avez si bien régaté, tout inconnu que je vous suis; et je vous assure que le khalyfe ne s'en moquerait pas. Mais laissons-là ce discours : il n'est pas loin de minuit, et il est temps de nous coucher. »

« Brisons donc là notre entretien, dit Abou Hassan, je ne veux pas apporter obstacle à votre repos. Mais comme il reste encore du vin dans la bouteille, il faut, s'il vous plaît, que nous la vidions; après cela nous nous coucherons. La seule chose que je vous recommande, c'est qu'en sortant demain matin, au cas que je ne sois pas éveillé, vous ne laissiez pas la porte ouverte, mais que vous preniez la peine de la fermer. » Ce que le khalyfe lui promit d'exécuter fidèlement.

Pendant qu'Abou Hassan parlait, le khalyfe s'était

saisi de la bouteille et des deux tasses. Il se versa du vin le premier en faisant connaître à Abou Hassan, que c'était pour le remercier. Quand il eut bu, il jeta adroitement dans la tasse d'Abou Hassan une pincée d'une poudre qu'il avait sur lui, et versa par-dessus le reste de la bouteille. En la présentant à Abou Hassan : « Vous avez, dit-il, pris la peine de me verser à boire toute la soirée ; c'est bien la moindre chose que je doive faire que de vous en épargner la peine pour la dernière fois ; je vous prie de prendre cette tasse de ma main, et de boire ce coup pour l'amour de moi. »

Abou Hassan prit la tasse ; et pour marquer davantage à son hôte avec combien de plaisir il recevait l'honneur qu'il lui faisait, il but, et il la vida presque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la tasse sur la table, que la poudre fit son effet. Il fut saisi d'un assoupissement si profond, que la tête lui tomba presque sur les genoux d'une manière si subite, que le khalyfe ne put s'empêcher d'en rire. L'esclave par qui il s'était fait suivre, était revenu dès qu'il avait eu soupé, et il y avait quelque temps qu'il était là tout prêt à recevoir ses commandemens. « Charge cet homme sur tes épaules, lui dit le khalyfe ; mais remarque bien l'endroit où est cette maison, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai. »

## CCXCV° NUIT.

LE khalyfe , suivi de l'esclave qui était chargé d'Abou Hassan , sortit de la maison , mais sans fermer la porte comme Abou Hassan l'en avait prié ; et il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à son palais , il rentra par une porte secrète , et il se fit suivre par l'esclave jusqu'à son appartement , où tous les officiers de sa chambre l'attendaient. « Déshabillez cet homme , leur dit-il , et couchez-le dans mon lit ; je vous dirai ensuite mes intentions. »

Les officiers déshabillèrent Abou Hassan , le revêtirent de l'habillement de nuit du khalyfe , et le couchèrent selon son ordre. Personne n'était encore couché dans le palais. Le khalyfe fit venir tous ses autres officiers et toutes les dames ; et quand ils furent tous en sa présence : « Je veux , leur dit-il , que tous ceux qui ont coutume de se trouver à mon lever , ne manquent pas de se rendre demain matin auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit , et que chacun remplisse auprès de lui , lorsqu'il s'éveillera , les mêmes fonctions qu'il remplit ordinairement auprès de moi. Je veux aussi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre personne , et qu'il soit obéi en tout ce qu'il commandera. On ne lui refusera rien de tout ce qu'il pourra demander , et on ne le contredira en quoi que ce soit de ce qu'il pourra dire ou sou-

haïter. Dans toutes les occasions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de commandeur des croyans. En un mot, je demande qu'on ne songe non plus à ma personne tout le temps qu'on sera près de lui, que s'il était véritablement ce que je suis, c'est-à-dire le khalyfe et le commandeur des croyans. Sur toutes choses, qu'on prenne bien garde de se méprendre en la moindre circonstance. »

Les officiers et les dames qui comprirent d'abord que le khalyfe voulait se divertir, ne répondirent que par une profonde inclination; et dès-lors chacun de son côté se prépara à se bien acquitter de son personnage.

En rentrant dans son palais, le khalyfe avait envoyé appeler le grand vézyr Giafar, par le premier officier qu'il avait rencontré; et ce premier ministre venait d'arriver. Le khalyfe lui dit : « Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner quand tu verras demain en entrant à mon audience l'homme que voilà couché dans mon lit, et assis sur mon trône avec mon habit de cérémonie. Aborde-le avec les mêmes égards et le même respect que tu as coutume de me rendre, en le traitant aussi de commandeur des croyans. Écoute, et exécute ponctuellement tout ce qu'il te commandera, comme si je te le commandais. Il ne manquera pas de faire des libéralités, et de te charger de la distribution : fais tout ce qu'il te commandera là-dessus, quand même il s'agirait d'épuiser tous les coffres de mes finances. Souviens-

toi d'avertir aussi mes émirs, mes huissiers et tous les autres officiers du dehors de mon palais, de lui rendre demain à l'audience publique les mêmes honneurs qu'à ma personne, et de dissimuler si bien, qu'il ne s'aperçoive pas de la moindre chose, qui puisse troubler le divertissement que je veux me donner. Va, retire-toi, je n'ai rien à t'ordonner davantage; donne-moi la satisfaction que je te demande. »

Après que le grand vézjr se fut retiré, le khalyfe passa dans un autre appartement; et en se couchant, il donna à Mesrour, chef des eunuques, les ordres qu'il devait exécuter de son côté, afin que tout réussît de la manière qu'il l'entendait, pour remplir le souhait d'Abou Hassan, et voir comment il userait de la puissance et de l'autorité de khalyfe, dans le peu de temps qu'il l'avait désiré. Sur toutes choses, il lui enjoignit de ne pas manquer de venir l'éveiller à l'heure accoutumée, et avant qu'on éveillât Abou Hassan, parce qu'il voulait y être présent.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le khalyfe dans le temps qu'il lui avait commandé. Dès que le khalyfe fut entré dans la chambre où Abou Hassan dormait, il se plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvait voir par une jalousie tout ce qui s'y passait sans être vu. Tous les officiers et toutes les dames qui devaient se trouver au lever d'Abou Hassan, entrèrent en même temps, et se postèrent chacun à sa place accoutumée, selon son rang, et dans un grand silence, comme si c'eût été le khalyfe qui eût dû se

lever , et prêts à s'acquitter de la fonction à laquelle ils étaient destinés.

Comme la pointe du jour avait déjà commencé de paraître , et qu'il était temps de se lever pour faire la prière d'avant le lever du soleil , l'officier qui était le plus près du chevet du lit , approcha du nez d'Abou Hassan une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou Hassan éternua aussitôt en tournant la tête sans ouvrir les yeux ; et avec un petit effort , il jeta comme de la pituite qu'on fut prompt à recevoir dans un petit bassin d'or , pour empêcher qu'elle ne tombât sur le tapis de pied et ne le gatât. C'est l'effet ordinaire de la poudre que le khalyfe lui avait fait prendre , quand , à proportion de la dose , elle cesse , en plus ou en moins de temps , de causer l'assoupissement pour lequel on la donne.

En remettant la tête sur le chevet , Abou Hassan ouvrit les yeux , et autant que la faible clarté du jour le lui permettait , il se vit au milieu d'une grande chambre , magnifique et superbement meublée , avec un plafond sculpté en bas-reliefs de diverses figures , peints à l'arabesque , ornée de grands vases d'or massif , de portières et d'un tapis de pied or et soie. Il se trouva environné de jeunes dames , dont plusieurs avaient différentes sortes d'instrumens de musique , toutes d'une beauté charmante , d'eunuques noirs , tous richement habillés et debout , dans une grande modestie. En jetant les yeux sur la couverture du lit , il vit qu'elle était de brocard d'or à fond rouge , ehaussé de perles et de diamans , et près du lit un

habit de même étoffe et de même parure, et à côté de lui, sur un coussin, un bonnet de khalyfe.

## CCXCVI<sup>e</sup> NUIT.

A ces objets si éclatans, Abou Hassan fut dans un étonnement et dans une confusion inexprimable. Il les regardait tous comme dans un songe : songe si véritable à son égard, qu'il désirait que ce n'en fût pas un ! « Bon, disait-il en lui-même, me voilà khalyfe ; mais, ajoutait-il, un peu après en se reprenant, il ne faut pas que je me trompe, c'est un songe, effet du souhait dont je m'entretenais tantôt avec mon hôte » ; et il refermait les yeux comme pour dormir.

En même temps un eunuque s'approcha : « Commandeur des croyans, lui dit-il respectueusement, que votre majesté ne se rendorme pas, il est temps qu'elle se lève pour faire sa prière ; l'aurore commence à paraître. »

A ces paroles, qui furent d'une grande surprise pour Abou Hassan : « Suis-je éveillé, ou si je dors ? disait-il encore en lui-même. Mais je dors, continuait-il en tenant toujours les yeux fermés ; je ne dois pas en douter. »

Un moment après : « Commandeur des croyans, reprit l'eunuque, qui vit qu'il ne répondait rien et ne donnait aucune marque de vouloir se lever, votre majesté aura pour agréable que je lui répète qu'il est temps qu'elle se lève, à moins qu'elle ne veuille

laisser passer le moment de faire sa prière du matin ; le soleil va se lever, et elle n'a pas coutume d'y manquer. »

« Je me trompais, dit aussitôt Abou Hassan, je ne dors pas, je suis éveillé ; ceux qui dorment n'entendent pas, et j'entends qu'on me parle. » Il ouvrit encore les yeux ; et comme il était grand jour, il vit distinctement tout ce qu'il n'avait aperçu que confusément. Il se leva sur son séant avec un air riant, comme un homme plein de joie de se voir dans un état si fort au-dessus de sa condition. Le khalyfe, qui l'observait sans être vu, pénétra dans sa pensée avec un grand plaisir.

Alors les jeunes dames du palais se prosternèrent la face contre terre devant Abou Hassan ; et celles qui tenaient des instrumens de musique, lui donnèrent le bonjour par un concert de flûtes douces (1), de hautbois, de téorbes et d'autres instrumens harmonieux dont il fut enchanté et ravi en une telle extase, qu'il ne savait où il était, et qu'il ne se possédait pas lui-même. Il revint néanmoins à sa première idée, et il doutait encore si tout ce qu'il voyait et entendait, était un songe ou une réalité. Il se mit les mains devant les yeux ; et en baissant la tête : « Que veut dire tout ceci ? disait-il en lui-même. Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ? Qu'est-ce que ce palais ? Que signifient ces eunuques, ces officiers si

(1) Cet instrument, appelé aussi flûte des dervyches, a un son beaucoup plus doux encore que la flûte traversière.

bien faits et si bien mis; ces dames si belles, et ces musiciennes qui m'enchantent? Est-il possible que je ne puisse distinguer si je rêve, ou si je suis dans mon bon sens?» Il ôte enfin les mains de devant ses yeux, les ouvre; et en levant la tête, il vit que le soleil jetait déjà ses premiers rayons au travers des fenêtres de la chambre où il était.

Dans ce moment, Mesrour, chef des eunuques, entra, se prosterna profondément devant Abou Hassan, et lui dit en se relevant : « Commandeur des croyans, votre majesté me permettra de lui représenter qu'elle n'a pas coutume de se lever si tard, et qu'elle a laissé passer le temps de faire sa prière. A moins qu'elle n'ait passé une mauvaise nuit, et qu'elle ne soit indisposée, elle n'a plus que celui d'aller monter sur son trône pour tenir son conseil et se faire voir à l'ordinaire. Les généraux de ses armées, les gouverneurs de ses provinces, et les autres grands officiers de sa cour, n'attendent que le moment que la porte de la salle du conseil leur soit ouverte. »

Au discours de Mesrour, Abou Hassan fut comme persuadé qu'il ne dormait pas, et que l'état où il se trouvait n'était pas un songe. Il ne se sentit pas moins embarrassé que confus, dans l'incertitude du parti qu'il prendrait. Enfin il regarda Mesrour entre les deux yeux, et d'un ton sérieux : « A qui donc parlez-vous, lui demanda-t-il, et qui est celui que vous appelez Commandeur des croyans, vous que je ne connais pas? Il faut que vous me preniez pour un autre. »

Tout autre que Mesrour se fût peut-être déconcerté à la demande d'Abou Hassan; mais instruit par le khalyfe, il joua merveilleusement bien son personnage. « Mon respectable seigneur et maître, s'écria-t-il, votre majesté ne parle ainsi aujourd'hui apparemment pour m'éprouver : votre majesté n'est-elle pas le commandeur des croyans, le monarque du monde, de l'orient à l'occident, et le vicaire sur la terre du prophète envoyé de Dieu maître de ce monde terrestre et du monde céleste? Mesrour, votre chétif esclave, ne l'a pas oublié depuis tant d'années qu'il a l'honneur et le bonheur de rendre ses respects et ses services à votre majesté. Il s'estimerait le plus malheureux des hommes, s'il avait encouru votre disgrâce : il vous supplie donc très-humblement d'avoir la bonté de le rassurer ; il aime mieux croire qu'un songe fâcheux a troublé son repos cette nuit. »

Abou Hassan fit un si grand éclat de rire à ces paroles de Mesrour, qu'il se laissa aller à la renverse sur le chevet du lit, à la grande joie du khalyfe, qui en eût ri de même, s'il n'eût craint de mettre fin, dès le commencement, à la plaisante scène qu'il avait résolu de se donner.

Abou Hassan, après avoir ri long-temps en cette posture, se remit sur son séant; et en s'adressant à un petit eunuque noir comme Mesrour : « Écoute, lui dit-il, dis-moi qui je suis? » « Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeste, votre majesté est le commandeur des croyans, et le vicaire en

terre du maître des deux mondes. » « Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou Hassan. »

Abou Hassan appela ensuite une des dames qui était plus près de lui que les autres. « Approchez-vous, la belle, dit-il en lui présentant la main, tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je sente si je dors ou si je veille. »

La dame, qui savait que le khalyfe voyait tout ce qui se passait dans la chambre, fut ravie d'avoir occasion de faire voir de quoi elle était capable, quand il s'agissait de le divertir. Elle s'approcha donc d'Abou Hassan avec tout le sérieux possible; et en serrant légèrement entre ses dents le bout du doigt qu'il lui avait avancé, elle lui fit sentir un peu de douleur.

En retirant la main promptement : « Je ne dors pas, dit aussitôt Abou Hassan, je ne dors pas certainement. Par quel miracle, suis-je donc devenu khalyfe en une nuit ? Voilà la chose du monde la plus merveilleuse et la plus surprenante ! » En s'adressant ensuite à la même dame : « Ne me cachez pas la vérité, dit-il, je vous en conjure par la protection de Dieu, en qui vous avez confiance aussi bien que moi. Est-il bien vrai que je sois le commandeur des croyans ? » « Il est si vrai, répondit la dame, que votre majesté est le commandeur des croyans, que nous avons tous sujet de nous étonner qu'elle veuille faire accroire le contraire. » « Vous êtes une menteuse, reprit Abou Hassan : je sais bien ce que je suis. »

CCXCVII<sup>e</sup> NUIT.

COMME le chef des eunuques s'aperçut qu'Abou Hassan voulait se lever, il lui présenta la main, et l'aida à se mettre hors du lit. Dès qu'il fut sur ses pieds, toute la chambre retentit du salut que tous les officiers et toutes les dames lui firent en même temps par une acclamation en ces termes : « Commandeur des croyans, que Dieu donne le bonjour à votre majesté ! »

« Ah ciel, quelle merveille, s'écria alors Abou Hassan ! J'étais hier au soir Abou Hassan, et ce matin je suis le commandeur des croyans ! Je ne comprends rien à un changement si prompt et si surprenant ! » Les officiers destinés à ce ministère l'habillèrent promptement; et quand ils eurent achevé, comme les autres officiers, les eunuques et les dames s'étaient rangés en deux files jusqu'à la porte où il devait entrer dans la chambre du conseil, Mesrour marcha devant, et Abou Hassan le suivit. La portière fut tirée, et la porte ouverte par un huissier. Mesrour entra dans la chambre du conseil, et marcha encore devant lui jusqu'au pied du trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter, en le prenant d'un côté par-dessous l'épaule, pendant qu'un autre officier qui suivait, l'aidait de même à monter de l'autre.

Abou Hassan s'assit aux acclamations des huissiers, qui lui souhaitèrent toute sorte de bonheur et de

félicité ; et en se tournant à droite et à gauche , il vit les officiers des gardes rangés dans un bel ordre et en bonne contenance.

Le khalyfe cependant qui était sorti du cabinet où il était caché au moment qu'Abou Hassan était entré dans la chambre du conseil , passa à un cabinet qui avait aussi vue sur la même chambre , d'où il pouvait voir et entendre tout ce qui se passait au conseil quand son grand vézyr y présidait à sa place , et que quelque incommodité l'empêchait d'y être en personne. Ce qui lui plut d'abord , fut de voir qu'Abou Hassan le représentait sur son trône presque avec autant de gravité que lui-même.

Dès qu'Abou Hassan eut pris place , le grand vézyr Giafar qui venait d'arriver , se prosterna devant lui au pied du trône , se releva ; et en s'adressant à sa personne : « Commandeur des croyans , dit-il , que Dieu comble votre majesté de ses faveurs , en cette vie , la reçoive dans son paradis dans l'autre , et précipite ses ennemis dans les flammes de l'enfer. »

Abou Hassan , après tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il était éveillé , et ce qu'il venait d'entendre de la bouche du grand vézyr , ne douta plus qu'il ne fut khalyfe , comme il avait souhaité de l'être. Ainsi , sans examiner comment , ou par quelle aventure un changement de fortune si peu attendu s'était fait , il prit sur-le-champ le parti d'en exercer le pouvoir. Aussi demanda-t-il au grand vézyr , en le regardant avec gravité , s'il avait quelque chose à lui dire.

« Commandeur des croyans , reprit le grand vézyr , les émirs , les vézyrs , et les autres officiers qui ont séance au conseil de votre majesté , sont à la porte et ils n'attendent que le moment où votre majesté leur donnera la permission d'entrer et de venir lui rendre leurs respects accoutumés. » Abou Hassan dit aussitôt qu'on leur ouvrît ; et le grand vézyr en se retournant et en s'adressant au chef des huissiers qui n'attendait que l'ordre : « Chef des huissiers , dit-il , le commandeur des croyans commande que vous fassiez votre devoir. »

La porte fut ouverte , et en même temps les émirs et les principaux officiers de la cour , tous en habits de cérémonie magnifiques , entrèrent dans un bel ordre , s'avancèrent jusqu'au pied du trône , et rendirent leurs respects à Abou Hassan , chacun à son rang , le genou en terre et le front contre le tapis de pied , comme à la personne même du khalyfe , et le saluèrent en lui donnant le titre de commandeur des croyans , selon l'instruction que le grand vézyr leur avait donnée ; et ils prirent chacun leur place à mesure qu'ils s'étaient acquittés de ce devoir.

Quand la cérémonie fut achevée , et qu'ils se furent tous placés , il se fit un grand silence.

Alors le grand vézyr , toujours debout devant le trône , commença à faire son rapport de plusieurs affaires , selon l'ordre des papiers qu'il tenait à la main. Les affaires , à la vérité , étaient ordinaires et de peu de conséquence. Abou Hassan néanmoins ne laissa pas de se faire admirer , même par le khalyfe.

En effet, il ne demeura pas court; il ne parut pas même embarrassé sur aucune. Il prononça juste sur toutes, selon les inspirations du bon sens, soit qu'il s'agît d'accorder ou de rejeter ce que l'on demandait.

Avant que le grand vézyr eût achevé son rapport, Abou Hassan aperçut le juge de police qu'il connaissait de vue, assis en son rang. « Attendez un moment, dit-il au grand vézyr en l'interrompant, j'ai un ordre qui presse à donner au juge de police. »

Le juge de police qui avait les yeux sur Abou Hassan, et qui s'aperçut qu'Abou Hassan le regardait particulièrement, s'entendant nommer, se leva aussitôt de sa place, et s'approcha gravement du trône, au pied duquel il se prosterna la face contre terre. « Juge de police, lui dit Abou Hassan après qu'il se fut relevé, allez sur l'heure et sans perdre de temps dans un tel quartier et dans une rue qu'il lui indiqua : il y a dans cette rue une mosquée où vous trouverez l'imam et quatre vieillards à barbe blanche; saisissez-vous de leurs personnes, et faites donner à chacun des quatre vieillards cent coups de nerf de bœuf, et quatre cents à l'imam. Après cela, vous les ferez monter tous cinq chacun sur un chameau, vêtus de haillons, et la face tournée vers la queue du chameau. En cet équipage vous les ferez promener par tous les quartiers de la ville, précédés d'un crieur qui criera à haute voix :

« Voilà le châtiment de ceux qui se mêlent des affaires qui ne les regardent pas, et qui se font une occupation de jeter le trouble dans les familles de

« leurs voisins , et de leur causer tout le mal dont ils  
« sont capables. »

« Mon intention est encore que vous leur enjoignez de changer de quartier, avec défense de jamais remettre le pied dans celui d'où ils auront été chassés. Pendant que votre lieutenant leur fera faire la promenade que je viens de vous dire, vous reviendrez me rendre compte de l'exécution de mes ordres. »

Le juge de police mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il allait exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir, sous peine de la perdre lui-même s'il y manquait. Il se prosterna une seconde fois devant le trône; et après s'être relevé, il s'en alla.

Cet ordre donné avec tant de fermeté, fit au khalyfe un plaisir d'autant plus sensible, qu'il connut par-là qu'Abou Hassan ne perdait pas le temps de profiter de l'occasion pour châtier l'imam et les vieillards de son quartier, puisque la première chose à quoi il avait pensé en se voyant khalyfe, avait été de les faire punir.

## CCXCVIII<sup>e</sup> NUIT.

LE grand vézyr cependant continua de faire son rapport; et il était prêt à finir, lorsque le juge de police de retour se présenta pour rendre compte de sa commission. Il s'approcha du trône; et après la cérémonie ordinaire de se prosterner: « Commandeur des croyans, dit-il à Abou Hassan, j'ai trouvé

l'imam et les quatre vieillards dans la mosquée que votre majesté m'a indiquée ; et pour preuve que je me suis acquitté fidèlement de l'ordre que j'avais reçu de votre majesté, en voici le procès-verbal signé de plusieurs témoins des principaux du quartier. » En même temps il tira un papier de son sein, et le présenta au prétendu khalyfe.

Abou Hassan prit le procès-verbal, le lut tout entier, même jusqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étaient connus ; et quand il eut achevé : « Cela est bien, dit-il au juge de police en souriant, je suis content et vous m'avez fait plaisir : reprenez votre place. Des cagots, dit-il en lui-même avec un air de satisfaction, qui s'avisait de gloser sur mes actions, et qui trouvaient mauvais que je reçusse et que je régalasse d'honnêtes gens chez moi, méritaient bien cette avanie et ce châtiment. » Le khalyfe qui l'observait, pénétra dans sa pensée, et sentit en lui-même une joie inconcevable d'une si belle expédition.

Abou Hassan s'adressa ensuite au grand vézyr. « Faites-vous donner par le grand-trésorier, lui dit-il, une bourse de mille pièces de monnaie d'or, et allez au quartier où j'ai envoyé le juge de police, la porter à la mère d'un certain Abou Hassan surnommé le Débauché. C'est un homme connu dans tout le quartier sous ce nom ; il n'y a personne qui ne vous enseigne sa maison. Partez, et revenez promptement. »

Le grand vézyr Giafar mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il allait obéir ; et après s'être pro-

sterné devant le trône, il sortit et s'en alla chez le grand-trésorier qui lui délivra la bourse. Il la fit prendre par un des esclaves qui le suivaient, et s'en alla la porter à la mère d'Abou Hassan. Il la trouva, et lui dit que le khalyfe lui envoyait ce présent, sans s'expliquer davantage. Elle le reçut avec d'autant plus de surprise, qu'elle ne pouvait imaginer ce qui pouvait avoir obligé le khalyfe de lui faire une si grande libéralité, et qu'elle ignorait ce qui se passait au palais.

Pendant l'absence du grand vézyr, le juge de police fit le rapport de plusieurs affaires qui regardaient sa fonction, et ce rapport dura jusqu'au retour du vézyr. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du conseil, et qu'il eut assuré Abou Hassan qu'il s'était acquitté de l'ordre qu'il lui avait donné, le chef des eunuques, c'est-à-dire Mesrour, qui était entré dans l'intérieur du palais après avoir accompagné Abou Hassan jusqu'au trône, revint, et fit un signe aux vézyrs, émirs, et à tous les officiers, pour indiquer que le conseil était fini, et que chacun pouvait se retirer; ce qu'ils firent après avoir pris congé, par une profonde révérence au pied du trône, dans le même ordre que leur entrée. Il ne resta auprès d'Abou Hassan que les officiers de la garde du khalyfe, et le grand vézyr.

Abou Hassan ne demeura pas plus long-temps sur le trône du khalyfe; il en descendit de la même manière qu'il y était monté, c'est-à-dire, aidé par Mesrour et par un autre officier des eunuques, qui

le prirent par-dessous les bras , et qui l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement d'où il était sorti. Il y entra , précédé du grand vézyr. Mais à peine eut-il fait quelques pas , qu'il témoigna avoir quelque besoin pressant. Aussitôt on lui ouvrit un cabinet fort propre qui était pavé de marbre. On lui présenta une chaussure de soie brochée d'or , qu'on avait coutume de mettre avant que d'y entrer. Il la prit ; et comme il n'en savait pas l'usage , il la mit dans une de ses manches qui étaient fort larges.

Comme il arrive fort souvent que l'on rit plutôt d'une bagatelle que d'une chose d'importance , peu s'en fallut que le grand vézyr , Mesrour et tous les officiers du palais qui étaient près de lui , ne fissent un éclat de rire , et ne gâtassent toute la fête ; mais ils réprimèrent ce mouvement , et le grand vézyr fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devait la chausser pour entrer dans le cabinet.

Pendant qu'Abou Hassan était dans le cabinet , le grand vézyr alla trouver le khalyfe , qui s'était déjà placé dans un autre endroit pour continuer d'observer Abou Hassan sans être vu , et lui raconta ce qui venait d'arriver , et le khalyfe s'en fit encore un nouveau plaisir.

Abou Hassan sortit du cabinet ; Mesrour , en marchant devant lui pour lui montrer le chemin , le conduisit dans l'appartement intérieur où le couvert était mis. La porte qui y donnait communication fut ouverte , et plusieurs eunuques coururent avertir les musiciennes que le faux khalyfe approchait. Aussitôt

elles commencèrent un concert de voix et d'instrumens des plus mélodieux avec tant de charme pour Abou Hassan, qu'il se trouva transporté de joie et de plaisir, et ne savait absolument que penser de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. « Si c'est un songe, se disait-il à lui-même, le songe est de longue durée ! Mais ce n'est pas un songe, continuait-il, je me sens bien, je raisonne, je vois, je marche, j'entends. Quoi qu'il en soit, je me remets à Dieu sur ce qui en est. Je ne puis croire néanmoins que je ne sois pas le commandeur des croyans : il n'y a qu'un commandeur des croyans qui puisse être dans la splendeur où je suis. Les honneurs et les respects que l'on m'a rendus et que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés et qui ont été exécutés, en sont des preuves suffisantes. »

Enfin Abou Hassan tint pour constant qu'il était le khalyfe, le commandeur des croyans ; et il en fut pleinement convaincu, lorsqu'il se vit dans un salon très-magnifique et des plus spacieux. L'or mêlé avec les couleurs les plus vives y brillait de toutes parts. Sept troupes de musiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouraient ce salon ; et sept lustres d'or à sept branches pendaient de divers endroits du plafond, où l'or et l'azur ingénieusement mêlés faisaient un effet merveilleux. Au milieu était une table couverte de grands plats d'or massif qui embaumaient le salon de l'odeur des épiceries et de l'ambre, dont les viandes étaient assaisonnées. Sept jeunes dames debout, d'une beauté ravissante, vêtues d'habits de différentes étoffes les plus riches et les plus éclatantes en couleurs, en-

vironnaient cette table. Elles avaient chacune à la main un éventail, dont elles devaient se servir pour donner de l'air à Abou Hassan, pendant qu'il serait à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou Hassan lorsqu'il entra dans ce magnifique salon. A chaque pas qu'il y faisait, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loisir toutes les merveilles qui se présentaient à sa vue. Il se tournait à tout moment de côté et d'autre, au grand contentement du khalyfe qui l'observait très-attentivement. Enfin, il s'avança jusqu'au milieu et il se mit à table. Aussitôt les sept belles dames qui étaient à l'entour, agitèrent l'air toutes ensemble avec leurs éventails, pour le rafraîchir. Il les regardait l'une après l'autre; et après avoir admiré la grace avec laquelle elles s'acquittaient de cet office, il leur dit avec un souris gracieux, qu'il croyait qu'une seule d'entre elles suffisait pour lui donner tout l'air dont il aurait besoin; et il voulut que les six autres se missent à table avec lui, trois à sa droite et les autres à sa gauche, pour lui tenir compagnie. La table était ronde, et Abou Hassan les fit placer tout autour, afin que, de quelque côté qu'il jetât la vue, il ne pût rencontrer que des objets agréables et divertissans.

Les six dames obéirent et se mirent à table. Mais Abou Hassan s'aperçut bientôt qu'elles ne mangeaient point par respect pour lui. Ce qui lui donna occasion de les servir lui-même en les invitant et les pressant de manger, dans des termes tout-à-fait obligeans. Il

leur demanda ensuite comment elles s'appelaient, et chacune le satisfit sur sa curiosité. Leurs noms étaient : COU D'ALBATRE, BOUCHE DE CORAIL, FACE DE LUNE, ÉCLAT DU SOLEIL, PLAISIR DES YEUX, DÉLICES DU COEUR. Il fit aussi la même demande à la septième qui tenait l'éventail, et elle lui répondit qu'elle s'appelait CANNE DE SUCRE. Les douceurs qu'il leur dit à chacune sur leurs noms, firent voir qu'il avait infiniment d'esprit ; et l'on ne peut croire combien cela servit à augmenter l'estime que le khalyfe, qui n'avait rien perdu de tout ce qu'il avait dit sur ce sujet, avait déjà conçue pour lui.

Quand les dames virent qu'Abou Hassan ne mangeait plus : « Le commandeur des croyans, dit l'une en s'adressant aux eunuques qui étaient présens pour servir, veut passer au salon du dessert ; qu'on apporte l'aiguière. » Elles se levèrent toutes de table en même temps, prirent des mains des eunuques, l'une un bassin d'or, l'autre une aiguière de même métal, et une troisième une serviette ; elles se présentèrent le genou en terre devant Abou Hassan qui était encore assis, et lui donnèrent à laver. Quand il eut fait, il se leva, et à l'instant un eunuque tira la portière, et ouvrit la porte d'un autre salon où il devait passer.

CCXCIX<sup>e</sup> NUIT.

MESROUR, qui n'avait pas abandonné Abou Hassan, marcha devant lui, et l'introduisit dans un salon de grandeur pareille à celui d'où il sortait, mais orné de diverses peintures des plus excellens maîtres, et tout autrement enrichi de vases de l'un et de l'autre métal, de tapis de pied, et d'autres meubles plus précieux. Il y avait dans ce salon sept troupes de musiciennes, autres que celles qui étaient dans le premier salon, et ces sept troupes ou plutôt ces sept chœurs de musique commencèrent un nouveau concert dès qu'Abou Hassan parut. Le salon était orné de sept autres grands lustres, et la table au milieu se trouva couverte de sept autres grands bassins d'or, remplis en pyramide de toutes sortes de fruits de la saison, les plus beaux, les mieux choisis et les plus exquis; et à l'entour sept autres jeunes dames, chacune avec un éventail à la main, qui surpassaient les premières en beauté.

Ces nouveaux objets jetèrent Abou Hassan dans une admiration plus grande qu'auparavant, et firent qu'en s'arrêtant il donna des marques de sa surprise et de son étonnement. Il s'avança enfin jusqu'à la table; et après qu'il s'y fut assis, et qu'il eut contemplé les sept dames l'une après l'autre, avec l'embarras de savoir à laquelle il devait donner la préférence, il leur ordonna de quitter chacune leur éventail, de se

mettre à table, et de manger avec lui, en disant que la chaleur n'était pas assez incommode pour qu'il eût besoin de leur ministère.

Quand les dames se furent placées à la droite et à la gauche d'Abou Hassan, il voulut, avant toutes choses, savoir comment elles s'appelaient, et il apprit qu'elles avaient chacune un nom différent des noms des sept dames du premier salon, et que ces noms signifiaient de même quelque perfection de l'ame ou de l'esprit, qui les distinguait les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrêmement; et il le fit connaître par les bons mots qu'il dit encore à cette occasion, en leur présentant l'un après l'autre des fruits de chaque bassin. Le khalyfe qui était fort attaché à toutes ses actions et à toutes ses paroles, se savait bon gré de plus en plus d'avoir trouvé en lui un homme qui le divertissait si agréablement, et qui lui avait donné le moyen de le connaître plus à fond.

Quand Abou Hassan eut mangé, de tous les fruits qui étaient dans les bassins, ce qui lui plut selon son goût, il se leva; et aussitôt Mesrour, qui ne l'abandonnait pas, marcha encore devant lui, et l'introduisit dans un troisième salon, orné, meublé et enrichi aussi magnifiquement que les deux premiers.

Abou Hassan y trouva sept autres chœurs de musique, et sept autres dames autour d'une table couverte de sept bassins d'or, remplis de confitures liquides de différentes couleurs et de plusieurs façons. Après avoir jeté les yeux de tous côtés avec une nouvelle

admiration, il s'avança jusqu'à la table au bruit harmonieux des sept chœurs de musique qui cessa dès qu'il s'y fut mis. Les sept dames s'y mirent aussi à ses côtés par son ordre; et comme il ne pouvait leur faire la même honnêteté de les servir qu'il avait faite aux autres, il les pria de se choisir elles-mêmes les confitures qui seraient le plus à leur goût. Il s'informa aussi de leurs noms qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres dames par leur diversité, et qui lui fournirent une nouvelle matière de s'entretenir avec elles, et de leur dire des douceurs qui leur firent autant de plaisir qu'au khalyfe qui ne perdait rien de tout ce qu'il disait.

Le jour commençait à finir, lorsque Abou Hassan fut conduit dans le quatrième salon. Il était orné, comme les autres, des meubles les plus magnifiques et les plus précieux. Il y avait aussi sept grands lustres d'or qui se trouvèrent remplis de bougies allumées, et tout le salon était éclairé par une quantité prodigieuse de lumières qui faisaient un effet merveilleux et surprenant. On n'avait rien vu de pareil dans les trois autres, parce qu'il n'en avait pas été besoin. Abou Hassan trouva encore dans ce dernier salon, comme il avait trouvé dans les trois autres, sept nouveaux chœurs de musiciennes, qui concertaient toutes ensemble d'une manière plus gaie que dans les autres salons, et qui semblaient inspirer une plus grande joie. Il y vit aussi sept autres dames qui étaient debout autour d'une table aussi couverte de sept bassins d'or remplis de gâteaux feuilletés, de toutes sortes de con-

fitures sèches et de toutes autres choses propres à exciter à boire. Mais ce qu'Abou Hassan y aperçut, qu'il n'avait pas vu aux autres salons, c'était un buffet de sept grands flacons d'argent pleins d'un vin des plus exquis, et de sept verres de cristal de roche, d'un très-beau travail, auprès de chaque flacon.

Jusque-là, c'est-à-dire dans les trois premiers salons, Abou Hassan n'avait bu que de l'eau, selon la coutume qui s'observe à Bagdad, aussi bien parmi le peuple et dans les ordres supérieurs qu'à la cour du khalyfe, où l'on ne boit le vin ordinairement que le soir. Tous ceux qui en usent autrement sont regardés comme des débauchés, et ils n'osent se montrer de jour. Cette coutume est d'autant plus louable, qu'on a besoin de tout son bon sens dans la journée pour vaquer aux affaires ; et que comme on ne boit du vin que le soir, on ne voit pas d'ivrognes en plein jour causer du désordre dans les rues de cette ville.

Abou Hassan entra donc dans ce quatrième salon, et il s'avança jusqu'à la table. Quand il s'y fut assis, il demeura un grand espace de temps comme en extase, à admirer les sept dames qui étaient autour de lui, et les trouva plus belles que celles qu'il avait vues dans les autres salons. Il eut envie de savoir les noms de chacune en particulier. Mais comme le grand bruit de la musique, et surtout les tambours de basque, dont on jouait à chaque chœur, ne lui permettaient pas de se faire entendre, il frappa des mains pour la faire cesser, et aussitôt il se fit un grand silence.

Alors, en prenant par la main la dame qui était plus

près de lui, à sa droite, il la fit asseoir, et après lui avoir présenté d'un gâteau feuilleté, il lui demanda comment elle s'appelait ? « Commandeur des croyans, répondit la dame, mon nom est **BOUQUET DE PERLES.** » « On ne pouvait vous donner un nom plus convenable, reprit Abou Hassan, et qui fit mieux connaître ce que vous valez ; sans blâmer néanmoins celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents effacent la plus belle eau de toutes les perles qui soient au monde. **BOUQUET DE PERLES,** ajouta-t-il, puisque c'est votre nom, obligez-moi de prendre un verre et de m'apporter à boire de votre belle main. »

La dame alla aussitôt au buffet, et revint avec un verre plein de vin qu'elle présenta à Abou Hassan d'un air tout gracieux. Il le prit avec plaisir ; et la regardant passionnément : « **BOUQUET DE PERLES,** lui dit-il, je bois à votre santé ; je vous prie de vous en verser autant, et de me faire raison. » Elle courut vite au buffet, et revint le verre à la main ; mais, avant de boire, elle chanta une chanson, qui ne le ravit pas moins par sa nouveauté que par les charmes d'une voix qui le surprit encore davantage.

Abou Hassan, après avoir bu, choisit ce qui lui plut dans les bassins, et le présenta à une autre dame qu'il fit asseoir auprès de lui. Il lui demanda aussi son nom ? Elle répondit qu'elle s'appelait **ÉTOILE DU MATIN.** « Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat et de brillant que l'étoile dont vous portez le nom. Allez, et faites-moi le plaisir de m'apporter à boire. »

Ce qu'elle fit sur-le-champ de la meilleure grace du monde. Il en usa de même envers la troisième dame qui se nommait LUMIÈRE DU JOUR, et de même jusqu'à la septième, qui toutes lui versèrent à boire au grand amusement du khalyfe.

Quand Abou Hassan eut achevé de boire autant de coups qu'il y avait de dames, BOUQUET DE PERLES, la première à qui il s'était adressé, alla au buffet, prit un verre qu'elle remplit de vin, jeta une pincée de la poudre dont le khalyfe s'était servi le jour précédent, et vint le lui présenter : « Commandeur des croyans, lui dit-elle, je supplie votre majesté par l'intérêt que je prends à la conservation de sa santé, de prendre ce verre de vin, et de me faire la grace, avant de le boire, d'entendre une chanson, qui, j'ose m'en flatter, ne lui déplaira pas. Je ne l'ai faite que d'aujourd'hui, et je ne l'ai encore chantée à qui que ce soit. »

« Je vous accorde cette grace avec plaisir, lui dit Abou Hassan en prenant le verre qu'elle lui présentait, et je vous ordonne, en qualité de commandeur des croyans, de me la chanter, persuadé qu'une belle personne comme vous ne peut faire que des chansons très-agréables et pleines d'esprit. » La dame prit un luth, et elle chanta en accordant sa voix au son de cet instrument avec tant de justesse, de grace et d'expression, qu'elle tint Abou Hassan comme en extase, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il la trouva si belle, qu'il la lui fit répéter une seconde fois, et il n'en fut pas moins charmé qu'à la première qu'il l'avait entendue.

Quand la dame eut achevé, Abou Hassan qui voulait la louer comme elle le méritait, vida auparavant le verre tout d'un trait. Puis, tournant la tête du côté de la dame comme pour lui parler, il en fut empêché par la poudre, qui fit son effet si subitement, qu'il ne fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Aussitôt ses yeux se fermèrent ; et en laissant tomber sa tête jusque sur la table comme un homme accablé de sommeil, il s'endormit aussi profondément qu'il avait fait le jour précédent environ à la même heure, quand le khalyfe lui eut fait prendre de la même poudre ; dans le même instant, une des dames qui était auprès de lui, fut assez diligente pour recevoir le verre qu'il laissa tomber de sa main. Le khalyfe qui s'était donné lui-même ce divertissement avec une satisfaction au-delà de ce qu'il s'en était promis, et qui avait été spectateur de cette dernière scène, aussi bien que de toutes les autres qu'Abou Hassan lui avait données, sortit de l'endroit où il était, et parut dans le salon tout joyeux d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avait imaginé. Il commanda premièrement qu'on dépouillât Abou Hassan de l'habit dont on l'avait revêtu le matin, et qu'on lui remît celui dont il était habillé il y avait vingt-quatre heures, quand l'esclave qui l'accompagnait l'avait apporté en son palais. Il fit appeler ensuite le même esclave ; et quand il se fut présenté : « Reprends cet homme, lui dit-il, reporte-le chez lui sur son sofa sans faire de bruit ; et en te retirant, laisse de même la porte ouverte. »

CCC<sup>e</sup> NUIT.

L'ESCLAVE prit Abou Hassan, l'emporta par la porte secrète du palais, le remit chez lui comme le khalyfe lui avait ordonné, et revint en diligence lui rendre compte de ce qu'il avait fait. « Abou Hassan, dit alors Aroun, avait souhaité d'être khalyfe, pendant un jour seulement, pour châtier l'imam de la mosquée de son quartier et les quatre cheikhs (1) ou vieillards dont la conduite ne lui plaisait pas; je lui ai procuré le moyen de se satisfaire, et il doit être content sur cet article. »

Abou Hassan remis sur son sofa par l'esclave, dormit jusqu'au lendemain fort tard, et il ne s'éveilla que quand la poudre qu'on avait jetée dans le dernier verre qu'il avait bu, eut fait son effet. Alors, en ouvrant les yeux, il fut fort surpris de se voir chez lui. « BOUQUET DE PERLES, ÉTOILE DU MATIN, AUBE DU JOUR, BOUCHE DE CORAIL, FACE DE LUNE, s'écria-t-il, en appelant les dames du palais qui lui avaient tenu compagnie, chacune par leur nom, autant qu'il put s'en souvenir, où êtes-vous ? Venez, approchez. »

Abou Hassan criait de toute sa force. Sa mère qui l'entendit de son appartement, accourut au bruit ;

(1) On donne le titre de cheikhs aux docteurs de la loi, mais particulièrement encore aux religieux chargés de prêcher dans les mosquées.

et en entrant dans sa chambre : « Qu'avez-vous donc , mon fils , lui demanda - t - elle ? Que vous est - il arrivé ? »

A ces paroles , Abou Hassan leva la tête , et en regardant sa mère fièrement et avec mépris : « Bonne femme , lui demanda - t - il à son tour , qui est donc celui que tu appelles ton fils ? »

« C'est vous-même , répondit la mère avec beaucoup de douceur. N'êtes-vous pas Abou Hassan mon fils ? Ce serait la chose du monde la plus singulière , que vous l'eussiez oublié en si peu de temps. »

« Moi , ton fils ! Vieille exécration , reprit Abou Hassan , tu ne sais ce que tu dis , et tu es une menteuse ! Je ne suis pas l'Abou Hassan que tu dis , je suis le commandeur des croyans. »

« Taisez - vous , mon fils , repartit la mère ; vous n'êtes pas sage ; on vous prendrait pour un fou si l'on vous entendait. »

« Tu es une vieille folle toi-même , répliqua Abou Hassan , et je ne suis pas fou comme tu le dis. Je te répète que je suis le commandeur des croyans , et le vicaire en terre du maître des deux mondes (1). »

« Ah ! mon fils , s'écria la mère , est-il possible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une si grande aliénation d'esprit ? Quel malin génie vous obsède pour vous faire tenir un semblable discours ? Que la bénédiction de Dieu soit sur vous , et

(1) Le titre de khalyfe , ainsi que nous l'avons déjà fait observer , signifie vicaire.

qu'il vous délivre de la malignité de Satan. Vous êtes mon fils Abou Hassan , et je suis votre mère.»

Après lui avoir dit tout ce qu'elle put imaginer pour le faire rentrer en lui-même , et lui montrer qu'il était dans l'erreur : « Ne voyez-vous pas, continua-t-elle, que cette chambre où vous êtes est la vôtre, et non pas la chambre d'un palais digne d'un commandeur des croyans, et que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde en demeurant toujours avec moi ? Faites bien réflexion à tout ce que je vous dis ; et n'allez pas vous mettre dans l'imagination des choses qui ne sont pas et qui ne peuvent pas être. Encore une fois, mon fils, pensez-y sérieusement. »

Abou Hassan entendit paisiblement ces remontrances de sa mère , et les yeux baissés , et la main au bas du visage , comme un homme qui rentre en lui-même pour examiner la vérité de tout ce qu'il voit et de ce qu'il entend. « Je crois que vous avez raison, dit-il à sa mère quelques momens après, en revenant comme d'un profond sommeil , sans pourtant changer de posture : il me semble , que je suis Abou Hassan , que vous êtes ma mère , et que je suis dans ma chambre. Encore une fois , ajouta-t-il en jetant les yeux sur lui et sur tout ce qui se présentait à sa vue, je suis Abou Hassan , je n'en doute plus ; et je ne comprends pas comment je m'étais mis cette rêverie dans la tête ! »

La mère crut de bonne foi que son fils était guéri du trouble qui agitait son esprit et qu'elle attribuait

à un songe. Elle se préparait même à en rire avec lui et à l'interroger sur ce songe, quand tout à coup il se mit sur son séant ; et en la regardant de travers : « Vieille sorcière, vieille magicienne, dit-il, tu ne sais ce que tu dis : je ne suis pas ton fils, et tu n'es pas ma mère. Tu te trompes toi-même, et tu veux m'en faire accroire. Je te dis que je suis le commandeur des croyans, et tu ne me persuaderas pas le contraire. »

« De grace, mon fils, recommandez-vous à Dieu, et abstenez-vous de tenir ce langage, de crainte qu'il ne vous arrive quelque malheur. Parlons plutôt d'autre chose ; et laissez-moi vous raconter ce qui arriva hier dans notre quartier à l'imam de notre mosquée et à quatre cheikhs nos voisins. Le juge de police les fit prendre ; et après leur avoir fait donner en sa présence à chacun je ne sais combien de coups de nerf de bœuf, il fit publier par un crieur que c'était là le châtement de ceux qui se mêlaient des affaires qui ne les regardaient pas, et qui se faisaient une occupation de jeter le trouble dans les familles de leurs voisins. Ensuite, il les fit promener par tous les quartiers de la ville avec le même cri, et leur fit défense de remettre jamais le pied dans notre quartier. »

La mère d'Abou Hassan qui ne pouvait s'imaginer que son fils eût eu quelque part à l'aventure qu'elle lui racontait, avait exprès changé de discours, et regardait le récit de cette affaire comme un moyen capable de le tirer de l'erreur où elle le voyait.....

CCCI<sup>e</sup> NUIT.

MAIS il en arriva tout autrement; et ce récit, loin d'effacer l'idée qu'il avait toujours d'être le commandeur des croyans, ne servit qu'à la lui rappeler et à la lui graver d'autant plus profondément dans son imagination, qu'en effet elle n'était pas fantastique, mais bien réellé.

Aussi, dès qu'Abou Hassan eut entendu ce récit : « Je ne suis plus ton fils, ni Abou Hassan, reprit-il; je suis certainement le commandeur des croyans, je ne puis plus en douter après ce que tu viens de me raconter toi-même. Apprends que c'est par mes ordres que l'imam et les quatre cheikhs ont été châtiés de la manière que tu m'as dit. Je suis donc véritablement le commandeur des croyans, te dis-je; et cesse de me dire que c'est un rêve. Je ne dors pas, et j'étais aussi éveillé que je le suis en ce moment que je te parle. Tu me fais plaisir de me confirmer ce que le juge de police, à qui j'en avais donné l'ordre, m'en a rapporté, c'est-à-dire, que mon ordre a été exécuté ponctuellement; et j'en suis d'autant plus réjoui, que cet imam et ces quatre cheikhs sont de francs hypocrites. Je voudrais bien savoir qui m'a porté en ce lieu-ci? Dieu soit loué de tout! Ce qu'il y a de vrai, c'est que je suis très-certainement le commandeur des croyans; et toutes tes raisons ne me persuaderont pas le contraire. »

La mère qui ne pouvait deviner, ni même s'imaginer pourquoi son fils soutenait si fortement et avec tant d'assurance, qu'il était le commandeur des croyans, ne douta plus qu'il n'eût perdu l'esprit, en lui entendant dire des choses qui étaient dans son esprit au-delà de toute croyance, quoiqu'elles eussent leur fondement dans celui d'Abou Hassan. Dans cette pensée : « Mon fils, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il ait pitié de vous, et qu'il vous fasse miséricorde. Cessez de tenir un discours si dépourvu de bon sens. Adressez-vous à Dieu; demandez-lui qu'il vous pardonne, et vous fasse la grace de parler comme un homme raisonnable. Que dirait-on de vous, si l'on vous entendait parler ainsi? Ne savez-vous pas que les murailles ont des oreilles? »

De si belles remontrances, loin d'adoucir l'esprit d'Abou Hassan, ne servirent qu'à l'aigrir encore davantage. Il s'emporta contre sa mère avec plus de violence. « Vieille, lui dit-il, je t'ai déjà avertie de te taire : si tu continues davantage, je me leverai, et te traiterai de manière que tu t'en ressentiras tout le reste de tes jours. Je suis le khalyfe, le commandeur des croyans, et tu dois me croire quand je te le dis. »

Alors la bonne dame qui vit qu'Abou Hassan s'égarait de plus en plus de son bon sens plutôt que d'y rentrer, s'abandonna aux pleurs et aux larmes; et en se frappant le visage et la poitrine, elle faisait des exclamations qui marquaient son étonnement et sa profonde douleur de voir son fils dans une si terrible aliénation d'esprit.

Abou Hassan , au lieu de s'apaiser et de se laisser toucher par les larmes de sa mère, s'oublia lui-même au contraire jusqu'à perdre envers elle le respect que la nature lui inspirait. Il se leva brusquement , il se saisit du bâton , et venant à elle la main levée comme un furieux : « Maudite vieille, lui dit-il dans son extravagance et d'un ton à donner de la terreur à tout autre qu'à une mère pleine de tendresse pour lui , dis-moi tout à l'heure qui je suis ? »

« Mon fils, répondit la mère en le regardant tendrement , bien loin de s'effrayer, je ne vous crois pas abandonné de Dieu jusqu'au point de ne pas connaître celle qui vous a mis au monde, et de vous méconnaître vous-même. Je ne vous trompe pas en vous disant que vous êtes mon fils Abou Hassan , et que vous avez grand tort de vous arroger un titre qui n'appartient qu'au khalyfe Haroun Arréchyd , votre souverain seigneur et le mien , pendant que ce monarque nous comble de biens, vous et moi, par le présent qu'il m'envoya hier. En effet, il faut que vous sachiez que le grand vézyr Giafar prit la peine de venir hier me trouver ; et qu'en me mettant entre les mains une bourse de mille pièces d'or , il me dit de prier Dieu pour le commandeur des croyans qui me faisait ce présent. Et cette libéralité ne vous regarde-t-elle pas plutôt que moi qui n'ai plus que deux jours à vivre? »

A ces paroles, Abou Hassan ne se posséda plus. Les circonstances de la libéralité du khalyfe que sa mère venait de lui raconter, lui marquaient qu'il ne

se trompait pas , et lui persuadaient plus que jamais qu'il était le khalyfe , puisque le vézyr n'avait porté la bourse que par son ordre. « Hé bien ! vieille sorcière , s'écria-t-il , seras-tu convaincue quand je te dirai que c'est moi qui t'ai envoyé ces mille pièces d'or par mon grand vézyr Giafar , qui n'a fait qu'exécuter l'ordre que je lui avais donné en qualité de commandeur des croyans ? Cependant , au lieu de me croire , tu ne cherches qu'à me faire perdre l'esprit par tes contradictions , et en me soutenant avec opiniâtreté que je suis ton fils. Mais je ne laisserai pas long-temps ta malice impunie. » En achevant ces paroles , dans l'excès de sa frénésie , il fut assez dénaturé pour la maltraîtrer impitoyablement avec le bâton qu'il tenait à la main.

## CCCII<sup>e</sup> NUIT.

La pauvre mère qui n'avait pas cru que son fils passerait si promptement des menaces aux actions , se sentant frappée , se mit à crier de toute sa force au secours ; et jusqu'à ce que les voisins fussent accourus , Abou Hassan ne cessait de frapper , en lui demandant à chaque coup : « Suis-je commandeur des croyans ? » A quoi la mère répondait toujours ces tendres paroles : « Vous êtes mon fils. »

La fureur d'Abou Hassan commençait un peu à se ralentir , quand les voisins arrivèrent dans sa chambre. Le premier qui se présenta se mit aussi

tôt entre sa mère et lui ; et après lui avoir arraché son bâton de la main : « Que faites-vous donc , Abou Hassan , lui dit-il ? Avez - vous perdu la crainte de Dieu et la raison ? Jamais un fils bien né comme vous , a-t-il osé lever la main sur sa mère ? Et n'avez-vous point de honte de maltraiter ainsi la vôtre , elle qui vous aime si tendrement ? »

Abou Hassan encore tout plein de sa fureur , regarda celui qui lui parlait sans lui rien répondre ; et en jetant en même temps ses yeux égarés sur chacun des autres voisins qui l'accompagnaient : « Qui est cet Abou Hassan dont vous parlez , demanda-t-il ? Est-ce moi que vous appelez de ce nom ? »

Cette demande déconcerta un peu les voisins. « Comment , repartit celui qui venait de lui parler , vous ne reconnaissez donc pas la femme que voilà pour celle qui vous a élevé , et avec qui nous vous avons toujours vu demeurer , en un mot , pour votre mère ? » « Vous êtes des impertinens , répliqua Abou Hassan , je ne la connais pas , ni vous non plus , et je ne veux pas la connaître. Je ne suis pas Abou Hassan , je suis le commandeur des croyans ; et si vous l'ignorez , je vous le ferai apprendre à vos dépens. »

A ce discours d'Abou Hassan , les voisins ne doutèrent plus de l'aliénation de son esprit. Et , pour empêcher qu'il ne se portât à des excès semblables à ceux qu'il venait de commettre contre sa mère , ils se saisirent de sa personne malgré sa résistance , et ils le lièrent de manière qu'ils lui ôtèrent l'usage des bras , des mains et des pieds. En cet état , et hors

d'apparence de pouvoir nuire , ils ne jugèrent pas cependant à propos de le laisser seul avec sa mère. Deux de la compagnie se détachèrent , et allèrent en diligence à l'hôpital des fous avertir le concierge de ce qui se passait. Il y vint aussitôt avec ses voisins , accompagné d'un bon nombre de ses gens , chargés de chaînes , de menottes et d'un nerf de bœuf.

A leur arrivée , Abou Hassan qui ne s'attendait à rien moins qu'à un appareil si affreux , fit de grands efforts pour se débarrasser ; mais le concierge qui s'était fait donner le nerf de bœuf , le mit bientôt à la raison par deux ou trois coups bien appliqués qu'il lui en déchargea sur les épaules. Ce traitement fit un tel effet sur Abou Hassan , qu'il se contenta , et que le concierge et ses gens firent de lui ce qu'ils voulurent. Ils le chargèrent de chaînes et lui appliquèrent les menottes et les entraves ; et , quand ils eurent achevé , ils le tirèrent hors de chez lui , et le conduisirent à l'hôpital des fous.

Abou Hassan ne fut pas plutôt dans la rue , qu'il se trouva environné d'une grande foule de peuple. L'un lui donnait un coup de poing , un autre un soufflet ; et d'autres le chargeaient d'injures , en le traitant de fou , d'insensé et d'extravagant.

A tous ces mauvais traitemens : « Il n'y a , disait-il , de grandeur et de force qu'en Dieu très-haut et tout-puissant. On veut que je sois fou , quoique je sois dans mon bon sens ; je souffre cette injure et toutes ces indignités pour l'amour de Dieu. »

Abou Hassan fut conduit de cette manière jusqu'à

l'hôpital des fous. On l'y logea , et on l'attacha dans une cage de fer ; mais avant de l'y enfermer, le concierge endurci à cette terrible exécution , le régala sans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf sur les épaules et sur le dos , et continua plus de trois semaines à lui faire le même régal chaque jour , en lui répétant ces mêmes mots chaque fois : « Reviens en ton bon sens , et dis si tu es encore le commandeur des croyans ? »

« Je n'ai pas besoin de ton conseil , répondait Abou Hassan , je ne suis pas fou ; mais si j'avais à le devenir , rien ne serait plus capable de me jeter dans une si grande disgrâce , que les coups dont tu m'assommes. »

Cependant la mère d'Abou Hassan venait voir son fils régulièrement chaque jour ; elle ne pouvait retenir ses larmes , en voyant diminuer son embonpoint et ses forces , et l'entendant se plaindre et soupirer des douleurs qu'il souffrait. En effet , il avait les épaules , le dos et les côtes noircis et meurtris ; et il ne savait de quel côté se tourner pour trouver du repos. La peau lui changea même plus d'une fois , pendant le temps qu'il fut retenu dans cette effroyable demeure. Sa mère voulait lui parler pour le consoler , et pour tâcher de sonder s'il était toujours dans la même situation d'esprit sur sa prétendue dignité de khalyfe et de commandeur des croyans ; mais toutes les fois qu'elle ouvrait la bouche pour lui en toucher quelque chose , il la rebutait avec tant de furie , qu'elle était contrainte de le laisser , et de s'en re-

tourner inconsolable de le voir dans une si grande opiniâtreté.

Les idées fortes et sensibles qu'Abou Hassan avait conservées dans son esprit, de s'être vu revêtu de l'habillement de khalyfe, d'en avoir fait effectivement les fonctions, d'avoir usé de son autorité, d'avoir été obéi et traité véritablement en khalyfe, et qui l'avaient persuadé à son reveil qu'il l'était véritablement, et l'avaient fait persister si long-temps dans cette erreur, commencèrent insensiblement à s'effacer de son esprit.

« Si j'étais khalyfe et commandeur des croyans, se disait-il quelquefois à lui-même, pourquoi me serais-je trouvé chez moi en me réveillant, et revêtu de mon habit ordinaire? Pourquoi ne me serais-je pas vu environné du chef des eunuques, de tant d'autres eunuques et d'une si grande foule de belles dames? Pourquoi le grand vézyr Giafar que j'ai vu à mes pieds, tant d'émirs, tant de gouverneurs des provinces, et tant d'autres officiers dont je me suis vu environné, m'auraient-ils abandonné? Il y a long-temps, sans doute, qu'ils m'auraient délivré de l'état pitoyable où je suis, si j'avais quelque autorité sur eux. Tout cela n'a été qu'un songe, et je ne dois pas faire difficulté de le croire. J'ai commandé, il est vrai, au juge de police de châtier l'imam et les quatre vieillards de son conseil; j'ai ordonné au grand vézyr Giafar de porter mille pièces d'or à ma mère, et mes ordres ont été exécutés. Cela m'arrête, et je n'y comprends rien. Mais combien d'autres choses y a-t-il

que je ne comprends pas, et que je ne comprendrai jamais ? Je m'en remets donc entre les mains de Dieu qui sait et qui connaît tout. »

## CCCIII<sup>e</sup> NUIT.

ABOU HASSAN était encore occupé de ces pensées et de ces sentimens, quand sa mère arriva. Elle le vit si exténué et si défait, qu'elle en versa des larmes plus abondamment qu'elle n'avait encore fait jusqu'alors. Au milieu de ses sanglots, elle le salua du salut ordinaire, et Abou Hassan le lui rendit, contre sa coutume depuis qu'il était dans cet hôpital. Elle en prit un bon augure : « Hé bien ! mon fils, lui dit-elle en essuyant ses larmes, comment vous trouvez-vous ? En quelle assiette est votre esprit ? Avez-vous renoncé à toutes vos fantaisies et aux propos que le démon vous avait suggérés ? »

« Ma mère, répondit Abou Hassan d'un sens rassis et fort tranquille, et d'une manière qui peignait la douleur qu'il ressentait des excès auxquels il s'était porté contre elle, je reconnais mon égarement ; mais je vous prie de me pardonner le crime exécrationnable que je déteste, et dont je suis coupable envers vous. Je fais la même prière à nos voisins, à cause du scandale que je leur ai donné. J'ai été abusé par un songe, mais un songe si extraordinaire et si semblable à la vérité, que je puis mettre en fait que tout autre que moi, à qui il serait arrivé, n'en aurait

pas été moins frappé, et serait peut-être tombé dans de plus grandes extravagances que vous ne m'en avez vu faire. J'en suis encore si fort troublé, au moment où je vous parle, que j'ai de la peine à me persuader que ce qui m'est arrivé en soit un : tant il a de ressemblance à ce qui se passe entre des gens qui ne dorment pas ! Quoi qu'il en soit, je le tiens et le veux tenir constamment pour un songe et pour une illusion. Je suis même convaincu que je ne suis pas ce fantôme de khalyfe et de commandeur des croyans, mais Abou Hassan votre fils. Oui, je suis le fils d'une mère que j'ai toujours honorée, jusqu'à ce jour fatal, dont le souvenir me couvre de confusion ; que j'honore et que j'honorerai toute ma vie comme je le dois. »

A ces paroles si sages et si sensées, les larmes de douleur, de compassion et l'affliction que la mère d'Abou Hassan versait depuis si long-temps, se changèrent en larmes de joie, de consolation et d'amour tendre pour son cher fils qu'elle retrouvait. « Mon fils, s'écria-t-elle toute transportée de plaisir, je ne me sens pas moins ravie de contentement et de satisfaction à vous entendre parler si raisonnablement, après ce qui s'est passé, que si je venais de vous mettre au monde une seconde fois. Il faut que je vous déclare ma pensée sur votre aventure, et que je vous fasse remarquer une chose à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde. L'étranger que vous aviez amené un soir pour souper avec vous, s'en alla sans fermer la porte de votre chambre, comme vous le lui aviez recommandé,

et je crois que c'est ce qui a donné occasion au démon d'y entrer et de vous jeter dans l'affreuse illusion où vous étiez. Ainsi, mon fils, vous devez bien remercier Dieu de vous en avoir délivré, et le prier de vous préserver de tomber davantage dans les pièges de l'esprit malin.»

« Vous avez trouvé la source de mon mal, répondit Abou Hassan; et c'est justement cette nuit là que j'eus ce songe qui me renversa la cervelle. J'avais cependant averti le marchand expressément de fermer la porte après lui; et je connais à présent qu'il n'en a rien fait. Je suis donc persuadé avec vous que le démon a trouvé la porte ouverte, qu'il est entré, et qu'il m'a mis toutes ces fantaisies dans la tête. Il faut qu'on ne sache pas à Moussoul d'où venait ce marchand, comme nous sommes bien convaincus à Bagdad que le démon vient causer tous ces songes fâcheux qui nous inquiètent la nuit quand on laisse les chambres où l'on couche ouvertes. Au nom de Dieu, ma mère, puisque, par la grace de Dieu, me voilà parfaitement revenu du trouble où j'étais, je vous supplie, autant qu'un fils peut supplier une aussi bonne mère que vous l'êtes, de me faire sortir au plus tôt de cet enfer, et de me délivrer de la main du bourreau qui abrégera mes jours infailliblement, si j'y demeure davantage.»

La mère d'Abou Hassan, parfaitement consolée et attendrie de voir qu'Abou Hassan était revenu entièrement de sa folle imagination, alla sur-le-champ trouver le concierge qui l'avait amené, et qui l'avait gouverné jusqu'alors; dès qu'elle lui eut assuré qu'il

était bien rétabli dans son bon sens, il vint, l'examina, et le mit en liberté en sa présence.

Abou Hassan retourna chez lui, et il y demeura plusieurs jours afin de rétablir sa santé par de meilleurs alimens que ceux dont il avait été nourri dans l'hôpital des fous. Mais, dès qu'il eut à peu près repris ses forces, et qu'il ne se ressentit plus des incommodités qu'il avait souffertes par les mauvais traitemens qu'on lui avait faits dans sa prison, il commença à s'ennuyer de passer les soirées sans compagnie. C'est pourquoi il ne tarda pas à reprendre le même train de vie qu'auparavant; c'est-à-dire qu'il recommença de faire chaque jour une provision suffisante pour régaler un nouvel hôte le soir.

Le jour qu'il renouvela la coutume d'aller, vers le coucher du soleil, au bout du pont de Bagdad, pour y arrêter le premier étranger qui se présenterait, et le prier de lui faire l'honneur de venir souper avec lui, était le premier du mois, et le même jour, comme nous l'avons déjà dit, que le khalyfe se divertissait à aller déguisé hors de quelque une des portes par où on abordait en cette ville, pour observer par lui-même s'il ne se passait rien contre la bonne police, qu'il avait établie dès le commencement de son règne.

CCCIV<sup>e</sup> NUIT.

IL n'y avait pas long-temps qu'Abou Hassan était arrivé, et qu'il s'était assis sur un banc pratiqué contre le parapet, lorsqu'en jetant la vue jusqu'à l'autre bout du pont, il aperçut le khalyfe qui venait à lui déguisé en marchand de Moussoul, comme la première fois, et suivi du même esclave. Persuadé que tout le mal qu'il avait souffert ne venait que de ce que le khalyfe, qu'il ne connaissait que pour un marchand de Moussoul, avait laissé la porte ouverte en sortant de sa chambre, il frémit en le voyant. « Que Dieu veuille me préserver, dit-il en lui-même! Voilà, si je ne me trompe, le magicien qui m'a enchanté. » Il tourna aussitôt la tête du côté du canal de la rivière, en s'appuyant sur le parapet, afin de ne le pas voir, jusqu'à ce qu'il fût passé.

Le khalyfe qui voulait porter plus loin le plaisir qu'il s'était donné à l'occasion d'Abou Hassan, avait eu grand soin de se faire informer de tout ce qu'il avait dit et fait le lendemain à son reveil, après l'avoir fait reporter chez lui, et de tout ce qui lui était arrivé. Il ressentit un nouveau plaisir de tout ce qu'il en apprit, et même du mauvais traitement qui lui avait été fait dans l'hôpital des fous. Mais comme ce monarque était généreux et plein de justice, et qu'il avait reconnu dans Abou Hassan un esprit propre à le réjouir plus long-temps, et de plus, qu'il s'était

douté qu'après avoir renoncé à sa prétendue dignité de khalyfe , il reprendrait sa manière de vivre ordinaire , il jugea à propos , dans le dessein de l'attirer près de sa personne , de se déguiser le premier du mois en marchand de Moussoul , afin de mieux exécuter ce qu'il avait résolu à son égard. Il aperçut donc Abou Hassan , presque en même temps qu'il en fut aperçu ; et à son action , il comprit d'abord qu'il était mécontent de lui , et que son dessein était de l'éviter. Dans ce but , il côtoya le parapet où était Abou Hassan. Quand il fut près de lui , il pencha la tête et il le regarda en face. « C'est donc vous , mon frère Abou Hassan , lui dit-il ! Je vous salue. Permettez-moi , je vous prie , de vous embrasser. »

« Et moi , répondit brusquement Abou Hassan , sans regarder le faux marchand de Moussoul , je ne vous salue pas : je n'ai besoin ni de votre salut , ni de vos embrassades. Passez votre chemin. »

« Hé quoi , reprit le khalyfe , ne me reconnaissez-vous pas ? Ne vous souvient-il plus de la soirée que nous passâmes chez vous ensemble , il y a aujourd'hui un mois , et pendant laquelle vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de générosité ? » « Non , repartit Abou Hassan sur le même ton qu'auparavant , je ne vous connais pas , et je ne sais de quoi vous voulez me parler. Allez , encore une fois , et passez votre chemin. »

Le khalyfe ne se rebuta pas de la brusquerie d'Abou Hassan. Il savait bien qu'une des lois qu'Abou Hassan s'était imposées à lui-même , était de ne plus

avoir de commerce avec l'étranger qu'il aurait une fois régalaé : Abou Hassan le lui avait déclaré, mais il voulait bien faire semblant de l'ignorer. « Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnaissiez pas : il n'y a pas assez long-temps que nous nous sommes vus, et il n'est pas possible que vous m'ayez oublié si facilement. Il faut qu'il vous soit arrivé quelque malheur qui vous cause cette aversion pour moi. Vous devez vous souvenir cependant que je vous ai marqué ma reconnaissance par mes bons souhaits; et même que, sur certaine chose qui vous tenait au cœur, je vous ai fait offre de mon crédit, qui n'est pas à mépriser. »

« J'ignore, repartit Abou Hassan, quel peut être votre crédit, et je n'ai pas le moindre désir de le mettre à l'épreuve; mais je sais bien que vos souhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu, vous dis-je encore une fois, passez votre chemin, et ne me chagrinez pas davantage. »

« Ah! mon frère Abou Hassan, répliqua le khalife en l'embrassant, je ne prétends pas me séparer d'avec vous de cette manière! Puisque ma bonne fortune a voulu que je vous aie rencontré une seconde fois, il faut que vous exerciez aussi une seconde fois la même hospitalité envers moi, comme vous l'avez fait il y a un mois, et que j'aie encore l'honneur de boire avec vous. »

« C'est de quoi, répondit Abou Hassan, je saurai fort bien me garder. J'ai assez de pouvoir sur moi, pour m'empêcher de me trouver davantage avec un

homme comme vous , qui porte le malheur avec lui. Vous savez le proverbe qui dit : Prenez votre tambour sur les épaules, et délogez. Faites-vous-en l'application. Faut-il vous le répéter tant de fois ? Dieu vous conduise ! Vous m'avez causé assez de mal , je ne veux pas m'y exposer davantage. »

« Mon bon ami Abou Hassan , reprit le khalyfe en l'embrassant encore une fois , vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me serais pas attendu. Je vous supplie de ne me pas tenir un discours si offensant, et d'être au contraire bien persuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grace de me raconter ce qui vous est arrivé , à moi qui ne vous ai souhaité que du bien, qui vous en souhaite encore, et qui voudrais trouver l'occasion de vous en faire, afin de réparer le mal que vous dites que je vous ai causé, si véritablement il y a de ma faute. » Abou Hassan se rendit aux instances du khalyfe; et après l'avoir fait asseoir auprès de lui : « Votre incrédulité et votre importunité, lui dit-il, ont poussé ma patience à bout. Ce que je vais vous raconter vous fera connaître si c'est à tort que je me plains de vous. »

Le khalyfe s'assit auprès d'Abou Hassan , qui lui fit le récit de toutes les aventures qui lui étaient arrivées depuis son réveil dans le palais, jusqu'à son second réveil dans sa chambre; et il les lui raconta toutes comme un véritable songe qui était arrivé, avec une infinité de circonstances que le khalyfe savait aussi bien que lui, et qui renouvelèrent le plaisir qu'il s'en était fait. Il lui exagéra ensuite l'impres-

sion que ce songe lui avait laissée dans l'esprit, d'être le khalyfe et le commandeur des croyans. « Impression, ajouta-t-il, qui m'avait jeté dans des extravagances si grandes, que mes voisins avaient été contraints de me lier comme un furieux, et de me faire conduire à l'hôpital des foux, où j'ai été traité d'une manière qu'on peut appeler cruelle, barbare et inhumaine; mais ce qui vous surprendra, et à quoi sans doute vous ne vous attendez pas, c'est que toutes ces choses ne me sont arrivées que par votre faute. Vous vous souvenez bien de la prière que je vous avais faite de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi après le souper. Vous ne l'avez pas fait : au contraire, vous l'avez laissée ouverte, et le démon est entré, et m'a rempli la tête de ce songe qui, tout agréable qu'il m'avait paru, m'a causé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cause par votre négligence, qui vous rend responsable de mon crime, que j'ai commis une chose horrible et détestable, en levant non-seulement les mains contre ma mère, mais même, il s'en est peu fallu que je ne lui aie fait rendre l'ame à mes pieds, en commettant un parricide, et cela pour un sujet qui me fait rougir de honte toutes les fois que j'y pense, puisque c'était à cause qu'elle m'appelait son fils, comme je le suis en effet, et qu'elle ne voulait pas me reconnaître pour le commandeur des croyans, et que je lui soutenais que je l'étais. Vous êtes encore cause du scandale que j'ai donné à mes voisins, quand, accourus aux cris de ma pauvre mère, ils me sur-

prirent acharné à l'assommer ; ce qui ne serait point arrivé , si vous eussiez eu soin de fermer la porte de ma chambre en vous retirant , comme je vous en avais prié. Ils ne seraient pas entrés chez moi sans ma permission ; et , ce qui me fait plus de peine , ils n'auraient point été témoins de ma folie. Je n'aurais pas été obligé de les frapper en me défendant contre eux , et ils ne m'auraient pas maltraité et lié , comme ils ont fait , pour me conduire et me faire enfermer dans l'hôpital des fous , où je puis vous assurer que chaque jour , pendant tout le temps que j'ai été détenu dans cet enfer , on n'a pas manqué de me bien régaler à grands coups de nerf de bœuf. »

Abou Hassan racontait au khalyfe ses sujets de plainte avec beaucoup de chaleur et de véhémence. Le khalyfe savait mieux que lui tout ce qui s'était passé , et il était ravi en lui-même d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avait imaginé pour le jeter dans l'égarement où il le voyait encore ; mais il ne put entendre ce récit fait avec tant de naïveté , sans faire un grand éclat de rire.

Abou Hassan , qui croyait que son récit était digne de compassion , et que tout le monde devait y être aussi sensible que lui , se scandalisa fort de cet éclat de rire du faux marchand de Moussoul : « Vous moquez-vous de moi , lui dit-il , de me rire ainsi au nez , ou croyez-vous que je me moque de vous quand je vous parle très-sérieusement ? Voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance ? Tenez , voyez et regardez vous-même : vous me direz après cela si je me

moque. » En disant ces paroles il se baissa; et en se découvrant les épaules et le sein, il fit voir au khalyfe les cicatrices et les meurtrissures que lui avaient causées les coups de nerf de bœuf qu'il avait reçus.

Le khalyfe ne put regarder ces objets sans horreur. Il eut compassion du pauvre Abou Hassan, et il fut très-fâché que la raillerie eût été poussée si loin. Il rentra aussitôt en lui-même; et en embrassant Abou Hassan de tout son cœur: « Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frère, lui dit-il d'un grand sérieux: venez, et allons chez vous; je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce soir avec vous. Demain, s'il plaît à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde.»

Abou Hassan, malgré sa résolution, et contre le serment qu'il avait fait de ne pas recevoir chez lui le même étranger une seconde fois, ne put résister aux caresses du khalyfe, qu'il prenait toujours pour un marchand de Moussoul. « Je le veux bien, dit-il au faux marchand, mais, ajouta-t-il, à une condition que vous vous engagerez à tenir avec serment. C'est de me faire la grace de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle, comme il a fait la première fois.» Le faux marchand promit tout. Ils se levèrent tous deux, et ils prirent le chemin de la ville. Le khalyfe, pour engager davantage Abou Hassan: « Prenez confiance en moi, lui dit-il, je ne vous manquerai pas de parole, je vous le promets en homme d'honneur. Après cela, vous ne devez pas hé-

siter à mettre votre assurance en une personne comme moi, qui vous souhaite toute sorte de biens et de prospérités, et dont vous verrez les effets. »

« Je ne vous demande pas cela, répartit Abou Hassan en s'arrêtant tout court ; je me rends de bon cœur à vos importunités, mais je vous dispense de vos souhaits, et je vous supplie, au nom de Dieu, de ne m'en faire aucun. Tout le mal qui m'est arrivé jusqu'à présent, n'a pris sa source, avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déjà faits. »

« Hé bien ! répliqua le khalyfe en riant en lui-même de l'imagination toujours blessée d'Abou Hassan : puisque vous le voulez ainsi, vous serez obéi, et je vous promets de ne vous en jamais faire. » « Vous me faites plaisir de me parler ainsi, lui dit Abou Hassan, et je ne vous demande pas autre chose ; je serai trop content, pourvu que vous gardiez votre parole ; je vous tiens quitte de tout le reste. »

Abou Hassan et le khalyfe suivi de son esclave, en s'entretenant ainsi, approchaient insensiblement du rendez-vous : le jour commençait à finir lorsqu'ils arrivèrent à la maison d'Abou Hassan. Aussitôt il appela sa mère, et fit apporter de la lumière. Il pria le khalyfe de prendre place sur le sofa, et il se mit près de lui. En peu de temps le souper fut servi sur la table qu'on avait approchée près d'eux. Ils mangèrent sans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mère d'Abou Hassan vint desservir, mit le fruit sur la table, et le vin avec les tasses près de son fils ; ensuite elle se retira, et ne parut pas davantage.

## CCCV° NUIT.

Abou Hassan commença à se verser du vin le premier, et en versa ensuite au khalyfe. Ils burent chacun cinq ou six coups, en s'entretenant de choses indifférentes. Quand le khalyfe vit qu'Abou Hassan commençait à s'échauffer, il le mit sur le chapitre de ses amours, et il lui demanda s'il n'avait jamais aimé.

« Mon frère, répliqua familièrement Abou Hassan, qui croyait parler à son hôte comme à son égal, je n'ai jamais regardé l'amour, ou le mariage, si vous voulez, que comme une servitude à laquelle j'ai toujours eu de la répugnance à me soumettre; et jusqu'à présent je vous avouerai que je n'ai aimé que la table, la bonne chère, et surtout le bon vin; en un mot, qu'à bien me divertir et à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous assure pourtant pas que je fusse indifférent pour le mariage, ni incapable d'attachement, si je pouvais rencontrer une femme aussi belle et aussi aimable que celle que je vis en songe cette nuit, où je vous reçus ici la première fois, et où pour mon malheur vous laissâtes la porte de ma chambre ouverte; une femme qui voulût bien passer les soirées à boire avec moi; qui sût chanter, jouer des instrumens et m'entretenir agréablement; qui ne s'étudiât enfin qu'à me plaire et à me divertir. Je crois au contraire que je changerais

toute mon indifférence en un parfait attachement pour une telle personne, et que je pourrais vivre très-heureux avec elle. Mais où trouver une femme telle que je viens de vous la dépeindre, ailleurs que dans le palais du Commandeur des croyans, chez le grand vézyr Giafar, ou chez les seigneurs de la cour les plus puissans, à qui l'or et l'argent ne manquent pas pour s'en pourvoir (1)? J'aime donc mieux m'en tenir à la bouteille; c'est un plaisir à peu de frais qui m'est commun avec eux.» En disant ces paroles, il prit la tasse et il se versa du vin: « Prenez votre tasse, que je vous en verse aussi, dit-il au khalyfe, et continuons de goûter un plaisir si charmant.»

Quand le khalyfe et Abou Hassan eurent bu: « C'est grand dommage, reprit le khalyfe, qu'un aussi galant homme que vous êtes, qui n'est pas indifférent pour l'amour, mène une vie si solitaire et si retirée.»

« Je n'ai pas de peine, répartit Abou Hassan, à préférer la vie tranquille que vous voyez que je mène,

(1) Les femmes dans l'Orient sont vendues dans des bazars particuliers. Ce sont en général de jeunes filles achetées dans la Géorgie et la Circassie, où le sang est très-beau, et où leurs parens les vendent dès l'âge de douze ans. Depuis que la Russie a acquis ces contrées, l'exportation est prohibée; mais un voyageur qui parcourait récemment la Perse (M. Orouville), assure que la contrebande pourvoit les marchés d'Érivan, de Kars et d'Erzeroum, avec autant d'activité que par le passé. On peut trouver dans ces bazars de très-belles vierges au prix de 60 à 100 toumans la pièce. ( Environ 1200 à 2000 f.)

à la compagnie d'une femme qui ne serait peut-être pas d'une beauté à me plaire, et qui d'ailleurs me causerait mille chagrins par ses imperfections et par sa mauvaise humeur.»

Ils poussèrent entr'eux la conversation assez loin sur ce sujet; et le khalyfe qui vit Abou Hassan au point où il le désirait : « Laissez-moi faire, lui dit-il, puisque vous avez le bon goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, et il ne vous en coûtera rien.» A l'instant il prit la bouteille et la tasse d'Abou Hassan, dans laquelle il jeta adroitement une pincée de la poudre dont il s'était déjà servi, lui versa une rasade, et en lui présentant la tasse : « Prenez, continua-t-il, et buvez d'avance à la santé de cette belle qui doit faire le bonheur de votre vie; vous en serez content.»

Abou Hassan prit la tasse en riant; et en branlant la tête : « Vaille que vaille, dit-il, puisque vous le voulez! Je ne saurais commettre une incivilité envers vous, ni désobliger un hôte de votre mérite, pour si peu de chose. Je vais donc boire à la santé de cette belle que vous me promettez, quoique, content de mon sort, je ne fonde aucun espoir sur votre promesse.»

Abou Hassan n'eût pas plutôt bu la rasade, qu'un profond assoupissement s'empara de ses sens comme les deux autres fois, et le khalyfe fut encore le maître de disposer de lui à sa volonté. Il dit aussitôt à l'esclave qu'il avait amené, de prendre Abou Hassan, de l'emporter au palais. L'esclave l'enleva; et le kha-

lyfe, qui n'avait pas dessein de renvoyer Abou Hassan comme la première fois, ferma la porte de la chambre en sortant.

L'esclave suivit avec sa charge, et quand le khalyfe fut arrivé au palais, il fit coucher Abou Hassan sur un sofa dans le quatrième salon, d'où il l'avait fait reporter chez lui assoupi et endormi il y avait un mois. Avant de le laisser dormir, il commanda qu'on lui mît le même habit dont il avait été revêtu par son ordre, pour lui faire faire le personnage de khalyfe, ce qui fut fait en sa présence; ensuite il commanda à chacun de s'aller coucher, et ordonna au chef et autres officiers de la chambre, aux musiciennes et aux mêmes dames qui s'étaient trouvées dans ce salon lorsqu'il avait bu le dernier verre de vin qui lui avait causé l'assoupissement, de se trouver, sans faute, le lendemain à la pointe du jour à son réveil, et il enjoignit à chacun de bien faire son personnage.

Le khalyfe alla se coucher, après avoir fait avertir Mesroul de venir l'éveiller avant qu'on entrât dans le même cabinet où il s'était déjà caché.

Mesroul ne manqua pas d'éveiller le khalyfe précisément à l'heure qu'il lui avait marquée. Il se fit habiller promptement, et sortit pour se rendre au salon, où Abou Hassan dormoit encore. Il trouva les officiers des eunuques, ceux de la chambre, les dames et les musiciennes à la porte, qui attendaient son arrivée. Il leur dit en peu de mots quelle était son intention; puis il entra, et alla se placer dans le cabinet

fermé de jalousies. Mesrour, tous les officiers, les dames et les musiciennes entrèrent après lui, et se rangèrent autour du sofa sur lequel Abou Hassan était couché ; de manière qu'ils n'empêchaient pas le khalyfe de le voir, et de remarquer toutes ses actions.

Les choses ainsi disposées, dans le temps que la poudre du khalyfe eut fait son effet, Abou Hassan s'éveilla sans ouvrir les yeux, et il jeta un peu de pituite qui fut reçue dans un petit bassin d'or, comme la première fois. Dans ce moment, les sept chœurs de musiciennes mêlèrent leurs voix toutes charmantes au son des hautbois, des flûtes douces et autres instrumens, et firent entendre un concert très-agréable.

La surprise d'Abou Hassan fut extrême, quand il entendit une musique si harmonieuse ; il ouvrit les yeux, et elle redoubla lorsqu'il aperçut les dames et les officiers qui l'environnaient, et qu'il crut reconnaître. Le salon où il se trouvait, lui parut le même que celui qu'il avait vu dans son premier rêve ; il y remarquait la même illumination, le même ameublement et les mêmes ornemens.

Le concert cessa, afin que le khalyfe pût être attentif à la contenance de son nouvel hôte, et à tout ce qu'il pourrait dire dans sa surprise. Les dames, Mesrour et tous les officiers de la chambre, en gardant un grand silence, demeurèrent chacun dans leur place avec un grand respect. « Hélas, s'écria Abou Hassan en se mordant les doigts, et si haut que le khalyfe l'entendit avec joie, me voilà retombé dans

le même songe et dans la même illusion qu'il y a un mois : je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'hôpital des fous et à la cage de fer. Dieu tout-puissant, ajouta-t-il, je me remets entre les mains de votre divine Providence ! C'est un malhonnête homme que je reçus chez moi hier au soir, qui est la cause de cette illusion et des peines que j'en pourrai souffrir. Le traître et le perfide qu'il est, m'avait promis avec serment qu'il fermerait la porte de ma chambre en sortant de chez moi ; mais il ne l'a pas fait, et le diable y est entré, qui me bouleverse la cervelle par ce maudit songe de Commandeur des croyans, et par tant d'autres fantômes dont il me fascine les yeux. Que Dieu te confonde, Satan, et puisses-tu être accablé sous une montagne de pierres ! »

## CCCVI<sup>e</sup> NUIT.

APRÈS ces dernières paroles, Abou Hassan ferma les yeux, et demeura recueilli en lui-même, l'esprit fort embarrassé. Un moment après, il les ouvrit ; et en les jetant de côté et d'autre sur tous les objets qui se présentaient à sa vue : « Grand Dieu, s'écria-t-il encore une fois avec moins d'étonnement et en souriant, je me remets entre les mains de votre Providence, préservez-moi de la tentation de Satan ! » Puis en refermant les yeux : « Je sais, continua-t-il, ce que je ferai ; je vais dormir jusqu'à ce que Satan

me quitte et s'en retourne par où il est venu, quand je devrais attendre jusqu'à midi.»

On ne lui donna pas le temps de se rendormir, comme il venait de se le proposer. FORCE DES COEURS, une des dames qu'il avait vue la première fois, s'approcha de lui : « Commandeur des croyans, lui dit-elle respectueusement, je supplie votre Majesté de me pardonner si je prends la liberté de l'avertir de ne pas se rendormir, mais de faire ses efforts pour se réveiller et se lever, parce que le jour commence à paraître.» « Retire-toi, Satan, dit Abou Hassan en entendant cette voix.» Puis en regardant FORCE DES COEURS : « Est-ce moi, lui dit-il, que vous appelez Commandeur des croyans ? Vous me prenez pour un autre certainement.»

« C'est à votre Majesté, reprit FORCE DES COEURS, à qui je donne ce titre, qui lui appartient comme au souverain de tout ce qu'il y a au monde de Musulmans, dont je suis très-humblement esclave, et à qui j'ai l'honneur de parler. Votre Majesté veut se divertir, sans doute, ajouta-t-elle, en faisant semblant de s'être oubliée elle-même, à moins que ce ne soit un reste de quelque songe fâcheux ; mais si elle veut bien ouvrir les yeux, les nuages qui peuvent lui troubler l'imagination se dissiperont, et elle verra qu'elle est dans son palais, environnée de ses officiers et de toutes tant que nous sommes de ses esclaves, prêts à lui rendre nos services ordinaires. Au reste ; votre Majesté ne doit pas s'étonner de se voir dans ce salon, et non dans son lit ; elle s'endormit hier si subi-

tement, que nous ne voulûmes pas l'éveiller pour la conduire jusqu'à sa chambre, et nous nous contentâmes de la coucher commodément sur ce sofa.»

FORCE DES COEURS dit tant d'autres choses à Abou Hassan, qui lui parurent vraisemblables, qu'enfin il se mit sur son séant. Il ouvrit les yeux, et il la reconnut, de même que BOUQUET DE PERLES et les autres dames qu'il avait déjà vues. Alors elles s'approchèrent toutes ensemble, et FORCE DES COEURS en reprenant la parole : « Commandeur des croyans et vicaire du prophète en terre, dit-elle, votre Majesté aura pour agréable que nous l'avertissions encore qu'il est temps qu'elle se lève; voilà le jour qui paraît. »

« Que vous êtes fâcheuses et importunes, reprit Abou Hassan en se frottant les yeux; je ne suis pas le Commandeur des croyans, je suis Abou Hassan, je le sais bien, et vous ne me persuaderez pas le contraire. » « Nous ne connaissons pas Abou Hassan dont votre Majesté nous parle, reprit FORCE DES COEURS; nous ne voulons pas même le connaître; nous connaissons votre Majesté pour le Commandeur des croyans, et elle ne nous persuadera jamais qu'elle ne le soit pas. »

Abou Hassan jetait les yeux de tout côté, et se trouvait comme enchanté de se voir dans le même salon où il s'était déjà trouvé; mais il attribuait tout cela à un songe pareil à celui qu'il avait eu, et dont il craignait les suites fâcheuses. « Dieu me fasse miséricorde, s'écria-t-il en élevant les mains et les yeux, comme un homme qui ne sait où il en est; je me re-

mets entre ses mains ! Après ce que je vois, je ne puis douter que le diable qui est entré dans ma chambre, ne m'obsède et ne trouble mon imagination de toutes ces visions. » Le khalyfe qui le voyait et qui venait d'entendre toutes ses exclamations, se mit à rire de si bon cœur, qu'il eut bien de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou Hassan cependant s'était couché, et il avait refermé les yeux. « Commandeur des croyans, lui dit aussitôt **FORCE DES CŒURS**, puisque votre Majesté ne se lève pas après l'avoir avertie qu'il est jour, selon notre devoir, et qu'il est nécessaire qu'elle vaque aux affaires de l'empire, dont le gouvernement lui est confié, nous userons de la permission qu'elle nous a donnée en pareil cas. » En même temps elle le prit par un bras, et elle appela les autres dames, qui lui aidèrent à le faire sortir du lit, et le portèrent, pour ainsi dire, jusqu'au milieu du salon, où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main, et elles dansèrent et sautèrent autour de lui au son de tous les instrumens et de tous les tambours de basque, que l'on faisait retentir sur sa tête et autour de ses oreilles.

Abou Hassan se trouva dans une perplexité d'esprit inexprimable. « Serais-je véritablement khalyfe et commandeur des croyans, se disait-il à lui-même ? » Enfin dans l'incertitude où il était, il voulait dire quelque chose, mais le grand bruit de tous les instrumens l'empêchait de se faire entendre. Il fit signe à **BOUQUET DE PERLES** et à **ÉTOILE DU MATIN**, qui se tenaient par

la main en dansant autour de lui, qu'il voulait parler. Aussitôt elles firent cesser la danse et les instrumens, et elles s'approchèrent de lui : « Ne mentez pas, leur dit-il fort ingénument, et dites-moi, dans la vérité, qui je suis. »

« Commandeur des croyans, répondit ÉTOILE DU MATIN, votre Majesté veut nous surprendre en nous faisant cette demande, comme si elle ne savait pas elle-même qu'elle est le Commandeur des croyans et le vicaire en terre du prophète de Dieu, maître de l'un et de l'autre monde, de ce monde où nous sommes et du monde à venir après la mort. Si cela n'était pas, il faudrait qu'un songe extraordinaire lui eût fait oublier ce qu'elle est. Il pourrait bien en être quelque chose, si l'on considère que votre Majesté a dormi cette nuit plus long-temps qu'à l'ordinaire; néanmoins, si votre Majesté veut bien me le permettre, je la ferai ressouvenir de ce qu'elle fit hier dans toute la journée. » Elle lui raconta donc son entrée au conseil, le châtiement de l'imam et des quatre vieillards par le juge de police; le présent d'une bourse de pièces d'or envoyée par son vézyr à la mère d'un nommé Abou Hassan; ce qu'il fit dans l'intérieur de son palais, et ce qui se passa aux trois repas qui lui furent servis dans les trois salons, jusqu'au dernier. « C'est dans ce dernier salon que votre Majesté, continua-t-elle en s'adressant à lui, après nous avoir fait mettre à table à ses côtés, nous fit l'honneur d'entendre nos chansons et de recevoir du vin de nos mains, jusqu'au moment où votre Majesté s'endormit de la manière que FORCE

DES COEURS vient de le raconter. Depuis ce temps, votre Majesté, contre sa coutume, a toujours dormi d'un profond sommeil jusqu'à présent qu'il est jour. BOUQUET DE PERLES, toutes les autres esclaves et tous les officiers qui sont ici, certifieront la même chose. Ainsi, que votre Majesté se mette donc en état de faire sa prière, car il en est temps.»

« Bon, bon, reprit Abou Hassan en branlant la tête, vous m'en feriez bien accroire si je voulais vous écouter. Et moi, continua-t-il, je vous dis que vous êtes des folles, et que vous avez perdu l'esprit. C'est cependant un grand dommage, car vous êtes de jolies personnes. Apprenez que depuis que je ne vous ai vues, je suis allé chez moi; que j'y ai fort maltraité ma mère; qu'on m'a mené à l'hôpital des fous, où je suis resté malgré moi plus de trois semaines, pendant lesquelles le concierge n'a pas manqué de me régaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf. Et vous voudriez que tout cela ne fût qu'un songe? Vous vous moquez. »

« Commandeur des croyans, répartit ÉTOILE DU MATIN, nous sommes prêtes, toutes tant que nous sommes, de jurer par ce que votre majesté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'est qu'un songe. Elle n'est pas sortie de ce salon depuis hier, et elle n'a pas cessé de dormir toute la nuit jusqu'à présent.»

La confiance avec laquelle cette dame assurait à Abou Hassan, que tout ce qu'elle lui disait était véritable, et qu'il n'était point sorti du salon depuis qu'il y était entré, le mit encore une fois dans un état

à ne savoir que croire de ce qu'il était et de ce qu'il voyait. Il demeura un espace de temps abymé dans ses pensées. « O ciel, disait-il en lui-même, suis-je Abou Hassan? Suis-je Commandeur des croyans? Dieu tout-puissant, éclairez mon entendement : faites-moi connaître la vérité, afin que je sache à quoi m'en tenir. » Il découvrit ensuite ses épaules encore toutes livides des coups qu'il avait reçus ; et en les montrant aux dames : « Voyez, leur dit-il, et jugez si de pareilles blessures peuvent venir en songe ou en dormant. A mon égard je puis vous assurer qu'elles ont été très-réelles ; et la douleur que j'en ressens encore m'en est un sûr garant, qui ne me permet pas d'en douter. Si cela néanmoins m'est arrivé en dormant, c'est la chose du monde la plus extraordinaire et la plus étonnante ; et je vous avoue qu'elle me passe. »

Dans l'incertitude où était Abou Hassan de son état, il appela un des officiers du khalyfe, qui était près de lui : « Approchez-vous, dit-il, et mordez-moi le bout de l'oreille, que je juge si je dors ou si je veille. » L'officier s'approcha, lui prit le bout de l'oreille entre les dents, et le serra si fort, qu'Abou Hassan fit un cri effroyable.

A ce cri, tous les instrumens de musique jouèrent en même temps, et les dames et les officiers se mirent à danser, à chanter et à sauter autour d'Abou Hassan avec un si grand bruit, qu'il entra dans une espèce d'enthousiasme qui lui fit faire mille folies. Il se mit à chanter comme les autres. Il déchira le bel habit de khalyfe dont on l'avait revêtu. Il jeta par

terre le bonnet qu'il avait sur la tête, et nu en chemise et en caleçon, il se leva brusquement, et se jeta entre deux dames qu'il prit par la main, et se mit à danser et à sauter avec tant d'action, de mouvement et de contorsions bouffonnes et divertissantes, que le khalyfe ne put plus se contenir dans l'endroit où il était. La plaisanterie subite d'Abou Hassan le fit rire avec tant d'éclat, qu'il se laissa aller à la renverse, et se fit entendre par-dessus tout le bruit des instrumens de musique et des tambours de basque. Il fut si long-temps sans pouvoir se retenir, que peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin, il se releva, et il ouvrit la jalousie. Alors en avançant la tête et en riant toujours : « Abou Hassan, Abou Hassan, s'écria-t-il, veux-tu donc m'faire mourir à force de rire ? »

A la voix du khalyfe tout le monde se tut, et le bruit cessa. Abou Hassan s'arrêta comme les autres, et tourna la tête du côté qu'elle s'était faite entendre. Il reconnut le khalyfe, et en même temps le marchand de Moussoul. Il ne se déconcerta pas pour cela. Au contraire, il comprit dans ce moment qu'il était bien éveillé, et que tout ce qui lui était arrivé était très-réel, et non pas un songe. Il entra dans la plaisanterie et dans l'intention du khalyfe : « Ha, ha, s'écria-t-il en le regardant avec assurance, vous voilà donc, marchand de Moussoul ! Quoi ! vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui êtes cause des mauvais traitemens que j'ai faits à ma mère, et de ceux que j'ai reçus pendant un si long temps à l'hô-

pital des fous ; vous qui avez si fort maltraité l'imam de la mosquée de mon quartier , et les quatre cheikhs mes voisins ; car ce n'est pas moi , je m'en lave les mains ; vous qui m'avez causé tant de peines d'esprit et tant de traverses. Enfin , n'est-ce pas vous qui êtes l'agresseur , et ne suis-je pas l'offensé ? »

« Tu as raison , Abou Hassan , répondit le khalyfe en continuant de rire ; mais pour te consoler et pour te dédommager de toutes tes peines , je suis prêt , et j'en prends Dieu à témoin , à te faire , à ton choix , telle réparation que tu voudras m'imposer. »

En achevant ces paroles , le khalyfe descendit du cabinet , entra dans le salon. Il se fit apporter un de ses plus beaux habits , et commanda aux dames de faire la fonction des officiers de la chambre , et d'en revêtir Abou Hassan. Quand elles l'eurent habillé : « Tu es mon frère , lui dit le khalyfe en l'embrassant ; demande-moi tout ce qui te peut faire plaisir , je te l'accorderai. »

« Commandeur des croyans , reprit Abou Hassan , je supplie votre Majesté de me faire la grace de m'apprendre ce qu'elle a fait pour me démonter ainsi le cerveau , et quel a été son dessein ; cela m'importe présentement plus que toute autre chose , pour remettre entièrement mon esprit dans son assiette ordinaire. »

Le khalyfe voulut bien donner cette satisfaction à Abou Hassan. « Tu dois savoir premièrement , lui dit-il , que je me déguise assez souvent , et particulièrement la nuit , pour connaître par moi-même si

tout est dans l'ordre dans la ville de Bagdad ; et comme je suis bien aise de savoir aussi ce qui se passe aux environs, je me suis fixé un jour, qui est le premier de chaque mois, pour faire un grand tour au dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et je reviens toujours par le pont. Je revenais de faire ce tour, le soir que tu m'invitas à souper chez toi. Dans notre entretien tu me marquas que la seule chose que tu désirais, c'était d'être khalyfe et commandeur des croyans l'espace de vingt-quatre heures seulement, pour mettre à la raison l'imam de la mosquée de ton quartier, et les quatre cheikhs ses conseillers. Ton désir me parut très-propre pour m'en donner un sujet de divertissement ; et dans cette vue j'imaginai sur-le-champ le moyen de te procurer la satisfaction que tu désirais. J'avais sur moi de la poudre qui fait dormir du moment qu'on l'a prise, à ne pouvoir se réveiller qu'au bout d'un certain temps. Sans que tu t'en aperçusses, j'en jetai une dose dans la dernière tasse que je te présentai, et tu bus. Le sommeil te prit dans le moment, et je te fis enlever et emporter à mon palais par mon esclave, après avoir laissé la porte de ta chambre ouverte en sortant. Il n'est pas nécessaire de te dire ce qui t'arriva dans mon palais à ton réveil et pendant la journée jusqu'au soir, où, après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes esclaves qui te servait, jeta une autre dose de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te présenta, et que tu bus. Le grand assoupissement te prit aussitôt, et je te fis reporter chez

toi par le même esclave qui t'avait apporté, avec ordre de laisser encore la porte de ta chambre ouverte en sortant. Tu m'as raconté toi-même tout ce qui t'est arrivé le lendemain et les jours suivans. Je ne m'étais pas imaginé que tu dusses souffrir autant que tu as souffert en cette occasion ; mais , comme je m'y suis déjà engagé envers toi , je ferai toutes choses pour te consoler , et te donner lieu d'oublier tous tes maux. Vois donc ce que je puis faire pour te faire plaisir , et demande - moi hardiment ce que tu souhaites. »

« Commandeur des croyans, reprit Abou Hassan, quelque grands que soient les maux que j'ai soufferts, ils sont effacés de ma mémoire, du moment que j'apprends qu'ils me sont venus de la part de mon souverain seigneur et maître. A l'égard de la générosité dont votre Majesté s'offre de me faire sentir les effets avec tant de bonté, je ne doute nullement de sa parole irrévocable ; mais comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire sur moi , puisqu'elle me donne cette liberté , la grace que j'ose lui demander , c'est de me donner assez d'accès près de sa personne , pour avoir le bonheur d'être toute ma vie l'admirateur de sa grandeur. »

CCCVII<sup>e</sup> NUIT.

CE dernier témoignage de désintéressement d'Abou Hassan acheva de lui mériter toute l'estime du khalyfe. « Je te sais bon gré de ta demande , lui dit le khalyfe ; je te l'accorde , avec l'entrée libre dans mon palais à toute heure , en quelque endroit que je me trouve. » En même temps il lui assigna un logement dans le palais. A l'égard de ses appointemens , il lui dit qu'il ne voulait pas qu'il eût affaire à ses trésoriers , mais à sa personne même ; et sur-le-champ il lui fit donner par son trésorier particulier une bourse de mille pièces d'or. Abou Hassan fit de profonds remercîmens au khalyfe , qui le quitta pour aller tenir conseil selon la coutume.

Abou Hassan prit ce temps-là pour aller au plus tôt informer sa mère de tout ce qui se passait , et lui apprendre sa bonne fortune.

Il lui fit connaître que tout ce qui lui était arrivé n'était point un songe ; qu'il avait été khalyfe , et qu'il en avait réellement fait les fonctions pendant un jour entier , et reçu véritablement les honneurs ; qu'elle ne devait pas douter de ce qu'il lui disait , puisqu'il en avait eu la confirmation de la propre bouche du khalyfe même.

La nouvelle de l'histoire d'Abou Hassan ne tarda guère à se répandre dans toute la ville de Bagdad ;

pital des fous ; vous qui avez si fort maltraité l'imam de la mosquée de mon quartier, et les quatre cheikhs mes voisins ; car ce n'est pas moi, je m'en lave les mains ; vous qui m'avez causé tant de peines d'esprit et tant de traverses. Enfin, n'est-ce pas vous qui êtes l'agresseur, et ne suis-je pas l'offensé ? »

« Tu as raison, Abou Hassan, répondit le khalyfe en continuant de rire ; mais pour te consoler et pour te dédommager de toutes tes peines, je suis prêt, et j'en prends Dieu à témoin, à te faire, à ton choix, telle réparation que tu voudras m'imposer. »

En achevant ces paroles, le khalyfe descendit du cabinet, entra dans le salon. Il se fit apporter un de ses plus beaux habits, et commanda aux dames de faire la fonction des officiers de la chambre, et d'en revêtir Abou Hassan. Quand elles l'eurent habillé : « Tu es mon frère, lui dit le khalyfe en l'embrassant ; demande-moi tout ce qui te peut faire plaisir, je te l'accorderai. »

« Commandeur des croyans, reprit Abou Hassan, je supplie votre Majesté de me faire la grace de m'apprendre ce qu'elle a fait pour me démonter ainsi le cerveau, et quel a été son dessein ; cela m'importe présentement plus que toute autre chose, pour remettre entièrement mon esprit dans son assiette ordinaire. »

Le khalyfe voulut bien donner cette satisfaction à Abou Hassan. « Tu dois savoir premièrement, lui dit-il, que je me déguise assez souvent, et particulièrement la nuit, pour connaître par moi-même si

tout est dans l'ordre dans la ville de Baghdad ; et comme je suis bien aise de savoir aussi ce qui se passe aux environs, je me suis fixé un jour, qui est le premier de chaque mois, pour faire un grand tour au dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et je reviens toujours par le pont. Je revenais de faire ce tour, le soir que tu m'invitas à souper chez toi. Dans notre entretien tu me marquas que la seule chose que tu désirais, c'était d'être khalyfe et commandeur des croyans l'espace de vingt-quatre heures seulement, pour mettre à la raison l'imam de la mosquée de ton quartier, et les quatre cheikhs ses conseillers. Ton désir me parut très-propre pour m'en donner un sujet de divertissement ; et dans cette vue j'imaginai sur-le-champ le moyen de te procurer la satisfaction que tu désirais. J'avais sur moi de la poudre qui fait dormir du moment qu'on l'a prise, à ne pouvoir se réveiller qu'au bout d'un certain temps. Sans que tu t'en aperçusses, j'en jetai une dose dans la dernière tasse que je te présentai, et tu bus. Le sommeil te prit dans le moment, et je te fis enlever et emporter à mon palais par mon esclave, après avoir laissé la porte de ta chambre ouverte en sortant. Il n'est pas nécessaire de te dire ce qui t'arriva dans mon palais à ton réveil et pendant la journée jusqu'au soir, où, après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes esclaves qui te servait, jeta une autre dose de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te présenta, et que tu bus. Le grand assoupissement te prit aussitôt, et je te fis reporter chez

elle passa même dans les provinces voisines, et de là dans les plus éloignées, avec les circonstances toutes singulières et divertissantes dont elle avait été accompagnée.

La nouvelle faveur d'Abou Hassan le rendait extrêmement assidu auprès du khalyfe. Comme il était naturellement de bonne humeur, et qu'il faisait naître la joie partout où il se trouvait, par ses bons mots et par ses plaisanteries, le khalyfe ne pouvait guère se passer de lui, et il ne faisait aucune partie de divertissement sans l'y appeler; il le menait même quelquefois chez Zobéide son épouse, à qui il avait raconté son histoire, qui l'avait extrêmement divertie. Zobéide l'aimait assez; mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnait le khalyfe chez elle, il avait toujours les yeux sur une de ses esclaves appelée Nouzhatoul-Aouadat (1); c'est pourquoi elle résolut d'en avertir le khalyfe. « Commandeur des croyans, dit un jour la princesse au khalyfe, vous ne remarquez peut-être pas comme moi, que toutes les fois qu'Abou Hassan vous accompagne ici, il ne cesse d'avoir les yeux sur Nouzhatoul-Aouadat, et qu'il ne manque jamais de la faire rougir. Vous ne doutez point que ce ne soit une marque certaine qu'elle ne le hait pas; et, si vous m'en croyez, nous ferons un mariage de l'un et de l'autre. »

« Madame, reprit le khalyfe, vous me faites sou-

(1) C'est-à-dire, DIVERTISSEMENT QUI RAPPELLE, OU QUI FAIT REVENIR.

venir d'une chose que je devrais avoir déjà faite. Je sais le goût d'Abou Hassan sur le mariage, par lui-même, et je lui avais toujours promis de lui donner une femme dont il aurait tout sujet d'être content. Je suis bien aise que vous m'en ayez parlé, et je ne sais comment la chose m'était échappée. Mais il vaut mieux qu'Abou Hassan ait suivi son inclination, par le choix qu'il a fait lui-même. D'ailleurs, puisque Nouzhatoul-Aouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point hésiter sur ce mariage. Les voilà l'un et l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y consentent. »

Abou Hassan se jeta aux pieds du khalyfe et de Zobéide, pour leur marquer combien il était sensible aux bontés qu'ils avaient pour lui. « Je ne puis, dit-il en se relevant, recevoir une épouse de meilleures mains ; mais je n'ose espérer que Nouzhatoul-Aouadat veuille me donner la sienne, d'aussi bon cœur que je suis prêt à lui donner la mienné. » En achevant ces paroles, il regarda l'esclave de la princesse, qui témoigna assez de son côté, par son silence respectueux, et par la rougeur qui lui montait au visage, qu'elle était toute disposée à suivre la volonté du khalyfe et de Zobéide sa maîtresse.

Le mariage se fit, et les noces furent célébrées dans le palais avec de grandes réjouissances, qui durèrent plusieurs jours. Zobéide fit de riches présents à son esclave, pour faire plaisir au khalyfe ; et le khalyfe, de son côté, en considération de Zobéide ; en usa de même envers Abou Hassan.

La mariée fut conduite au logement que le khalyfe

avait assigné à Abou Hassan son mari qui l'attendait avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les instrumens de musique, et des chœurs de musiciens et de musiciennes du palais, qui faisaient retentir l'air du concert de leurs voix et de leurs instrumens.

Plusieurs jours se passèrent en fêtes et en réjouissances accoutumées dans ces sortes d'occasions, après lesquels on laissa les nouveaux mariés jouir paisiblement de leurs amours. Abou Hassan et sa nouvelle épouse étaient charmés l'un de l'autre. Ils vivaient dans une union si parfaite que, hors le temps qu'ils employaient à faire leur cour, l'un au khalyfe, et l'autre à la princesse Zobéide, ils étaient toujours ensemble, et ne se quittaient point. Il est vrai que Nouzhatoul-Aouadat avait toutes les qualités d'une femme capable de donner de l'amour et de l'attachement à Abou Hassan ; puisqu'elle était, comme il l'avait demantlé au khalyfe, en état de lui tenir tête à table. Avec ces dispositions, ils ne pouvaient manquer de passer ensemble leur temps très-agréablement. Aussi leur table était-elle toujours mise, et couverte, à chaque repas, des mets les plus délicats et les plus friands qu'un traiteur avait soin de leur apprêter et de leur fournir. Le buffet était toujours chargé de vin le plus exquis, et disposé de manière qu'il était à portée de l'un et de l'autre lorsqu'ils étaient à table. Là ils jouissaient d'un agréable tête-à-tête, et s'entretenaient de mille plaisanteries pleines de gaieté. Le repas du soir était particulièrement consacré à la joie. Ils ne s'y faisaient servir que des

fruits excellens , des gâteaux et des pâtes d'amandes ; et à chaque coup de vin qu'ils buvaient , ils s'exaltaient l'un et l'autre par quelques chansons nouvelles , qui fort souvent étaient des impromptu sur le sujet dont ils s'entretenaient. Ces chansons étaient aussi quelquefois accompagnées d'un luth , ou de quelque autre instrument dont ils savaient toucher l'un et l'autre.

Abou Hassan et Nouzhatoul - Aouadat passèrent ainsi un assez long espace de temps à faire bonne chère et à se divertir. Ils ne s'étaient jamais mis en peine de leur dépense de bouche ; et le traiteur qu'ils avaient choisi pour cela , avait fait toutes les avances. Il était juste qu'il reçût quelque argent , c'est pourquoi il leur présenta le mémoire de ce qu'il avait avancé. La somme se trouva très-forte. On y ajouta la dépense déjà faite en habits de noces des plus riches étoffes pour l'un et pour l'autre , et en bijoux de très-grand prix pour la mariée ; la somme se trouva si excessive , qu'ils s'aperçurent , mais trop tard , que de tout l'argent qu'ils avaient reçu des bienfaits du khalyfe et de la princesse Zobéide , en considération de leur mariage , il ne leur restait précisément que ce qu'il fallait pour y satisfaire. Cela leur fit faire de grandes réflexions sur le passé , qui ne remédiaient point au mal présent. Abou Hassan fut d'avis de payer le traiteur , et sa femme y consentit. Ils le firent venir et lui payèrent tout ce qu'ils lui devaient , sans rien témoigner de l'embarras où ils allaient se trouver sitôt qu'ils auraient fait ce paiement.

Le traiteur se retira fort content d'avoir été payé en belles pièces d'or à fleur de coin : on n'en voyait pas d'autres dans le palais du khalyfe. Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat ne le furent guère d'avoir vu le fond de leur bourse. Ils demeurèrent dans un grand silence , les yeux baissés , et fort embarrassés de l'état où ils se voyaient réduits dès la première année de leur mariage.

### CCCVIII<sup>e</sup> NUIT.

ABOU HASSAN se souvenait bien que le khalyfe, en le recevant dans son palais, lui avait promis de ne le laisser manquer de rien. Mais quand il considérait qu'il avait prodigué en si peu de temps les largesses de sa main libérale, outre qu'il n'était pas d'humeur à demander, il ne voulait pas aussi s'exposer à la honte de déclarer au khalyfe le mauvais usage qu'il en avait fait, et le besoin où il était d'en recevoir de nouvelles. D'ailleurs, il avait abandonné son bien de patrimoine à sa mère, sitôt que le khalyfe l'avait retenu près de sa personne, et il était fort éloigné de recourir à la bourse de sa mère, à qui il aurait fait connaître par ce procédé, qu'il était retombé dans le même désordre qu'après la mort de son père.

De son côté, Nouzhatoul-Aouadat, qui regardait les libéralités de Zobéide, et la liberté qu'elle lui avait accordée en la mariant, comme une récompense

plus que suffisante de ses services et de son attachement , ne croyait pas être en droit de lui rien demander davantage.

Abou Hassan rompit enfin le silence ; et en regardant Nouzhatoul-Aouadat avec un visage ouvert : « Je vois bien , lui dit-il , que vous êtes dans le même embarras que moi , et que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une aussi fâcheuse conjoncture que celle-ci , où l'argent vient de nous manquer tout à coup , sans que nous l'ayons prévu. Je ne sais quel peut être votre sentiment ; pour moi , quoi qu'il puisse arriver , mon avis n'est pas de retrancher notre dépense ordinaire de la moindre chose , et je crois que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point est de trouver le moyen d'y fournir , sans avoir la bassesse d'en demander , ni moi au khalife , ni vous à Zobéide ; et je crois l'avoir trouvé. Mais , pour cela , il faut que nous nous aidions l'un l'autre. »

Ce discours d'Abou Hassan plut beaucoup à Nouzhatoul-Aouadat , et lui donna quelque espérance. « Je n'étais pas moins occupée que vous de cette pensée , lui dit-elle , et si je ne m'en expliquais pas , c'est que je n'y voyais aucun remède. Je vous avoue que l'ouverture que vous venez de me faire , me fait le plus grand plaisir du monde. Mais puisque vous avez trouvé le moyen que vous dites , et que mon secours vous est nécessaire pour y réussir , vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse , et vous verrez que je m'y emploierai de mon mieux. »

« Je n'attendais bien , reprit Abou Hassan , que vous ne me manquerez pas dans cette affaire , qui vous touche autant que moi. Voici donc le moyen que j'ai imaginé pour faire en sorte que l'argent ne nous manque pas dans le besoin que nous en avons , au moins pour quelque temps. Il consiste dans une petite supercherie dont nous userons , moi envers le khalyfe , et vous envers Zobéide , et qui , j'en suis sûr , les divertira , et ne nous sera pas infructueuse. Je vais vous dire quelle est cette supercherie : c'est que nous mourions tous deux. »

« Que nous mourions tous deux , interrompit Nouzhatoul-Aouadat ! Mourez si vous voulez tout seul , pour moi , je ne suis pas lasse de vivre , et je ne prétends pas , ne vous en déplaise , mourir encore si tôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me proposer que celui-là , vous pouvez l'exécuter vous-même ; car je vous assure que je ne m'en mêlerai point. »

« Vous êtes femme , repartit Abou Hassan , c'est-à-dire d'une vivacité et d'une promptitude surprenante : à peine me donnez-vous le temps de m'expliquer. Écoutez-moi donc un moment avec patience , et vous verrez après cela que vous voudrez bien mourir de la même mort dont je prétends mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entends pas parler d'une mort véritable , mais d'une mort feinte. »

« Ah , bon pour cela ! interrompit encore Nouzhatoul-Aouadat ; dès qu'il ne s'agira que d'une mort feinte , je suis à vous. Vous pouvez compter sur moi , vous serez témoin du zèle avec lequel je vous secon-

derai à mourir de cette manière ; car, pour vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir si tôt de la manière que je l'entendais tantôt. »

« Hé bien ! vous serez satisfaite , continua Abou Hassan : voici comme je l'entends, pour réussir en ce que je me propose. Je vais faire le mort : aussitôt vous prendrez un linceul, et vous m'ensevelirez, comme si je l'étais effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la manière accoutumée, avec le turban posé sur le visage, et les pieds tournés du côté de la Mekke, tout prêt à être porté au lieu de la sépulture (1). Quand tout sera ainsi disposé, vous ferez les cris et verserez les larmes ordinaires en de pareilles occasions, en déchirant vos habits, et vous arrachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les arracher, et vous irez, tout en

(1) Quand un Musulman a, suivant l'expression orientale, placé la tête sur l'oreiller de la mort, l'imam de la mosquée arrive pour réciter près de lui le 36<sup>e</sup> chapitre du coran et la profession de foi. Il fait placer le corps de manière à ce que le visage soit tourné vers la Mekke, et on dispose près de lui un foyer où l'on brûle des parfums. Puis on place un sabre sur le cadavre, dont on frotte le front, le nez, les mains et les genoux avec du camphre, et la tête et la barbe avec du savon. On lie ensuite la barbe ; le parent le plus proche lui ferme les yeux, et on l'entoure d'un linceul.

Lorsque le moment des funérailles est arrivé, on transporte lestement le corps au cimetière sans aucune autre cérémonie. Seulement après l'inhumation, l'imam se met à genoux et appelle trois fois le défunt par le nom de sa mère.

pleurs et les cheveux épars, vous présenter à Zobéide. La princesse voudra savoir le sujet de vos larmes ; et dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de sanglots , elle ne manquera pas de vous plaindre , et de vous faire présent de quelque somme d'argent pour aider à faire les frais de mes funérailles , et d'une pièce de brocard pour me servir de drap mortuaire , afin de rendre mon enterrement plus magnifique , et pour vous faire un habit à la place de celui qu'elle verra déchiré. Aussitôt que vous serez de retour avec cet argent et cette pièce de brocard , je me leverai du milieu de la chambre , et vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte ; et après vous avoir ensevelie , j'irai de mon côté faire auprès du khalyfe le même personnage que vous aurez fait chez Zobéide ; et j'ose me promettre que le khalyfe ne sera pas moins libéral à mon égard , que Zobéide l'aura été envers vous. »

Quand Abou Hassan eut achevé d'expliquer sa pensée sur ce qu'il avait projeté : « Je crois que la tromperie sera fort divertissante , reprit aussitôt Nouzhatoul - Aouadat , et je serai fort trompée si le khalyfe et Zobéide ne nous en savent bon gré. Il s'agit présentement de la bien conduire : à mon égard vous pouvez me laisser faire , je m'acquitterai de mon rôle , pour le moins , aussi bien que je m'attends que vous vous acquitterez du vôtre , et avec d'autant plus de zèle et d'attention , que j'aperçois comme vous le grand avantage que nous en devons rem-

porter. Ne perdons point de temps. Pendant que je prendrai un linceul, mettez-vous en chemise et en caleçon ; je sais ensevelir aussi bien que qui que ce soit. »

## CCCIX<sup>e</sup> NUIT.

ABOU HASSAN ne tarda guère à faire ce que Nouzhatoul-Aouadat lui avait dit. Il s'étendit sur le dos tout de son long sur le linceul qui avait été mis sur le tapis de pied au milieu de la chambre, croisa ses bras, et se laissa envelopper de manière qu'il semblait qu'il n'y avait qu'à le mettre dans une bière, et l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les pieds du côté de la Mekke, lui couvrit le visage d'une mousseline des plus fines, et mit son turban par-dessus, de manière qu'il avait la respiration libre. Elle se décoiffa ensuite, et les larmes aux yeux, les cheveux pendans et épars, en faisant semblant de se les arracher avec de grands cris, elle se frappait les joues, et se donnait de grands coups sur la poitrine, avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage, elle sortit et traversa une cour fort spacieuse, pour se rendre à l'appartement de la princesse Zobéide.

Nouzhatoul-Aouadat faisait des cris si perçans, que Zobéide les entendit de son appartement. Elle commanda à ses femmes esclaves qui étaient alors auprès d'elle, de voir d'où pouvaient venir ces

plaintes et ces cris qu'elle entendait. Elles coururent vite aux jalousies, et revinrent avvertir Zobéide que c'était Nouzhatoul-Aouadat qui s'avancait tout éplorée. Aussitôt la princesse impatiente de savoir ce qui pouvait lui être arrivé, se leva, et alla au-devant d'elle jusqu'à la porte de son antichambre.

Nouzhatoul-Aouadat joua ici son rôle en perfection. Dès qu'elle eut aperçu Zobéide, qui tenait elle-même la portière de son antichambre entr'ouverte, et qui l'attendait, elle redoubla ses cris en s'avancant, s'arracha les cheveux à pleines mains, se frappa les joues et la poitrine plus fortement, et se jeta à ses pieds, en les baignant de ses larmes.

Zobéide étonnée de voir son esclave dans une affliction si extraordinaire, lui demanda ce qu'elle avait, et quelle disgrâce lui était arrivée ?

Au lieu de répondre, la perfide affligée continua ses sanglots quelque temps, en feignant de se faire violence pour les retenir. « Hélas, ma chère maîtresse, s'écria-t-elle enfin avec des paroles entrecoupées de sanglots, quel malheur plus grand et plus funeste pouvait-il m'arriver, que celui qui m'oblige de venir me jeter aux pieds de votre majesté, dans la disgrâce extrême où je suis réduite ! Que Dieu prolonge vos jours dans une santé parfaite, ma très-respectable princesse, et vous donne de longues et heureuses années ! Abou Hassan, le pauvre Abou Hassan, que vous avez honoré de vos bontés, que vous et le commandeur des croyans, m'aviez donné pour époux, ne vit plus ! »



Ch. Chasselat del.

F. Mustard sc.

HISTOIRE DU DORMEUR ÉVEILLÉ.



En achevant ces dernières paroles, Nouzhatoul-Aouadat redoubla ses larmes et ses sanglots, et se jeta encore aux pieds de la princesse. Zobéide fut extrêmement surprise de cette nouvelle. « Abou Hassan est mort, s'écria-t-elle, cet homme si plein de santé, si agréable et si divertissant ! En vérité, je ne m'attendais pas à apprendre si tôt la mort d'un homme comme celui-là, qui promettait une plus longue vie, et qui la méritait si bien. » Elle ne put s'empêcher d'en marquer sa douleur par ses larmes. Ses femmes esclaves qui l'accompagnaient, et qui avaient eu plusieurs fois leur part des plaisanteries d'Abou Hassan, quand il était admis aux entretiens familiers de Zobéide et du khalyfe, témoignèrent aussi par leurs pleurs, leurs regrets de sa perte, et la part qu'elles y prenaient.

Zobéide, ses femmes esclaves et Nouzhatoul-Aouadat demeurèrent un temps considérable à pleurer cette mort. Enfin, la princesse Zobéide, rompit le silence : « Méchante, s'écria-t-elle, en s'adressant à la fausse veuve, c'est peut-être toi qui es cause de sa mort ! Tu lui auras donné tant de sujets de chagrin par ton humeur fâcheuse, qu'enfin tu seras venue à bout de le mettre au tombeau. »

Nouzhatoul-Aouadat parut très-mortifiée du reproche que Zobéide lui faisait. « Ah ! madame, s'écria-t-elle, je ne crois pas avoir jamais donné à votre majesté, pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être son esclave, une opinion si désavantageuse de ma conduite envers un époux qui m'a été si cher !

Je m'estimerais la plus malheureuse des femmes, si vous en étiez persuadée. J'ai chéri Abou Hassan, comme une femme doit chérir un mari qu'elle aime passionnément, et je puis dire que j'ai eu toute la tendresse qu'il méritait que-j'eusse pour lui, par toutes les complaisances raisonnables qu'il avait pour moi, et qui m'étaient un témoignage qu'il ne m'aimait pas moins tendrement. Je suis persuadée qu'il me justifierait pleinement là-dessus dans l'esprit de votre majesté, s'il était encore au monde. Mais, madame, ajouta-t-elle en renouvelant ses larmes, son heure est venue, et c'est la cause unique de sa mort. »

Zobéide en effet avait toujours remarqué dans son esclave une même égalité d'humeur, une douceur qui ne se démentait jamais, une grande docilité, et un zèle en tout ce qu'elle faisait pour son service, qui marquait qu'elle agissait plutôt par inclination que par devoir. Ainsi, elle n'hésita point à l'en croire sur sa parole, et elle recommanda à sa trésorière d'aller prendre dans son trésor une bourse de cent pièces de monnaie d'or, et une pièce de brocard.

La trésorière revint bientôt avec la bourse et la pièce de brocard, qu'elle mit par ordre de Zobéide entre les mains de Nouzhatoul-Aouadat.

En recevant ce beau présent, elle se jeta aux pieds de la princesse, et lui en fit ses très-humbles remerciemens, intérieurement bien satisfaite d'avoir bien réussi. « Va, lui dit Zobéide, fais servir la pièce de brocard de drap mortuaire sur la bière de ton mari,

et emploie l'argent à lui faire des funérailles honorables et dignes de lui. Après cela, modère les transports de ton affliction ; j'aurai soin de toi. »

Nouzhatoul-Aouadat ne fut pas plutôt hors de la présence de Zobéide, qu'elle essuya ses larmes avec une grande joie, et retourna au plus tôt rendre compte à Abou Hassan du succès de son rôle.

En rentrant, Nouzhatoul-Aouadat fit un grand éclat de rire, en retrouvant Abou Hassan au même état qu'elle l'avait laissé, c'est-à-dire, enseveli au milieu de la chambre. « Levez-vous, lui dit-elle toujours en riant, et venez voir le fruit du mensonge que j'ai fait à Zobéide. Nous ne mourrons pas encore de faim aujourd'hui. »

Abou Hassan se leva promptement, et se réjouit fort avec sa femme, en voyant la bourse et la pièce de brocard.

Nouzhatoul-Aouadat était si aise d'avoir si bien réussi dans la tromperie qu'elle venait de faire à la princesse, qu'elle ne pouvait contenir sa joie. « Ce n'est pas assez, dit-elle à son mari en riant : je veux faire la morte à mon tour, et voir si vous serez assez habile pour en tirer autant du khalyfe. »

« Voilà justement le génie des femmes, reprit Abou Hassan ; on a bien raison de dire qu'elles ont toujours la vanité de croire qu'elles sont plus que les hommes, quoique le plus souvent elles ne fassent rien de bien que par leur conseil. Il ferait beau voir que je n'en fisse pas au moins autant que vous auprès au khalyfe, moi qui suis l'inventeur de la four-

berie ! Mais ne perdons pas le temps en discours inutiles : faites la morte comme moi, et vous verrez si je n'aurai pas le même succès. »

Abou Hassan ensevelit sa femme , la mit au même endroit où il était , lui tourna les pieds du côté de la Mekke , et sortit de sa chambre tout en désordre , le turban mal accommodé , comme un homme qui est dans une grande affliction. En cet état , il alla chez le khalyfe qui tenait alors un conseil particulier avec le grand vézyr Giafar , et d'autres vézyrs en qui il avait le plus de confiance. Il se présenta à la porte ; et l'huissier qui savait qu'il avait ses entrées libres , lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une main devant les yeux , pour cacher les larmes feintes qu'il laissait couler en abondance , en se frappant la poitrine de l'autre à grands coups , avec des exclamations qui exprimaient l'excès d'une grande douleur.

## CCCX<sup>e</sup> NUIT.

LE khalyfe , qui était accoutumé à voir Abou Hassan avec un visage toujours gai , et qui n'inspirait que la joie , fut fort surpris de le voir paraître devant lui en un si triste état. Il interrompit l'attention qu'il donnait à l'affaire dont on parlait dans son conseil , pour lui demander la cause de sa douleur.

« Commandeur des croyans , répondit Abou Hassan avec des sanglots et des soupirs réitérés , il ne

pouvait m'arriver un plus grand malheur que celui qui fait le sujet de mon affliction. Que Dieu laisse vivre votre majesté sur le trône qu'elle remplit si glorieusement ! Nouzhatoul-Aouadat qu'elle m'avait donnée en mariage par sa bonté, pour passer le reste de mes jours avec elle, hélas... »

A cette exclamation, Abou Hassan fit semblant d'avoir le cœur si oppressé, qu'il n'en dit pas davantage, et fonda en larmes.

Le khalyfe qui comprit qu'Abou Hassan venait lui annoncer la mort de sa femme, en parut extrêmement touché. « Dieu lui fasse miséricorde, dit-il d'un air qui laissait voir tous ses regrets. C'était une bonne esclave, et nous te l'avions donnée, Zobéide et moi, dans l'intention de te faire plaisir ; elle méritait de vivre plus long-temps. » Alors des larmes coulèrent de ses yeux, et il fut obligé de prendre son mouchoir pour les essuyer.

La douleur d'Abou Hassan, et les larmes du khalyfe attirèrent celles du grand vézyr Giafar et des autres vézyrs. Ils pleurèrent tous la mort de Nouzhatoul-Aouadat, qui, de son côté, était dans une grande impatience d'apprendre comment Abou Hassan aurait réussi.

Le khalyfe eut la même pensée que Zobéide avait eue de la femme, et il s'imagina qu'il était peut-être la cause de sa mort. « Malheureux, lui dit-il d'un ton d'indignation, n'est-ce pas toi qui as fait mourir ta femme par tes mauvais traitemens ? Ah, je n'en fais aucun doute ! Tu devais au moins avoir quelque con-

sidération pour la princesse Zobéide , mon épouse , qui l'aimait plus que ses autres esclaves , et qui a bien voulu s'en priver pour te l'abandonner. Voilà une belle marque de ta reconnaissance. »

« Commandeur des croyans , répondit Abou Hassan en faisant semblant de pleurer plus amèrement qu'auparavant , votre majesté peut-elle avoir un seul moment la pensée qu'Abou Hassan , qu'elle a comblé de ses graces et de ses bienfaits , et à qui elle a fait des honneurs auxquels il n'eût jamais osé aspirer , ait pu être capable d'une si grande ingratitude ? J'aimais Nouzhatoul - Aouadat , mon épouse , aùtant à cause de ça , que par tant d'autres belles qualités qu'elle avait , et qui faisaient que j'ai toujours eu pour elle tout l'attachement , toute la tendresse et tout l'amour qu'elle méritait. Mais , seigneur , ajouta-t-il , elle devait mourir , et Dieu n'a pas voulu me laisser jouir plus long-temps d'un bonheur que je tenais des bontés de votre majesté et de Zobéide , sa chère épouse. »

Enfin , Abou Hassan sut dissimuler si parfaitement sa douleur par toutes les marques d'une véritable affliction , que le khalyfe , qui d'ailleurs n'avait pas entendu dire qu'il eût fait fort mauvais ménage avec sa femme , ajouta foi à tout ce qu'il lui dit , et ne douta plus de la sincérité de ses paroles. Le trésorier du palais était présent , et le khalyfe lui commanda d'aller au trésor , et de donner à Abou Hassan une bourse de cent pièces de monnaie d'or avec une pièce de brocard. Abou Hassan se jeta aussitôt

aux pieds du khalyfe pour lui témoigner sa reconnaissance et le remercier de son présent. « Suis le trésorier, lui dit le khalyfe : la pièce de brocard est pour servir de drap mortuaire à la défunte, et l'argent pour faire des obsèques dignes d'elle. Je m'attends bien que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour. »

Abou Hassan ne répondit à ces paroles obligeantes du khalyfe, que par une profonde inclination, en se retirant. Il suivit le trésorier ; et aussitôt que la bourse et la pièce de brocard lui eurent été mises entre les mains, il retourna chez lui très-content et bien satisfait en lui-même d'avoir trouvé si promptement et si facilement de quoi suppléer à l'embarras où il s'était trouvé, et qui lui avait causé tant d'inquiétudes.

Nouzhatoul-Aouadat fatiguée d'avoir été si longtemps dans une si grande contrainte, n'attendit pas qu'Abou Hassan lui dît de quitter la triste situation où elle était. Aussitôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle courut à lui : « Hé bien, lui dit-elle, le khalyfe a-t-il été aussi facile à se laisser tromper que Zohéide? »

« Vous voyez, répondit Abou Hassan (en plaisantant et en lui montrant la bourse et la pièce de brocard), que je ne sais pas moins bien faire l'affligé pour la mort d'une femme qui se porte bien, que vous la pleureuse pour celle d'un mari qui est plein de vie. »

Abou Hassan cependant se doutait bien que cette

double tromperie ne manquerait pas d'avoir des suites. C'est pourquoi il prévint sa femme autant qu'il put, sur tout ce qui pourrait en arriver, afin d'agir de concert : « Mieux nous réussirons, ajouta-t-il, à jeter le khalyfe et Zobéide dans quelque sorte d'embarras, plus ils auront de plaisir à la fin ; et peut-être nous en témoigneront-ils leur satisfaction par quelques nouvelles marques de leur libéralité. » Cette dernière considération fut celle qui les encouragea plus qu'aucune autre à porter la feinte aussi loin qu'il leur serait possible.

### CCCXI<sup>e</sup> NUIT.

QUOIQU'IL y eût encore beaucoup d'affaires à régler dans le conseil qui se tenait, le khalyfe néanmoins, dans l'impatience d'aller chez la princesse Zobéide lui faire son compliment de condoléance sur la mort de son esclave, se leva peu de temps après le départ d'Abou Hassan, et remit le conseil à un autre jour. Le grand vézyr et les autres vézyrs prirent congé de lui et ils se retirèrent.

Dès qu'ils furent partis, le khalyfe dit à Mesrour, chef des eunuques de son palais, qui était presque inséparable de sa personne, et qui d'ailleurs était de tous ses conseils : « Suis-moi et viens prendre part comme moi à la douleur de la princesse, sur la mort de son esclave. »

Ils allèrent ensemble à l'appartement de Zobéide. Quand le khalyfe fut à la porte, il entr'ouvrit la portière, et il aperçut la princesse assise sur un sofa, fort affligée, et les yeux encore tout baignés de larmes.

Le khalyfe entra, et en avançant vers Zobéide : « Madame, lui dit-il, il n'est pas nécessaire de vous dire combien je prends part à votre affliction ; puisque vous n'ignorez pas que je suis aussi sensible à ce qui vous fait de la peine, que je le suis à tout ce qui vous fait plaisir ; mais nous sommes tous mortels, et nous devons rendre à Dieu la vie qu'il nous a donnée, quand il nous la demande. Nouzhatoul-Aouadat votre esclave fidèle avait véritablement des qualités qui lui ont fait mériter votre estime ; et j'approuve fort que vous lui en donniez encore des marques après sa mort. Considérez cependant que vos regrets ne lui redonneront pas la vie ; ainsi, madame, si vous voulez m'en croire, et si vous m'aimez, vous vous consolerez de cette perte, et prendrez plus de soin d'une vie que vous savez m'être très-précieuse et qui fait tout le bonheur de la mienne. »

Si la princesse fut charmée des tendres sentimens qui accompagnaient le compliment du khalyfe, elle fut d'ailleurs très-étonnée d'apprendre la mort de Nouzhatoul-Aouadat, à quoi elle ne s'attendait pas. Cette nouvelle la jeta dans une telle surprise, qu'elle demeura long-temps sans pouvoir répondre. Son étonnement redoublait d'entendre une nouvelle si opposée à celle qu'elle venait d'apprendre, et lui

ôtait la parole. Elle se remit, et en la reprenant enfin : « Commandeur des croyans , dit-elle d'un air et d'un ton qui marquaient encore son étonnement, je suis très-sensible à tous les tendres sentimens que vous m'exprimez ; mais permettez-moi de vous dire que je ne comprends rien à la nouvelle que vous m'apprenez de la mort de mon esclave : elle est en parfaite santé. Dieu nous conserve vous et moi, seigneur ! Si vous me voyez affligée, c'est de la mort d'Abou Hassan son mari , votre favori, que j'estimais autant par la considération que vous aviez pour lui, que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connaître , et qu'il m'a quelquefois divertie assez agréablement. Mais , seigneur, l'insensibilité où je vous vois de sa mort , et l'oubli que vous en témoignez en si peu de temps après les témoignages que vous m'avez donnés à moi-même du plaisir que vous aviez de l'avoir auprès de vous , m'étonnent et me surprennent. Et cette insensibilité paraît davantage , par le change que vous me voulez donner , en m'annonçant la mort de mon esclave pour la sienne. »

Le khalyfe qui croyait être parfaitement bien informé de la mort de l'esclave , et qui avait sujet de le croire , par ce qu'il avait vu et entendu , se mit à rire et à hausser les épaules, d'entendre ainsi parler Zobéide. « Mesrour , dit-il , en se tournant de son côté et lui adressant la parole, que dis-tu du discours de la princesse ? N'est-il pas vrai que les dames ont quelquefois des absences d'esprit , qu'on ne peut que difficilement pardonner ? Car enfin, tu as

vu et entendu aussi bien que moi. » Et en se retournant du côté de Zobéide : « Madame , lui dit-il, ne versez plus de larmes pour la mort d'Abou Hassan, il se porte bien. Pleurez plutôt la mort de votre chère esclave : il n'y a qu'un moment que son mari est venu dans mon appartement tout en pleurs et dans une affliction qui m'a fait de la peine , m'annoncer la mort de sa femme. Je lui ai fait donner une bourse de cent pièces d'or, avec une pièce de brocard , pour aider à le consoler et à faire les funérailles de la défunte. Mesrour que voilà , a été témoin de tout , et il vous dira la même chose. »

Ce discours du khalyfe ne parut pas à la princesse un discours sérieux ; elle crut qu'il voulait lui en faire accroire. « Commandeur des croyans , reprit-elle , quoique ce soit votre coutume de railler , je vous dirai que ce n'est pas ici l'occasion de le faire : ce que je vous dis est très-sérieux. Il ne s'agit plus de la mort de mon esclave , mais de la mort d'Abou Hassan, son mari , dont je plains le sort , et que vous devriez plaindre avec moi. »

« Et moi, Madame , repartit le khalyfe en prenant son plus grand sérieux , je vous dis sans raillerie que vous vous trompez : c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte , et Abou Hassan est vivant et plein de santé. »

Zobéide fut piquée de la répartie sèche du khalyfe. « Commandeur des croyans , répliqua-t-elle d'un ton vif , Dieu vous préserve de demeurer plus longtemps en cette erreur : vous me feriez croire que

vosre esprit ne serait pas dans son assiette ordinaire. Permettez-moi de vous répéter encore que c'est Abou Hassan qui est mort, et que Nouzhatoul Aouadat, mon esclave, veuve du défunt, est pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle est sortie d'ici. Elle y était venue toute désolée, et dans un état qui seul aurait été capable de me tirer les larmes, quand même elle ne m'aurait point appris, au milieu de mille sanglots, le juste sujet de son affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi, et elles peuvent vous en rendre un témoignage assuré. Elles vous diront aussi que je lui ai fait présent d'une bourse de cent pièces d'or et d'une pièce de brocard; et la douleur que vous avez remarquée sur mon visage en entrant, était autant causée par la mort de son mari que par la désolation où je venais de la voir. J'allais même envoyer vous faire mon compliment de condoléance dans le moment que vous êtes entré. »

A ces paroles de Zobéide : « Voilà, madame, une obstination bien étrange, s'écria le khalyfe avec un grand éclat de rire! Et moi, je vous dis, continua-t-il en reprenant son sérieux, que c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte. » « Non, vous dis-je, seigneur, reprit Zobéide à l'instant, et aussi sérieusement, c'est Abou Hassan qui est mort. Vous ne me ferez pas accroire ce qui n'est pas. »

Le feu monta au visage du khalyfe; il s'assit sur le sofa assez loin de la princesse; et, en s'adressant à Mesrour : « Va voir tout à l'heure, lui dit-il, qui

est mort de l'un ou de l'autre , et viens me dire incessamment ce qui en est. Quoique je sois très-certain que c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte , j'aime mieux néanmoins prendre cette voie que d'insister davantage sur une chose qui m'est parfaitement connue. »

Le khalyfe n'avait pas achevé, que Meşrour était parti. « Vous verrez, continua-t-il en adressant la parole à Zobéide , dans un moment , qui a raison de vous ou de moi. »

« Pour moi, reprit Zobéide , je sais bien que la raison est de mon côté ; et vous verrez vous-même que c'est Abou Hassan qui est mort, comme je l'ai dit. »

« Et moi , repartit le khalyfe, je suis si certain que c'est Nouzhatoul-Aouadat , que je suis prêt à gager contre vous ce que vous voudrez, qu'elle n'est plus au monde , et qu'Abou Hassan se porte bien. »

« Ne pensez pas l'emporter par-là , répliqua Zobéide ; j'accepte la gageure. Je suis si persuadée de la mort d'Abou Hassan , que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus cher contre ce que vous voudrez, de quelque peu de valeur qu'il soit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma disposition, ni ce que j'aime le plus selon mon inclination ; vous n'avez qu'à choisir et à proposer, je m'y tiendrai, de quelque conséquence que la chose soit pour moi. »

« Puisque cela est ainsi, dit alors le khalyfe, je gage mon jardin de délices, contre votre palais de peintures : l'un vaut bien l'autre. » « Il ne s'agit pas

de savoir, reprit Zobéide, si votre jardin vaut mieux que mon palais : nous n'en sommes pas là-dessus. Il s'agit que vous ayez choisi ce qu'il vous a plu de ce qui m'appartient, pour équivalent de ce que vous gagez de votre côté : je m'y tiens, et la gageure est arrêtée. Je ne serai pas la première à m'en dédire, j'en prends Dieu à témoin. » Le khalyfe fit le même serment, et ils en demeurèrent là en attendant le retour de Mesrour.

Pendant que le khalyfe et Zobéide contestaient si vivement et avec tant de chaleur sur la mort d'Abou Hassan ou de Nouzhatoul-Aouadat, Abou Hassan qui avait prévu leur démêlé sur ce sujet, était fort attentif à tout ce qui pourrait en arriver. D'aussi loin qu'il aperçut Mesrour au travers de la jalousie contre laquelle il était assis en s'entretenant avec sa femme, et qu'il eut remarqué qu'il venait droit à leur logis, il comprit aussitôt à quel dessein il était envoyé. Il dit à sa femme de faire la morte encore une fois, comme ils en étaient convenus, et de ne pas perdre de temps.

## CCCXII<sup>e</sup> NUIT.

EN effet, le temps pressait, et c'est tout ce qu'Abou Hassan put faire avant l'arrivée de Mesrour que d'ensevelir sa femme, et d'étendre sur elle la pièce de brocard que le khalyfe lui avait fait donner. En-

suite il ouvrit la porte de son logis ; et le visage triste et abattu, en tenant son mouchoir devant les yeux, il s'assit à la tête de la prétendue défunte.

A peine eut-il achevé, que Mesrour se trouva dans la chambre. Le spectacle funèbre qu'il aperçut d'abord, lui donna une joie secrète par rapport à l'ordre dont le khalyfe l'avait chargé. Sitôt qu'Abou Hassan l'aperçut, il s'avança au-devant de lui ; et en lui baisant la main par respect : « Seigneur, dit-il en soupirant et en gémissant, vous me voyez dans la plus grande affliction qui pouvait jamais m'arriver par la mort de Nouzhatoul-Aouadat ma chère épouse, que vous honoriez de vos bontés. »

Mesrour fut attendri à ce discours, et il ne lui fut pas possible de refuser quelques larmes à la mémoire de la défunte. Il leva un peu le drap mortuaire du côté de la tête pour lui voir le visage qui était à découvert ; et en le laissant aller après l'avoir seulement entrevue : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, dit-il avec un soupir profond ! Nous devons nous soumettre tous à sa volonté, et toute créature doit retourner à lui (1). Nouzhatoul-Aouadat ma bonne sœur, ajouta-t-il en soupirant, ton destin a été de bien peu de durée ! Dieu te fasse miséricorde ! » Il se tourna ensuite du côté d'Abou Hassan qui fondait en larmes : « Ce n'est pas sans raison, lui dit-il, que l'on dit que les femmes sont quelquefois dans

(1) Cette phrase tirée du coran se trouve fréquemment employée dans les prières des Musulmans.

des absences d'esprit qu'on ne peut pardonner. Zobéide ; toute ma bonne maîtresse ; est dans ce cas-là. Elle a voulu soutenir au khalyfe, que c'était vous qui étiez mort, et non votre femme ; et quelque chose que le khalyfe lui ait pu dire au contraire, pour la persuader, en lui assurant même la chose très-sérieusement, il n'a jamais pu y réussir. Il m'a même pris à témoin pour lui rendre témoignage de cette vérité, et la lui confirmer, puisque, comme vous le savez, j'étais présent quand vous êtes venu lui apprendre cette nouvelle affligeante ; mais tout cela n'a servi de rien. Ils en sont même venus à des obstinations l'un contre l'autre, qui n'auraient pas fini, si le khalyfe, pour convaincre Zobéide, ne s'était avisé de m'envoyer vers vous pour savoir encore la vérité. Mais je crains fort de ne pas réussir ; car, de quelque biais qu'on puisse prendre aujourd'hui les femmes, pour leur faire entendre les choses, elles sont d'une opiniâtreté insurmontable, quand une fois elles sont prévenues d'un sentiment contraire.»

« Que Dieu conserve le commandeur des croyans dans la possession et dans le bon usage de son rare esprit, reprit Abou Hassan, toujours les larmes aux yeux, et avec des paroles entrecoupées de sanglots ! Vous voyez ce qui en est, et que je n'en ai pas imposé à sa majesté. Et plût à dieu, s'écria-t-il, pour mieux dissimuler, que je n'eusse pas eu l'occasion d'aller lui annoncer une nouvelle si triste et si affligeante ! Hélas, ajouta-t-il, je ne puis assez exprimer la perte irréparable que je fais aujourd'hui ! » « Cela

est vrai , reprit Mesrour ; et je puis vous assurer que je prends beaucoup de part à votre affliction ; mais enfin il faut vous consoler , et ne vous point abandonner ainsi à votre douleur. Je vous quitte malgré moi pour m'en retourner vers le khalyfe ; mais je vous demande en grace , poursuivit-il , de ne pas faire enlever le corps que je ne sois revenu ; car je veux assister à son enterrement , et l'accompagner de mes prières. »

Mesrour était déjà sorti pour aller rendre compte de son message , quand Abou Hassan qui le conduisait jusqu'à la porte , lui marqua qu'il ne méritait pas l'honneur qu'il voulait lui faire. De crainte que Mesrour ne revînt sur ses pas pour lui dire quelque autre chose , il le conduisit de l'œil pendant quelque temps , et lorsqu'il le vit assez éloigné , il rentra chez lui ; et en débarassant Nouzhatoul - Aouadat de tout ce qui l'enveloppait : « Voilà déjà , lui disait-il , une nouvelle scène de jouée ; mais je m'imagine bien que ce ne sera pas la dernière ; et certainement la princesse Zobéide ne s'en voudra pas tenir au rapport de Mesrour ; au contraire , elle s'en moquera : elle a de trop fortes raisons pour y ajouter foi. Ainsi nous devons nous attendre à quelque nouvel événement. » Pendant ce discours d'Abou Hassan , Nouzhatoul - Aouadat eut le temps de reprendre ses habits ; ils allèrent tous les deux se remettre sur le sofa contre la jalousie , pour tâcher de découvrir ce qui se passait.

Cependant Mesrour arriva chez Zobéide : il entra

dans son cabinet en riant , et en frappant des mains , comme un homme qui avait quelque chose d'agréable à annoncer.

Le khalyfe était naturellement impatient : il voulait être éclairci promptement de cette affaire ; d'ailleurs il était vivement piqué par le défi de la princesse ; c'est pourquoi , dès qu'il vit Mesrour : « Méchant esclave , s'écria-t-il , il n'est pas temps de rire. Tu ne dis mot ! Parle hardiment : qui est mort du mari ou de la femme ? »

« Commandeur des croyans , répondit aussitôt Mesrour , en prenant un air sérieux , c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte , et Abou Hassan en est toujours aussi affligé qu'il l'a paru tantôt devant votre majesté. »

Sans donner le temps à Mesrour de poursuivre , le khalyfe l'interrompit : « Bonne nouvelle , s'écria-t-il avec un grand éclat de rire ; il n'y a qu'un moment que Zobéide ta maîtresse , avait à elle le palais des Peintures ; il est présentement à moi. Nous en avons fait la gageure contre mon jardin des Délices depuis que tu es parti ; ainsi tu ne pouvais me faire un plus grand plaisir , j'aurai soin de t'en récompenser. Mais laissons cela : dis-moi de point en point ce que tu as vu ? »

« Commandeur des croyans , poursuivit Mesrour , en arrivant chez Abou Hassan , je suis entré dans sa chambre qui était ouverte ; je l'ai trouvé toujours très-affligé , et pleurant la mort de Nouzhatoul-Aouadat sa femme. Il était assis près de la tête de la dé-

funte , qui était ensevelie au milieu de la chambre , les pieds tournés du côté de la Mekke , et couverte de la pièce de brocard dont votre majesté a tantôt fait présent à Abou Hassan. Après lui avoir témoigné la part que je prenais à sa douleur , je me suis approché ; et en levant le drap mortuaire du côté de la tête , j'ai reconnu Nouzhatoul - Aouadat qui avait déjà le visage enflé et tout changé. J'ai exhorté du mieux que j'ai pu Abou Hassan à se consoler , et en me retirant , je lui ai dit que je voulais me trouver à l'enterrement de sa femme , et que je le priais d'attendre à faire enlever le corps , que je fusse venu. Voilà tout ce que je puis dire à votre majesté sur l'ordre qu'elle m'a donné. »

Quand Mesrour eut achevé de faire son rapport : « Je ne t'en demandais pas davantage , lui dit le khalyfe , en riant de tout son cœur ; et je suis très-content de ton exactitude. » Et en s'adressant à la princesse Zobéide : « Hé bien , madame , lui dit le khalyfe , avez-vous encore quelque chose à dire contre une vérité si constante ? Croyez-vous toujours que Nouzhatoul-Aouadat soit vivante , et qu'Abou Hassan soit mort ; et n'avouez-vous pas que vous avez perdu la gageure ? »

Zobéide ne demeura nullement d'accord que Mesrour eût rapporté la vérité. « Comment , seigneur , reprit-elle , vous imaginez-vous donc que je m'en rapporte à cet esclave ? C'est un impertinent qui ne sait ce qu'il dit. Je ne suis ni aveugle ni insensée ; j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat

dans sa plus grande affliction. Je lui ai parlé moi-même, et j'ai bien entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de son mari. »

« Madame, reprit Mesrour, je vous jure par votre vie et par la vie du commandeur des croyans, choses au monde qui me sont les plus chères, que Nouzhatoul-Aouadat est morte, et qu'Abou Hassan est vivant ! »

« Tu mens, esclave vil et méprisable, lui répliqua Zobéide tout en colère ; et je veux te confondre tout à l'heure. » Aussitôt elle appela ses femmes, en frappant des mains ; elles entrèrent à l'instant en grand nombre : « Venez-ça, leur dit la princesse ; dites-moi la vérité ; qui est la personne qui est venue me parler, peu de temps avant que le commandeur des croyans arrivât ici ? » Les femmes répondirent toutes que c'était la pauvre affligée Nouzhatoul-Aouadat. « Et vous, ajouta-t-elle, en s'adressant à sa trésorière, que vous ai-je commandé de lui donner en se retirant ? » « Madame, répondit la trésorière, j'ai donné à Nouzhatoul-Aouadat par l'ordre de votre majesté, une bourse de cent pièces d'or, et une pièce de brocard qu'elle a emportée avec elle. » « Hé bien, malheureux, esclave indigne, dit alors Zobéide à Mesrour dans une grande indignation, que dis-tu à tout ce que tu viens d'entendre ? Qui penses-tu présentement que je doive croire, ou de toi ou de ma trésorière, et de mes autres femmes, et de moi-même ? »

Mesrour ne manquait pas de raisons à opposer au discours de la princesse ; mais comme il craignait

de l'irriter encore davantage , il prit le parti de la retenue , et demeura dans le silence , bien convaincu pourtant , par toutes les preuves qu'il en avait , que Nouzhatoul-Aouadat était morte , et non pas Abou Hassan.

### CCCXIII<sup>e</sup> NUIT.

PENDANT cette contestation entre Zobéide et Mesrour , le khalyfe qui avait vu les témoignages apportés de part et d'autre , dont chacun se faisait fort , et toujours persuadé du contraire de ce que disait la princesse , tant par ce qu'il avait vu lui-même en parlant à Abou Hassan , que par ce que Mesrour venait de lui rapporter , riait de tout son cœur de voir que Zobéide était si fort en colère contre Mesrour. « Madame , pour le répéter encore une fois , dit-il à Zobéide , je ne sais pas qui est celui qui a dit que les femmes avaient quelquefois des absences d'esprit ; mais vous voulez bien que je vous dise que vous faites voir qu'il ne pouvait rien dire de plus véritable. Mesrour vient à l'instant de chez Abou Hassan ; il vous dit qu'il a vu de ses propres yeux Nouzhatoul-Aouadat morte au milieu de la chambre , et Abou Hassan vivant assis auprès de la défunte ; et nonobstant son témoignage , qu'on ne peut pas raisonnablement récuser , vous ne voulez pas le croire ! C'est ce que je ne puis pas comprendre ! »

Zobéide, sans vouloir entendre ce que le khalyfe lui représentait : « Commandeur des croyans, reprit-elle, pardonnez-moi si je vous tiens pour suspect : je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Mesrour pour me chagriner et pour pousser ma patience à bout. Et comme je m'aperçois que le rapport que Mesrour vous a fait est un rapport concerté avec vous, je vous prie de me laisser la liberté d'envoyer aussi quelque personne de ma part chez Abou Hassan, pour savoir si je suis dans l'erreur. »

Le khalyfe y consentit, et la princesse chargea sa nourrice de cette importante commission. C'était une femme fort âgée, qui était toujours restée près de Zobéide depuis son enfance, et qui était là présente parmi ses autres femmes. « Nourrice, lui dit-elle, écoute : va-t-en chez Abou Hassan, ou plutôt chez Nouzhatoul-Aouadat, puisqu'Abou Hassan est mort. Tu vois quelle est ma dispute avec le commandeur des croyans et avec Mesrour ; il n'est pas besoin de te rien dire davantage : éclaireis-moi de tout ; et si tu me rapportes une bonne nouvelle, il y aura un beau présent pour toi. Va vite, et reviens incessamment. »

La nourrice partit à la grande joie du khalyfe, qui était ravi de voir Zobéide dans ces embarras ; mais Mesrour, extrêmement mortifié de voir la princesse dans une si grande colère contre lui, cherchait tous les moyens de l'apaiser, et de faire en sorte que le khalyfe et Zobéide fussent également contents de lui. C'est pourquoi il fut ravi dès qu'il

vit que Zobéide prenait le parti d'envoyer sa nourrice chez Abou Hassan, parce qu'il était persuadé que le rapport qu'elle lui ferait ne manquerait pas de se trouver conforme au sien, et qu'il servirait à le justifier et à le remettre dans ses bonnes grâces.

Abou Hassan, cependant, qui était toujours en sentinelle à la jalousie, aperçut la nourrice d'assez loin : il comprit d'abord que c'était un message de la part de Zobéide. Il appela sa femme ; et, sans hésiter un moment sur le parti qu'ils avaient à prendre : « Voilà, lui dit-il, la nourrice de la princesse qui vient pour s'informer de la vérité ; c'est à moi à faire encore le mort à mon tour. »

Tout était préparé. Nouzhatoul-Aouadat ensevelit Abou Hassan promptement, jeta pardessus lui la pièce de brocard que Zobéide lui avait donnée, et lui mit son turban sur le visage. La nourrice, dans l'empressement où elle était de s'acquitter de sa commission, était venue d'un assez bon pas. En entrant dans la chambre, elle aperçut Nouzhatoul-Aouadat assise à la tête d'Abou Hassan, toute échevelée et toute en pleurs, qui se frappait les joues et la poitrine, en jetant de grands cris.

Elle s'approcha de la fausse veuve : « Ma chère Nouzhatoul-Aouadat, lui dit-elle d'un air fort triste, je ne viens pas ici troubler votre douleur, ni vous empêcher de répandre des larmes pour un mari qui vous aimait si tendrement. » « Ah ! bonne mère, interrompit pitoyablement la fausse veuve, vous voyez quelle est ma disgrâce, et de quel malheur je me

trouve accablée aujourd'hui par la perte de mon cher Abou Hassan, que Zobéide ma chère maîtresse et la vôtre, et le commandeur des croyans, m'avaient donné pour mari ! Abou Hassan, mon cher époux, s'écria-t-elle encore, que vous ai-je fait pour m'avoir abandonnée si promptement ! N'ai-je pas toujours suivi vos volontés plutôt que les miennes ? Hélas ! que deviendra la pauvre Nouzhatoul-Aouadat ? »

La nourrice était dans une surprise extrême de voir le contraire de ce que le chef des eunuques avait rapporté au khalyfe : « Ce visage noir de Mesrour, s'écria-t-elle avec exclamation en élevant les mains, mériterait bien que Dieu le confondît d'avoir excité une si grande dissension entre ma bonne maîtresse et le commandeur des croyans, par un mensonge aussi insigne que celui qu'il leur a fait ! Il faut, ma fille, dit-elle en s'adressant à Nouzhatoul-Aouadat, que je vous dise la méchanceté et l'imposture de ce vilain Mesrour, qui a soutenu à notre bonne maîtresse, avec une effronterie inconcevable, que vous étiez morte, et qu'Abou Hassan était vivant ! »

« Hélas ! ma bonne mère, s'écria alors Nouzhatoul-Aouadat, plût à dieu qu'il eût dit vrai ! Je ne serais pas dans l'affliction où vous me voyez, et je ne pleurerais pas un époux qui m'était si cher. » En achevant ces dernières paroles, elle fondit en larmes, et elle témoigna une plus grande désolation par le redoublement de ses pleurs et de ses cris.

La nourrice attendrie par les larmes de Nouzhatoul-Aouadat, s'assit auprès d'elle, et en les accom-

pagnant des siennes , elle s'approcha insensiblement de la tête d'Abou Hassan , souleva un peu son turban , et lui découvrit le visage pour tâcher de le reconnaître. « Ah ! pauvre Abou Hassan , dit-elle en le recouvrant aussitôt , je prie Dieu qu'il vous fasse miséricorde ! Adieu , ma fille , dit-elle à Nouzhatoul-Aouadat ; si je pouvais vous tenir compagnie plus long-temps , je le ferais de bon cœur ; mais je ne puis m'arrêter davantage : mon devoir me presse d'aller incessamment délivrer notre bonne maîtresse de l'inquiétude affligeante où ce vilain noir l'a plongée par son impudent mensonge , en lui assurant même avec serment que vous étiez morte. »

A peine la nourrice de Zobéide eut fermé la porte en sortant , que Nouzhatoul - Aouadat , qui jugeait bien qu'elle ne reviendrait pas , tant elle avait hâte de rejoindre la princesse , essuya ses larmes , débarrassa au plus tôt Abou Hassan de tout ce qui était autour de lui , et ils allèrent tous deux reprendre leur place sur le sofa contre la jalousie , en attendant tranquillement la fin de cette supercherie , et toujours prêts à se tirer d'affaire , de quelque côté qu'on voulût les prendre.

La nourrice de Zobéide cependant , malgré sa grande vieillesse , avait pressé le pas en revenant , encore plus qu'elle n'avait fait en allant. Le plaisir de porter à la princesse une bonne nouvelle , et plus encore l'espérance d'une bonne récompense , la firent arriver en peu de temps ; elle entra dans le cabinet de la princesse presque hors d'haleine ; et en lui

rendant compte de sa commission, elle raconta naïvement à Zobéide tout ce qu'elle venait de voir.

Zobéide écouta le rapport de la nourrice avec un vif plaisir, et elle le fit bien voir; car, dès qu'elle eut achevé, elle dit à sa nourrice d'un ton qui annonçait gain de cause: « Raconte donc la même chose au commandeur des croyans, qui nous regarde comme dépourvues de bon sens, et qui, avec cela, voudrait nous faire accroire que nous n'avons aucun sentiment de religion, et que nous n'avons plus la crainte de Dieu. Dis-le à ce méchant esclave noir, qui a l'insolence de me soutenir une chose qui n'est pas, et que je sais mieux que lui. »

### CCCXIV<sup>e</sup> NUIT.

MESROUR qui s'était attendu que le voyage de la nourrice et le rapport qu'elle ferait lui serait favorable, fut vivement mortifié de ce qu'il avait tourné tout au contraire. D'ailleurs, il se trouvait piqué au vif de l'excès de la colère que Zobéide avait contre lui, pour un fait dont il se croyait plus certain qu'aucun autre. C'est pourquoi il fut ravi d'avoir occasion de s'en expliquer librement avec la nourrice, plutôt qu'avec la princesse, à laquelle il n'osait répondre, de crainte de perdre le respect. « Vieille sans dents, dit-il à la nourrice sans aucun ménagement, tu es une menteuse; il n'est rien de tout ce que tu dis :

j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul - Aouadat étendue morte au milieu de sa chambre. »

« Tu es un menteur , et un insigne menteur toi-même , reprit la nourrice d'un ton insultant , d'oser soutenir une telle fausseté , à moi qui sors de chez Abou Hassan que j'ai vu étendu mort , à moi qui viens de quitter sa femme pleine de vie ! »

« Je ne suis pas un imposteur , repartit Mesrour ; c'est toi qui cherches à nous jeter dans l'erreur. »

« Voilà une grande effronterie , répliqua la nourrice , d'oser me démentir ainsi en présence de leurs majestés , moi qui viens de voir de mes propres yeux la vérité de ce que j'ai l'honneur de leur avancer. »

« Nourrice , repartit encore Mesrour , tu ferais mieux de ne point parler : tu radotes. »

Zobéide ne put supporter ce manquement de respect dans Mesrour , qui sans aucun égard , traitait sa nourrice si injurieusement en sa présence. Ainsi , sans donner le temps à sa nourrice de répondre à cette injure atroce : « Commandeur des croyans , dit-elle au khalyfe , je vous demande justice contre cette insolence qui ne vous regarde pas moins que moi. » Elle n'en put dire davantage , tant elle était outrée de dépit ; le reste fut étouffé par ses larmes.

Le khalyfe qui avait entendu toute cette contestation , la trouva fort embarrassante ; il avait beau rêver ; il ne savait que penser de toutes ces contrariétés. La princesse de son côté , aussi bien que Mesrour , la nourrice et les femmes esclaves qui étaient là présentes , ne savaient que croire de cette

aventure , et gardaient le silence. Le khalyfe enfin prit la parole : « Madame , dit-il , en s'adressant à Zobéide , je vois bien que nous sommes tous des menteurs , moi le premier , toi Mésrour , et toi , nourrice : au moins il ne paraît pas que l'un soit plus croyable que l'autre ; ainsi , levons-nous , et allons nous-mêmes sur les lieux reconnaître de quel côté est la vérité. Je ne vois pas un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes , et de nous mettre l'esprit en repos. »

En disant ces paroles , le khalyfe se leva , la princesse le suivit , et Mesrour , en marchant devant pour ouvrir la portière : « Commandeur des croyans , dit-il , j'ai bien de la joie que votre majesté ait pris ce parti ; et j'en aurai une bien plus grande , quand j'aurai fait voir à la nourrice , non pas qu'elle radote , puisque cette expression a eu le malheur de déplaire à ma bonne maîtresse , mais que le rapport qu'elle lui a fait n'est pas véritable. »

La nourrice ne demeura pas sans réplique : « Tais-toi , visage noir , reprit-elle ; il n'y a ici personne que toi qui puisse radoter. »

Zobéide qui était extraordinairement outrée contre Mesrour , ne put souffrir qu'il revînt à la charge contre sa nourrice. Elle prit encore son parti : « Méchant esclave , lui dit-elle , quoi que tu puisses dire , je maintiens que ma nourrice a dit la vérité ; pour toi , je ne te regarde que comme un menteur. »

« Madame , reprit Mesrour , si la nourrice est si fortement assurée que Nouzhatoul-Aouadat est vi-

vante, et qu'Abou Hassan est mort, qu'elle gage donc quelque chose contre moi : elle n'oserait. »

La nourrice fut prompte à la repartie : « Je l'ose si bien, lui dit-elle, que je te prends au mot. Voyons si tu oseras t'en dédire. »

Mesrour ne se dédit pas de sa parole : ils gagèrent, la nourrice et lui, en présence du khalyfe et de la princesse, une pièce de brocard d'or à fleurons d'argent, au choix de l'un et de l'autre.

L'appartement d'où le khalyfe et Zobéide sortirent, quoique assez éloigné, était néanmoins vis-à-vis du logement d'Abou Hassan et de Nouzhatoul-Aouadat. Abou Hassan qui les aperçut venir, précédés de Mesrour, et suivis de la nourrice et de la foule des femmes de Zobéide, en avertit aussitôt sa femme, en lui disant qu'il était le plus trompé du monde, s'ils n'allaient être honorés de leur visite. Nouzhatoul-Aouadat regarda aussi par la jalousie, et elle vit la même chose. Quoique son mari l'eût avertie d'avance que cela pourrait arriver, elle en fut néanmoins fort surprise : « Que ferons-nous, s'écria-t-elle ? Nous sommes perdus ! »

« Point du tout, ne craignez rien, reprit Abou Hassan d'un sang froid imperturbable ; avez-vous déjà oublié ce que nous avons dit là-dessus ? Faisons seulement les morts, vous et moi, comme nous l'avons déjà fait séparément, et comme nous en sommes convenus, et vous verrez que tout ira bien. Du pas dont ils viennent, nous serons en mesure avant qu'ils soient à la porte. »

En effet, Abou Hassan et sa femme prirent le parti de s'envelopper du mieux qu'il leur fut possible, et en cet état, après qu'ils se furent mis au milieu de la chambre, l'un près de l'autre, couverts chacun de leur pièce de brocard, ils attendirent en paix la belle compagnie qui leur venait rendre visite.

### CCCXV<sup>e</sup> NUIT.

CETTE illustre compagnie arriva enfin. Mesrour ouvrit la porte, et le khalyfe et Zobéide entrèrent dans la chambre, suivis de tous leurs gens. Ils furent fort surpris, et ils demeurèrent comme immobiles à la vue de ce spectacle funèbre qui se présentait à leurs yeux. Chacun ne savait que penser d'un tel évènement. Zobéide enfin rompit le silence : « Hélas, dit-elle au khalyfe, ils sont morts tous deux ! Vous avez tant fait, continua-t-elle en regardant le khalyfe et Mesrour, à force de vous opiniâtrer à me faire accroire que ma chère esclave était morte, qu'elle l'est en effet, et sans doute ce sera de douleur d'avoir perdu son mari. » « Dites plutôt, madame, répondit le khalyfe prévenu du contraire, que Nouzhatoul-Aouadat est morte la première, et que c'est le pauvre Abou Hassan qui a succombé à son affliction d'avoir vu mourir sa femme votre chère esclave ; ainsi vous devez convenir que vous avez perdu la gageure, et que votre palais des Peintures est à moi tout de bon. »

« Et moi, repartit Zobéide animée par la contradiction du khalyfe, je soutiens que vous avez perdu vous-même, et que votre jardin des Délices m'appartient. Abou Hassan est mort le premier, puisque ma nourrice vous a dit comme à moi, qu'elle a vu sa femme vivante qui pleurait son mari mort. »

Cette contestation du khalyfe et de Zobéide en attira une autre. Mesrour et la nourrice étaient dans le même cas ; ils avaient aussi gagé, et chacun prétendait avoir gagné. La dispute s'échauffait violemment, et le chef des eunuques avec la nourrice étaient prêts à en venir à de grosses injures.

Enfin le khalyfe en réfléchissant sur tout ce qui s'était passé, convenait tacitement que Zobéide n'avait pas moins de raison que lui, de soutenir qu'elle avait gagné. Dans le chagrin où il était de ne pouvoir démêler la vérité de cette aventure, il s'avança vers les deux corps morts, et s'assit du côté de la tête, en cherchant lui-même quelque expédient qui lui pût donner la victoire sur Zobéide. « Oui, s'écria-t-il un moment après, je jure par le saint nom de Dieu, que je donnerai mille pièces d'or de ma monnaie à celui qui me dira qui est mort le premier des deux. »

A peine le khalyfe eut achevé ces dernières paroles, qu'il entendit une voix de dessous le brocard qui couvrait Abou Hassan, qui lui cria : « Commandeur des croyans, c'est moi qui suis mort le premier ; donnez-moi les mille pièces d'or. » Et en même temps il vit Abou Hassan qui se débarrassait de la pièce de

brocard qui le couvrait, et qui se prosterna à ses pieds. Sa femme se développa de même, et alla pour se jeter aux pieds de Zobéide, en se couvrant de sa pièce de brocard par bienséance; mais Zobéide fit un grand cri, qui augmenta la frayeur de tous ceux qui étaient là présens. La princesse enfin revenue de sa peur, se trouva dans une joie inexprimable de voir sa chère esclave ressuscitée presque dans le moment qu'elle était inconsolable de l'avoir vue morte. « Ah, méchante, s'écria-t-elle, tu es cause que j'ai bien souffert pour l'amour de toi. Je te pardonne cependant de bon cœur, puisqu'il est vrai que tu n'es pas morte. »

Le khalyfe, de son côté, n'avait pas pris la chose si à cœur; loin de s'effrayer en entendant la voix d'Abou Hassan, il pensa au contraire étouffer de rire en les voyant tous deux se débarrasser de tout ce qui les entourait, et en entendant Abou Hassan demander très-sérieusement les mille pièces d'or qu'il avait promises à celui qui lui dirait qui était mort le premier. « Quoi donc, Abou Hassan, lui dit le khalyfe en éclatant encore de rire, as-tu donc juré de me faire mourir à force de rire? Et d'où t'est venue la pensée de nous surprendre ainsi Zobéide et moi par une ruse contre laquelle nous n'étions nullement en garde? »

« Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan, je vais le déclarer sans dissimulation. Votre majesté sait bien que j'ai toujours été fort porté à la bonne chère. La femme qu'elle m'a donnée, n'a

point ralenti en moi cette passion ; au contraire , j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles dispositions , votre majesté jugera facilement que quand nous aurions eu un trésor aussi grand que la mer , avec tous ceux de votre majesté , nous aurions bientôt trouvé le moyen d'en voir la fin ; c'est aussi ce qui nous est arrivé. Depuis que nous sommes ensemble , nous n'avons rien épargné pour nous bien régaler sur les libéralités de votre majesté. Ce matin , après avoir compté avec notre traiteur , nous avons trouvé qu'en le satisfaisant , et en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir , il ne nous restait rien de tout l'argent que nous avions. Alors les réflexions sur le passé , et les résolutions de mieux faire à l'avenir , sont venues en foule occuper notre esprit et nos pensées ; nous avons fait mille projets que nous avons abandonnés ensuite. Enfin , la honte de nous voir réduits à un si triste état , et de n'oser le déclarer à votre majesté , nous a fait imaginer ce moyen de suppléer à nos besoins , en vous divertissant par cette petite supercherie que nous prions votre majesté de vouloir bien nous pardonner. »

Le khalyfe et Zobéide furent contents de la sincérité d'Abou Hassan , et ne parurent point fâchés de tout ce qui s'était passé ; au contraire , Zobéide , qui avait toujours pris la chose très-sérieusement , ne put s'empêcher de rire à son tour en songeant à tout ce qu'Abou Hassan avait imaginé pour réussir dans son dessein. Le khalyfe n'avait presque pas cessé de

rire, tant cette idée lui paraissait singulière : « Sui-vez-moi l'un et l'autre, dit-il à Abou Hassan et à sa femme en se levant ; je veux vous faire donner les mille pièces d'or que je vous ai promises, pour la joie que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts. »

« Commandeur des croyans, reprit Zobéide, contentez-vous, je vous prie, de faire donner mille pièces d'or à Abou Hassan ; vous les devez à lui seul. Pour ce qui regarde sa femme, j'en fais mon affaire. » En même temps elle commanda à sa trésorière qui l'accompagnait, de faire donner aussi mille pièces d'or à Nouzhatoul-Aouadat, pour lui montrer, de son côté, la joie qu'elle avait de ce qu'elle était encore en vie.

Par ce moyen, Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat, sa chère femme, conservèrent long-temps les bonnes grâces du khalyfe Haroun Arréchyd et de Zobéide son épouse, et acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs besoins pour le reste de leurs jours.

## CCCXVI<sup>e</sup> NUIT.

LA sulthane Chéhérazade, en achevant l'histoire d'Abou Hassan, avait promis au sulthan Chahriar de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertirait pas moins. Dinarzade, sa sœur, ne manqua pas de lui rappeler avant le jour, qu'elle

avait donné sa parole , et que le sulthan lui avait témoigné qu'il était prêt à l'entendre. Aussitôt Chérazade , sans se faire attendre , lui raconta l'histoire qui suit :

## HISTOIRE D'ALADDIN,

### OU LA LAMPE MERVEILLEUSE.

Sire , dans la capitale d'un royaume de la Chine , très-riche et d'une vaste étendue , dont le nom ne me vient pas présentement à la mémoire , il y avait un tailleur nommé Mustafa , sans autre distinction que celle que sa profession lui donnait. Mustafa le tailleur était fort pauvre , et son travail lui produisait à peine de quoi le faire subsister lui , sa femme , et un fils que Dieu leur avait donné.

Le fils , qui se nommait Aladdin (1) , avait été élevé avec beaucoup de négligence , ce qui lui avait fait contracter des inclinations vicieuses. Il était méchant , opiniâtre , désobéissant à son père et à sa mère. Sitôt qu'il fut un peu grand , ses parens ne le purent tenir à la maison ; il sortait dès le matin , et il passait les journées à jouer dans les rues et dans les places publiques , avec de petits vagabonds qui étaient même au-dessous de son âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier , son

(1) Plus correctement A'la-ed-dyn ; ce nom signifie , celui qui élève la religion.

père, qui n'était pas en état de lui en faire apprendre un autre que le sien, le prit dans sa boutique, et commença à lui montrer de quelle manière il devait manier l'aiguille ; mais ni par douceur, ni par crainte d'aucun châtement, il ne fut pas possible au père de fixer l'esprit volage de son fils ; il ne put le contenir, et le forcer à demeurer assidu et attaché au travail, comme il le souhaitait. Sitôt que Mustafa avait le dos tourné, Aladdin s'échappait, et il ne revenait plus de tout le jour. Le père le châta ; mais Aladdin était incorrigible ; et à son grand regret, Mustafa fut obligé de l'abandonner à son libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine ; et le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans son devoir, lui causa une maladie si grave, qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mère d'Aladdin qui vit que son fils n'apprendrait jamais le métier de son père, ferma la boutique, et fit de l'argent de tous les ustensiles de son métier, pour pouvoir subsister, elle et son fils, avec le peu qu'elle gagnait à filer du coton,

Aladdin qui n'était plus retenu par la crainte d'un père, et qui se souciait si peu de sa mère, qu'il avait même la hardiesse de la menacer à la moindre remontrance qu'elle lui faisait, s'abandonna alors au libertinage. Il fréquentait de plus en plus les enfans de son âge, et ne cessait de jouer avec eux avec plus de passion qu'auparavant. Il continua ce train de vie jusqu'à l'âge de quinze ans, sans montrer aucune disposition pour quoi que ce soit, et sans

faire réflexion à ce qu'il pourrait devenir. Il était dans cette situation, lorsqu'un jour qu'il jouait au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds, selon sa coutume, un étranger qui passait par cette place, s'arrêta à le regarder.....

## CCCXVII<sup>e</sup> NUIT.

CET étranger était un magicien insigne, les auteurs qui ont écrit cette histoire, nous le font connaître sous le nom de magicien africain : c'est ainsi que nous l'appellerons, d'autant plus volontiers, qu'il était véritablement d'Afrique, et qu'il n'était arrivé que depuis deux jours.

Soit que le magicien africain, qui se connaissait en physionomie, eût remarqué dans le visage d'Aladdin tout ce qui était absolument nécessaire pour l'exécution de ce qui lui avait fait entreprendre son voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de sa famille, et de ce qu'il était. Quand il fut instruit de tout ce qu'il souhaitait, il s'approcha du jeune homme; et en le tirant à part à quelques pas de ses camarades : « Mon fils, lui demanda-t-il, votre père ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur ? » « Oui, répondit Aladdin; mais il y a long-temps qu'il est mort. »

A ces paroles, le magicien africain se jeta au cou d'Aladdin, l'embrassa et le baisa plusieurs fois les

larmes aux yeux , en poussant des soupirs. Aladdin qui remarqua ses larmes , lui demanda quel sujet il avait de pleurer. « Ah ! mon fils , s'écria le magicien africain , comment pourrais - je m'en empêcher ? Je suis votre oncle ; et votre père était mon bon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage ; et dans le moment où j'arrive ici avec l'espérance de le revoir , et de lui donner la joie de mon retour , vous m'apprenez qu'il est mort ! Je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi de me voir privé de la consolation à laquelle je m'attendais ! Mais ce qui soulage un peu mon affliction , c'est que , autant que je puis m'en souvenir , je reconnais ses traits sur votre visage , et je vois que je ne me suis pas trompé en m'adressant à vous. » Il demanda à Aladdin , en mettant la main à la bourse , où demeurerait sa mère ? Aussitôt Aladdin satisfit à sa demande , et le magicien africain lui donna en même temps une poignée de menue monnaie , en lui disant : « Mon fils , allez trouver votre mère , faites-lui bien mes complimens , et dites-lui que j'irai la voir demain , si le temps me le permet , pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frère a vécu si long-temps , et où il a fini ses jours. »

Dès que le magicien africain eut laissé le neveu qu'il venait de se faire lui-même , Aladdin courut chez sa mère , bien joyeux de l'argent que son oncle venait de lui donner. « Ma mère , lui dit-il en arrivant , je vous prie de me dire si j'ai un oncle. » « Non , mon fils , lui répondit la mère , vous n'avez

point d'oncle du côté de feu votre père ni du mien. »  
« Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme qui se dit mon oncle du côté de mon père, puisqu'il était son frère, à ce qu'il m'a assuré; il s'est même mis à pleurer et à m'embrasser quand je lui ai dit que mon père était mort. Et pour vous prouver que je dis la vérité, ajouta-t-il en lui montrant la monnaie qu'il avait reçue, voilà ce qu'il m'a donné. Il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part, et de vous dire que demain, s'il en a le temps, il viendra vous visiter, pour voir en même temps la maison où mon père a vécu, et où il est mort. »  
« Mon fils, repartit la mère, il est vrai que votre père avait un frère; mais il y a long temps qu'il est mort, et je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eût un autre. » Ils n'en dirent pas davantage sur le magicien africain.

Le lendemain le magicien africain aborda Aladdin une seconde fois, comme il jouait dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfans. Il l'embrassa, comme il avait fait le jour précédent; et en lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit. « Mon fils, portez cela à votre mère, et dites-lui que j'irai la voir ce soir et qu'elle achète de quoi souper, afin que nous mangions ensemble; mais auparavant enseignez-moi où je trouverai la maison. » Il la lui enseigna, et le magicien africain le laissa aller.

Aladdin porta les deux pièces d'or à sa mère; dès qu'il lui eut dit quelle était l'intention de son oncle, elle sortit pour les aller employer, et revint

avec de bonnes provisions ; comme elle était dépourvue d'une bonne partie de la vaisselle dont elle avait besoin , elle alla en emprunter chez ses voisins. Elle employa toute la journée à préparer le souper ; et sur le soir , dès que tout fut prêt , elle dit à Aladdin : « Mon fils , votre oncle ne sait peut-être pas où est notre maison ; allez au-devant de lui et l'amenez , si vous le voyez. »

Quoiqu'Aladdin eût enseigné la maison au magicien africain , il était prêt néanmoins à sortir quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit , et il reconnut le magicien africain , qui entra chargé de bouteilles de vin et de plusieurs sortes de fruits qu'il apportait pour le souper.

Après que le magicien africain eut mis ce qu'il apportait entre les mains d'Aladdin , il salua sa mère et il la pria de lui montrer la place où son frère Mustafa avait coutume de s'asseoir sur le sofa. Elle la lui montra ; aussitôt il se prosterna , et il baisa cette place plusieurs fois les larmes aux yeux , en s'écriant : « Mon pauvre frère , que je suis malheureux de n'être pas arrivé assez à temps pour vous embrasser encore une fois avant votre mort ! » Quoique la mère d'Aladdin l'en priât , jamais il ne voulut s'asseoir à la même place : « Non , dit-il , je m'en garderai bien ; mais souffrez que je me mette ici vis-à-vis , afin que si je suis privé de la satisfaction de l'y voir en personne , comme père d'une famille qui m'est chère , je puisse au moins l'y regarder comme s'il était présent. » La mère d'Aladdin ne le

pressa pas davantage, et elle lui laissa prendre la place qu'il voulut.

Quand le magicien africain se fut assis, il commença à s'entretenir avec la mère d'Aladdin : « Ma bonne sœur, lui disait-il, ne vous étonnez point de ne m'avoir pas vu tout le temps que vous avez été mariée avec mon frère Mustafa d'heureuse mémoire ; il y a quarante ans que je suis sorti de ce pays, qui est le mien aussi-bien que celui de feu mon frère. Depuis ce temps-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Égypte, et séjourné dans les plus belles villes de ce pays-là, je passai en Afrique, où j'ai fait un plus long séjour. A la fin, comme il est naturel à l'homme, quelque'éloigné qu'il soit du lieu de sa naissance, de n'en perdre jamais la mémoire, non plus que de ses parens et de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un désir si pressant de revoir le mien et de venir embrasser mon cher frère, pendant que je me sentais encore assez de force et de courage pour entreprendre un si long voyage, que j'ai fait aussitôt mes préparatifs, pour me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du temps que j'y ai mis, de tous les obstacles que j'ai rencontrés, et de toutes les fatigues que j'ai souffertes pour arriver jusqu'ici ; je vous dirai seulement que rien ne m'a mortifié et affligé davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai appris la mort d'un frère que j'avais toujours aimé, et que j'aimais d'une amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué plusieurs de ses traits dans

le visage de mon neveu votre fils , et c'est ce qui me l'a fait distinguer parmi tous les autres enfans avec lesquels il était. Il a pu vous dire de quelle manière j'ai reçu la triste nouvelle que mon frère n'était plus au monde; mais il faut louer Dieu de toutes choses ! Je me console de le retrouver dans un fils qui en conserve les traits les plus remarquables. »

Le magicien africain , qui s'aperçut que la mère d'Aladdin s'attendrissait sur le souvenir de son mari , qui renouvelait sa douleur , changea de discours ; et en se retournant du côté d'Aladdin , il lui demanda son nom. « Je m'appelle Aladdin , lui dit-il. » « Eh bien , Aladdin , reprit le magicien , à quoi vous occupez-vous ? Savez-vous quelque métier ? »

A cette demande , Aladdin baissa les yeux , et fut déconcerté ; mais sa mère , en prenant la parole : « Aladdin , dit-elle , est un fainéant. Son père a fait tout son possible , pendant qu'il vivait , pour lui apprendre son métier , il n'a pas pu en venir à bout : depuis qu'il est mort , nonobstant tout ce que j'ai pu lui dire , et ce que je lui répète chaque jour , il ne fait autre métier que celui de vagabond , il passe tout son temps à jouer avec les enfans , comme vous l'avez vu , sans considérer qu'il n'est plus enfant lui-même ; et si vous ne lui en faites honte , et s'il n'en profite pas , je désespère que jamais il puisse rien valoir. Il sait que son père n'a laissé aucun bien ; et il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour , comme je fais , j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi , je suis réso-

lue à lui fermer la porte un de ces jours, et à l'envoyer en chercher ailleurs.»

Après que la mère d'Aladdin eut ainsi parlé, en fondant en larmes, le magicien africain dit à Aladdin : « Cela n'est pas bien, mon neveu, il faut songer à vous aider vous-même, et à gagner votre vie. Il y a des métiers de plusieurs sortes ; voyez s'il n'y en a pas quelqu'un pour lequel vous ayez inclination plutôt que pour un autre. Peut-être que celui de votre père vous déplaît, et que vous vous accommoderiez mieux d'un autre : ne dissimulez point ici vos sentimens, je ne cherche qu'à vous aider. » Comme il vit qu'Aladdin ne répondait rien : « Si vous avez de la répugnance pour apprendre un métier, continua-t-il, et que vous vouliez être honnête homme, je vous donnerai une boutique garnie de riches étoffes et de toiles fines ; vous vous mettrez en état de les vendre ; de l'argent que vous en ferez vous achèterez d'autres marchandises, et de cette manière vous vivrez honorablement. Consultez-vous vous-même, et dites-moi franchement ce que vous pensez ; vous me trouverez toujours prêt à tenir ma promesse. »

Cette offre flatta fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaisait d'autant plus, qu'il s'était aperçu que les boutiques du genre de celle qu'on lui proposait, étaient propres et fréquentées, et que les marchands étaient bien habillés et fort considérés. Il dit au magicien africain, qu'il regardait comme son oncle, que son penchant était plutôt de ce côté-là

que d'aucun autre, et qu'il lui serait obligé toute sa vie du bien qu'il voulait lui faire. « Puisque cette profession vous plaît, reprit le magicien africain, je vous menerai demain avec moi, et je vous ferai habiller proprement et richement comme doit l'être un des plus gros marchands de cette ville; et après demain nous songerons à vous former une boutique comme je l'entends. »

La mère d'Aladdin, qui n'avait pas cru jusqu'alors que le magicien africain fût frère de son mari, n'en douta nullement après tout le bien qu'il promettait de faire à son fils. Elle le remercia de ses bonnes intentions; et, après avoir exhorté Aladdin à se rendre digne de tous les biens que son oncle lui faisait espérer, elle servit le souper. La conversation roula sur le même sujet pendant tout le repas, et jusqu'à ce que le magicien, qui vit que la nuit était avancée, prit congé de la mère et du fils, et se retira.

Le lendemain matin, le magicien africain ne manqua pas de revenir chez la veuve de Mustafa comme il l'avait promis. Il prit Aladdin avec lui, et il le mena chez un gros marchand qui ne vendait que des habits tout faits, de toutes sortes de belles étoffes, pour les différens âges et conditions. Il s'en fit montrer de convenables à la grandeur d'Aladdin; et après avoir mis à part tous ceux qui lui plaisaient davantage, et rejeté les autres qui n'étaient pas aussi beaux qu'il les voulait, il dit à Aladdin: « Mon neveu, choisissez dans tous ces habits celui que vous

aimez le mieux. » Aladdin, charmé des libéralités de son nouvel oncle, en choisit un ; le magicien l'acheta, avec tout ce qui devait l'accompagner, et paya le tout sans marchander.

## CCCXVIII<sup>e</sup> NUIT.

LORSQU'ALADDIN se vit ainsi habillé magnifiquement depuis les pieds jusqu'à la tête, il fit à son oncle tous les rémercîmens imaginables ; et le magicien lui promit encore de ne le point abandonner, et de l'avoir toujours avec lui. En effet, il le mena dans les lieux les plus fréquentés de la ville, particulièrement dans ceux où étaient les boutiques des riches marchands ; et quand il fut dans la rue où étaient les boutiques des plus belles étoffes et des toiles fines, il dit à Aladdin : « Comme vous serez bientôt marchand de même que ceux que vous voyez, il est bon que vous les fréquentiez, et qu'ils vous connaissent. » Il lui fit voir aussi les mosquées les plus belles et les plus grandes, le conduisit dans les khans où logeaient les marchands étrangers, et dans tous les endroits du palais du sulthan où il était libre d'entrer. Enfin, après avoir parcouru ensemble tous les beaux endroits de la ville, ils arrivèrent dans le khan où le magicien avait pris un appartement. Il s'y trouva quelques marchands avec lesquels il avait commencé à faire connaissance depuis son ar-

rivée, et qu'il avait rassemblés exprès pour les bien régaler, et leur faire faire en même temps la connaissance de son prétendu neveu.

Le régal ne finit que sur le soir. Aladdin voulut prendre congé de son oncle pour s'en retourner; mais le magicien africain ne voulut pas le laisser aller seul, et le reconduisit lui-même chez sa mère. Dès qu'elle eut aperçu son fils si bien habillé, elle fut transportée de joie; et elle ne cessait de donner mille bénédictions au magicien qui avait fait une si grande dépense pour son enfant. « Généreux parent, lui dit-elle, je ne sais comment vous remercier de votre libéralité. Je sais que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, et qu'il en serait tout à fait indigne; s'il n'en était reconnaissant, et s'il négligeait de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établissement si distingué. En mon particulier, ajouta-t-elle, je vous en remercie encore de toute mon ame, et je vous souhaite une vie assez longue, pour être témoin de la reconnaissance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner qu'en se gouvernant selon vos bons conseils. »

« Aladdin, reprit le magicien africain, est un bon enfant, il m'écoute assez, et je crois que nous en ferons quelque chose de bon. Je suis fâché de ne pouvoir exécuter demain ce que je lui ai promis. C'est jour de vendredi (1), les boutiques seront fer-

(1) Il est inutile sans doute de faire observer ici que jamais l'islamisme n'a été la religion de la Chine.

mées, et l'on ne peut songer à en louer une et à la garnir, pendant que les marchands ne penseront qu'à se divertir. Ainsi, nous remettrons l'affaire à samedi; mais je viendrai demain le prendre, et je le menerai promener dans les jardins, où le beau monde a coutume de se trouver. Il n'a peut-être encore rien vu des divertissemens qu'on y prend. Il n'a été jusqu'à présent qu'avec des enfans, il faut qu'il voie des hommes.» Le magicien africain prit enfin congé de la mère et du fils, et se retira. Aladdin cependant qui était déjà dans une grande joie de se voir si bien habillé, se fit encore un plaisir par avance de la promenade des jardins des environs de la ville. En effet, jamais il n'était sorti hors des portes, et jamais il n'avait vu les environs, qui étaient d'une grande beauté.

Aladdin se leva et s'habilla le lendemain de grand matin, pour être prêt à partir quand son oncle viendrait le prendre. Après avoir attendu long-temps, à ce qu'il lui semblait, l'impatience lui fit ouvrir la porte, et se tenir sur le pas, pour voir s'il ne le verrait point. Dès qu'il l'aperçut, il en avertit sa mère; et en prenant congé d'elle, il ferma la porte, et courut à lui pour le joindre.

Le magicien africain fit beaucoup de caresses à Aladdin, quand il le vit. « Allons, mon cher enfant, lui dit-il d'un air riant, je veux vous faire voir aujourd'hui de belles choses.» Il le mena par une porte qui conduisait à de grandes et belles maisons, ou plutôt à des palais magnifiques qui avaient chacun

de très-beaux jardins dont les entrées étaient libres. A chaque palais qu'ils rencontraient, il demandait à Aladdin s'il le trouvait beau; et Aladdin, en le prévenant, quand un autre se présentait : « Mon oncle, disait-il, en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. » Cependant, ils avançaient toujours plus avant dans la campagne; et le rusé magicien qui avait envie d'aller plus loin pour exécuter le dessein qu'il avait dans la tête, prit occasion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'assit près d'un grand bassin, qui recevait une eau limpide par un muffle de lion de bronze, et feignit d'être las, afin de faire reposer Aladdin. « Mon neveu, lui dit-il, vous devez être fatigué aussi bien que moi; reposons-nous ici pour reprendre des forces; nous aurons plus de courage à poursuivre notre promenade. »

Quand ils furent assis, le magicien africain tira d'un linge attaché à sa ceinture, des gâteaux et plusieurs sortes de fruits dont il avait fait provision, et il l'étendit sur le bord du bassin. Il partagea un gâteau entre lui et Aladdin; et à l'égard des fruits, il lui laissa la liberté de choisir ceux qui étaient le plus à son goût. Pendant ce petit repas, il exhorta son prétendu neveu à se détacher de la fréquentation des enfans, à s'approcher plutôt des hommes sages et prudents, à les écouter et à profiter de leurs entretiens. « Bientôt, lui disait-il, vous serez homme comme eux, et vous ne pouvez vous accoutumer de trop bonne heure à dire de bonnes choses à leur

exemple.» Quand ils eurent achevé ce petit repas, ils se levèrent, et ils poursuivirent leur chemin au travers des jardins, qui n'étaient séparés les uns des autres que par de petits fossés qui en marquaient les limites, mais qui n'en empêchaient pas la communication. La bonne foi faisait que les citoyens de cette capitale n'apportaient pas plus de précaution pour s'empêcher les uns les autres de se nuire. Insensiblement le magicien africain mena Aladdin assez loin au-delà des jardins, et le fit traverser des campagnes qui le conduisirent jusqu'à assez près des montagnes.

Aladdin, qui de sa vie n'avait fait tant de chemin, se sentit très-fatigué d'une si longue marche. « Mon oncle, dit-il au magicien africain, où allons-nous ? Nous avons laissé les jardins bien loin derrière nous et je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons plus, je ne sais si j'aurai assez de force pour retourner jusqu'à la ville. » « Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle, je veux vous faire voir un autre jardin qui surpasse tous ceux que vous venez de voir ; il n'est pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas ; et quand nous y serons arrivés, vous me direz vous-même si vous ne seriez pas fâché de ne l'avoir pas vu, après vous en être approché de si près. » Aladdin se laissa persuader, et le magicien le mena encore fort loin, en l'entretenant de différentes histoires amusantes, pour lui rendre le chemin moins ennuyeux, et la fatigue plus supportable.

Ils arrivèrent enfin entre deux montagnes d'une hauteur médiocre et à peu près égales, séparées par

un vallon de très-peu de largeur. C'était là cet endroit remarquable où le magicien africain avait voulu amener Aladdin pour l'exécution d'un grand dessein qui l'avait fait venir de l'extrémité de l'Afrique jusqu'à la Chine. « Nous n'allons pas plus loin, dit-il à Aladdin : je veux vous faire voir ici des choses extraordinaires et inconnues à tous les mortels ; et quand vous les aurez vues, vous me remercierez de vous avoir rendu témoin de tant de merveilles que personne n'aura vues que vous ! Pendant que je vais battre le fusil, amassez de toutes les broussailles que vous voyez, celles qui seront les plus sèches, afin d'allumer du feu. »

Il y avait une si grande quantité de ces broussailles, qu'Aladdin en eut bientôt fait un amas plus que suffisant, pendant que le magicien allumait l'allumette. Il y mit le feu ; et dans le moment que les broussailles s'enflammèrent, le magicien africain y jeta un parfum qu'il avait tout prêt. Il s'éleva une fumée fort épaisse, qu'il détourna de côté et d'autre en prononçant des paroles magiques auxquelles Aladdin ne comprit rien.....

## CCCXIX<sup>e</sup> NUIT.

DANS le même moment, la terre trembla un peu, et s'ouvrit en cet endroit devant le magicien et Aladdin, et fit voir à découvert une pierre d'en-

viron un pied et demi en quarré, et de près d'un pied de profondeur, posée horizontalement, avec un anneau de bronze scellé dans le milieu. Aladdin effrayé de tout ce qui se passait à ses yeux, eut peur, et il voulut prendre la fuite. Mais il était nécessaire à ce mystère, et le magicien le retint et le gronda fort, en lui donnant un soufflet si fortement appliqué, qu'il le jeta par terre, et que peu s'en fallut qu'il ne lui enfonçât les dents de devant dans la bouche, qui fut tout ensanglantée. Le pauvre Aladdin tout tremblant, et les larmes aux yeux : « Mon oncle, s'écria-t-il en pleurant, qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que vous me frappiez si rudement ? » « J'ai mes raisons pour le faire, lui répondit le magicien. Je suis votre oncle, qui vous tient présentement lieu de père, et vous ne devez pas me répliquer. Mais, mon enfant, ajouta-t-il en se radoucissant, ne craignez rien : je vous demande seulement que vous m'obéissiez exactement, si vous voulez bien profiter et vous rendre digne des grands avantages que je veux vous faire. » Ces belles promesses du magicien calmèrent un peu la crainte et le ressentiment d'Aladdin; et lorsque le magicien le vit entièrement rassuré : « Vous avez vu, continua-t-il, ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum et des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc présentement que sous cette pierre que vous voyez, il y a un trésor caché qui vous est destiné, et qui doit vous rendre un jour plus riche que les plus grands rois du monde. Cela est si vrai, qu'il n'y a personne au monde que vous à qui il soit permis

de toucher cette pierre, et de la lever pour y entrer : il m'est même défendu d'y toucher, et de mettre le pied dans le trésor quand il sera ouvert. Pour cela il faut que vous exécutiez de point en point ce que je vous dirai, sans y manquer : la chose est d'une grande importance et pour vous et pour moi.»

Aladdin, toujours dans l'étonnement de ce qu'il voyait et de tout ce qu'il venait d'entendre dire au magicien, de ce trésor qui devait le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'était passé. « Hé bien, mon oncle, dit-il au magicien en se levant, de quoi s'agit-il ? Commandez, je suis tout prêt à obéir. » « Je suis ravi, mon enfant, lui dit le magicien africain en l'embrassant, que vous ayez pris ce parti ; venez, approchez-vous, prenez cet anneau, et levez la pierre. » « Mais, mon oncle, reprit Aladdin, je ne suis pas assez fort pour la lever ; il faut donc que vous m'aidiez. » « Non, repartit le magicien africain, vous n'avez pas besoin de mon aide, et nous ne ferions rien vous et moi si je vous aidais : il faut que vous la levez vous seul. Prononcez seulement le nom de votre père et de votre grand-père, en tenant l'anneau, et levez : vous verrez qu'elle viendra à vous sans peine. » Aladdin fit comme le magicien lui avait dit : il leva la pierre avec facilité, et il la posa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, il vit un caveau de trois à quatre pieds de profondeur, avec une petite porte et des degrés pour descendre plus bas. « Mon fils, dit alors le magicien africain à Aladdin, observez exactement tout ce que je vais vous dire. Descendez

dans ce caveau ; quand vous serez en bas des degrés que vous voyez , vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté et partagé en trois grandes salles contiguës. Dans chacune vous verrez à droite et à gauche quatre vases de bronze grands comme des cuves , pleins d'or et d'argent ; mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant d'entrer dans la première salle , levez votre robe , et serrez-la bien autour de vous. Quand vous y serez entré , passez à la seconde sans vous arrêter , et de là à la troisième aussi sans vous arrêter. Sur toutes choses , gardez-vous bien d'approcher des murs , et d'y toucher même avec votre robe ; car , si vous y touchiez , vous mourriez sur-le-champ. C'est pour cela que je vous ai dit de la tenir serrée autour de vous. Au bout de la troisième salle , il y a une porte qui vous donnera entrée dans un jardin planté de beaux arbres , tous chargés de fruits ; marchez tout droit , et traversez ce jardin par un chemin qui vous mènera à un escalier de cinquante marches pour monter sur une terrasse. Quand vous serez sur la terrasse , vous verrez devant vous une niche , et dans la niche une lampe allumée ; prenez la lampe , éteignez-la ; et quand vous aurez jeté la mèche et versé la liqueur , mettez-la dans votre sein , et apportez-la-moi. Ne craignez-pas de gâter votre habit : la liqueur n'est pas de l'huile , et la lampe sera sèche dès qu'il n'y en aura plus. Si les fruits du jardin vous font envie , vous pouvez en cueillir autant que vous en voudrez ; cela ne vous est pas défendu. »

En achevant ces paroles , le magicien africain tira un anneau qu'il avait au doigt , et il le mit à l'un des doigts d'Aladdin , en lui disant que c'était un préservatif contre tout ce qui pourrait lui arriver de mal , s'il observait bien tout ce qu'il venait de lui prescrire. « Allez , mon enfant , lui dit-il après cette instruction , descendez hardiment , nous allons être riches l'un et l'autre pour toute notre vie. »

### CCCXX° NUIT.

ALADDIN sauta légèrement dans le caveau , et il descendit jusqu'au bas des degrés : il trouva les trois salles dont le magicien africain lui avait fait la description. Il passa au travers avec d'autant plus de précaution , qu'il appréhendait de mourir s'il manquait à observer soigneusement ce qui lui avait été prescrit. Il traversa le jardin sans s'arrêter , monta sur la terrasse , prit la lampe allumée dans la niche , jeta la mèche et la liqueur ; et en la voyant sans humidité comme le magicien le lui avait dit , il la mit dans son sein ; il descendit de la terrasse , et il s'arrêta dans le jardin pour en considérer les fruits qu'il n'avait vus qu'en passant. Les arbres de ce jardin étaient tous chargés de fruits extraordinaires. Chaque arbre en portait de différentes couleurs : il y en avait de blancs , de luisans et transparens comme le cristal , de rouges , les uns plus chargés , les autres

moins ; de verts , de bleus , de violets , jaunâtres , et de plusieurs autres sortes de couleurs. Les blancs étaient des perles ; les luisans et transparens , des diamans ; les rouges les plus foncés , des rubis ; les autres moins foncés , des rubis balais ; les verts , des émeraudes ; les bleus , des turquoises ; les violets , des améthystes ; ceux qui tiraient sur le jaune , des saphirs ; et ainsi des autres. Ces fruits étaient tous d'une grosseur et d'une perfection au-dessus de tout ce qu'on avait encore vu dans le monde. Aladdin qui n'en connaissait ni le mérite ni la valeur , ne fut pas touché de la vue de ces fruits qui n'étaient pas de son goût , comme l'eussent été des figues , des raisins , et les autres fruits excellens qui sont communs dans la Chine. Il n'était pas encore dans un âge à en connaître le prix ; il s'imagina que tous ces fruits n'étaient que du verre coloré , et qu'ils ne valaient pas davantage. Néanmoins la diversité de tant de belles couleurs , la beauté et la grosseur extraordinaire de chaque fruit , lui donnèrent envie d'en cueillir. Il en prit plusieurs de chaque couleur , et il en emplit ses deux poches , et deux bourses toutes neuves que le magicien lui avait achetées avec l'habit dont il lui avait fait présent , afin qu'il n'eût rien que de neuf ; et comme les deux bourses ne pouvaient tenir dans ses poches qui étaient déjà pleines , il les attacha de chaque côté à sa ceinture ; il en enveloppa même dans les plis de sa ceinture , qui était d'une étoffe de soie ample , et il les accommoda de manière qu'ils ne pouvaient pas tomber ;

il n'oublia pas aussi d'en fourrer dans son sein, entre sa robe et sa chemise.

Aladdin chargé de tant de richesses, dont il ne connaissait pas la valeur, reprit en diligence le chemin des trois salles, pour ne pas faire attendre trop long-temps le magicien africain; et après avoir passé à travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il était descendu, et se présenta à l'entrée du caveau où le magicien africain l'attendait avec impatience. Aussitôt qu'Aladdin l'aperçut : « Mon oncle, lui dit-il, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter. » Le magicien africain lui dit : « Mon fils, donnez-moi la lampe auparavant, elle pourrait vous embarrasser. » « Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embarrasse pas; je vous la donnerai dès que je serai monté. » Le magicien africain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mît la lampe entre les mains avant de le tirer du caveau; et Aladdin qui avait embarrassé cette lampe avec tous ces fruits dont il s'était garni de tout côté, refusa absolument de la donner, qu'il ne fût dehors. Alors le magicien africain au désespoir de la résistance de ce jeune homme, entra dans une fureur épouvantable : il jeta un peu de son parfum sur le feu qu'il avait eu soin d'entretenir; et à peine eut-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre qui servait à fermer l'entrée du caveau, se remit d'elle-même à sa place, avec la terre par-dessus, dans l'état où elle était à l'arrivée du magicien africain et d'Aladdin.

CCCXXI<sup>e</sup> NUIT.

IL est certain que le magicien africain n'était pas frère de Mustafa le tailleur , comme il s'en était vanté , ni l'oncle d'Aladdin. Il était véritablement né en Afrique , et comme l'Afrique est un pays où l'on est plus entêté de la magie que partout ailleurs ; il s'y était appliqué dès sa jeunesse ; et après s'être occupé pendant plus de quarante années d'enchantemens , d'opérations de géomance , de fumigations et de lectures de livres de magie , il était enfin parvenu à découvrir qu'il y avait dans le monde une lampe merveilleuse , dont la possession le rendrait plus puissant qu'aucun monarque de l'univers , s'il pouvait en devenir le possesseur. Par une dernière opération de géomance , il avait connu que cette lampe était dans un endroit souterrain au milieu de la Chine , aux lieux et avec toutes les circonstances que nous venons de voir. Bien persuadé de la vérité de cette découverte , il était parti de l'extrémité de l'Afrique ; et , après un voyage long et pénible , il était arrivé à la ville qui était voisine du trésor ; mais , quoique la lampe fût certainement dans le lieu dont il avait connaissance , il ne lui était pas permis de l'enlever lui-même , ni d'entrer en personne dans le souterrain où elle était. Il fallait qu'un autre y descendît , l'allât prendre , et la lui mît entre les mains. C'est pour-

quoi il s'était adressé à Aladdin qui lui avait paru un jeune enfant sans conséquence , et très-propre à lui rendre le service qu'il attendait de lui , bien résolu , dès qu'il aurait la lampe dans ses mains , de faire la dernière fumigation dont nous avons parlé , de prononcer les deux paroles magiques qui devaient faire l'effet que nous avons vu , et sacrifier le pauvre Aladdin à son avarice et à sa méchanceté , afin de n'en avoir pas de témoin. Le soufflet donné à Aladdin , et l'autorité qu'il avait prise sur lui , n'avaient pour but que de l'accoutumer à le craindre et à lui obéir exactement, afin que, lorsqu'il lui demanderait cette fameuse lampe magique , il la lui donnât aussitôt ; mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'était proposé. Enfin, il n'usa de sa méchanceté avec tant de précipitation , pour perdre le pauvre Aladdin , que parce qu'il craignit que s'il contestait plus long-temps avec lui , quelqu'un ne vînt à les entendre , et ne rendît public ce qu'il voulait tenir très-caché.

Quand le magicien africain vit ses grandes et belles espérances évanouies pour jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique ; c'est ce qu'il fit dès le même jour. Il prit sa route par des détours, pour ne pas rentrer dans la ville d'où il était sorti avec Aladdin. Il avait à craindre en effet d'être observé par plusieurs personnes qui pouvaient l'avoir vu se promener avec cet enfant , et le voir revenir sans lui.

Selon toutes les apparences , on ne devait plus en-

tendre parler d'Aladdin ; mais celui-là même qui avait cru le perdre pour jamais , n'avait pas fait attention qu'il lui avait mis au doigt un anneau qui pouvait servir à le sauver. En effet , ce fut cet anneau qui fut cause du salut du jeune homme , qui n'en savait nullement la vertu ; et il est étonnant que cette perte , jointe à celle de la lampe , n'ait pas jeté ce magicien dans le dernier désespoir. Mais les magiciens sont si accoutumés aux disgraces et aux évènements contraires à leurs souhaits , qu'ils ne cessent tant qu'ils vivent , de se repaître de fumée , de chimères et de visions.

Aladdin qui ne s'attendait pas à la méchanceté de son faux oncle , après les caresses et le bien qu'il lui avait fait , fut dans un étonnement qu'il est plus aisé d'imaginer que de décrire. Quand il se vit enterré tout vif , il appela mille fois son oncle , en criant qu'il était prêt à lui donner la lampe ; mais ses cris étaient inutiles , et il n'y avait pas moyen d'être entendu ; ainsi il demeura dans les ténèbres et dans l'obscurité. Enfin , après avoir séché ses larmes , il descendit jusqu'au bas de l'escalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin où il avait déjà passé ; mais le mur qui s'était ouvert d'abord , s'était refermé et rejoint par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui à droite et à gauche par plusieurs fois , et il ne trouve plus de porte : il redouble ses cris et ses pleurs , et il s'assoit sur les degrés du caveau , sans espoir de revoir jamais la lumière , et avec la triste certitude d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état, sans manger et sans boire : le troisième jour enfin, en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant ; et avec une résignation entière à la volonté de Dieu, il s'écria :

« IL N'Y A DE FORCE ET DE PUISSANCE QU'EN DIEU, LE TRÈS-HAUT, LE TRÈS-GRAND ! »

## CCCXXII<sup>e</sup> NUIT.

DANS cette action, il frotta, sans y penser, l'anneau que le magicien africain lui avait mis au doigt, et dont il ne connaissait pas encore la vertu. Aussitôt un génie d'une figure énorme et d'un regard épouvantable s'éleva devant lui comme de dessous la terre, jusqu'à ce qu'il atteignit de la tête à la voûte, et dit à Aladdin ces paroles :

« QUE VEUX-TU ? ME VOICI PRÊT A T'OBEÏR COMME TON ESCLAVE, ET L'ESCLAVE DE TOUS CEUX QUI ONT L'ANNEAU AU DOIGT, MOI ET LES AUTRES ESCLAVES DE L'ANNEAU. »

En tout autre temps et en toute autre occasion, Aladdin qui n'était pas accoutumé à de pareilles visions, eût pu être saisi de frayeur, et perdre la parole à la vue d'une figure si extraordinaire ; mais occupé uniquement du danger présent où il était, il répondit sans hésiter : « Qui que tu sois, fais-moi sortir de ce lieu, si tu en as le pouvoir. » A peine

eut-il prononcé ces paroles , que la terre s'ouvrit , et qu'il se trouva hors du caveau , et justement à l'endroit où le magicien l'avait amené.

On ne trouvera pas étrange qu'Aladdin , qui était demeuré si long-temps dans les ténèbres les plus épaisses , ait eu d'abord de la peine à soutenir le grand jour ; il y accoutuma ses yeux peu à peu ; et en regardant autour de lui , il fut fort surpris de ne pas voir d'ouverture sur la terre. Il ne put comprendre de quelle manière il se trouvait si subitement hors de ses entrailles ; il n'y eut que la place où les broussailles avaient été allumées , qui lui fit reconnaître à peu près où était le caveau. Ensuite en se tournant du côté de la ville , il l'aperçut au milieu des jardins qui l'environnaient ; il reconnut le chemin par où le magicien africain l'avait amené. Il le reprit en rendant grâces à Dieu de se revoir une autrefois au monde après avoir désespéré d'y revenir jamais. Il arriva jusqu'à la ville , et se traîna chez lui avec bien de la peine. En entrant chez sa mère , la joie de la revoir , jointe à la faiblesse dans laquelle il était de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours , lui causèrent un évanouissement qui dura quelque temps. Sa mère qui l'avait déjà pleuré , le croyant perdu ou mort , en le voyant en cet état , n'oublia aucun de ses soins pour le faire revenir. Il revint enfin de son évanouissement ; et les premières paroles qu'il prononça , furent celles-ci : « Ma mère , avant toute chose , je vous prie de me donner à manger ; il y a trois jours que je n'ai pris quoi que ce soit. » Sa mère lui apporta ce qu'elle

avait , et en le mettant devant lui : « Mon fils , lui dit-elle , ne vous pressez pas ; cela est dangereux ; mangez peu à peu et à votre aise , et ménagez-vous dans le grand besoin que vous en avez. Je ne veux pas même que vous me parliez ; vous aurez assez de temps pour me raconter ce qui vous est arrivé , quand vous serez bien rétabli. Je suis toute consolée de vous revoir , après l'affliction où je me suis trouvée depuis vendredi , et toutes les peines que je me suis données pour apprendre ce que vous étiez devenu , dès que j'eus vu qu'il était nuit , et que vous n'étiez pas revenu à la maison. »

Aladdin suivit le conseil de sa mère , il mangea tranquillement et peu à peu , et il but à proportion. Quand il eut achevé : « Ma mère , dit-il , j'aurais de grandes plaintes à vous faire sur ce que vous m'avez abandonné avec tant de facilité à la discrétion d'un homme qui avait le dessein de me perdre , et qui tient , à l'heure que je vous parle , ma mort si certaine , qu'il ne doute pas , ou que je ne suis plus en vie , ou que je ne doive la perdre au premier jour ; mais vous avez cru qu'il était mon oncle , et je l'ai cru comme vous. Eh ! pouvions-nous avoir d'autre pensée sur un homme qui m'accablait de caresses et de biens , et qui me faisait tant de promesses avantageuses ? Sachez , ma mère , que ce n'est qu'un traître , un méchant , un fourbe ! Il ne m'a fait tant de bien et tant de promesses , qu'afin d'arriver au but qu'il s'était proposé de me perdre , comme je l'ai dit , sans que ni vous ni moi nous puissions en deviner

la cause. De mon côté, je puis assurer que je ne lui ai donné aucun sujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-même par le récit fidèle que vous allez entendre de tout ce qui s'est passé depuis que je me suis séparé de vous, jusqu'à l'exécution de son pernicieux dessein. »

Aladdin commença à raconter à sa mère tout ce qui lui était arrivé avec le magicien, depuis le vendredi qu'il était venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais et les jardins qui étaient hors de la ville; ce qui lui arriva dans le chemin, jusqu'à l'endroit où se devait opérer le grand prodige du magicien; il lui dit comment avec un parfum jeté dans le feu et quelques paroles magiques, la terre s'était ouverte en un instant, et avait laissé voir l'entrée d'un caveau qui conduisait à un trésor inestimable. Il n'oublia pas le soufflet qu'il avait reçu du magicien, et de quelle manière, après s'être un peu radouci, ce fourbe l'avait engagé par de grandes promesses, et en lui mettant son anneau au doigt, à descendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonstance de tout ce qu'il avait vu en passant et en repassant dans les trois salles, dans le jardin et sur la terrasse où il avait pris la lampe merveilleuse, qu'il montra aussi bien que les fruits transparens et de différentes couleurs qu'il avait cueillis dans le jardin en s'en retournant. Il y joignit deux bourses pleines qu'il donna à sa mère, et dont elle fit peu de cas. Ces fruits étaient cependant des pierres précieuses. L'éclat, brillant comme le soleil, qu'ils rendaient à

la faveur d'une lampe qui éclairait la chambre, devait faire juger de leur grand prix ; mais la mère d'Aladdin n'avait pas sur cela plus de connaissances que son fils. Elle avait été élevée dans une condition très-médiocre, et son mari n'avait pas eu assez de biens pour lui donner de ces sortes de pierreries. D'ailleurs, elle n'en avait jamais vu à aucune de ses parentes ni de ses voisines. Ainsi, il ne faut pas s'étonner si elle ne les regarda que comme des choses de peu de valeur, et bonnes tout au plus à récréer la vue par la variété de leurs couleurs ; ce qui fit qu'Aladdin les mit derrière un des coussins du sofa sur lequel il était assis. Il acheva le récit de son aventure, en lui disant, que quand il fut revenu, et qu'il se fût présenté à l'entrée du caveau, prêt à en sortir, sur le refus qu'il avait fait au magicien de lui donner la lampe qu'il voulait avoir, l'entrée du caveau s'était refermée en un instant, par la force du parfum que le magicien avait jeté sur le feu qu'il n'avait pas laissé éteindre, et des paroles qu'il avait prononcées. Mais il n'en put dire davantage sans verser des larmes, en lui représentant l'état malheureux où il s'était trouvé lorsqu'il s'était vu enterré tout vivant dans le fatal caveau, jusqu'au moment où il en était sorti, et où, pour ainsi dire, il était revenu au monde par l'attouchement de son anneau, dont il ne connaissait pas encore la vertu. Quand il eut fini ce récit : « Il n'est pas nécessaire de vous en dire davantage, dit-il à sa mère, le reste vous est connu. Voilà quelle a été mon aventure, et quel est

le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vu. »

La mère d'Aladdin eut la patience d'entendre, sans l'interrompre, ce récit merveilleux et surprenant, et en même temps si affligeant pour une mère qui aimait son fils tendrement, malgré ses défauts. Néanmoins, dans les endroits les plus touchans, et qui montraient davantage la perfidie du magicien africain, elle ne put contenir son indignation; mais dès qu'Aladdin eut achevé, elle se déchaîna en mille injures contre cet imposteur : elle l'appela traître, perfide, barbare, assassin, trompeur, magicien, ennemi et destructeur du genre humain. « Oui, mon fils, ajouta-t-elle, c'est un magicien, et les magiciens sont des pestes publiques : ils ont commerce avec les démons par leurs enchantemens et par leurs sorcelleries. Béni soit Dieu, qui n'a pas voulu que sa méchanceté insigne eût son entier effet contre vous ! Vous devez bien le remercier de la grace qu'il vous a faite ! Votre mort était inévitable, si vous ne vous fussiez souvenu de lui, et si vous n'eussiez imploré son secours. » Elle dit encore beaucoup de choses, en rappelant toujours la trahison que le magicien avait faite à son fils ; mais en parlant, elle s'aperçut qu'Aladdin, qui n'avait pas dormi depuis trois jours, avait besoin de repos. Elle le fit coucher ; et peu de temps après elle se coucha aussi.

CCCXXIII<sup>e</sup> NUIT.

ALADDIN, qui n'avait pris aucun repos dans le lieu souterrain où il avait été enseveli, dormit toute la nuit d'un profond sommeil, et ne se réveilla le lendemain que fort tard. Il se leva; et la première chose qu'il dit à sa mère, ce fut qu'il avait besoin de manger, et qu'elle ne pouvait lui faire un plus grand plaisir que de lui donner à déjeuner. » Hélas, mon fils, lui répondit-elle, je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner, vous mangeâtes hier au soir le peu de provisions qu'il y avait dans la maison; mais donnez-vous un peu de patience, je ne serai pas long-temps à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail; je vais le vendre, afin de vous acheter du pain et quelque chose pour notre dîner. » « Ma mère, reprit Aladdin, réservez votre fil de coton pour une autre fois, et donnez-moi la lampe que j'apportai hier; j'irai la vendre, et l'argent que j'en aurai servira à nous avoir de quoi déjeuner et dîner, et peut-être de quoi souper. »

La mère d'Aladdin prit la lampe où elle l'avait mise. « La voilà, dit-elle à son fils, mais elle est bien sale, pour peu qu'elle soit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque chose davantage. » Elle prit de l'eau et un peu de sable fin pour la nettoyer; mais à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe,

qu'en un instant, en présence de son fils, un génie hideux et d'une grandeur gigantesque s'éleva, parut devant elle, et lui dit d'une voix tonnante :

« QUE VEUX-TU ? ME VOICI PRÊT A T'OBÉIR COMME TON ESCLAVE, ET CELUI DE TOUS CEUX QUI ONT LA LAMPE A LA MAIN, MOI AVEC LES AUTRES ESCLAVES DE LA LAMPE ! »

La mère d'Aladdin n'était pas en état de répondre : sa vue n'avait pu soutenir la figure hideuse et épouvantable du génie ; et sa frayeur avait été si grande dès les premières paroles qu'il avait prononcées, qu'elle était tombée évanouie.

Aladdin qui avait déjà eu une apparition à peu près semblable dans le caveau, sans perdre de temps ni le jugement, se saisit promptement de la lampe, et en suppléant au silence de sa mère, il répondit pour elle d'un ton ferme. « J'ai faim, apportez-moi de quoi manger. » Le génie disparut, et un instant après il revint chargé d'un grand bassin d'argent qu'il portait sur sa tête, avec douze plats couverts de même métal, pleins d'excellens mets, avec six grands pains blancs comme neige sur les plats, deux bouteilles de vin exquis, et deux tasses d'argent à la main. Il posa le tout sur le sofa, et aussitôt il disparut.

Cela se fit en si peu de temps, que la mère d'Aladdin n'était pas encore revenue de son évanouissement quand le génie disparut pour la seconde fois. Aladdin qui avait déjà commencé inutilement à lui jeter de l'eau sur le visage, se mit en devoir de re-

commencer pour la faire revenir ; mais soit que les esprits qui s'étaient dissipés , se fussent enfin réunis , ou que l'odeur des mets que le génie venait d'apporter y eût contribué pour quelque chose , elle revint dans le moment. « Ma mère , lui dit Aladdin , cela n'est rien ; levez-vous et venez manger : voici de quoi vous remettre le cœur , et en même temps de quoi satisfaire au grand besoin que j'ai de manger. Ne laissons pas refroidir de si bons mets , et mangeons. »

La mère d'Aladdin fut extrêmement surprise quand elle vit le grand bassin , les douze plats , les six pains , les deux bouteilles et les deux tasses , et qu'elle sentit l'odeur délicieuse exhalée par tous ces plats. « Mon fils , demanda-t-elle à Aladdin , d'où nous vient cette abondance , et à qui sommes-nous redevables d'une si grande libéralité ? Le sulthan aurait-il eu connaissance de notre pauvreté , et aurait-il eu compassion de nous ? » « Ma mère , reprit Aladdin , mettons-nous à table et mangeons , vous en avez besoin aussi bien que moi. Je vous dirai ce que vous me demandez , quand nous aurons déjeuné. » Ils se mirent à table , et ils mangèrent avec d'autant plus d'appétit , que la mère et le fils ne s'étaient jamais trouvés à une table si bien fournie.

Pendant le repas , la mère d'Aladdin ne pouvait se lasser de regarder et d'admirer le bassin et les plats , quoiqu'elle ne sût pas trop s'ils étaient d'argent ou d'une autre matière , tant elle était peu accoutumée à en voir de pareils ; et , à proprement

parler, il n'y avait que la nouveauté qui la tenait en admiration, et son fils Aladdin n'avait pas plus de connaissance qu'elle sur le prix de ces objets précieux.

Aladdin et sa mère, qui ne croyaient faire qu'un simple déjeuner, se trouvèrent encore à table à l'heure du dîner : des mets si excellens les avaient mis en appétit; et pendant qu'ils étaient chauds, ils crurent qu'ils ne feraient pas mal de joindre les deux repas ensemble, et de n'en pas faire à deux fois. Le double repas étant fini, il leur resta non-seulement de quoi souper, mais même assez encore pour en faire deux autres repas aussi forts le lendemain.

Quand la mère d'Aladdin eut desservi et mis à part les viandes auxquelles ils n'avaient pas touché, elle vint s'asseoir sur le sofa auprès de son fils. « Aladdin, lui dit-elle, j'attends que vous satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. » Aladdin lui raconta exactement tout ce qui s'était passé entre le génie et lui pendant son évanouissement, jusqu'à ce qu'elle fut revenue à elle.

La mère d'Aladdin était dans un grand étonnement du discours de son fils et de l'apparition du génie : « Mais, mon fils, reprit-elle, que voulez-vous dire avec vos génies? Jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai entendu dire que personne de ma connaissance en eût vu. Par quelle aventure ce vilain génie est-il venu se présenter à moi? Pourquoi s'est-il adressé à moi et non pas à vous, à qui il a déjà apparu dans le caveau du trésor? »

« Ma mère, repartit Aladdin, le génie qui vient de vous apparaître, n'est pas le même qui m'est apparu : ils se ressemblent en quelque manière par leur grandeur de géant, mais ils sont entièrement différens par leur mine et par leur habillement ; aussi sont-ils à différens maîtres. Si vous vous en souvenez, celui que j'ai vu s'est dit esclave de l'anneau que j'ai au doigt, et celui que vous venez de voir s'est dit esclave de la lampe que vous aviez à la main. Mais je ne crois pas que vous l'ayez entendu : il me semble en effet que vous vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler. »

« Quoi ! s'écria la mère d'Aladdin, c'est donc votre lampe qui est cause que ce mauvais génie s'est adressé à moi plutôt qu'à vous ? Ah ! mon fils, ôtez-la de devant mes yeux et la mettez où il vous plaira, je ne veux plus y toucher. Je consens qu'elle soit jetée ou vendue, plutôt que de courir le risque de mourir de frayeur en la touchant. Si vous me croyez, vous vous déferrez aussi de l'anneau. Il ne faut pas avoir commerce avec des génies : ce sont des démons ; et notre prophète l'a dit. »

« Ma mère, avec votre permission, reprit Aladdin, je me garderai bien présentement de vendre, comme j'étais près de le faire tantôt, une lampe qui va nous être si utile à vous et à moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer ? Il faut qu'elle continue de nous fournir de quoi nous nourrir et nous entretenir. Vous devez juger comme moi que ce n'était pas sans raison que mon faux et méchant

oncle s'était donné tant de peine, et avait entrepris un si long et si pénible voyage, puisque c'était pour parvenir à la possession de cette lampe merveilleuse, qu'il avait préférée à tout l'or et l'argent qu'il savait être dans les salles, et que j'ai vu moi-même, comme il m'en avait averti. Il savait trop bien le mérite et la valeur de cette lampe, pour ne rien demander autre chose d'un trésor si riche. Puisque le hasard nous en a fait découvrir la vertu, faisons-en un usage qui nous soit profitable, mais sans éclat, et de manière à ne pas nous attirer l'envie et la jalousie de nos voisins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, et la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en sera besoin, puisque les génies vous font tant de frayeur. Pour ce qui est de l'anneau, je ne saurais aussi me résoudre à le jeter : sans cet anneau vous ne m'eussiez jamais revu ; et je ne vivrais peut-être pas à l'heure qu'il est, ou du moins, ce ne serait sans doute que pour peu de momens. Vous me permettrez donc de le garder, et de le porter toujours au doigt bien précieusement. Qui sait s'il ne m'arrivera pas quelque autre danger que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me délivrer ? » Comme le raisonnement d'Aladdin paraissait assez juste, sa mère n'eut rien à lui répliquer. « Mon fils, lui dit-elle, vous pouvez faire comme vous l'entendez ; pour moi je ne voudrais pas avoir affaire avec des génies. Je vous déclare que je m'en lave les mains, et que je ne vous en parlerai pas davantage. »

CCCXXIV<sup>e</sup> NUIT.

Le lendemain au soir après le souper , il ne resta rien de la bonne provision que le génie avait apportée. Le jour suivant , Aladdin qui ne voulait pas attendre que la faim le pressât , prit un des plats d'argent sous sa robe , et sortit du matin pour l'aller vendre. Il s'adressa à un juif qu'il rencontra dans son chemin ; il le tira à l'écart ; et , en lui montrant le plat , il lui demanda s'il voulait l'acheter.

Le juif rusé et adroit , prend le plat , l'examine ; et il n'eut pas plutôt connu qu'il était de bon argent , qu'il demanda à Aladdin combien il l'estimait. Aladdin qui n'en connaissait pas la valeur , et qui n'avait jamais fait commerce de cette marchandise , se contenta de lui dire qu'il savait bien lui-même ce que ce plat pouvait valoir , et qu'il s'en rapportait à sa bonne foi. Le juif se trouva embarrassé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il était de savoir si Aladdin en connaissait la matière et la valeur , il tira de sa bourse une pièce d'or qui ne faisait au plus que la soixante-deuxième partie de la valeur du plat , et il la lui présenta. Aladdin prit la pièce avec un grand empressement , et dès qu'il l'eut dans la main , il se retira si promptement , que le juif , non content du gain exorbitant qu'il faisait par cet achat , fut bien fâché de n'avoir pas deviné qu'Alad-

din ignorait le prix de ce qu'il lui avait vendu, et qu'il aurait pu lui en donner beaucoup moins. Il fut sur le point de courir après le jeune homme, pour tâcher de retirer quelque chose de sa pièce d'or ; mais Aladdin courait, et il était déjà si loin, qu'il aurait eu de la peine à le joindre.

Aladdin s'en retournant chez sa mère, s'arrêta à la boutique d'un boulanger, chez qui il fit la provision de pain, et qu'il paya sur sa pièce d'or, que le boulanger lui changea. En arrivant il donna le reste à sa mère, qui alla au marché acheter les provisions nécessaires pour vivre tous les deux pendant quelques jours.

Ils continuèrent à vivre ainsi, c'est-à-dire qu'Aladdin vendit tous les plats au juif l'un après l'autre jusqu'au douzième, à mesure que l'argent venait à manquer dans la maison. Le juif qui avait donné une pièce d'or du premier, n'osa lui offrir moins des autres, de crainte de perdre une si bonne aubaine : il les paya tous sur le même pied. Quand l'argent du dernier plat fut dépensé, Aladdin eut recours au bassin, qui pesait lui seul dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à son marchand ordinaire, mais son grand poids l'en empêcha. Il fut donc obligé d'aller chercher le juif qu'il amena chez sa mère ; et le juif, après avoir examiné le poids du bassin, lui compta sur-le-champ dix pièces d'or, dont Aladdin se contenta.

Tant que les dix pièces d'or durèrent, elles furent employées à la dépense journalière de la maison. Ala-

din cependant, accoutumé à une vie oisive, s'était abstenu de jouer avec les jeunes gens de son âge, depuis son aventure avec le magicien africain. Il passait les journées à se promener, ou à s'entretenir avec des gens dont il avait fait la connaissance. Quelquefois il s'arrêtait dans les boutiques de gros marchands, où il prêtait l'oreille aux entretiens de gens de distinction qui s'y arrêtaient, ou qui s'y trouvaient comme à une espèce de rendez-vous ; et ces entretiens lui donnèrent peu à peu quelque connaissance du monde.

Quand il ne resta plus rien des dix pièces d'or, Aladdin eut recours à la lampe : il la prit à la main, chercha le même endroit que sa mère avait touché ; et comme il l'eut reconnu à l'impression que le sable y avait laissée, il la frotta comme elle avait fait ; aussitôt le même génie qui s'était déjà fait voir, se présenta devant lui ; mais comme Aladdin avait frotté la lampe plus légèrement que sa mère, il lui parla aussi d'un ton plus radouci :

« QUE VEUX-TU, lui dit-il dans les mêmes termes qu'auparavant ? ME VOICI PRÊT A T'OBÉIR COMME TON ESCLAVE, ET CELUI DE TOUS CEUX QUI ONT LA LAMPE A LA MAIN, MOI ET LES AUTRES ESCLAVES DE LA LAMPE, COMME MOI ! »

Aladdin lui dit : « J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. » Le géant disparut, et peu de temps après il reparut, chargé d'un service de table pareil à celui qu'il avait apporté la première fois ; il le posa sur le sofa, et dans le moment il disparut.

La mère d'Aladdin , avertie du dessein de son fils , était sortie exprès pour quelque affaire , afin de ne se pas trouver dans la maison dans le temps de l'apparition du génie. Elle rentra peu de temps après , vit la table et le buffet très-bien garnis , et demeura presque aussi surprise de l'effet prodigieux de la lampe , qu'elle l'avait été la première fois. Aladdin et sa mère se mirent à table ; et après le repas il leur resta encore de quoi vivre largement les deux jours suivans.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avait plus dans la maison ni pain , ni autres provisions , ni argent pour en avoir , il prit un plat d'argent , et alla chercher le juif qu'il connaissait , pour le lui vendre. En y allant il passa devant la boutique d'un orfèvre respectable par sa vieillesse , honnête homme , et d'une grande probité. L'orfèvre qui l'aperçut , l'appela et le fit entrer : « Mon fils , lui dit - il , je vous ai déjà vu passer plusieurs fois , chargé comme vous l'êtes à présent , aller trouver tel juif , et repasser peu de temps après sans être chargé. Je me suis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez. Mais vous ne savez peut-être pas que ce juif est un trompeur , et même plus trompeur que les autres juifs , et que personne de ceux qui le connaissent ne veut avoir affaire à lui. Au reste , ce que je vous dis ici n'est que pour vous faire plaisir ; si vous voulez me montrer ce que vous portez présentement , et que cela soit à vendre , je vous en donnerai fidèlement son prix , si cela me convient , sinon je vous adres-

serai à d'autres marchands qui ne vous tromperont pas. »

L'espérance de faire plus d'argent du plat fit qu'Aladdin le tira de dessous sa robe, et le montra à l'orfèvre. Le vieillard qui connut d'abord que le plat était d'argent fin, lui demanda s'il en avait vendu de semblables au juif, et combien celui-ci les lui avait payés? Aladdin lui dit naïvement qu'il en avait vendu douze, et qu'il n'avait reçu du juif qu'une pièce d'or pour chacun. « Ah, le voleur, s'écria l'orfèvre! Mon fils, ajouta-t-il, ce qui est fait est fait : il n'y faut plus penser ; mais quand vous saurez ce que vaut votre plat, qui est du meilleur argent dont nous nous servions dans nos boutiques, vous connaîtrez combien le juif vous a trompé. »

L'orfèvre prit la balance, pesa le plat; et après avoir expliqué à Aladdin ce que c'était qu'un marc d'argent, combien il valait, et ses subdivisions, il lui fit remarquer que, suivant le poids du plat, il valait soixante-douze pièces d'or, qu'il lui compta sur-le-champ en espèces. « Voilà, dit-il, la juste valeur de votre plat. Si vous en doutez, vous pouvez vous adresser à celui de nos orfèvres qu'il vous plaira ; et s'il vous dit qu'il vaut davantage, je vous promets de vous en payer le double. Nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons, et c'est ce que les juifs les plus équitables ne font pas. »

Aladdin remercia bien l'orfèvre du bon conseil qu'il venait de lui donner, et dont il tirait déjà un

si grand avantage. Dans la suite il ne s'adressa plus qu'à lui pour vendre les autres plats, aussi bien que le bassin, dont la juste valeur lui fut toujours payée à proportion de son poids. Quoiqu'Aladdin et sa mère eussent une source intarissable d'argent en leur lampe, ils continuèrent néanmoins de vivre toujours avec la même frugalité qu'auparavant, à la réserve de ce qu'Aladdin en mettait à part pour s'entretenir honnêtement et pour se pourvoir des choses nécessaires dans leur petit ménage. Sa mère de son côté ne prenait la dépense de ses habits, que sur ce que lui valait le coton qu'elle filait. Avec une conduite si régulière, il est aisé de juger combien de temps l'argent des douze plats et du bassin, selon le prix qu'Aladdin les avait vendus à l'orfèvre, devait leur avoir duré. Ils vécurent de la sorte pendant quelques années, avec le secours de la lampe qu'Aladdin frottait de temps en temps.

## • CCCXXV<sup>e</sup> NUIT.

DANS cet intervalle, Aladdin qui ne manquait pas de se trouver avec beaucoup d'assiduité au rendez-vous des personnes de distinction, dans les boutiques des plus gros marchands de draps d'or et d'argent, d'étoffes de soie, de toiles les plus fines, et de joailleries, et qui se mêlait quelquefois dans leurs conversations, acheva de se former, et prit insensible-

ment toutes les manières du beau monde. Ce fut particulièrement chez les joailliers qu'il fut détrompé de la pensée qu'il avait que les fruits transparens qu'il avait cueillis dans le jardin où il était allé prendre la lampe, n'étaient que du verre coloré ; il y apprit que c'étaient des pierres de grand prix. A force de voir vendre et acheter de toutes sortes de ces pierreries dans leurs boutiques, il parvint à les connaître et à les apprécier ; et comme il n'en voyait pas de pareilles aux siennes, ni en beauté ni en grosseur, il comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avait regardés comme des bagatelles, il possédait un trésor inestimable. Il eut la prudence de n'en parler à personne, pas même à sa mère ; et il n'y a pas de doute que son silence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons qu'il s'éleva dans la suite.

Un jour en se promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du sulthan, de fermer les boutiques et les portes des maisons, et de se renfermer chacun chez soi, jusqu'à ce que la princesse Badroulboudour (1), fille du sulthan, fût passée pour aller au bain, et qu'elle en fût revenue.

Ce cri public fit naître à Aladdin la curiosité de voir la princesse à découvert ; mais il ne le pouvait qu'en se mettant dans quelque maison de connaissance, et au travers d'une jalousie, ce qui ne le contentait pas, parce que la princesse, selon la coutume,

(1) C'est-à-dire, PLEINE LUNE DES PLEINES LUNES.

devait avoir un voile sur le visage en allant au bain. Pour satisfaire sa curiosité, il s'avisa d'un moyen qui lui réussit : il alla se placer derrière la porte du bain, qui était disposée de manière qu'il ne pouvait manquer de la voir venir en face.

Aladdin n'attendit pas long-temps : la princesse parut, et, il la regarda au travers d'une fente assez grande pour qu'il pût voir sans être vu. Elle était accompagnée d'une grande foule de ses femmes et d'eunuques qui marchaient sur les côtés et à sa suite. Quand elle fut à trois ou quatre pas de la porte du bain, elle ôta le voile qui lui couvrait le visage, et qui la gênait beaucoup ; et de la sorte, Aladdin la vit d'autant plus à son aise, qu'elle venait droit à lui.

Jusqu'à ce moment, Aladdin n'avait vu d'autres femmes le visage découvert, que sa mère. La bonne femme était âgée, et n'avait jamais eu d'assez beaux traits pour lui faire juger que les autres femmes fussent plus belles. Il pouvait bien avoir entendu dire qu'il y en avait d'une beauté surprenante ; mais quelques paroles qu'on emploie pour relever le mérite d'une beauté, jamais elles ne font l'impression que la beauté fait elle-même.

Lorsqu'Aladdin eut vu la princesse Badroulboudour, il perdit la pensée qu'il avait que toutes les femmes dussent ressembler à peu près à sa mère ; ses sentimens se trouvèrent bien différens, et son cœur ne put refuser toutes ses inclinations à l'objet qui venait de le charmer. En effet, la princesse était la plus belle brune que l'on pût voir au monde : elle

avait les yeux grands, à fleur de tête, vifs et brillans, le regard doux et modeste, le nez d'une juste proportion et sans défaut, la bouche petite, les lèvres vermeilles et toutes charmantes par leur agréable symétrie; en un mot, tous les traits de son visage étaient d'une régularité accomplie. On ne doit donc pas s'étonner si Aladdin fut ébloui et presque hors de lui-même à la vue de l'assemblage de tant de merveilles qui lui étaient inconnues. Avec toutes ces perfections, la princesse avait encore une riche taille, un port et un air majestueux, dont l'aspect seul commandait le respect.

Quand la princesse fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque temps interdit et comme en extase, en se retraçant un objet dont il était charmé; il rentra enfin en lui-même; et en considérant que la princesse était passée, et qu'il garderait inutilement son poste pour la revoir à la sortie du bain, puisqu'elle devait lui tourner le dos et être voilée, il prit le parti de l'abandonner et de se retirer.

Aladdin, en rentrant chez lui, ne put si bien cacher son trouble et son inquiétude, que sa mère ne s'en aperçût. Elle fut surprise de le voir ainsi triste et rêveur contre son ordinaire; elle lui demanda s'il lui était arrivé quelque chose, ou s'il se trouvait indisposé? Mais Aladdin ne lui fit aucune réponse, et il s'assit négligemment sur le sofa, où il demeura dans la même situation, toujours occupé à se retracer l'image de la charmante princesse Badroulboudour. Sa mère qui préparait le souper, ne le

pressa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le servit près de lui sur le sofa, et se mit à table ; mais comme elle s'aperçut que son fils n'y faisait aucune attention, elle l'avertit de manger, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il changea de situation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toujours baissés, et avec un silence si profond qu'il ne fut pas possible à sa mère de tirer de lui la moindre parole sur toutes les demandes qu'elle lui fit pour tâcher d'apprendre le sujet d'un changement si extraordinaire.

Après le soupé elle voulut recommencer à lui demander d'où venait une si grande mélancolie ; mais elle ne put en rien savoir, et Aladdin prit le parti de s'aller coucher, plutôt que de donner à sa mère la moindre satisfaction.

Le lendemain, comme il était assis sur le sofa vis-à-vis de sa mère qui filait du coton à son ordinaire, il lui parla en ces termes : « Je romps, lui dit-il, le silence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville ; il vous a fait de la peine, et je m'en suis bien aperçu. Je n'étais pas malade, comme vous l'avez cru, et je ne le suis pas encore ; mais je ne puis vous dire ce que je sentais ; ce que je ne cesse encore de sentir, est quelque chose de pire qu'une maladie. Je ne sais pas bien quel est ce mal, mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre, ne vous le fasse connaître. On n'a pas su dans ce quartier, et ainsi vous n'avez pu le savoir, qu'hier la princesse Badroulboudour, fille du sulthan, alla au bain l'après-dînée.

J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques et de se retirer chacun chez soi, pour rendre à cette princesse l'honneur qui lui est dû, et lui laisser les chemins libres dans les rues par où elle devait passer. Comme je n'étais pas éloigné du bain, la curiosité de la voir le visage découvert, me fit naître la pensée d'aller me placer derrière la porte du bain, en faisant réflexion qu'il pouvait arriver qu'elle ôterait son voile quand elle serait près d'y entrer. Vous connaissez la disposition de la porte, et vous pouvez juger vous-même que je devais la voir à mon aise, si ce que je m'étais imaginé arrivait. En effet, elle ôta son voile en entrant, et j'eus le bonheur de voir cette aimable princesse, avec la plus grande satisfaction du monde. Voilà, ma mère, la cause de l'état où vous me vîtes hier quand je rentrai, et le sujet du silence que j'ai gardé jusqu'à présent. J'aime la princesse d'un amour dont la violence est telle que je ne saurais vous l'exprimer; et comme ma passion augmente à tout moment, je sens qu'elle ne peut être satisfaite que par la possession de l'aimable princesse Badroulboudour; c'est ce qui fait que j'ai pris la résolution de la faire demander en mariage au sultan.»

CCCXXVI<sup>e</sup> NUIT.

LA mère d'Aladdin avait écouté le discours de son fils avec assez d'attention jusqu'à ces dernières paroles; mais quand elle eut entendu que son dessein était de faire demander la princesse Bradoulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut poursuivre, mais en l'interrompant encore : « Eh, mon fils, lui dit-elle, à quoi pensez-vous? Il faut que vous ayez perdu l'esprit, pour me tenir un pareil discours! »

« Ma mère, reprit Aladdin, je puis vous assurer que je n'ai pas perdu l'esprit, je suis dans mon bon sens. J'ai prévu les reproches de folie et d'extravagance que vous me faites, et ceux que vous pourriez me faire; mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois que ma résolution est prise de faire demander au sulthan la princesse Badroulboudour en mariage. »

« En vérité, mon fils, repartit la mère très-sérieusement, je ne saurais m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entièrement; et quand même vous voudriez exécuter cette résolution, je ne vois pas par qui vous oseriez faire faire cette demande au sulthan? » « Par vous-même, répliqua aussitôt le fils sans hésiter. » « Par moi, s'écria la mère d'un air de

surprise et d'étonnement, et au sulthan! Ah! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entreprise! Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle, pour avoir la hardiesse de penser à la fille de votre sulthan? Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un des moindres tailleurs de sa capitale, et d'une mère dont les ancêtres n'ont pas été d'une naissance plus relevée? Savez-vous que les sulthans ne daignent pas donner leurs filles en mariage, même à des fils de sulthans qui n'ont pas l'espérance de régner un jour comme eux? »

« Ma mère, répliqua Aladdin, je vous ai déjà dit que j'ai prévu tout ce que vous venez de me dire, et je dis la même chose de tout ce que vous y pourrez ajouter : vos discours ni vos remontrances ne me feront pas changer de sentiment. Je vous ai dit que je ferais demander la princesse Badroulboudour en mariage par votre entremise : c'est une grace que je vous demande avec tout le respect que je vous dois, et je vous supplie de ne pas me la refuser, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une seconde fois. »

La mère d'Aladdin se trouva fort embarrassée, quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin persistait dans un dessein si extravagant.. « Mon fils, lui dit-elle encore, je suis votre mère; et comme une bonne mère qui vous a mis au monde, il n'y a rien de raisonnable ni de convenable à mon état et au vôtre, que je ne sois prête à faire pour l'amour de vous. S'il s'agissait de parler de mariage pour vous

avec la fille de quelqu'un de nos voisins, d'une condition pareille ou rapprochée de la vôtre, je n'oublierais rien, et je m'emploierais de bon cœur en tout ce qui serait de mon pouvoir : encore pour y réussir faudrait-il que vous eussiez quelques biens ou quelques revenus, ou que vous eussiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous veulent se marier, la première chose à quoi ils doivent songer, c'est d'avoir de quoi vivre. Mais sans faire réflexion sur la bassesse de votre naissance, sur le peu de mérite et de biens que vous avez, vous prenez votre vol jusqu'au plus haut degré de la fortune, et vos prétentions ne sont pas moindres que de vouloir demander en mariage et d'épouser la fille de votre souverain, qui n'a qu'à dire un mot pour vous précipiter et vous écraser. Je laisse à part ce qui vous regarde, c'est à vous à y faire les réflexions que vous devez, pour peu que vous ayez de bon sens. Je viens à ce qui me touche. Comment une pensée aussi extraordinaire que celle de vouloir que j'aie fait la proposition au sulthan de vous donner la princesse sa fille en mariage, a-t-elle pu vous venir dans l'esprit ? Je suppose que j'aie, je ne dis pas la hardiesse, mais l'effronterie d'aller me présenter devant sa majesté pour lui faire une demande si extravagante, à qui m'adresserai-je pour m'introduire ? Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerais, ne me traiterait pas de folle, et ne me chasserait pas indignement, comme je le mériterais ? Je suppose encore qu'il n'y ait pas de difficulté à se présenter à

l'audience du sulthan ; je sais qu'il n'y en a pas quand on s'y présente pour lui demander justice, et qu'il la rend volontiers à ses sujets, quand ils la lui demandent. Je sais aussi que quand on se présente à lui pour lui demander une grace, il l'accorde avec plaisir, quand il voit qu'on la mérite et qu'on en est digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là, et croyez-vous avoir mérité la grace que vous voulez que je demande pour vous ? Quel service avez-vous rendu à votre prince ou à votre patrie, et en quoi vous êtes-vous distingué ? Si vous n'avez rien fait pour mériter une si grande grace, et que d'ailleurs vous n'en soyez pas digne, de quel front pourrais-je la demander ? Comment pourrais-je seulement ouvrir la bouche pour la proposer au sulthan ? Sa présence toute majestueuse, et l'éclat de sa cour me ferment la bouche aussitôt, à moi qui tremblais devant feu mon mari votre père, quand j'avais à lui demander quelque chose. Il y a une autre raison, mon fils, à quoi vous ne pensez pas, c'est qu'on ne se présente pas devant nos sulthans sans un présent à la main, quand on a quelque grace à leur demander. Les présens ont au moins cet avantage, que s'ils refusent la grace, pour les raisons qu'ils peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande et celui qui la fait, sans aucune répugnance. Mais quel présent avez-vous à faire ? Et quand vous auriez quelque chose qui fût digne de la moindre attention d'un si grand monarque, quelle proportion y aurait-il de votre présent avec la demande que vous voulez lui faire ?

Rentrez en vous-même, et songez que vous aspirez à une chose qu'il vous est impossible d'obtenir. »

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que sa mère put lui dire pour tâcher de le détourner de son dessein ; et après avoir fait réflexion sur tous les points de sa remontrance, il prit enfin la parole, et il lui dit : « J'avoue, ma mère, que c'est une grande témérité à moi d'oser porter mes prétentions aussi loin, et une grande étourderie d'avoir exigé de vous avec tant de chaleur et de promptitude, que vous alliez faire la proposition de mon mariage au sulthan, sans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience et un accueil favorables. Je vous en demande pardon ; mais dans la violence de la passion qui me possède, ne vous étonnez pas si d'abord je n'ai pas envisagé tout ce qui peut servir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la princesse Badroulboudour au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer, et je persévère toujours dans le dessein de l'épouser : c'est une chose arrêtée et résolue dans mon esprit. Je vous suis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire : je la regarde comme la première démarche qui doit me procurer l'heureux succès que je me promets. Vous me dites que ce n'est pas la coutume de se présenter devant le sulthan sans un présent à la main, et que je n'ai rien qui soit digne de lui. Je tombe d'accord sur le présent, et je vous avoue que je n'y avais pas pensé. Mais quant à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puisse lui être présenté,

croyez-vous, ma mère, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable comme vous le savez, ne soit pas de quoi faire un présent très-agréable au sulthan? Je parle de ce que j'ai apporté dans les deux bourses et dans ma ceinture, et que nous avons pris, vous et moi, pour des verres colorés; mais à présent je suis détrompé, et je vous apprends, ma mère, que ce sont des pierrieres d'un prix inestimable, qui ne conviennent qu'à de grands monarques. J'en ai connu le mérite en fréquentant les boutiques de joailliers, et vous pouvez m'en croire sur ma parole. Toutes celles que j'ai vues chez nos marchands joailliers, ne sont pas comparables à celles que nous possédons, ni en grosseur, ni en beauté; et cependant ils les font monter à des prix excessifs. A la vérité nous ignorons vous et moi le prix des nôtres. Quoi qu'il en puisse être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je suis persuadé que le présent ne peut être que très-agréable au sulthan. Vous avez un vase de porcelaine assez grand et d'une forme très-propre pour les contenir; apportez-le, et voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées selon leurs différentes couleurs. »

CCCXXVII<sup>e</sup> NUIT.

LA mère d'Aladdin apporta le vase, et Aladdin tira les pierreries des deux bourses, et les arrangea dedans. L'effet qu'elles firent au grand jour par la variété de leurs couleurs, par leur éclat et par leur brillant fut tel que la mère et le fils en demeurèrent presque éblouis : ils furent dans un grand étonnement, car ils ne les avaient vues l'un et l'autre qu'à la lumière d'une lampe. Il est vrai qu'Aladdin les avait vues chacune sur leur arbre, comme des fruits qui devaient offrir un spectacle ravissant ; mais comme il était encore enfant, il n'avait regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à jouer ; et il ne s'en était chargé que dans cette vue, et sans autre connaissance.

Après avoir admiré quelque temps la beauté du présent, Aladdin reprit la parole : « Ma mère, dit-il, vous ne vous excuserez plus d'aller vous présenter au sulthan, sous prétexte de n'avoir pas un présent à lui faire ; en voilà un, ce me semble, qui fera que vous serez reçue avec un accueil des plus favorables. »

Quoique la mère d'Aladdin, nonobstant la beauté et l'éclat du présent, ne le crût pas d'un prix aussi grand que son fils l'estimait, elle jugea néanmoins qu'il pouvait être agréé, et elle sentait bien qu'elle

n'avait rien à lui répliquer sur ce sujet ; mais elle en revenait toujours à la demande qu'Aladdin voulait qu'elle fit au sulthan , à la faveur du présent ; cela l'inquiétait toujours fortement. « Mon fils , lui disait-elle , je n'ai pas de peine à concevoir que le présent fasse son effet , et que le sulthan veuille bien me regarder de bon œil ; mais quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui fasse , je sens bien que je n'en aurai pas la force , et que je demeurerai muette. Ainsi , non-seulement j'aurai perdu mes pas , mais même le présent , qui , selon vous , est d'une richesse si extraordinaire , et je reviendrai avec confusion vous annoncer que vous seriez frustré de votre espérance. Je vous l'ai déjà dit , et vous devez croire que cela arrivera ainsi. Mais , ajouta-t-elle , je veux que je me fasse violence pour me soumettre à votre désir , et que j'aie assez de force pour oser faire la demande que vous voulez que je fasse , il arrivera très-certainement ou que le sulthan se moquera de moi et me renverra comme une folle , ou qu'il se mettra dans une juste colère , dont immanquablement nous serons , vous et moi , les victimes. »

La mère d'Aladdin dit encore à son fils plusieurs autres raisons pour tâcher de le faire changer de sentiment ; mais les charmes de la princesse Badroulboudour avaient fait une impression trop forte dans son cœur pour le détourner de son dessein. Aladdin persista à exiger de sa mère qu'elle exécutât ce qu'il avait résolu ; et autant par la tendresse

qu'elle avait pour lui, que par la crainte qu'il ne s'abandonnât à quelque extrémité fâcheuse, elle vainquit sa répugnance, et elle condescendit à la volonté de son fils.

Comme il était trop tard, et que le temps d'aller au palais pour se présenter au sulthan ce jour-là, était passé, la chose fut remise au lendemain. La mère et le fils ne s'entretinrent d'autre chose le reste de la journée, et Aladdin prit un grand soin d'inspirer à sa mère tout ce qui lui vint dans la pensée pour la confirmer dans le parti qu'elle avait enfin accepté, d'aller se présenter au sulthan. Malgré toutes les raisons du fils, la mère ne pouvait se persuader qu'elle pût jamais réussir dans cette affaire; et véritablement il faut avouer qu'elle avait tout lieu d'en douter. « Mon fils, dit-elle à Aladdin, si le sulthan me reçoit aussi favorablement que je le souhaite pour l'amour de vous, s'il écoute tranquillement la proposition que vous voulez que je lui fasse; mais si après ce bon accueil il s'avise de me demander où sont vos biens, vos richesses, et vos états, car c'est de quoi il s'informera avant toutes choses, plutôt que de votre personne; si, dis-je, il me fait cette demande, que voulez-vous que je lui réponde? »

« Ma mère, répondit Aladdin, ne nous inquiétons point par avance d'une chose qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premièrement l'accueil que vous fera le sulthan, et la réponse qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que vous venez de dire, je verrai alors la réponse que j'aurai à lui

faire. J'ai confiance que la lampe, par le moyen de laquelle nous subsistons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le besoin. »

La mère d'Aladdin n'eut rien à répliquer à ce que son fils venait de lui dire. Elle fit réflexion que la lampe dont il parlait, pouvait bien servir à de plus grandes merveilles qu'à leur procurer simplement de quoi vivre. Cela la satisfit, et leva en même temps toutes les difficultés qui auraient pu encore la détourner du service qu'elle avait promis de rendre à son fils auprès du sulthan. Aladdin, qui pénétra dans la pensée de sa mère, lui dit : « Ma mère, au moins souvenez-vous de garder le secret ; c'est de là que dépend tout le bon succès que nous devons attendre vous et moi de cette affaire. » Aladdin et sa mère se séparèrent pour prendre quelque repos ; mais l'amour violent et les grands projets d'une fortune immense dont le fils avait l'esprit tout rempli, l'empêchèrent de passer la nuit aussi tranquillement qu'il aurait bien souhaité. Il se leva avant la pointe du jour, et alla aussitôt éveiller sa mère. Il la pressa de s'habiller le plus promptement qu'elle pourrait, afin d'aller se rendre à la porte du palais du sulthan, et d'y entrer à l'ouverture, au moment où le grand vézyr, les vézyrs subalternes et tous les grands officiers de l'état y entraient pour la séance du divan, où le sulthan assistait toujours en personne.

La mère d'Aladdin fit tout ce que son fils voulut. Elle prit la porcelaine où était le présent de pierres, l'enveloppa dans un double linge, l'un très-fin

et très-propre , l'autre moins fin , qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aisément. Elle partit enfin , à la grande satisfaction d'Aladdin , et elle prit le chemin du palais du sulthan. Le grand vézyr , accompagné des autres vézyrs , et les seigneurs de la cour les plus qualifiés étaient déjà entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avaient des affaires au divan était grande. On ouvrit , et elle marcha avec eux jusqu'au divan. C'était un très-beau salon , profond et spacieux , dont l'entrée était grande et magnifique. Elle s'arrêta , et se rangea de manière qu'elle avait en face le sulthan , le grand vézyr , et les seigneurs qui avaient séance au conseil à droite et à gauche. On appela les parties les unes après les autres , selon l'ordre des requêtes qu'elles avaient présentées , et leurs affaires furent rapportées , plaidées et jugées jusqu'à l'heure ordinaire de la séance du divan. Alors le sulthan se leva , congédia le conseil , et rentra dans son appartement , où il fut suivi par le grand vézyr. Les autres vézyrs et les ministres du conseil se retirèrent. Tous ceux qui s'y étaient trouvés pour des affaires particulières , firent la même chose , les uns contents du gain de leur procès , les autres mal satisfaits du jugement rendu contre eux , et d'autres , enfin , avec l'espérance d'être jugés dans une autre séance.

CCCXXVIII<sup>e</sup> NUIT.

LA mère d'Aladdin qui avait vu le sulthan se lever et se retirer, jugea bien qu'il ne reparaitrait pas davantage ce jour-là, en voyant tout le monde sortir. Ainsi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin qui la vit rentrer avec le présent destiné au sulthan, ne sut d'abord que penser du succès de son voyage. Dans la crainte où il était qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer, il n'avait pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportait. La bonne mère qui n'avait jamais mis le pied dans le palais du sulthan, et qui n'avait pas la moindre connaissance de ce qui s'y pratiquait ordinairement, tira son fils de l'embarras où il était, en lui disant avec une grande naïveté : « Mon fils, j'ai vu le sulthan, et je suis bien persuadée qu'il m'a vue aussi. J'étais placée devant lui, et personne ne l'empêchait de me voir; mais il était si fort occupé par tous ceux qui lui parlaient à droite et à gauche, qu'il me faisait compassion de voir la peine et la patience qu'il se donnait à les écouter. Cela a duré si long-temps, qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé, car il s'est levé sans qu'on s'y attendît, et il s'est retiré assez brusquement, sans vouloir entendre quantité d'autres personnes qui étaient en rang pour lui parler à leur tour. Cela m'a

fait cependant un grand plaisir. En effet, je commençais à perdre patience, et j'étais extrêmement fatiguée de demeurer debout si long-temps; mais il n'y a rien de gâté : je ne manquerai pas d'y retourner demain; le sulthan ne sera peut-être pas si occupé.»

Quelqu'amoureux que fût Aladdin, il fut contraint de se contenter de cette excuse, et de s'armer de patience. Il eut au moins la satisfaction de voir que sa mère avait fait la démarche la plus difficile, qui était de soutenir la vue du sulthan, et d'espérer qu'à l'exemple de ceux qui lui avaient parlé en sa présence, elle n'hésiterait pas aussi à s'acquitter de la commission dont elle était chargée, quand le moment favorable de lui parler se présenterait.

Le lendemain d'aussi grand matin que le jour précédent, la mère d'Aladdin alla encore au palais du sulthan avec le présent de pierreries; mais son voyage fut inutile: elle trouva la porte du divan fermée, et elle apprit qu'il n'y avait de conseil que de deux jours l'un, et qu'ainsi il fallait qu'elle revînt le jour suivant. Elle s'en alla porter cette nouvelle à son fils, qui fut obligé de redoubler de patience. Elle y retourna six autres fois aux jours marqués, en se plaçant toujours devant le sulthan, mais avec aussi peu de succès que la première; et peut-être qu'elle y serait retournée cent autres fois aussi inutilement, si le sulthan, qui la voyait toujours vis-à-vis de lui à chaque séance, n'eût fait attention à elle. Cela est d'autant plus probable, qu'il n'y avait que ceux qui avaient des requêtes à présenter qui approchaient du

sulthan, chacun à leur tour, pour plaider leur cause dans leur rang; et la mère d'Aladdin n'était point dans ce cas-là.

Ce jour-là enfin, après la levée du conseil, quand le sulthan fut rentré dans son appartement, il dit à son grand vézyr : « Il y a déjà quelque temps que je remarque une certaine femme qui vient régulièrement chaque jour que je tiens mon conseil, et qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge; elle se tient debout depuis le commencement de l'audience jusqu'à la fin, et affecte de se mettre toujours devant moi. Savez-vous ce qu'elle demande? »

Le grand vézyr qui n'en savait pas plus que le sulthan, ne voulut pas néanmoins demeurer court. « Sire, répondit-il, votre majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des sujets futiles : celle-ci apparemment vient porter sa plainte devant votre majesté sur ce qu'on lui a vendu de la mauvaise farine, ou sur quelque autre tort aussi léger. » Le sulthan ne se satisfît pas de cette réponse. « Au premier jour du conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. » Le grand vézyr ne lui répondit qu'en baisant la main et en la portant au-dessus de sa tête, pour marquer qu'il était prêt à la perdre s'il manquait à exécuter l'ordre du sulthan.

La mère d'Aladdin s'était déjà fait une habitude si grande de paraître au conseil devant le sulthan, qu'elle comptait sa peine pour rien, pourvu qu'elle fît connaître à son fils qu'elle n'oubliait rien de tout

ce qui dépendait d'elle pour lui complaire. Elle retourna donc au palais le jour du conseil; et elle se plaça à l'entrée du divan vis-à-vis le sulthan, à son ordinaire.

Le grand vézyr n'avait encore commencé à rapporter aucune affaire quand le sulthan aperçut la mère d'Aladdin. Touché de compassion de la longue patience dont il avait été témoin. « Avant toutes choses, de crainte que vous ne l'oubliez, dit-il au grand vézyr, voilà la femme dont je vous parlais dernièrement; faites-la venir, et commençons par l'entendre et par expédier l'affaire qui l'amène. » Aussitôt le grand vézyr montra cette femme au chef des huissiers qui était debout, prêt à recevoir ses ordres, et lui commanda d'aller la prendre et de la faire avancer.

Le chef des huissiers vint jusqu'à la mère d'Aladdin; et au signe qu'il lui fit, elle le suivit jusqu'au pied du trône du sulthan, où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand vézyr.

La mère d'Aladdin, instruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avait vu aborder le sulthan, se prosterna le front contre le tapis qui couvrait les marches du trône, et elle demeura en cet état jusqu'à ce que le sulthan lui commanda de se relever. Elle se leva, et alors: « Bonne femme, lui dit-il, il y a long-temps que je vous vois venir à mon divan, et demeurer à l'entrée depuis le commencement jusqu'à la fin: quelle affaire vous amène ici? »

La mère d'Aladdin se prosterna une seconde fois,

vase de porcelaine qu'elle avait mis au pied du trône avant de se prosterner; elle le découvrit et le présenta au sulthan.

On ne saurait exprimer la surprise et l'étonnement du sulthan, lorsqu'il vit rassemblées dans ce vase tant de pierreries si considérables, si précieuses, si parfaites, si éclatantes, et d'une grosseur telle qu'il n'en avait point encore vu de pareilles. Il resta quelque temps dans une si grande admiration, qu'il en était immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le présent des mains de la mère d'Aladdin, en s'écriant avec un transport de joie : « Ah, que cela est beau ! Que cela est riche ! » Après avoir admiré et manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre, en les prisant chacune par les qualités qui les distinguaient, il se tourna du côté de son grand vézyr; et en lui montrant le vase : « Vois, dit-il, et conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche et de plus parfait. » Le vézyr en fut charmé. « Eh bien, continua le sulthan, que dis-tu d'un tel présent? N'est-il pas digne de la princesse ma fille, et ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander? »

Ces paroles mirent le grand vézyr dans une étrange agitation. Il y avait quelque temps que le sulthan lui avait fait entendre que son intention était de donner la princesse sa fille en mariage à un fils qu'il avait. Il craignit, et ce n'était pas sans fondement, que le sulthan, ébloui par un présent si riche et si extraordinaire, ne changeât de sentiment. Il s'approcha du

sulthan ; et en lui parlant à l'oreille : « Sire, dit-il , on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la princesse , mais je supplie votre majesté de m'accorder trois mois avant de se déterminer : j'espère qu'avant ce temps-là , mon fils , sur qui elle a eu la bonté de me témoigner qu'elle avait jeté les yeux , aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin , que votre majesté ne connaît pas. » Le sulthan , quoique bien persuadé qu'il n'était pas possible que son grand vézyr pût trouver à son fils de quoi faire un présent d'une aussi grande valeur à la princesse sa fille , ne laissa pas néanmoins de l'écouter , et de lui accorder cette grace. Ainsi , en se retournant du côté de la mère d'Aladdin , il lui dit : « Allez , bonne femme , retournez chez vous , et dites à votre fils que j'agréé la proposition que vous m'avez faite de sa part , mais que je ne puis marier la princesse ma fille , que je ne lui aie fait faire un ameublement qui ne sera prêt que dans trois mois. Ainsi revenez en ce temps-là. »

La mère d'Aladdin retourna chez elle avec une joie d'autant plus grande , que , par rapport à son état , elle avait d'abord regardé l'accès auprès du sulthan comme impossible , et que d'ailleurs elle avait obtenu une réponse favorable , tandis qu'elle ne s'était attendue qu'à un rebut qui l'aurait couverte de confusion. Deux choses firent juger à Aladdin , quand il vit entrer sa mère , qu'elle lui apportait une bonne nouvelle : l'une , qu'elle revenait de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; et l'autre , qu'elle avait le visage gai

après avoir entendu ces paroles ; et quand elle fut relevée : « Monarque au-dessus des monarques du monde, dit-elle, avant d'exposer à votre majesté le sujet extraordinaire et même presque incroyable, qui me fait paraître devant son trône sublime, je la supplie de me pardonner la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence, de la demande que je viens lui faire : elle est si peu commune, que je tremble, et que j'ai honte de la proposer à mon sulthan. » Pour lui donner la liberté entière de s'expliquer, le sulthan commanda que tout le monde sortît du divan, et qu'on le laissât seul avec son grand vézyr ; alors il lui dit qu'elle pouvait parler et s'expliquer sans crainte.

La mère d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du sulthan, qui venait de lui épargner la peine qu'elle eût pu souffrir en parlant devant tout le monde ; elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation qu'elle avait à craindre de la proposition qu'elle devait lui faire, et à laquelle il ne s'attendait pas. « Sire, dit-elle en reprenant la parole, j'ose encore supplier votre majesté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire, offensante ou injurieuse en la moindre chose, de m'assurer auparavant de son pardon, et de m'en accorder la grace. » « Quoi que ce puisse être, repartit le sulthan, je vous le pardonne dès à présent, et il ne vous en arrivera pas le moindre mal : parlez hardiment. »

Quand la mère d'Aladdin eut pris toutes ses précautions, en femme qui redoutait la colère du sulthan sur une proposition aussi délicate que celle qu'elle

avait à lui faire, elle lui raconta fidèlement dans quelle occasion Aladdin avait vu la princesse Badroulboudour, l'amour violent que cette vue fatale lui avait inspiré, la déclaration qu'il lui en avait faite, tout ce qu'elle lui avait représenté pour le détourner d'une passion non moins injurieuse à sa majesté, qu'à la princesse sa fille. « Mais, continua-t-elle, mon fils, bien loin d'en profiter et de reconnaître sa hardiesse, s'est obstiné à y persévérer jusqu'au point de me menacer de quelque action de désespoir si je refusais de venir demander la princesse en mariage à votre majesté; et ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême, que j'ai été contrainte d'avoir cette complaisance pour lui; c'est pourquoi je supplie encore une fois votre majesté de m'accorder le pardon, non-seulement à moi, mais même à Aladdin mon fils, d'avoir eu la pensée téméraire d'aspirer à une si haute alliance. »

## CCCXXIX<sup>e</sup> NUIT.

LE sulthan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur et de bonté, sans donner aucune marque de colère ou d'indignation, et même sans prendre la demande en raillerie.

Mais avant de donner réponse à cette bonne femme, il lui demanda ce que c'était que ce qu'elle avait apporté enveloppé dans un linge. Aussitôt elle prit le

vase de porcelaine qu'elle avait mis au pied du trône avant de se prosterner ; elle le découvrit et le présenta au sulthan.

On ne saurait exprimer la surprise et l'étonnement du sulthan, lorsqu'il vit rassemblées dans ce vase tant de pierreries si considérables, si précieuses, si parfaites, si éclatantes, et d'une grosseur telle qu'il n'en avait point encore vu de pareilles. Il resta quelque temps dans une si grande admiration, qu'il en était immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le présent des mains de la mère d'Aladdin, en s'écriant avec un transport de joie : « Ah, que cela est beau ! Que cela est riche ! » Après avoir admiré et manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre, en les prisant chacune par les qualités qui les distinguaient, il se tourna du côté de son grand vézyr ; et en lui montrant le vase : « Vois, dit-il, et conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche et de plus parfait. » Le vézyr en fut charmé. « Eh bien, continua le sulthan, que dis-tu d'un tel présent ? N'est-il pas digne de la princesse ma fille, et ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander ? »

Ces paroles mirent le grand vézyr dans une étrange agitation. Il y avait quelque temps que le sulthan lui avait fait entendre que son intention était de donner la princesse sa fille en mariage à un fils qu'il avait. Il craignit, et ce n'était pas sans fondement, que le sulthan, ébloui par un présent si riche et si extraordinaire, ne changeât de sentiment. Il s'approcha du

sulthan ; et en lui parlant à l'oreille : « Sire, dit-il , on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la princesse , mais je supplie votre majesté de m'accorder trois mois avant de se déterminer : j'espère qu'avant ce temps-là , mon fils , sur qui elle a eu la bonté de me témoigner qu'elle avait jeté les yeux , aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin , que votre majesté ne connaît pas. » Le sulthan , quoique bien persuadé qu'il n'était pas possible que son grand vézyr pût trouver à son fils de quoi faire un présent d'une aussi grande valeur à la princesse sa fille , ne laissa pas néanmoins de l'écouter , et de lui accorder cette grace. Ainsi , en se retournant du côté de la mère d'Aladdin , il lui dit : « Allez , bonne femme , retournez chez vous , et dites à votre fils que j'agréé la proposition que vous m'avez faite de sa part , mais que je ne puis marier la princesse ma fille , que je ne lui aie fait faire un ameublement qui ne sera prêt que dans trois mois. Ainsi revenez en ce temps-là. »

La mère d'Aladdin retourna chez elle avec une joie d'autant plus grande , que , par rapport à son état , elle avait d'abord regardé l'accès auprès du sulthan comme impossible , et que d'ailleurs elle avait obtenu une réponse favorable , tandis qu'elle ne s'était attendue qu'à un rebut qui l'aurait couverte de confusion. Deux choses firent juger à Aladdin , quand il vit entrer sa mère , qu'elle lui apportait une bonne nouvelle : l'une , qu'elle revenait de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; et l'autre , qu'elle avait le visage gai

et ouvert. « Hé bien, ma mère, lui dit-il, dois-je espérer? Dois-je mourir de désespoir? » Quand elle eut quitté son voile et qu'elle se fut assise sur le sofa avec lui : « Mon fils, dit-elle, pour ne vous pas tenir trop long-temps dans l'incertitude, je commencerai par vous dire, que bien loin de songer à mourir, vous avez tout sujet d'être content. » En poursuivant son discours elle lui raconta de quelle manière elle avait eu audience avant tout le monde, ce qui était cause qu'elle était revenue de si bonne heure, les précautions qu'elle avait prises pour faire au sulthan, sans qu'il s'en offensât, la proposition de mariage de la princesse Badroulboudour avec lui, et la réponse toute favorable que le prince lui avait faite de sa propre bouche. Elle ajouta que, autant qu'elle en pouvait juger par les marques que le sulthan en avait données, le présent, sur toutes choses, avait fait un puissant effet sur son esprit pour le déterminer à la réponse favorable qu'elle rapportait. « Je m'y attendais d'autant moins, dit-elle encore, que le grand vézyr lui avait parlé à l'oreille avant qu'il me la fit, et que je craignais qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvait avoir pour vous. »

Aladdin s'estima le plus heureux des mortels en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère de toutes les peines qu'elle s'était données dans la poursuite de cette affaire, dont l'heureux succès était si important pour son repos. Et quoique dans l'impatience où il était de jouir de l'objet de sa passion, trois mois lui parussent d'une longueur extrême, il

se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du sulthan, qu'il regardait comme irrévocable. Pendant qu'il comptait non-seulement les heures, les jours et les semaines, mais même jusqu'aux momens, en attendant que le terme fut passé, environ deux mois s'étaient écoulés, quand la mère, un soir en voulant allumer la lampe, s'aperçut qu'il n'y avait plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter; et en avançant dans la ville, elle vit que tout y était en fête. En effet, les boutiques au lieu d'être fermées, étaient ouvertes; on les ornait de feuillages, on y préparait des illuminations; chacun s'efforçait à qui le ferait avec plus de pompe et de magnificence pour mieux marquer son zèle. Tout le monde enfin donnait des démonstrations de joie et de réjouissance. Les rues étaient même embarrasées par des officiers en habits de cérémonie, montés sur des chevaux richement harnachés et environnés d'un grand nombre de valets de pied qui allaient et venaient. Elle demanda au marchand chez qui elle achetait son huile, ce que tout cela signifiait. « D'où venez-vous, ma bonne dame, lui dit-il? Ne savez-vous pas que le fils du grand vézyr épouse ce soir la princesse Badroulboudour, fille du sulthan? Elle va bientôt sortir du bain, et les officiers que vous voyez, s'assemblent pour lui faire cortège jusqu'au palais où se doit faire la cérémonie. »

La mère d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en si grande diligence, qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. Elle trouva

son fils qui ne s'attendait à rien moins qu'à la fâcheuse nouvelle qu'elle lui apportait. « Mon fils, s'écria-t-elle, tout est perdu pour vous ! Vous comptiez sur la belle promesse du sulthan, il n'en sera rien. » Aladdin alarmé de ces paroles : « Ma mère, reprit-il, comment le sulthan ne me tiendrait-il pas sa promesse ? » « Ce soir, repartit la mère, le fils du grand vézyr épouse la princesse Badroulboudour dans le palais. » Elle lui raconta de quelle manière elle venait de l'apprendre, et lui détailla tant de circonstances, qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle, Aladdin demeura immobile, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que lui en eût été accablé ; mais une jalousie secrète l'empêcha d'y demeurer long-temps. Dans le moment il se souvint de la lampe qui lui avait été si utile jusqu'alors ; et sans aucun emportement contre le sulthan, contre le grand vézyr ou contre le fils de ce ministre, il dit seulement : « Ma mère, le fils du grand vézyr ne sera peut-être pas cette nuit aussi heureux qu'il se le promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper. »

La mère d'Aladdin comprit bien que son fils voulait faire usage de la lampe pour empêcher, s'il était possible, que le mariage du fils du grand vézyr avec la princesse ne vînt jusqu'à la consommation, et elle ne se trompait pas. En effet, quand Aladdin fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse qu'il y avait portée, en l'ôtant de devant les yeux de sa

mère , après que l'apparition du génie lui eut fait une si grande peur ; il prit, dis-je , la lampe , et il la frotta au même endroit que les autres fois. A l'instant , le génie parut devant lui :

« QUE VEUX-TU , dit-il à Aladdin ? ME VOICI PRÊT A T'OBÉIR COMME TON ESCLAVE , ET CELUI DE TOUS CEUX QUI ONT LA LAMPE A LA MAIN , MOI ET LES AUTRES ESCLAVES DE LA LAMPE ! »

« Écoute , lui dit Aladdin , tu m'as apporté jusqu'à présent de quoi me nourrir quand j'en ai eu besoin , il s'agit présentement d'une affaire de tout autre importance. J'ai fait demander en mariage au sultan la princesse Badroulboudour sa fille. Il me l'a promise , et il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse , ce soir , avant le terme échu , il la marie au fils du grand vézyr : je viens de l'apprendre , et la chose est certaine. Ce que je te demande , c'est que , dès que le nouvel époux et la nouvelle épouse seront couchés , tu les enlèves , et que tu les apportes ici tous deux dans leur lit. »

« MON MAÎTRE , reprit le génie , JE VAIS T'OBÉIR. AS-TU AUTRE CHOSE A ME COMMANDER ? »

« Rien autre chose pour le moment , repartit Aladdin. » En même temps le génie disparut.

Aladdin revint trouver sa mère ; il soupa avec elle , avec la même tranquillité qu'il avait coutume de le faire. Après le souper il s'entretint quelque temps avec elle du mariage de la princesse , comme d'une chose qui ne l'embarrassait plus. Il retourna à sa chambre , et il laissa sa mère en liberté de se cou-

cher. Pour lui, il ne se coucha pas, mais il attendit le retour du génie, et l'exécution du commandement qu'il lui avait fait.

Pendant ce temps-là, tout avait été préparé avec bien de la magnificence dans le palais du sulthan pour la célébration des noces de la princesse; et la soirée se passa en cérémonies et en réjouissances jusque bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé, le fils du grand vézyr, au signal que lui fit le chef des eunuques de la princesse, s'échappa adroitement; et cet officier l'introduisit dans l'appartement de la princesse son épouse jusqu'à la chambre où le lit nuptial était préparé. Il se coucha le premier. Peu de temps après, la sulthane, accompagnée de ses femmes et de celles de la princesse sa fille, amena la nouvelle épouse. Elle faisait de grandes résistances selon la coutume des nouvelles mariées (1). La sulthane aida à la déshabiller, la mit dans le lit comme par force; et après l'avoir embrassée en lui souhaitant la bonne nuit, elle se retira avec toutes les femmes; et la dernière qui sortit, ferma la porte de la chambre.

A peine la porte de la chambre fut fermée, que le génie, esclave fidèle de la lampe, et exact à exécuter les ordres de ceux qui l'avaient à la main;

(1) L'usage dans tout l'Orient veut que la nouvelle mariée lutte de toutes ses forces contre ceux qui la conduisent auprès de son époux, et oppose une très-grande résistance, quand on veut la contraindre à partager la couche nuptiale: on voit quelque fois de jeunes femmes s'y refuser des mois entiers.

sans donner le temps à l'époux de faire la moindre caresse à son épouse , enlève le lit , au grand étonnement de l'un et de l'autre , et en un instant , le transporte dans la chambre d'Aladdin ; où il le pose.

### CCCXXX<sup>e</sup> NUIT.

ALADDIN qui attendait ce moment avec impatience , ne souffrit pas que le fils du grand vézyr demeurât couché avec la princesse. « Prends ce nouvel époux , dit-il au génie , enferme-le dans le privé , et reviens demain matin un peu après la pointe du jour. » Le génie enleva aussitôt le fils du grand vézyr hors du lit en chemise , et le transporta dans le lieu qu'Aladdin lui avait indiqué , et il le laissa là , après avoir jeté sur lui un souffle qu'il sentit depuis la tête jusqu'aux pieds , et qui l'empêcha de remuer de toute la nuit.

Quelque grande que fût la passion d'Aladdin pour la princesse Badroulboudour , il ne lui tint pas un long discours , lorsqu'il se vit seul avec elle. « Ne craignez rien , adorable princesse ; lui dit-il d'un air tout passionné , vous êtes ici en sûreté , et quelque violent que soit l'amour que je ressens pour votre beauté et pour vos charmes , il ne me fera jamais sortir des bornes du profond respect que je vous dois. Si j'ai été forcé , ajouta-t-il , d'en venir à cette extrémité , ce n'a pas été dans la vue de vous

offenser , mais j'ai voulu empêcher qu'un injuste rival ne vous possédât contre la parole donnée par le sulthan votre père en ma faveur. »

La princesse fit fort peu d'attention à tout ce qu'il lui put dire. Elle n'était nullement en état de lui répondre. La frayeur et l'étonnement où elle était d'une aventure si surprenante et si peu attendue, l'avaient mise dans un tel état, qu'Aladdin n'en put tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas là : il prit le parti de se déshabiller , et il se coucha à la place du fils du grand vézyr , le dos tourné du côté de la princesse , après avoir eu la précaution de mettre un sabre entre elle et lui , pour marquer qu'il mériterait d'en être puni s'il attentait à son honneur.

Aladdin content d'avoir ainsi privé son rival du bonheur dont il s'était flatté de jouir cette nuit-là , dormit assez tranquillement. Il n'en fut pas de même de la princesse Badroulboudour : de sa vie il ne lui était arrivé de passer une nuit aussi fâcheuse et aussi désagréable que celle-là ; et si l'on veut bien faire réflexion au lieu et à l'état où le génie avait laissé le fils du grand vézyr , on jugera que ce nouvel époux la passa d'une manière beaucoup plus affligeante.

Le lendemain , Aladdin n'eut pas besoin de frotter la lampe pour appeler le génie. Il revint à l'heure qu'il lui avait désignée , et dans le temps qu'il achevait de s'habiller :

« ME VOICI , dit-il à Aladdin. QU'AS - TU A ME COMMANDER ? »

« Va reprendre , lui dit Aladdin , le fils du grand

vézyr où tu l'a mis ; viens le remettre dans ce lit , et reporte-le où tu l'as pris dans le palais du sulthan. » Le génie alla relever le fils du grand vézyr de sentinelle , et Aladdin reprenait son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel époux près de la princesse , et en un instant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du palais du sulthan d'où il l'avait apporté.

En tout ceci le génie ne fut aperçu ni de la princesse , ni du fils du grand vézyr. Sa forme hideuse eût été capable de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent même rien des discours entre Aladdin et lui ; et ils ne s'aperçurent que de l'ébranlement du lit et de leur transport d'un lieu à un autre : c'était bien assez pour leur donner une frayeur qu'il est aisé d'imaginer.

Le génie venait de poser le lit nuptial en sa place , quand le sulthan , curieux d'apprendre comment la princesse avait passé la première nuit de ses noces , entra dans la chambre pour lui souhaiter le bon jour. Le fils du grand vézyr morfondu du froid qu'il avait souffert toute la nuit , et qui n'avait pas encore eu le temps de se réchauffer , n'eut pas sitôt entendu qu'on ouvrait la porte , qu'il se leva , et passa dans une garde-robe où il s'était déshabillé la veille.

Le sulthan approcha du lit de la princesse , la baisa entre les deux yeux , selon la coutume , en lui souhaitant le bonjour , et lui demanda en souriant comment elle se trouvait de la nuit passée ; mais en relevant la tête , et en la regardant avec plus d'attention , il fut extrêmement surpris de la voir dans une

grande mélancolie. Elle lui jeta seulement un regard des plus tristes, et qui laissait voir une grande affliction, ou un grand mécontentement. Il lui dit encore quelques paroles; mais comme il vit qu'il ne pouvait rien tirer d'elle, il s'imaginant qu'elle le faisait par pudeur, et il se retira. Il ne laissa pas néanmoins de soupçonner qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans son silence; ce qui l'obligea d'aller sur-le-champ à l'appartement de la sulthane, à qui il fit le récit de l'état où il avait trouvé la princesse, et de la réception qu'elle lui avait faite. « Sire, lui dit la sulthane, cela ne doit pas surprendre votre majesté : il n'y a pas de nouvelle mariée qui n'ait la même retenue le lendemain de ses nocés. Ce ne sera pas la même chose dans deux ou trois jours : alors elle recevra son père comme elle le doit. Je vais la voir, ajouta-t-elle, et je suis bien trompée, si elle me fait le même accueil. »

Quand la sulthane fut habillée, elle se rendit à l'appartement de la princesse, qui n'était pas encore levée : elle s'approcha de son lit, et elle lui donna le bonjour, en l'embrassant; mais sa surprise fut des plus grandes, non-seulement de ce qu'elle ne lui répondait rien, mais même de ce qu'en la regardant, elle s'aperçut qu'elle était dans un grand abattement, qui lui fit juger qu'il lui était arrivé quelque chose qu'elle ne pénétrait pas. « Ma fille, lui dit la sulthane, d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais? Est-ce avec votre mère que vous devez faire toutes ces façons? Je veux

bien croire que vous n'avez pas cette pensée, il faut donc qu'il vous soit arrivé quelque autre chose; avouez-le-moi franchement, et ne me laissez pas plus long-temps dans une inquiétude qui m'accable. »

La princesse Badroulboudour rompit enfin le silence par un grand soupir : « Ah, madame, s'écria-t-elle, pardonnez-moi, si j'ai manqué au respect que je vous dois ! J'ai l'esprit si fortement occupé des choses extraordinaires qui me sont arrivées cette nuit, que je ne suis pas encore bien revenue de mon étonnement ni de mes frayeurs, et que j'ai de la peine à me reconnaître moi-même. » Alors elle lui peignit avec les couleurs les plus vives, de quelle manière, un instant après qu'elle et son époux furent couchés, le lit avait été enlevé et transporté en un moment dans une chambre mal-propre et obscure, où elle s'était vue seule et séparée de son époux, sans savoir ce qu'il était devenu; elle ajouta qu'elle avait vu un jeune homme, lequel, après lui avoir dit quelques paroles que la frayeur l'avait empêchée d'entendre, s'était couché avec elle à la place de son époux, après avoir mis son sabre entre elle et lui; elle raconta que son époux lui avait été enfin rendu, et le lit rapporté en sa place en aussi peu de temps. » Tout cela venait d'être fait, ajouta-t-elle, quand le sulthan mon père est entré dans ma chambre; j'étais si accablée de tristesse, que je n'ai pas eu la force de lui répondre une seule parole. Aussi, je ne doute pas qu'il ne soit indigné de la manière dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait; mais j'espère qu'il me par-

donnera quand il saura ma bizarre aventure, et l'état pitoyable où je me trouve encore en ce moment. »

## CCCXXXI<sup>e</sup> NUIT.

LA sulthane écouta fort tranquillement tout ce que la princesse voulut bien lui raconter; mais elle ne voulut point y ajouter foi. « Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au sulthan votre père. Gardez-vous d'en rien dire à personne : on vous prendrait pour une folle, si on vous entendait parler de la sorte. » « Madame, reprit la princesse, je puis vous assurer que je vous parle dans mon bon sens; vous pourrez vous en informer à mon époux, il vous dira la même chose. » « Je m'en informerai, repartit la sulthane; mais quand il m'en parlerait comme vous, je n'en serais pas plus persuadée que je le suis. Levez-vous cependant, et ôtez-vous cette idée de l'esprit; il ferait beau voir que vous troublassiez par une pareille vision les fêtes ordonnées par vos noces, et qui doivent se continuer plusieurs jours dans ce palais et dans tout le royaume! N'entendez-vous pas déjà les fanfares et les concerts de trompettes, de tymbales et de tambours? Tout cela vous doit inspirer la joie et le plaisir, et vous faire oublier toutes les fantaisies dont vous venez de me parler. » En même temps la sulthane appela les femmes de la princesse; et après

qu'elle l'eut fait lever, et qu'elle l'eut vue se mettre à sa toilette, elle alla à l'appartement du sulthan; elle lui dit que quelque fantaisie avait passé véritablement par l'esprit de sa fille, mais que ce n'était rien. Elle fit appeler le fils du vézyr, pour savoir de lui quelque chose de ce que la princesse lui avait dit; mais le fils du vézyr qui s'estimait infiniment honoré de l'alliance du sulthan, avait pris le parti de dissimuler. « Mon gendre, lui dit la sulthane, dites-moi, êtes-vous dans le même entêtement que votre épouse? » « Madame, reprit le fils du vézyr, oserais-je vous demander à quel sujet vous me faites cette demande? » « Cela suffit, repartit la sulthane; je n'en veux pas savoir davantage: vous êtes plus sage qu'elle. »

Les réjouissances continuèrent toute la journée dans le palais; et la sulthane qui n'abandonna pas la princesse, n'oublia rien pour lui inspirer la joie, et pour lui faire prendre part aux divertissements qu'on lui donnait par différentes sortes de spectacles; mais elle était tellement frappée des idées de ce qui lui était arrivé la nuit, qu'il était aisé de voir qu'elle en était toute occupée. Le fils du grand vézyr n'était pas moins accablé de la mauvaise nuit qu'il avait passée; mais son ambition le fit dissimuler; et à le voir, personne ne douta qu'il ne fût un époux très-heureux.

Aladdin qui était bien informé de ce qui se passait au palais, ne douta pas que les nouveaux mariés ne dussent coucher encore ensemble, malgré la

fâcheuse aventure qui leur était arrivée la nuit d'au-paravant ; il n'avait point envie de les laisser en repos. Ainsi dès que la nuit fut un peu avancée , il eut recours à la lampe. Aussitôt le génie parut , et fit à Aladdin le même compliment que les autres fois , en lui offrant son service. « Le fils du grand vézyr et la princesse Badroulboudour , lui dit Aladdin , doivent coucher encore ensemble cette nuit ; va , et du moment qu'ils seront couchés , apporte-moi le lit ici , comme hier. »

Le génie servit Aladdin avec autant de fidélité et d'exactitude que le jour précédent : le fils du grand vézyr passa la nuit aussi froidement et aussi désagréablement qu'il l'avait déjà fait , et la princesse eut la même mortification d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche , le sabre posé entre elle et lui. Le génie , suivant les ordres d'Aladdin , revint le lendemain , remit l'époux auprès de son épouse , enleva le lit avec les nouveaux mariés , et le reporta dans la chambre du palais où il l'avait pris.

Le sulthan après la réception que la princesse Badroulboudour lui avait faite le jour précédent , inquiet de savoir comment elle aurait passé la seconde nuit , et si elle lui ferait une réception pareille à celle qu'elle lui avait déjà faite , se rendit à sa chambre d'aussi bon matin , pour s'en informer. Le fils du grand vézyr , plus honteux et plus mortifié du mauvais succès de cette dernière nuit que de la première , à peine eut entendu venir le sulthan , qu'il se leva avec précipitation , et se jeta dans la garde-robe.

Le sultban s'avança jusqu'au lit de la princesse, en lui donnant le bon jour ; et après lui avoir fait les mêmes caresses que le jour précédent : « Hé bien, ma fille, lui dit-il, êtes-vous ce matin d'aussi mauvaise humeur que vous l'étiez hier ? Me direz-vous comment vous avez passé la nuit ? » La princesse garda le même silence, et le sulthan s'aperçut qu'elle avait l'esprit beaucoup moins tranquille, et qu'elle était plus abattue que la première fois. Il ne douta pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui fût arrivé. Alors, irrité du mystère qu'elle lui en faisait : « Ma fille, lui dit-il tout en colère et le sabre à la main, ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout à l'heure. »

La princesse, plus effrayée du ton et de la menace du sulthan offensé que de la vue du sabre nu, rompit enfin le silence : « Mon cher père et mon sulthan, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, je demande pardon à votre majesté, si je l'ai offensée. J'espère de sa bonté et de sa clémence qu'elle fera succéder la compassion à la colère, quand je lui aurai fait le récit fidèle du triste et pitoyable état où je me suis trouvée toute cette nuit et toute la nuit passée. »

Après ce préambule qui apaisa et qui attendrit un peu le sulthan, elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui était arrivé pendant ces deux fâcheuses nuits, mais d'une manière si touchante qu'il en fut pénétré de douleur. Elle finit par ces paroles : « Si votre majesté a le moindre doute sur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'époux qu'elle

m'a donné. Je suis persuadé qu'il en rendra à la vérité le même témoignage que je lui rends. »

Le sulthan entra tout de bon dans la peine extrême qu'une aventure aussi surprenante devoit avoir causée à la princesse : « Ma fille, lui dit-il, vous avez grand tort de ne vous être pas expliquée à moi dès hier sur une affaire aussi étrange que celle que vous venez de m'apprendre, à laquelle je ne prends pas moins d'intérêt que vous-même. Je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuse, mais plutôt dans la vue de vous rendre contente, et de vous faire jouir de tout le bonheur que vous méritez, et que vous pouviez espérer avec un époux qui m'avait paru vous convenir. Effacez de votre esprit les idées fâcheuses de tout ce que vous venez de me raconter. Je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive plus désormais des nuits aussi désagréables et aussi peu supportables que celles que vous avez passées. »

Dès que le sulthan fut rentré dans son appartement, il envoya appeler son grand vézyr : « Vézyr, lui dit-il, avez-vous vu votre fils, et ne vous a-t-il rien dit ? » Comme le grand vézyr lui eut répondu qu'il ne l'avait pas vu, le sulthan lui fit le récit de tout ce que la princesse Badroulboudour venait de lui raconter. En achevant : « Je ne doute pas, ajouta-t-il, que ma fille ne m'ait dit la vérité ; je serai bien aise néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de notre fils : allez et demandez-lui ce qu'il en est. »

Le grand vézyr alla aussitôt joindre son fils ; il lui fit part de ce que le sulthan venait de lui communiquer, et il lui enjoignit de ne lui point déguiser la vérité, et de lui dire si tout cela était vrai? « Je ne vous la déguiserai pas, mon père, lui répondit le fils; tout ce que la princesse a dit au sulthan est vrai; mais elle n'a pu lui dire les mauvais traitemens qui m'ont été faits en particulier, les voici : Depuis mon mariage j'ai passé deux nuits les plus cruelles qu'on puisse imaginer, et je n'ai pas d'expression pour vous décrire au juste et avec toutes leurs circonstances les maux que j'ai soufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ai eue de me sentir enlever quatre fois dans mon lit, sans voir qui enlevait le lit et le transportait d'un lieu à un autre, et sans pouvoir imaginer comment cela s'est pu faire. Vous jugerez vous-même de l'état fâcheux où je me suis trouvé lorsque je vous dirai que j'ai passé deux nuits debout et nu en chemise dans une espèce de privé étroit, sans avoir la liberté de remuer de la place où j'étais posé, et sans pouvoir faire aucun mouvement, quoiqu'il ne parût devant moi aucun obstacle qui pût vraisemblablement m'en empêcher. Après cela, il n'est pas besoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes souffrances. Je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la princesse mon épouse tous les sentimens d'amour, de respect et de reconnaissance qu'elle mérite; mais je vous avoue de bonne foi qu'avec tout l'honneur et tout l'éclat qui rejaillit sur moi d'avoir épousé la fille

de mon souverain, j'aimerais mieux mourir que de vivre plus long-temps dans une si haute alliance, s'il faut essayer des traitemens aussi désagréables que ceux que j'ai déjà soufferts. Je ne doute point que la princesse ne soit dans les mêmes sentimens que moi; et elle conviendra aisément que notre séparation n'est pas moins nécessaire pour son repos que pour le mien. Ainsi, mon père, je vous supplie par la même tendresse qui vous a porté à me procurer un si grand honneur, de faire agréer au sulthan que notre mariage soit déclaré nul.»

Quelque grande que fut l'ambition du grand vézyr de voir son fils gendre du sulthan, néanmoins, la ferme résolution où il le vit de se séparer de la princesse, fit qu'il ne jugea pas à propos de lui proposer d'avoir encore patience au moins quelques jours pour éprouver si cette contrariété ne finirait point. Il le laissa, et il revint rendre réponse au sulthan, à qui il avoua de bonne foi que la chose n'était que trop vraie, d'après ce qu'il venait d'apprendre de son fils. Sans attendre même que le sulthan lui parlât de rompre le mariage, à quoi il voyait bien qu'il n'était que trop disposé, il le supplia de permettre que son fils se retirât du palais, et qu'il retournât auprès de lui; en prenant pour prétexte qu'il n'était pas juste que la princesse fût exposée un moment de plus à une persécution si terrible pour l'amour de son fils.

Le grand vézyr n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait. Dès ce moment le sulthan qui avait déjà pris la même résolution, donna ses ordres pour

faire cesser les réjouissances dans son palais et dans la ville, et même dans toute l'étendue de son royaume, où il fit expédier des ordres contraires aux premiers; et en très-peu de temps toutes les marques de joie et de réjouissances publiques cessèrent.

## CCCXXXII<sup>e</sup> NUIT.

CE changement subit et si peu attendu, donna occasion à bien des raisonnemens différens : on se demandait les uns aux autres d'où pouvait venir ce contre-temps ; et l'on n'en disoit autre chose, sinon qu'on avait vu le grand vézyr sortir du palais, et se retirer chez lui accompagné de son fils, l'un et l'autre avec un air fort triste. Aladdin seul en savoit le secret, et se réjouissait en lui-même de l'heureux succès que l'usage de la lampe lui procurait. Ainsi, comme il eut appris avec certitude que son rival avait abandonné le palais, et que le mariage entre la princesse et lui étoit rompu absolument, il n'eut pas besoin de frotter la lampe davantage, et d'appeler le génie pour empêcher qu'il ne se consommât. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ni le sulthan, ni le grand vézyr, qui avaient oublié Aladdin et la demande qu'il avait fait faire, n'eurent pas la moindre pensée qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venait de causer la dissolution du mariage de la princesse.

Aladdin cependant laissa écouler les trois mois que

le sulthan avait marqués pour son mariage avec la princesse Badroulboudour ; il en avait compté tous les jours avec grand soin ; et quand ils furent écoulés , dès le lendemain il ne manqua pas d'envoyer sa mère au palais , pour rappeler au sulthan la parole qu'il avait donnée.

La mère d'Aladdin alla au palais comme son fils lui avait dit , et elle se présenta à l'entrée du divan , au même endroit qu'auparavant. Le sulthan n'eut pas plutôt jeté la vue sur elle , qu'il la reconnut , et se souvint en même temps de la demande qu'elle lui avait faite , et du temps auquel il l'avait remise. Le grand vézyr lui faisait alors le rapport d'une affaire : « Vézyr , lui dit le sulthan en l'interrompant , j'aperçois la bonne femme qui nous fit un si beau présent il y a quelques mois ; faites-la venir ; vous reprendrez votre rapport quand je l'aurai écoutée. » Le grand vézyr en jetant les yeux du côté de l'entrée du divan , aperçut aussi la mère d'Aladdin. Aussitôt il appela le chef des huissiers , et en la lui montrant , il lui donna ordre de la faire avancer.

La mère d'Aladdin s'avança jusqu'au pied du trône , où elle se prosterna selon la coutume. Après qu'elle se fut relevée , le sulthan lui demanda ce qu'elle souhaitait. « Sire , lui répondit-elle , je me présente encore devant le trône de votre Majesté , pour lui représenter au nom d'Aladdin mon fils , que les trois mois après lesquels elle l'a remis sur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire , sont expirés , et la supplier de vouloir bien s'en souvenir. »

Le sulthan , en prenant un délai de trois mois pour répondre à la demande de cette bonne femme , la première fois qu'il l'avait vue , avait cru qu'il n'entendrait plus parler d'un mariage qu'il regardait comme peu convenable à la princesse sa fille , en considérant seulement la bassesse et la pauvreté de la mère d'Aladdin qui paraissait devant lui dans un habillement fort commun. Cependant la sommation qu'elle venait de lui faire de tenir sa parole , lui parut embarrassante : il ne jugea pas à propos de lui répondre sur-le-champ ; il consulta son grand vézyr , et témoigna la répugnance qu'il avait à conclure le mariage de la princesse avec un inconnu , dont il supposait que la fortune devait être beaucoup au-dessous de la plus médiocre.

Le grand vézyr n'hésita pas à s'expliquer au sulthan sur ce qu'il en pensait. « Sire , lui dit-il , il me semble qu'il y a un moyen immanquable pour éluder un mariage si disproportionné , sans qu'Aladdin , quand même il serait connu de votre Majesté , puisse s'en plaindre : c'est de mettre la princesse à un si haut prix , que ses richesses , quelles qu'elles puissent être ; ne puissent y suffire. Ce sera le moyen de le faire désister d'une poursuite si hardie , pour ne pas dire si téméraire , à laquelle sans doute il n'a pas bien pensé avant de s'y engager. »

Le sulthan approuva le conseil du grand vézyr. Il se tourna du côté de la mère d'Aladdin ; et après quelques momens de réflexion : « Ma bonne femme , lui dit-il , les sulthans doivent tenir leur parole ; jé

suis prêt à tenir la mienne , et à rendre votre fils heureux par le mariage de la princesse ma fille ; mais comme je ne puis la marier que je ne sache l'avantage qu'elle y trouvera , vous direz à votre fils que j'accomplirai ma parole , dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif , pleins à comble des mêmes choses que vous m'avez déjà présentées de sa part , portés par un pareil nombre d'esclaves noirs , qui seront conduits par quarante autres esclaves blancs , jeunes , bien faits et de belle taille , et tous habillés très-magnifiquement : voilà les conditions auxquelles je suis prêt à lui donner la princesse ma fille. Allez, bonne femme ; j'attendrai que vous m'apportiez sa réponse. »

La mère d'Aladdin se prosterna encore devant le trône du sulthan , et elle se retira. Dans le chemin , elle riait en elle-même de la folle imagination de son fils. « Vraiment , disait-elle , où trouvera-t-il tant de bassins d'or , et une grande quantité de ces verres colorés pour les remplir ? Retournera-t-il dans le souterrain dont l'entrée est bouchée , pour en cueillir aux arbres ? Et tous ces esclaves tournés comme le sulthan les demande , où les prendra-t-il ? Le voilà bien éloigné de sa prétention ; et je crois qu'il ne sera guère content de mon ambassade. » Quand elle fut rentrée chez elle , l'esprit rempli de toutes ces pensées , qui lui faisaient croire qu'Aladdin n'avait plus rien à espérer : « Mon fils , lui dit-elle , je vous conseille de ne plus penser au mariage de la princesse Badroulboudour. Le sulthan , à la vérité , m'a reçue avec beaucoup de

bonté , et je crois qu'il était bien intentionné pour vous ; mais le grand vézyr , si je ne me trompe , l'a fait changer de sentiment , et vous pouvez le présumer comme moi sur ce que vous allez entendre. Après avoir représenté à sa majesté que les trois mois étaient expirés , et que je le priais de votre part de se souvenir de sa promesse , je remarquai qu'il ne me fit la réponse que je vais vous dire , qu'après avoir parlé bas quelque temps avec le grand vézyr. » La mère d'Aladdin fit un récit très-exact à son fils de tout ce que sulthan lui avait dit , et des conditions auxquelles il consentirait au mariage de la princesse sa fille avec lui. En finissant : « Mon fils , lui dit-elle , il attend votre réponse ; mais entre nous , continua-t-elle en souriant , je crois qu'il attendra long-temps. »

« Pas si long - temps que vous croiriez bien , ma mère , reprit Aladdin ; et le sulthan se trompe lui-même s'il a cru , par ses demandes exorbitantes , me mettre hors d'état de songer à la princesse Badroulboudour. Je m'attendais à d'autres difficultés insurmontables , ou qu'il mettrait mon incomparable princesse à un prix beaucoup plus haut ; mais à présent je suis content , et ce qu'il me demande est peu de chose en comparaison de ce que je serais en état de lui donner pour en obtenir la possession. Pendant que je vais songer à le satisfaire , allez nous chercher de quoi dîner , et laissez-moi faire. »

Dès que la mère d'Aladdin fut sortie pour aller à la provision ; Aladdin prit la lampe , et il la frota :

dans l'instant le génie se présenta devant lui ; et dans les mêmes termes que nous avons déjà rapportés , il lui demanda ce qu'il avait à lui commander. Aladdin lui dit : « Le sulthan me donne la princesse sa fille en mariage ; mais auparavant il me demande quarante grands bassins d'or massif et bien pesans , pleins à comble des fruits du jardin où j'ai pris la lampe dont tu es esclave. Il exige aussi de moi que ces quarante bassins soient portés par autant d'esclaves noirs, précédés par quarante esclaves blancs ; jeunes , bien faits , de belle taille , et habillés très-richement. Va, et amène-moi ce présent au plus tôt, afin que je l'envoie au sulthan avant qu'il lève la séance du divan. » Le génie lui dit que son commandement allait être exécuté incessamment , et il disparut.

Très-peu de temps après, le génie se fit revoir accompagné des quarante esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif du poids de vingt marcs sur la tête, pleins de perles, de diamans, de rubis et d'émeraudes mieux choisies, même pour la beauté et pour la grosseur, que celles qui avaient déjà été présentées au sulthan ; chaque bassin était couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces esclaves, tant noirs que blancs, avec les plats d'or, occupaient presque toute la maison, qui était assez petite, avec une petite cour sur le devant, et un petit jardin sur le derrière. Le génie demanda à Aladdin s'il était content, et s'il avait encore quelque autre commandement à lui faire. Aladdin lui dit qu'il ne lui demandait rien davantage, et il disparut aussitôt.

La mère d'Aladdin revint du marché ; et en entrant elle fut dans une grande surprise de voir tant de monde et tant de richesses. Quand elle se fut déchargée des provisions qu'elle apportait , elle voulut ôter le voile qui lui couvrait le visage ; mais Aladdin l'en empêcha. « Ma mère, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre : avant que le sulthan achève de tenir le divan , il est important que vous retourniez au palais, et que vous y conduisiez incessamment le présent et la dot de la princesse Badroulboudour qu'il m'a demandés , afin qu'il juge par ma diligence et par mon exactitude , du zèle ardent et sincère que j'ai de me procurer l'honneur d'entrer dans son alliance. »

### CCCXXIII<sup>e</sup> NUIT.

SANS attendre la réponse de sa mère , Aladdin ouvrit la porte sur la rue ; et il fit défiler successivement tous ces esclaves , en faisant toujours marcher un esclave blanc suivi d'un esclave noir , chargé d'un bassin d'or sur la tête , et ainsi jusqu'au dernier. Et après que sa mère fut sortie en suivant le dernier esclave noir , il ferma la porte , et il demeura tranquillement dans sa chambre avec l'espérance que le sulthan , après ce présent tel qu'il l'avait demandé , voudrait bien le recevoir enfin pour son gendre.

Le premier esclave blanc qui était sorti de la maison d'Aladdin , avait fait arrêter tous les passans

qui l'aperçurent ; et avant que les quatre - vingts esclaves , alternativement blancs et noirs , eussent achevé de sortir , la rue se trouva pleine d'une grande foule de peuple qui accourut de toutes parts pour voir un spectacle si magnifique et si extraordinaire. L'habillement de chaque esclave était si riche en étoffe et en pierreries , que les meilleurs connaisseurs ne crurent pas se tromper en faisant monter chaque habit à plus d'un million. La grande propreté , l'ajustement bien entendu de chaque habillement , la bonne grace , le bel air , la taille uniforme et avantageuse de chaque esclave , leur marche grave à une distance égale les uns des autres , et l'éclat des pierreries d'une grosseur excessive enchâssées autour de leurs ceintures d'or massif dans une belle symétrie , et les enseignes également en pierreries attachées à leurs bonnets qui étaient d'un goût tout particulier , mirent toute cette foule de spectateurs dans une admiration si grande , qu'ils ne pouvaient se lasser de les regarder et de les conduire des yeux aussi loin qu'il leur était possible. Mais les rues étaient tellement bordées de peuple , que chacun était contraint de rester dans la place où il se trouvait.

Comme il fallait passer par plusieurs rues pour arriver au palais , cela fit qu'une bonne partie de la ville , gens de toutes sortes d'états et de conditions , furent témoins d'une pompe si ravissante. Le premier des quatre-vingts esclaves arriva à la porte de la première cour du palais ; et les portiers qui s'é-

taient mis en haie dès qu'ils s'étaient aperçus que cette file merveilleuse approchait, le prirent pour un roi, tant il était richement et magnifiquement habillé; ils s'avancèrent pour lui baiser le bas de sa robe; mais l'esclave instruit par le génie, les arrêta, et il leur dit gravement: « Nous ne sommes que des esclaves; notre maître paraîtra quand il en sera temps. »

Le premier esclave, suivi de tous les autres, avança jusqu'à la seconde cour qui était très-spacieuse, et où la maison du sulthan était rangée pendant la séance du divan. Les officiers à la tête de chaque troupe, étaient d'une grande magnificence; mais elle fut effacée à la présence des quatre-vingts esclaves porteurs du présent d'Aladdin, et qui en faisaient eux-mêmes partie. Rien ne parut si beau ni si éclatant dans toute la maison du sulthan; et tout le brillant des seigneurs de sa cour qui l'entournaient, n'était rien en comparaison de ce qui se présentait alors à sa vue.

Comme le sulthan avait été averti de la marche et de l'arrivée de ces esclaves, il avait donné ses ordres pour les faire entrer. Ainsi, dès qu'ils se présentèrent, ils trouvèrent l'entrée du divan libre, et ils y entrèrent dans un ordre parfait, une partie à droite, et l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés, et qu'ils eurent formé un grand demi-cercle devant le trône du sulthan, les esclaves noirs posèrent chacun le bassin qu'ils portaient sur le tapis de pied. Ils se prosternèrent tous ensemble en frap-

pant du front contre le tapis. Les esclaves blancs firent la même chose en même temps. Ils se relevèrent tous ; et les noirs en le faisant , découvrirent adroitement les bassins qui étaient devant eux , et tous demeurèrent debout , les mains croisées sur la poitrine , avec une grande modestie.

La mère d'Aladdin , qui cependant s'était avancée jusqu'au pied du trône , dit au sulthan , après s'être prosternée : « Sire , Aladdin mon fils n'ignore pas que ce présent qu'il envoie à votre majesté , ne soit beaucoup au-dessous de ce que mérite la princesse Badroulboudour ; il espère néanmoins que votre majesté l'aura pour agréable , et qu'elle voudra bien le faire agréer aussi à la princesse , avec d'autant plus de confiance , qu'il a tâché de se conformer à la condition qu'il vous a plu de lui imposer. »

Le sulthan n'était pas en état de faire attention au compliment de la mère d'Aladdin. Le premier coup-d'œil jeté sur les quarante bassins d'or , pleins à comble de bijoux les plus brillans , les plus éclatans , les plus précieux que l'on eût jamais vus au monde , et les quatre-vingts esclaves qui paraissaient autant de rois , tant par leur bonne mine que par la richesse et la magnificence surprenante de leur habillement , l'avait frappé de manière qu'il ne pouvait revenir de son admiration. Au lieu de répondre au compliment de la mère d'Aladdin , il s'adressa au grand vézyr , qui ne pouvait comprendre lui-même d'où une si grande profusion de richesses pouvait être venue. « Hé bien ! vézyr , dit-il publiquement , que pensez-

vous de celui, quel qu'il puisse être, qui m'envoie un présent si riche et si extraordinaire, et que ni moi, ni vous, ne connaissons pas? Le croyez-vous indigne d'épouser la princesse Badroulboudour ma fille?»

Quelque jalousie et quelque douleur qu'eut le grand vézyr de voir qu'un inconnu allait devenir le gendre du sulthan préférablement à son fils, il n'osa néanmoins dissimuler son sentiment. Il était trop visible que le présent d'Aladdin était plus que suffisant pour mériter qu'il fût reçu dans une si haute alliance. Il répondit donc au sulthan, et en entrant dans son sentiment : « Sire, dit-il, bien loin d'avoir la pensée que celui qui fait à votre majesté un présent si digne d'elle, soit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire, j'oserais dire qu'il mériterait davantage, si je n'étais persuadé qu'il n'y a pas de trésor au monde assez riche pour être mis dans la balance avec la princesse fille de votre majesté. » Les seigneurs de la cour qui étaient de la séance du conseil, témoignèrent par leurs applaudissemens que leurs avis n'étaient pas différens de celui du grand vézyr.

Le sulthan ne différa plus, il ne pensa pas même à s'informer si Aladdin avait les autres qualités convenables à celui qui pouvait aspirer à devenir son gendre. La seule vue de tant de richesses immenses, et la diligence avec laquelle Aladdin venait de satisfaire à sa demande, sans avoir formé la moindre difficulté sur des conditions aussi exorbitantes que celles qu'il lui avait imposées, lui persuadèrent aisément qu'il

ne lui manquait rien de tout ce qui pouvait le rendre accompli et tel qu'il le souhaitait. Ainsi, pour renvoyer la mère d'Aladdin avec la satisfaction qu'elle pouvait désirer, il lui dit : « Bonne femme, allez dire à votre fils que je l'attends pour le recevoir à bras ouverts et pour l'embrasser ; et que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je lui fais de la princesse ma fille, plus il me fera plaisir. »

Dès que la mère d'Aladdin se fut retirée avec la joie dont une femme de sa condition peut être capable en voyant son fils parvenu à une si haute élévation contre son attente, le sulthan mit fin à l'audience de ce jour ; et en se levant de son trône, il ordonna que les eunuques attachés au service de la princesse vinsent enlever les bassins pour les porter à l'appartement de leur maîtresse, où il se rendit pour les examiner avec elle à loisir. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ par les soins du chef des eunuques.

Les quatre-vingts esclaves blancs et noirs ne furent pas oubliés : on les fit entrer dans l'intérieur du palais ; et quelque temps après, le sulthan qui venait de parler de leur magnificence à la princesse Badroulboudour, commanda qu'on les fit venir devant l'appartement, afin qu'elle les considérât au travers des jalousies, et qu'elle connût que bien loin d'avoir rien exagéré dans le récit qu'il venait de lui dire, il lui en avait dit beaucoup moins que ce qui en était.

La mère d'Aladdin cependant arriva chez elle avec un air qui annonçait assez la bonne nouvelle

qu'elle apportait à son fils. « Mon fils , lui dit - elle , vous avez tout sujet d'être content : vous êtes arrivé à l'accomplissement de vos souhaits contre mon attente , et vous savez ce que je vous en avais dit. Afin de ne vous pas tenir trop long-temps en suspens , le sulthan , aux applaudissemens de toute sa cour , a déclaré que vous êtes digne de posséder la princesse Badroulboudour. Il vous attend pour vous embrasser et pour conclure votre mariage. C'est à vous de songer aux préparatifs de cette entrevue , afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçue de votre personne ; mais , après ce que j'ai vu des merveilles que vous savez faire , je suis persuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire encore que le sulthan vous attend avec impatience. Ainsi ne perdez pas de temps à vous rendre auprès de lui. »

### CCCXXXIV<sup>e</sup> NUIT.

ALADDIN , charmé de cette nouvelle , et tout plein de l'objet qui l'avait enchanté , dit peu de paroles à sa mère , et se retira dans sa chambre. Là , après avoir pris la lampe qui lui avait été si officieuse jusqu'alors en tous ses besoins et en tout ce qu'il avait souhaité , il ne l'eut pas plutôt frottée , que le génie continua de marquer son obéissance , en paraissant d'abord sans se faire attendre. « Génie , lui dit Alad-

din, je t'ai appelé pour me faire prendre le bain tout-à-l'heure; et quand je l'aurai pris, je veux que tu me tiennes prêt un habillement le plus riche et le plus magnifique que jamais monarque ait porté.» Il eut à peine achevé de parler, que le génie, en le rendant invisible comme lui, l'enleva et le transporta dans un bain tout de marbre le plus fin, et de différentes couleurs les plus belles et les plus diversifiées. Sans voir qui le servait, il fut déshabillé dans un salon spacieux et d'une grande propreté. Du salon, on le fit entrer dans le bain, qui était d'une chaleur modérée; et là, il fut frotté et lavé avec plusieurs sortes d'eaux de senteur. Après l'avoir fait passer par tous les degrés de chaleur, selon les différentes pièces du bain, il en sortit; mais tout autre que quand il y était entré : son teint se trouva frais, blanc, vermeil, et son corps beaucoup plus léger et plus dispos. Il rentra dans le salon, et il ne trouva plus l'habit qu'il y avait laissé; le génie avait eu soin de mettre en sa place celui qu'il lui avait demandé. Aladdin fut surpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on lui avait substitué. Il s'habilla avec l'aide du génie en admirant chaque pièce à mesure qu'il la prenait : tant elles étaient toutes au-delà de ce qu'il aurait pu s'imaginer ! Quand il eut achevé, le génie le reporta chez lui dans la même chambre où il l'avait pris. Alors il lui demanda s'il avait autre chose à lui commander. « Oui, répondit Aladdin, j'attends de toi que tu m'amènes au plutôt un cheval, qui surpasse en beauté et en bonté le cheval le plus estimé qui

soit dans l'écurie du sulthian, dont la housse, la selle, la bride et tout le harnois vaille plus d'un million. Je demande aussi que tu me fasses venir en même temps vingt esclaves, habillés aussi richement et aussi légèrement que ceux qui ont apporté le présent, pour marcher à mes côtés et à ma suite en troupe, et vingt autres semblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir aussi à ma mère six femmes esclaves pour la servir, chacune habillée aussi richement au moins que les femmes esclaves de la princesse Badroulboudour, et chargées chacune d'un habit complet aussi magnifique et aussi pompeux que pour la sulthane. J'ai besoin de dix mille pièces d'or en dix bourses. Voilà, ajouta-t-il, ce que j'avais à te commander. Va, et fais diligence.»

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ses ordres au génie, le génie disparut, et bientôt après il se fit revoir avec le cheval, avec les quarante esclaves, dont dix portaient chacun une bourse de dix mille pièces d'or; et avec six femmes esclaves, chargées sur la tête chacune d'un habit différent pour la mère d'Aladdin, enveloppé dans une toile d'argent, et le génie présenta le tout à Aladdin.

Des dix bourses, Aladdin n'en prit que quatre qu'il donna à sa mère, en lui disant que c'était pour s'en servir dans ses besoins. Il laissa les six autres entre les mains des esclaves qui les portaient, avec ordre de les garder, et de les jeter au peuple par poignées en passant par les rues, dans la marche qu'ils devaient faire pour se rendre au palais du sul-

than. Il ordonna aussi qu'ils marcheraient devant lui avec les autres, trois à droite et trois à gauche. Il présenta enfin à sa mère les six femmes esclaves, en lui disant qu'elles étaient à elle; qu'elle pouvait s'en servir comme leur maîtresse, et que les habits qu'elles avaient apportés, étaient pour son usage.

Quand Aladdin eut disposé toutes ses affaires, il dit au génie en le congédiant, qu'il l'appellerait quand il aurait besoin de son service, et le génie disparut aussitôt. Alors Aladdin ne songea plus qu'à répondre au plus tôt au désir que le sulthan avait témoigné de le voir. Il dépêcha au palais un des quarante esclaves, je ne dirai pas le mieux fait, ils l'étaient tous également, avec ordre de s'adresser au chef des huissiers, et de lui demander quand il pourrait avoir l'honneur d'aller se jeter aux pieds du sulthan. L'esclave ne fut pas long-temps à s'acquitter de son message; il apporta pour réponse que le sulthan l'attendait avec impatience.

Aladdin ne différa pas de monter à cheval, et de se mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eût monté à cheval, il y parut néanmoins pour la première fois avec tant de bonne grace, que le cavalier le plus expérimenté ne l'eût pas pris pour un novice. Les rues par où il passa, furent remplies, presque en un moment, d'une foule innombrable de peuple, qui faisait retentir l'air d'acclamations, de cris d'admiration, et de bénédictions, chaque fois particulièrement que les six esclaves qui avaient les bourses, faisaient voler des

poignées de pièces d'or en l'air à droite et à gauche. Ces acclamations néanmoins ne venaient pas de la part de ceux qui se poussaient et qui se baissaient pour ramasser de ces pièces, mais de ceux qui, d'un rang au-dessus du bas peuple, ne pouvaient s'empêcher de donner publiquement à la libéralité d'Aladdin les louanges qu'elle méritait. Non-seulement ceux qui se souvenaient de l'avoir vu jouer dans les rues, dans un âge déjà avancé, comme vagabond, ne le reconnaissaient plus, mais ceux mêmes qui l'avaient vu il n'y avait pas long-temps, avaient de la peine à le remettre, tant ses traits étaient changés ! Cela venait de ce que la lampe avait cette propriété de procurer par degrés à ceux qui la possédaient, les perfections convenables à l'état auquel ils parvenaient par le bon usage qu'ils en faisaient. On fit alors beaucoup plus d'attention à la personne d'Aladdin qu'à la pompe qui l'accompagnait ; la plupart l'avaient déjà remarquée le même jour dans la marche des esclaves qui avaient porté ou accompagné le présent. Le cheval néanmoins fut admiré par les connaisseurs, qui surent en distinguer la beauté, sans se laisser éblouir ni par la richesse ni par le brillant des diamans et des autres pierreries dont il était couvert. Comme le bruit s'était répandu que le sulthan lui donnait la princesse Badroulboudour en mariage, personne, sans avoir égard à sa naissance, ne porta envie à sa fortune ni à son élévation, tant il en parut digne!.....

## CCCXXXV NUIT.

ALADDIN arriva au palais, où tout était disposé pour le recevoir. Quand il fut à la seconde porte, il voulut mettre pied à terre, pour se conformer à l'usage observé par le grand vézyr, par les généraux d'armée et les gouverneurs de provinces du premier rang ; mais le chef des huissiers qui l'y attendait par ordre du sulthan, l'en empêcha et l'accompagna jusque près de la salle du conseil ou de l'audience, où il l'aida à descendre de cheval, quoiqu'Aladdin s'y opposât fortement, et ne le voulût pas souffrir ; mais il n'en fut pas le maître. Cependant les huissiers faisaient une double haie à l'entrée de la salle. Leur chef mit Aladdin à sa droite ; et, après l'avoir fait passer au milieu, il le conduisit jusqu'au trône du sulthan.

Dès que le sulthan eut aperçu Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus richement et plus magnifiquement qu'il ne l'avait jamais été lui-même, que surpris de sa bonne mine, et de sa belle taille, et d'un certain air de grandeur fort éloigné de l'état de bassesse dans lequel sa mère avait paru devant lui. Son étonnement et sa surprise néanmoins ne l'empêchèrent pas de se lever, et de descendre deux ou trois marches de son trône assez promptement pour empêcher Aladdin de se jeter à ses pieds,

et pour l'embrasser avec une démonstration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore se jeter aux pieds du sulthan, mais le sulthan le retint par la main, et l'obligea de monter et de s'asseoir entre le vézyr et lui.

Alors Aladdin prit la parole : « Sire, dit-il, je reçois les honneurs que votre majesté me fait, parce qu'elle a la bonté et qu'il lui plaît de me les faire, mais elle me permettra de lui dire que je n'ai point oublié que je suis né son esclave, que je connais la grandeur de sa puissance, et que je n'ignore pas combien ma naissance me met au-dessous de la splendeur et de l'éclat du rang suprême où elle est élevée. Si je puis avoir mérité un accueil favorable, j'avoue que je ne le dois qu'à la hardiesse qu'un pur hasard m'a fait naître, d'élever mes yeux, mes pensées et mes désirs jusqu'à la divine princesse qui fait l'objet de mes souhaits. Je demande pardon à votre majesté de ma témérité; mais je ne puis dissimuler que je mourrais de douleur, si je perdais l'espérance d'en voir l'accomplissement. »

« Mon fils, répondit le sulthan en l'embrassant une seconde fois, vous me feriez tort de douter un seul moment de la sincérité de ma parole. Votre vie m'est trop chère désormais pour ne vous la pas conserver, en vous présentant le remède qui est en ma disposition. Je préfère le plaisir de vous voir et de vous entendre, à tous mes trésors joints avec les vôtres. »

En achevant ces paroles, le sulthan fit un signal,

et aussitôt on entendit l'air retentir du son des trompettes, des hautbois et des tymbales, et en même temps le sulthan conduisit Aladdin dans un magnifique salon où on servit un superbe festin. Le sulthan mangea seul avec Aladdin. Le grand vézyr et les seigneurs de la cour, chacun selon leur dignité et selon leur rang, les accompagnèrent pendant le repas. Le sulthan qui avait toujours les yeux sur Aladdin, tant il prenait plaisir à le voir, fit tomber le discours sur plusieurs sujets différens. Dans la conversation qu'ils eurent ensemble pendant le repas, et sur quelque matière qu'il le mît, il parla avec tant de connaissance et de sagesse, qu'il acheva de confirmer le sulthan dans la bonne opinion qu'il avait conçue de lui d'abord.

Le repas achevé, le sulthan fit appeler le premier juge de sa capitale, et lui commanda de dresser et de mettre au net sur-le-champ le contrat de mariage de la princesse Badroulboudour sa fille, et d'Aladdin. Pendant ce temps-là le sulthan s'entretint avec Aladdin de plusieurs choses indifférentes, en présence du grand vézyr et des seigneurs de sa cour, qui admirèrent la solidité de son esprit, et la grande facilité qu'il avait de parler et de s'énoncer, et les pensées fines et délicates dont il assaisonnait son discours.

Quand le juge eut achevé le contrat dans toutes les formes requises, le sulthan demanda à Aladdin s'il voulait rester dans le palais pour terminer les cérémonies du mariage le même jour : « Sire, ré-

pondit Aladdin , quelqu'impatience que j'aie de jouir pleinement des bontés de votre majesté , je la supplie de vouloir bien permettre que je les diffère jusqu'à ce que j'aie fait bâtir un palais , pour y recevoir la princesse selon son mérite et sa dignité. Je le prie pour cet effet de m'accorder une place convenable dans le sien , afin que je sois plus à portée de lui faire ma cour. Je n'oublierai rien pour faire en sorte qu'il soit achevé avec toute la diligence possible. »

« Mon fils , lui dit le sulthan , prenez tout le terrain que vous jugerez à propos ; le vide est trop grand devant mon palais , et j'avais déjà songé moi-même à le remplir ; mais souvenez-vous que je ne puis assez tôt vous voir uni avec ma fille , pour mettre le comble à ma joie. » En achevant ces paroles , il embrassa encore Aladdin , qui prit congé du sulthan avec la même politesse que s'il eût été élevé et que s'il eût toujours vécu à la cour.

Aladdin remonta à cheval , et il retourna chez lui dans le même ordre qu'il était venu , au travers de la même foule , et aux acclamations du peuple qui lui souhaitait toutes sortes de bonheur et de prospérité. Dès qu'il fut rentré et qu'il eut mis pied à terre , il se retira dans sa chambre en particulier ; il prit la lampe , et il appela le génie comme il le faisait ordinairement. Le génie ne se fit pas attendre ; il parut , et il lui fit offre de ses services. « Génie , lui dit Aladdin , j'ai tout sujet de me louer de ton exactitude à exécuter ponctuellement tout ce que j'ai exigé de toi jusqu'à présent , par la puissance de cette lampe

ta maîtresse. Il s'agit aujourd'hui, que pour l'amour d'elle, tu fasses paraître, s'il est possible, plus de zèle et plus de diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc, qu'en aussi peu de temps que tu le pourras, tu me fasses bâtir vis-à-vis du palais du sultan, à une distance convenable, un palais digne d'y recevoir la princesse Badroulboudour mon épouse. Je laisse à ta liberté le choix des matériaux, c'est-à-dire du porphyre, du jaspe, de l'agate, du lapis et du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, et du reste de l'édifice; mais j'entends qu'au plus haut de ce palais tu fasses élever un grand salon en dôme, à quatre faces égales, dont les assises ne soient d'autres matières que d'or et d'argent massif, posés alternativement, avec vingt-quatre croisées, six à chaque face, et que les jalousies de chaque croisée, à la réserve d'une seule, que je veux qu'on laisse imparfaite, soient enrichies, avec art et symétrie, de diamans, de rubis et d'émeraudes, de manière que rien de pareil en ce genre n'ait été vu dans le monde. Je veux aussi que ce palais soit accompagné d'une avant-cour, d'une cour, d'un jardin; mais sur toute chose, qu'il y ait dans un endroit que tu me diras, un trésor bien rempli d'or et d'argent monnoyé. Je veux aussi qu'il y ait dans ce palais des cuisines, des offices, des magasins, des garde-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les saisons, et proportionnés à la magnificence du palais; des écuries remplies des plus beaux chevaux, avec leurs écuyers et leurs palefreniers, sans oublier un équipage de

chasse. Il faut qu'il y ait aussi des officiers de cuisine et d'office, et les femmes esclaves, nécessaires pour le service de la princesse. Tu dois comprendre quelle est mon intention : va, et reviens quand cela sera fait. »

Le soleil venait de se coucher quand Aladdin acheva de charger le génie de la construction du palais qu'il avait imaginé. Le lendemain, à la pointe du jour, Aladdin, à qui l'amour de la princesse ne permettait pas de dormir tranquillement, était à peine levé que le génie se présenta à lui : « Seigneur, dit-il, votre palais est achevé, venez voir si vous en êtes content. » Aladdin n'eut pas plus tôt témoigné qu'il le voulait bien, que le génie l'y transporta en un instant. Aladdin le trouva si fort au-dessus de son attente, qu'il ne pouvait assez l'admirer. Le génie le conduisit en tous les endroits; et partout il ne trouva que richesses, que propreté et que magnificence, avec des officiers et des esclaves, tous habillés selon leur rang et selon les services auxquels ils étaient destinés. Il ne manqua pas, comme une des choses principales, de lui faire voir le trésor, dont la porte fut ouverte par le trésorier, et Aladdin y vit des tas de bourses de différentes grandeurs, selon les sommes qu'elles contenaient, élevés jusqu'à la voûte, et disposés dans un arrangement qui faisait plaisir à voir. En sortant, le génie l'assura de la fidélité du trésorier. Il le mena ensuite aux écuries; et là, il lui fit remarquer les plus beaux chevaux qu'il y eût au monde, et les palefreniers dans un grand

mouvement, occupés à les panser. Il le fit passer ensuite par des magasins remplis de toutes les provisions nécessaires, tant pour les ornemens des chevaux que pour leur nourriture.

Quand Aladdin eut examiné tout le palais, d'appartement en appartement et de pièce en pièce, depuis le haut jusqu'en bas, et particulièrement le salon à vingt-quatre croisées, et qu'il y eut trouvé des richesses et de la magnificence au-delà de ce qu'il s'en était promis, il dit au génie : « Génie, on ne peut être plus content que je le suis ; et j'aurais tort de me plaindre. Il reste une seule chose dont je ne t'ai rien dit, parce que je ne m'en étais pas avisé : c'est d'étendre, depuis la porte du palais du sulthan jusqu'à la porte de l'appartement destiné pour la princesse dans ce palais-ci, un tapis du plus beau velours, afin qu'elle marche dessus en venant du palais du sulthan. » « Je reviens dans un moment, dit le génie. » Et comme il eut disparu, peu de temps après, Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avait souhaité, exécuté ; sans savoir comment cela s'était fait. Le génie reparut, et il reporta Aladdin chez lui dans le temps qu'on ouvrait la porte du palais du sulthan.

Les portiers du palais qui venaient d'ouvrir la porte, et qui avaient toujours eu la vue libre du côté où était alors le palais d'Aladdin, furent fort étonnés de la voir bornée, et de voir un tapis de velours qui venait de ce côté-là jusqu'à la porte de celui du sulthan. Ils ne distinguèrent pas bien d'abord ce que c'était ; mais leur surprise augmenta quand

ils eurent aperçu distinctement le superbe palais d'Aladdin. La nouvelle d'une merveille si surprenante fut répandue dans tout le palais en très-peu de temps. Le grand vézyr qui était arrivé presque à l'ouverture de la porte du palais, n'avait pas été moins surpris de cette nouveauté que les autres; le premier, il en fit part au sulthan, mais il voulut lui faire passer la chose pour un enchantement. « Vézyr, reprit le sulthan, pourquoi voulez-vous que ce soit un enchantement? Vous savez aussi bien que moi que c'est le palais qu'Aladdin a fait bâtir par la permission que je lui en ai donnée en votre présence, pour loger la princesse ma fille. Après l'échantillon de ses richesses que nous avons vu, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce palais en si peu de temps? Il a voulu nous surprendre, et nous faire voir qu'avec de l'argent comptant on peut faire de ces miracles d'un jour à l'autre. Avouez avec moi que l'enchantement dont vous avez voulu parler, vient d'un peu de jalousie. » L'heure d'entrer au conseil l'empêcha de continuer ce discours plus longtemps.....

## CCCXXXVI<sup>e</sup> NUIT.

QUAND Aladdin eut été reporté chez lui, et qu'il eut congédié le génie, il trouva que sa mère était levée, et qu'elle commençait à se parer d'un des habits qu'il lui avait fait apporter. A peu près vers

le temps que le sulthan venait de sortir du conseil , Aladdin disposa sa mère à aller au palais avec les mêmes femmes esclaves qui lui étaient venues par le ministère du génie. Il la pria , si elle voyait le sulthan , de lui dire qu'elle venait pour avoir l'honneur d'accompagner la princesse vers le soir , quand elle serait en état de passer à son palais. Elle partit ; mais quoique elle et ses femmes esclaves qui la suivaient fussent habillées en sulthanes , la foule néanmoins fut d'autant moins grande à les voir passer , qu'elles étaient voilées , et qu'un surtout convenable couvrait la richesse et la magnificence de leurs habillemens. Pour ce qui est d'Aladdin , il monta à cheval ; et , après être sorti de sa maison paternelle , pour n'y plus revenir , sans avoir oublié la lampe merveilleuse , dont le secours lui avait été si avantageux pour parvenir au comble de son bonheur , il se rendit publiquement à son palais avec la même pompe qu'il était allé se présenter au sulthan le jour précédent.

Dès que les portiers du palais du sulthan eurent aperçu la mère d'Aladdin , ils en avertirent le sulthan. Aussitôt l'ordre fut donné aux troupes de trompettes , de timbales , de tambours , de fifres et de hautbois , qui étaient déjà postées en différens endroits des terrasses du palais ; et en un moment l'air retentit de fanfares et de concerts qui annoncèrent la joie à toute la ville. Les marchands commencèrent à parer leurs boutiques de beaux tapis , de coussins et de feuillages , et à préparer des illuminations pour

la nuit. Les artisans quittèrent leur travail, et le peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva alors entre le palais du sulthan et celui d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration, non à cause de la différence de celui du sulthan avec celui d'Aladdin ; mais le sujet de leur plus grand étonnement fut de voir un palais si magnifique dans un lieu où le jour d'auparavant il n'y avait ni matériaux ni fondemens préparés.

La mère d'Aladdin fut reçue dans le palais avec honneur, et introduite dans l'appartement de la princesse Badroulboudour par le chef des eunuques. Aussitôt que la princesse l'aperçut, elle alla l'embrasser, et lui fit prendre place sur son sofa ; et, pendant que ses femmes achevaient de l'habiller et de la parer des bijoux les plus précieux dont Aladdin lui avait fait présent, elle la fit régaler d'une collation magnifique. Le sulthan qui venait pour être auprès de la princesse sa fille le plus de temps qu'il pourrait, avant qu'elle se séparât d'avec lui pour passer au palais d'Aladdin, lui fit aussi de grands honneurs. La mère d'Aladdin avait parlé plusieurs fois au sulthan en public ; mais il ne l'avait point encore vue sans voile comme elle était alors. Quoiqu'elle fût dans un âge un peu avancé, on y observait encore des traits qui faisaient assez connaître qu'elle avait été belle dans sa jeunesse. Le sulthan qui l'avait toujours vue habillée fort simplement, pour ne pas dire pauvrement, était dans l'admiration de la voir aussi richement et aussi magnifique-

ment vêtue que la princesse sa fille. Cela lui fit faire cette réflexion , qu'Aladdin était également prudent , sage et entendu en toutes choses.

Quand la nuit fut venue , la princesse prit congé du sulthan son père. Leurs adieux furent tendres et mêlés de larmes ; ils s'embrassèrent plusieurs fois sans se rien dire , et enfin la princesse sortit de son appartement , et se mit en marche avec la mère d'Aladdin à sa gauche , et suivie de cent femmes esclaves , habillées avec une magnificence surprenante. Toutes les troupes d'instrumens qui n'avaient cessé de se faire entendre depuis l'arrivée de la mère d'Aladdin , s'étaient réunies et commençaient cette marche ; elles étaient suivies par cent tchuouch (1) et par un pareil nombre d'eunuques noirs en deux files , avec leurs officiers à leur tête. Quatre cents jeunes pages du sulthan en deux bandes , qui marchaient sur les côtés , en tenant chacun un flambeau à la main , faisaient une lumière , qui , jointe aux illuminations , tant du palais du sulthan que de celui d'Aladdin , suppléait merveilleusement au défaut du jour.

Dans cet ordre , la princesse marcha sur le tapis étendu depuis le palais du sulthan jusqu'au palais d'Aladdin ; et à mesure qu'elle avançait , les instrumens qui étaient à la tête de la marche , en s'approchant et se mêlant avec ceux qui se faisaient entendre du haut des terrasses du palais d'Aladdin , formèrent un concert , qui , tout extraordinaire et confus qu'il

(1) Espèce d'huissiers.

paraissait , ne laissait pas d'augmenter la joie , non-seulement dans la place remplie d'un grand peuple , mais même dans les deux palais , dans toute la ville , et bien loin au dehors.

La princesse arriva enfin au nouveau palais , et Aladdin courut avec toute la joie imaginable à l'entrée de l'appartement qui lui était destiné , pour la recevoir. La mère d'Aladdin avait eu soin de faire distinguer son fils à la princesse , au milieu des officiers qui l'environnaient ; et la princesse , en l'apercevant , le trouva si bien fait qu'elle en fut charmée. « Adorable princesse , lui dit Aladdin en l'abordant et en la saluant très-respectueusement , si j'avais le malheur de vous avoir déplu par la témérité que j'ai eue d'aspirer à la possession d'une si aimable princesse , fille de mon sulthan , j'ose vous dire que ce serait à vos beaux yeux et à vos charmes que vous devriez vous en prendre , et non pas à moi. » « Prince , lui répondit la princesse , j'obéis à la volonté du sulthan mon père ; et il me suffit de vous avoir vu , pour vous dire que je lui obéis sans répugnance. »

Aladdin , charmé d'une réponse si agréable , ne laissa pas plus long-temps la princesse debout après le chemin qu'elle venait de faire , auquel elle n'était point accoutumée ; il lui prit la main , qu'il baisa avec une grande démonstration de joie , et il la conduisit dans un grand salon éclairé d'une infinité de bougies , où , par les soins du génie , la table se trouva servie d'un superbe festin. Les plats étaient

d'or massif, et remplis de viandes les plus délicieuses. Les vases, les bassins, les gobelets, dont le buffet était très-bien garni, étaient aussi d'or et d'un travail exquis. Les autres ornemens et tous les embellissemens du salon répondaient parfaitement à cette grande magnificence. La princesse, enchantée de voir tant de richesses rassemblées dans un même lieu, dit à Aladdin : « Prince, je croyais que rien au monde n'était plus beau que le palais du sulthan mon père ; mais, à voir ce salon seul, je m'aperçois que je m'étais trompée. »

La princesse Badroulboudour, Aladdin et la mère d'Aladdin se mirent à table ; et aussitôt un chœur d'instrumens les plus harmonieux, accompagnés de très-belles voix de femmes toutes d'une grande beauté, commença un concert qui dura sans interruption jusqu'à la fin du repas. La princesse en fut si charmée, qu'elle dit qu'elle n'avait rien entendu de pareil dans le palais du sulthan son père. Mais elle ne savait pas que ces musiciennes étaient des fées choisies par le génie, esclave de la lampe.....

## CCCXXXVII<sup>e</sup> NUIT.

QUAND le souper fut achevé, et que l'on eut desservi en diligence, une troupe de danseurs et de danseuses succédèrent aux musiciennes. Ils exécutèrent plusieurs sortes de danses figurées, selon la

coutume du pays ; à la fin , un danseur et une danseuse , dansèrent seuls avec une légèreté surprenante , développèrent , chacun à leur tour , toute la bonne grâce et l'adresse dont ils étaient capables. Il était près de minuit quand , selon la coutume de la Chine dans ce temps-là , Aladdin se leva et présenta la main à la princesse Badroulboudour pour danser avec elle , et terminer ainsi les cérémonies de leurs noces. Ils dansèrent si bien , qu'ils firent l'admiration de toute la compagnie. En achevant , Aladdin ne quitta pas la main de la princesse , et ils passèrent ensemble dans l'appartement où le lit nuptial était préparé. Les femmes de la princesse servirent à la déshabiller , et la mirent au lit ; les officiers d'Aladdin en firent autant , et chacun se retira. Ainsi furent terminées les cérémonies et les réjouissances des noces d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour.

Le lendemain , quand Aladdin fut éveillé , ses valets-de-chambre se présentèrent pour l'habiller. Ils lui mirent un habit différent de celui du jour des noces , mais aussi riche et aussi magnifique. Ensuite il se fit amener un des chevaux destinés pour sa personne. Il le monta , et se rendit au palais du sulthan , au milieu d'une nombreuse troupe d'esclaves qui marchaient devant lui , à ses côtés et à sa suite. Le sulthan le reçut avec les mêmes honneurs que la première fois , il l'embrassa ; et , après l'avoir fait asseoir près de lui sur son trône , il commanda qu'on servît le déjeuner. « Sire , lui dit Aladdin , je supplie

votre majesté de me dispenser aujourd'hui de cet honneur : je viens la prier de me faire celui de venir prendre un repas dans le palais de la princesse , avec son grand vézyr et les seigneurs de sa cour. » Le sulthan lui accorda cette grace avec plaisir. Il se leva à l'heure même ; et comme le chemin n'était pas long , il voulut y aller à pied. Ainsi , il sortit avec Aladdin à sa droite , le grand vézyr à sa gauche , et les seigneurs à sa suite , précédé par les tchiaouch , et par les principaux officiers de sa maison.

Plus le sulthan approchait du palais d'Aladdin , plus il était frappé de sa beauté. Ce fut toute autre chose quand il fut entré : ses acclamations ne cessaient pas à chaque pièce qu'il voyait. Mais quand ils furent arrivés au salon à vingt-quatre croisées où Aladdin l'avait invité à monter , qu'il en eut vu les ornemens , et surtout qu'il eut les yeux sur les jalousies enrichies de diamans , de rubis et d'émeraudes , toutes pierres parfaites dans leur grosseur proportionnée , et qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richesse était pareille au-dehors , il en fut tellement surpris qu'il demeura comme immobile. Après avoir resté quelque temps en cet état : « Vézyr , dit-il à ce ministre qui était près de lui , est-il possible qu'il y ait dans mon royaume , et si près de mon palais , un palais si superbe et que je l'aie ignoré jusqu'à présent ? » « Votre majesté , reprit le grand vézyr , peut se souvenir qu'avant-hier elle accorda à Aladdin , qu'elle venait de reconnaître pour son gendre , la permission de bâtir un palais vis-à-vis du sien ; le

même jour au coucher du soleil il n'y avait pas encore de palais en cette place; et hier j'eus l'honneur de lui annoncer le premier que le palais était fait et achevé. » « Je m'en souviens, repartit le sulthan; mais jamais je ne me fusse imaginé que ce palais fût une des merveilles du monde. Où en trouve-t-on dans tout l'univers de bâtis d'assises d'or et d'argent massif, au lieu d'assises ou de pierre ou de marbre, dont les croisées aient des jalousies jonchées de diamans, de rubis et d'émeraudes? Jamais au monde l'on n'a vu chose semblable! »

Le sulthan voulut voir et admirer la beauté des vingt-quatre jalousies. En les comptant, il n'en trouva que vingt-trois qui fussent de la même richesse, et il fut dans un grand étonnement de ce que la vingt-quatrième était demeurée imparfaite. « Vézir, dit-il (car le grand vézir se faisait un devoir de ne pas l'abandonner), je suis surpris qu'un salon de cette magnificence soit demeuré imparfait en cet endroit. » « Sire, reprit le grand vézir, Aladdin apparemment a été pressé; et le temps lui a manqué pour rendre cette croisée semblable aux autres; mais on peut croire qu'il a les pierreries nécessaires, et qu'au premier jour il y fera travailler. »

Aladdin, qui avait quitté le sulthan pour donner quelques ordres, vint le rejoindre sur ces entrefaites: « Mon fils, lui dit le sulthan, voici le salon le plus digne d'être admiré de tous ceux qui sont au monde. Une seule chose me surprend: c'est de voir que cette jalousie soit demeurée imparfaite. Est-ce par oubli,

ajouta - t - il , par négligence , ou parce que les ouvriers n'ont pas eu le temps de mettre la dernière main à un si beau monument d'architecture ? » « Sire , répondit Aladdin , ce n'est par aucune de ces raisons que la jalousie est restée dans l'état où votre majesté la voit. La chose a été faite à dessein , et c'est par mon ordre que les ouvriers n'y ont pas touché : je voulais que votre majesté eût la gloire de faire achever ce salon et le palais en même temps. Je la supplie de vouloir bien agréer ma bonne intention , afin que je puisse me souvenir de la faveur et de la grace que j'aurai reçue d'elle. » « Si vous l'avez fait dans cette intention , reprit le sulthan , je vous en sais bon gré ; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. » En effet , il ordonna qu'on fit venir les joailliers les mieux fournis de pierreries , et les orfèvres les plus habiles de sa capitale.

Le sulthan cependant descendit du salon , et Aladdin le conduisit dans celui où il avait régala la princesse Badroulboudour le jour des noces. La princesse arriva un moment après ; elle reçut le sulthan son père d'un air qui lui fit connaître combien elle était contente de son mariage. Deux tables se trouvèrent fournies des mets les plus délicieux , et servies tout en vaisselle d'or. Le sulthan se mit à la première , et mangea avec la princesse sa fille , Aladdin et le grand vézyr. Tous les seigneurs de la cour furent régala à la seconde table. Le sulthan trouva les mets de bon goût , et il avoua que jamais il n'avait rien mangé de plus excellent. Il dit la même chose

du vin , qui était en effet délicieux. Ce qu'il admira davantage, furent quatre grands buffets garnis et chargés à profusion de flacons , de bassins et de coupes d'or massif, le tout enrichi de pierreries. Il fut charmé aussi des chœurs de musique qui étaient disposés dans le salon , pendant que les fanfares de trompettes accompagnées de timbales et de tambours, retentissaient au - dehors à une distance convenable.

Dans le temps que le sulthan venait de sortir de table , on l'avertit que les joailliers et les orfèvres qui avaient été appelés par son ordre , étaient arrivés. Il remonta au salon à vingt-quatre croisées ; et quand il y fut , il montra aux joailliers et aux orfèvres qui l'avaient suivi , la croisée qui était imparfaite : « Je vous ai fait venir , leur dit - il , afin que vous m'accommodiez cette croisée , et que vous la mettiez dans la même perfection que les autres ; examinez - les , et ne perdez pas de temps à me rendre celle - ci toute semblable. »

Les joailliers et les orfèvres examinèrent les vingt-trois autres jalousies avec une grande attention ; et après qu'ils eurent consulté ensemble , et qu'ils furent convenus de ce dont ils pouvaient contribuer chacun de leur côté , il revinrent se présenter devant le sulthan ; et le joaillier ordinaire du palais qui prit la parole , lui dit : « Sire , nous sommes prêts à employer nos soins et notre industrie pour obéir à votre majesté ; mais entre tous tant que nous sommes de notre profession , nous n'avons pas de pierreries aussi précieuses ni en assez grand nombre

pour fournir à un si grand travail. » « J'en ai, dit le sulthan, et au-delà de ce qu'il en faudra ; venez à mon palais, je vous mettrai à même, et vous choisirez. »

Quand le sulthan fut de retour à son palais, il fit apporter toutes ses pierreries, et les joailliers en prirent une très-grande quantité, particulièrement de celles qui venaient du présent d'Aladdin. Ils les employaient sans qu'il parût qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs reprises, et en un mois ils n'avaient pas achevé la moitié de l'ouvrage. Ils employèrent toutes celles du sulthan, avec ce que le grand vézyr lui prêta des siennes ; et tout ce qu'ils purent faire avec cela, fut au plus d'achever la moitié de la croisée.

## CCCXXXVIII<sup>e</sup> NUIT.

ALADDIN, qui vit bien que le sulthan s'efforçait inutilement de rendre la jalousie semblable aux autres, et que jamais il n'en viendrait à son honneur, fit venir les orfèvres, et leur dit non-seulement de cesser leur travail, mais même de défaire tout ce qu'ils avaient fait, et de reporter au sulthan toutes ses pierreries avec celles qu'il avait empruntées du grand vézyr.

L'ouvrage que les joailliers et les orfèvres avaient mis plus de six semaines à faire, fut détruit en peu

d'heures. Ils se retirèrent, et laissèrent Aladdin seul dans le salon. Il tira la lampe qu'il avait sur lui, et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta : « Génie, lui dit Aladdin, je t'avais ordonné de laisser une des vingt-quatre jalousies de ce salon imparfaite, et tu avais exécuté mon ordre ; présentement je t'ai fait venir pour te dire que je souhaite que tu la rendes pareille aux autres. » Le génie disparut, et Aladdin descendit du salon. Peu de momens après comme il y fut remonté, il trouva la jalousie dans l'état où il l'avait souhaitée, et pareille aux autres.

Les joailliers et les orfèvres cependant arrivèrent au palais, et furent introduits et présentés au sulthan dans son appartement. Le premier joaillier, en lui présentant les pierreries qu'ils lui rapportaient, dit au sulthan au nom de tous : « Sire, votre majesté sait combien il y a de temps que nous travaillons de toute notre industrie à finir l'ouvrage dont elle nous a chargés. Il était déjà fort avancé, lorsqu'Aladdin nous a obligés non-seulement de cesser, mais même de défaire tout ce que nous avons fait, et de lui rapporter ces pierreries et celles du grand vézyr. » Le sulthan leur demanda si Aladdin ne leur en avait pas dit la raison ; et comme ils lui répondirent qu'il ne leur en avait rien témoigné, il donna ordre sur-le-champ qu'on lui amenât un cheval. On le lui amène, il le monte, et part sans autre suite que quelques-uns de ses gens, qui l'accompagnent à pied. Il arrive au palais d'Aladdin, et il va mettre pied à terre au bas de l'escalier qui conduisait au

salon à vingt-quatre croisées. Il y monte sans faire avertir Aladdin ; mais Aladdin s'y trouva fort à propos, et il n'eut que le temps de recevoir le sulthan à la porte.

Le sulthan, sans donner à Aladdin le temps de se plaindre obligeamment de ce que sa majesté ne l'avait pas fait avertir, et qu'elle l'avait mis dans la nécessité de manquer à son devoir, lui dit : « Mon fils, je viens moi-même vous demander quelle raison vous avez de vouloir laisser imparfait un salon aussi magnifique et aussi singulier que celui de votre palais. »

Aladdin dissimula la véritable raison, qui était que le sulthan n'était pas assez riche en pierreries pour faire une dépense si grande. Mais afin de lui faire connaître combien le palais, tel qu'il était, surpassait non-seulement le sien, mais même tout autre palais qui fût au monde, puisqu'il n'avait pu l'achever dans la moindre de ses parties, il lui répondit : « Sire, il est vrai que votre majesté a vu ce salon imparfait ; mais je la supplie de voir présentement si quelque chose y manque. »

Le sulthan alla droit à la fenêtre dont il avait vu la jalousie imparfaite ; et quand il eut remarqué qu'elle était semblable aux autres, il crut s'être trompé. Il examina non-seulement les deux croisées qui étaient aux deux côtés, il les regarda même toutes l'une après l'autre, et quand il fut convaincu que la jalousie à laquelle il avait fait employer tant de temps, et qui avait coûté tant de journées d'ou-

vriers, venait d'être achevée dans le peu de temps qui lui était connu, il embrassa Aladdin, et le baisa au front entre les deux yeux. « Mon fils, lui dit-il, rempli d'étonnement, quel homme êtes-vous, qui faites des choses si surprenantes, et presque en un clin d'œil ? Vous n'avez pas votre semblable au monde ; et plus je vous connais, plus je vous trouve admirable ! »

Aladdin reçut les louanges du sulthan avec beaucoup de modestie, et il lui répondit en ces termes ; « Sire, c'est une grande gloire pour moi de mériter la bienveillance et l'approbation de votre majesté ! Ce que je puis lui assurer, c'est que je n'oublierai rien pour mériter l'une et l'autre de plus en plus. »

Le sulthan retourna à son palais de la manière qu'il y était venu, sans permettre à Aladdin de l'y accompagner. En arrivant, il trouva le grand vézyr qui l'attendait. Le sulthan encore tout rempli d'admiration de la merveille dont il venoit d'être témoin, lui en fit le récit en des termes qui ne firent pas douter à ce ministre que la chose ne fût comme le sulthan la racontait ; mais qui confirmèrent le vézyr dans la croyance où il étoit déjà, que le palais d'Aladdin étoit l'effet d'un enchantement : croyance dont il avait fait part au sulthan presque au moment où ce palais venait de paraître. Il voulut lui répéter la même chose. « Vézyr, lui dit le sulthan en l'interrompant, vous m'avez déjà dit cela ; mais je vois bien que vous n'avez pas encore mis en oubli le mariage de ma fille avec votre fils. »

Le grand vézyr vit bien que le sulthan était prévenu : il ne voulut pas entrer en contestation avec lui , et il le laissa dans son opinion. Tous les jours régulièrement , dès que le sulthan était levé , il ne manquait pas de se rendre dans un cabinet d'où l'on découvrait tout le palais d'Aladdin , et y allait encore plusieurs fois , pendant la journée , pour le contempler et l'admirer.

Aladdin cependant ne demeurait pas renfermé dans son palais : il avait soin de se faire voir par la ville plus d'une fois chaque semaine ; soit qu'il allât faire sa prière tantôt dans une mosquée , tantôt dans une autre , ou que de temps en temps il allât rendre visite au grand vézyr , qui affectait d'aller lui faire sa cour à certains jours réglés , ou qu'il fit l'honneur aux principaux seigneurs , qu'il régalaient souvent dans son palais , d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il sortait , il faisait jeter par deux de ses esclaves qui marchaient en troupe autour de son cheval , des pièces d'or à poignées dans les rues et dans les places par où il passait , et où le peuple se rendait toujours en grande foule.

D'ailleurs , pas un pauvre ne se présentait à la porte de son palais , qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faisait par ses ordres.

Comme Aladdin avait partagé son temps de manière qu'il n'y avait pas de semaine qu'il n'allât à la chasse au moins une fois , tantôt aux environs de la ville , quelquefois plus loin , il exerçait la même libéralité par les chemins et par les villages. Cette in-

clination généreuse lui fit donner par tout le peuple mille bénédictions, et il était ordinaire de ne jurer que par sa tête. Enfin, sans donner aucun ombrage au sulthan, à qui il faisait fort régulièrement sa cour, on peut dire qu'Aladdin s'était attiré par ses manières affables et libérales toute l'affection du peuple, et que généralement, il était plus aimé que le sulthan même. Il joignait à toutes ces belles qualités une valeur et un zèle pour le bien de l'état qu'on ne saurait assez louer. Il en donna même des marques à l'occasion d'une révolte vers les confins du royaume. Il n'eut pas plutôt appris que le sulthan levait une armée pour la dissiper; qu'il le supplia de lui en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Sitôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltés; et il se conduisit en toute cette expédition avec tant de diligence, que le sulthan apprit plus tôt que les révoltés avaient été défaits, châtiés ou dissipés, que son arrivée à l'armée. Cette action qui rendit son nom célèbre dans toute l'étendue du royaume, ne changea point son cœur. Il revint victorieux, mais aussi affable qu'il avait toujours été.

Il y avait déjà plusieurs années qu'Aladdin se gouvernait comme nous venons de le dire, quand le magicien qui lui avait donné sans y penser, le moyen de s'élever à une si haute fortune, se souvint de lui en Afrique où il était retourné. Quoique jusqu'alors il se fût persuadé qu'Aladdin était mort misérablement dans le souterrain où il l'avait laissé, il lui

vint néanmoins en pensée de savoir précisément quelle avait été sa fin. Comme il était grand géomancien, il tira d'une armoire un quarré en forme de boîte couverte dont il se servait pour faire ses observations de géomancie. Il s'assied sur son sofa, met le quarré devant lui, le découvre, et après avoir préparé et nivelé le sable, avec l'intention de savoir si Aladdin était mort dans le souterrain, il jette ses points, il en tire les figures, et il en forme l'horoscope. En examinant l'horoscope pour en porter jugement, au lieu de découvrir qu'Aladdin fût mort dans le souterrain, il découvre qu'il en était sorti, et qu'il vivait sur terre dans une grande splendeur, puissamment riche, mari d'une princesse, honoré et respecté.

Le magicien africain n'eut pas plutôt appris par les règles de son art diabolique, qu'Aladdin était dans cette grande élévation, que le feu lui en monta au visage. De rage il dit en lui-même : « Ce misérable fils de tailleur a découvert le secret et la vertu de la lampe ! J'avais cru sa mort certaine, et le voilà qui jouit du fruit de mes travaux et de mes veilles ! J'empêcherai qu'il n'en jouisse davantage, ou je périrai. » Il ne fut pas long-temps à délibérer sur le parti qu'il avait à prendre. Dès le lendemain matin il monta un cheval barbe <sup>(1)</sup> qu'il avait dans son écurie, et il se mit en chemin. De ville en ville et

(1) Cheval de cette partie de la côte d'Afrique, qu'on appelle la Barbarie.

de province en province, sans s'arrêter qu'autant qu'il en était besoin pour ne pas trop fatiguer son cheval, il arriva à la Chine, et bientôt dans la capitale du sulthan, dont Aladdin avait épousé la fille. Il mit pied à terre dans un khan où il prit une chambre à loyer. Il y demeura le reste du jour et la nuit suivante, pour se remettre de la fatigue de son voyage.

Le lendemain avant toute chose, le magicien africain voulut savoir ce que l'on disait d'Aladdin. En se promenant par la ville, il entra dans le lieu le plus fameux et le plus fréquenté par les personnes de grande distinction, où l'on s'assemblait pour boire d'une certaine boisson chaude (1) qui lui était connue dès son premier voyage. Il n'y eut pas plutôt pris place, qu'on lui versa de cette boisson dans une tasse, et qu'on la lui présenta. En la prenant, comme il prêtait l'oreille à droite et à gauche, il entendit qu'on s'entretenait du palais d'Aladdin. Quand il eut achevé, il s'approcha d'un de ceux qui s'en entretenaient; et en prenant son temps, il lui demanda en particulier ce que c'était que ce palais dont on parlait si avantageusement? « D'où venez-vous, lui dit celui à qui il s'était adressé? Il faut que vous soyez bien nouveau venu, si vous n'avez pas vu, ou plutôt si vous n'avez pas encore entendu parler du palais du prince Aladdin? » On n'appelait plus autrement Aladdin depuis qu'il avait épousé la princesse Ba-

(1) Du thé.

droulboudour. « Je ne vous dis pas, continua cet homme, que c'est une des merveilles du monde, mais que c'est la merveille unique qu'il y ait au monde : jamais on n'y a rien vu de si grand, de si riche, de si magnifique ! Il faut que vous veniez de bien loin, puisque vous n'en avez pas encore entendu parler ! En effet, on en doit parler par toute la terre, depuis qu'il est bâti. Voyez-le, et vous jugerez si je vous en ai parlé contre la vérité. » « Pardonnez à mon ignorance, reprit le magicien africain, je ne suis arrivé que d'hier, et je viens véritablement de si loin, je veux dire de l'extrémité de l'Afrique, que la renommée n'en était pas encore venue jusque-là quand je suis parti. Et comme par rapport à l'affaire pressante qui m'amène, je n'ai eu en vue dans mon voyage que d'arriver au plus tôt sans m'arrêter et sans faire aucune connaissance, je n'en savais que ce que vous venez de m'apprendre. Mais je ne manquerai pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ai est si grande, que je suis prêt à satisfaire ma curiosité dès à présent, si vous voulez bien me faire la grace de m'en enseigner le chemin. »

Celui à qui le magicien africain s'était adressé, se fit un plaisir de lui enseigner le chemin par où il fallait qu'il passât pour avoir la vue du palais d'Aladdin ; et le magicien africain se leva et partit dans le moment. Quand il fut arrivé, et qu'il eut examiné le palais de près et de tous les côtés, il ne douta pas qu'Aladdin ne se fût servi de la lampe pour le faire bâtir. Sans s'arrêter à l'impuissance d'Aladdin, fils

d'un simple tailleur, il savait bien qu'il n'appartenait de faire de semblables merveilles qu'à des génies esclaves de la lampe, dont l'acquisition lui avait échappé. Piqué au vif du bonheur et de la grandeur d'Aladdin, qui était presque égale à celle du sulthan, il retourna au khan où il avait pris logement.....

### CCCXXXIX<sup>e</sup>. NUIT.

IL s'agissait de savoir où était la lampe, si Aladdin la portait avec lui, ou en quel lieu il la conservait, et c'est ce qu'il fallait que le magicien découvrit par une opération de géomancie. Dès qu'il fut arrivé où il logeait, il prit son quarré et son sable, qu'il portait en tous ses voyages. L'opération achevée, il connut que la lampe était dans le palais d'Aladdin; et il eut une joie si grande de cette découverte, qu'à peine il se sentait lui-même. « Je l'aurai cette lampe, dit-il, et je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever, et de le faire descendre jusqu'à la bassesse d'où il a pris un vol si haut. »

Le malheur voulut qu'alors Aladdin était allé à une partie de chasse pour huit jours, et qu'il n'y en avait que trois qu'il était parti; voici de quelle manière le magicien africain en fut informé. Quand il eut fait l'opération qui venait de lui donner tant de joie, il alla voir le concierge du khan, sous pré-

texte de s'entretenir avec lui ; et il en avait un fort naturel, qu'il n'était pas besoin d'amener de bien loin. Il lui dit qu'il venait de voir le palais d'Aladdin ; et après lui avoir exagéré tout ce qu'il y avait remarqué de plus surprenant et tout ce qui l'avait frappé davantage, et qui frappait généralement tout le monde : « Ma curiosité, ajouta-t-il, va plus loin, et je ne serai pas satisfait que je n'aie vu le maître à qui appartient un édifice si merveilleux. » « Il ne vous sera pas difficile de le voir, reprit le concierge, il n'y a presque pas de jour qu'il n'en donne occasion, quand il est dans la ville ; mais il y a trois jours qu'il est dehors pour une grande chasse, qui en doit durer huit.

Le magicien africain ne voulut pas en savoir davantage ; il prit congé du concierge ; et en se retirant : « Voilà le temps d'agir, dit-il en lui-même, je ne dois pas le laisser échapper. » Il alla à la boutique d'un faiseur et vendeur de lampes. « Maître, dit-il, j'ai besoin d'une douzaine de lampes de cuivre ; pouvez-vous me la fournir ? » Le vendeur lui dit qu'il en manquait quelques-unes, mais que s'il voulait se donner patience jusqu'au lendemain, il le fournirait complète à l'heure qu'il voudrait. Le magicien le voulut bien ; il lui recommanda qu'elles fussent propres et bien polies ; après lui avoir promis qu'il le paierait bien, il se retira dans son khan.

Le lendemain la douzaine de lampes fut livrée au magicien africain, qui les paya au prix qui lui fut demandé, sans en rien diminuer. Il les mit dans un

panier dont il s'était pourvu exprès ; et avec ce panier au bras il alla vers le palais d'Aladdin, et quand il s'en fut approché, il se mit à crier :

« QUI VEUT CHANGER DE VIEILLES LAMPES POUR DES NEUVES ? »

A mesure qu'il avançait, et d'aussi loin que les petits enfans qui jouaient dans la place l'entendirent, ils accoururent, et ils s'assemblèrent autour de lui avec de grandes huées, et le regardèrent comme un fou. Les passans riaient même de sa bêtise, à ce qu'ils s'imaginaient. « Il faut, disaient-ils, qu'il ait perdu l'esprit, pour offrir de changer des lampes neuves contre des vieilles. »

Le magicien africain ne s'étonna ni des huées des enfans, ni de tout ce qu'on pouvait dire de lui ; et pour débiter sa marchandise, il continua de crier :

« QUI VEUT CHANGER DE VIEILLES LAMPES POUR DES NEUVES ? »

Il répéta si souvent la même chose en allant et venant dans la place, devant le palais et à l'entour, que la princesse Badroulboudour, qui était alors dans le salon aux vingt-quatre croisées, entendit la voix d'un homme ; mais comme elle ne pouvait distinguer ce qu'il criait, à cause des huées des enfans qui le suivaient, et dont le nombre augmentait de moment en moment, elle envoya une de ses femmes esclaves qui l'approchait de plus près, pour voir ce que c'était que ce bruit.

La femme esclave ne fut pas long-temps à remonter ; elle entra dans le salon avec de grands éclats

de rire. Elle riait de si bonne grace, que la princesse ne put s'empêcher de rire elle-même en la regardant. « Hé bien, folle, dit la princesse, veux-tu me dire pourquoi tu ris ? » « Princesse, répondit la femme esclave en riant toujours, qui pourrait s'empêcher de rire en voyant un fou avec un panier au bras, plein de belles lampes toutes neuves, qui ne demande pas à les vendre, mais à les changer contre des vieilles ? Ce sont les enfans dont il est si fort environné qu'à peine peut-il avancer, qui font tout le bruit qu'on entend, en se moquant de lui. »

Sur ce récit, une autre femme esclave, prenant la parole : « A propos de vieilles lampes, dit-elle, je ne sais si la princesse a pris garde qu'en voilà une sur la corniche ; celui à qui elle appartient ne sera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la princesse le veut bien, elle peut avoir le plaisir d'éprouver si ce fou est véritablement assez fou pour donner une lampe neuve en échange d'une vieille, sans rien demander de retour ? »

La lampe dont la femme esclave parlait, était la lampe merveilleuse dont Aladdin s'était servi pour s'élever au point de grandeur où il était arrivé ; il l'avait mise lui-même sur la corniche avant d'aller à la chasse, dans la crainte de la perdre, et il avait pris la même précaution toutes les autres fois qu'il y était allé. Mais ni les femmes esclaves, ni les eunuques, ni la princesse même, n'y avaient pas fait attention une seule fois jusqu'alors pendant son absence ; hors du temps de la chasse, il la portait toujours sur

lui. On dira que la précaution d'Aladdin était bonne, mais au moins qu'il aurait dû enfermer la lampe. Cela est vrai, mais on a fait de semblables fautes de tout temps, on en fait encore aujourd'hui, et l'on ne cessera d'en faire.

La princesse Badroulboudour qui ignorait que la lampe fût aussi précieuse qu'elle l'était, et qu'Aladdin, ainsi qu'elle-même, eût un intérêt aussi grand qu'il l'avait qu'on n'y touchât pas et qu'elle fût conservée, entra dans la plaisanterie, et elle commanda à un eunuque de la prendre et d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit. Il descendit du salon ; et il ne fut pas plutôt sorti de la porte du palais, qu'il aperçut le magicien africain ; il l'appela ; et quand il fut venu à lui, il lui montra la vieille lampe : « Donne-moi, lui dit-il, une lampe neuve pour celle-ci. »

Le magicien africain ne douta pas que ce ne fût la lampe qu'il cherchait ; il ne pouvait pas y en avoir d'autres dans le palais d'Aladdin, où toute la vaisselle n'était que d'or ou d'argent ; il la prit promptement de la main de l'eunuque ; et après l'avoir fourrée bien avant dans son sein, il lui présenta son panier, et lui dit de choisir celle qui lui plairait. L'eunuque choisit ; et après avoir laissé le magicien, il porta la lampe neuve à la princesse Badroulboudour ; mais l'échange ne fut pas plutôt fait, que les enfans firent retentir la place de grands éclats de rire en se moquant de la bêtise du magicien.

Le magicien africain les laissa crier tant qu'ils voulurent ; mais sans s'arrêter plus long-temps aux

environs du palais d'Aladdin , il s'en éloigna insensiblement et sans bruit , c'est-à-dire , sans crier , et sans parler davantage de changer des lampes neuves pour des vieilles. Il n'en voulait pas d'autres que celle qu'il emportait ; et son silence enfin fit que les enfans s'écartèrent , et qu'ils le laissèrent aller.

Dès qu'il fut hors de la place qui était entre les deux palais , il s'échappa par les rues les moins fréquentées ; et comme il n'avait plus besoin des autres lampes ni du panier , il posa le panier et les lampes au milieu d'une rue où il vit qu'il n'y avait personne. Alors dès qu'il eut enfilé une autre rue , il pressa le pas jusqu'à ce qu'il arrivât à une des portes de la ville. En continuant son chemin par le faubourg , qui était fort long , il fit quelques provisions avant qu'il en sortît. Quand il fut dans la campagne , il se détourna du chemin dans un lieu à l'écart hors de la vue du monde , où il resta jusqu'au moment qu'il jugea à propos , pour achever d'exécuter le dessein qui l'avait amené. Il ne regretta pas le cheval barbe qu'il laissait dans le khan où il avait pris logement ; il se crut bien dédommagé par le trésor qu'il venait d'acquérir.

Le magicien africain passa le reste de la journée dans ce lieu , jusqu'à une heure de nuit , que les ténèbres furent les plus obscures. Alors il tira la lampe de son sein , et il la frota. A cet appel , le génie lui apparut.

« QUE VEUX-TU , lui demanda le génie ? ME VOILA PRÊT A T'OBÉIR COMME TON ESCLAVE ET CELUI DE TOUS

CEUX QUI ONT LA LAMPE A LA MAIN; MOI ET SES AUTRES ESCLAVES. »

« Je te commande, reprit le magicien africain, qu'à l'heure même tu enlèves le palais que toi ou les autres esclaves de la lampe ont bâti dans cette ville, tel qu'il est, avec tout ce qu'il y a de vivant, et que tu le transportes avec moi en même temps dans tel endroit de l'Afrique. » Sans lui répondre, le génie avec l'aide d'autres génies, esclaves de la lampe comme lui, le transportèrent en très-peu de temps, lui et son palais en son entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avait été marqué. Nous laisserons le magicien africain et le palais avec la princesse Badroulboudour en Afrique, pour parler de la surprise du sulthan.

Dès que le sulthan fut levé, il ne manqua pas, selon sa coutume, de se rendre au cabinet ouvert, pour avoir le plaisir de contempler et d'admirer le palais d'Aladdin. Il jeta la vue du côté où il avait coutume de voir ce palais, et il ne vit qu'une place vide, telle qu'elle était avant qu'on l'y eût bâti. Il crut qu'il se trompait, et il se frotta les yeux; mais il ne vit rien de plus que la première fois, quoique le temps fût serein, le ciel net, et que l'aurore qui avait commencé de paraître rendit tous les objets fort distincts. Il regarda par les deux ouvertures à droite et à gauche, et il ne vit que ce qu'il avait coutume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fut si grand, qu'il demeura long-temps dans la même place, les yeux tournés du côté où le palais avait

été, et où il ne le voyait plus, en cherchant ce qu'il ne pouvait comprendre, savoir : comment il se pouvait faire qu'un palais aussi grand et aussi apparent que celui d'Aladdin, qu'il avait vu presque chaque jour depuis qu'il avait été bâti avec sa permission, et tout récemment le jour précédent, se fût évanoui de manière qu'il n'en paraissait pas le moindre vestige. « Je ne me trompe pas, disait-il en lui-même : il était dans la place que voilà ; s'il s'était écroulé, les matériaux paraîtraient en monceaux ; et si la terre l'avait englouti, on en verrait quelque marque, de quelque manière que cela fût arrivé ! » Et quoique convaincu que le palais n'y était plus, il ne laissa pas néanmoins d'attendre encore quelque temps, pour voir si en effet il ne se trompait pas. Il se retira enfin ; et après avoir regardé encore derrière lui avant de s'éloigner, il revint à son appartement ; il commanda qu'on lui fit venir le grand vézyr en toute diligence ; et cependant il s'assit, l'esprit agité de pensées si différentes, qu'il ne savait quel parti prendre.....

## CCCXL<sup>e</sup> NUIT.

LE grand vézyr ne fit pas attendre le sulthan : il vint même avec une si grande précipitation, que ni lui ni ses gens ne firent pas réflexion en passant, que le palais d'Aladdin n'était plus à sa place ; les por-

tiers mêmes, en ouvrant la porte du palais, ne s'en étaient pas aperçus.

En abordant le sulthan : « Sire , lui dit le grand vézyr , l'empressement avec lequel votre majesté m'a fait appeler , m'a fait juger que quelque chose de bien extraordinaire était arrivé , puisqu'elle n'ignore pas qu'il est aujourd'hui jour de conseil , et que je ne devais pas manquer de me rendre à mon devoir dans peu de momens. » « Ce qui est arrivé est véritablement extraordinaire , comme tu le dis , et tu vas en convenir. Dis-moi où est le palais d'Aladdin ? » « Le palais d'Aladdin , sire , répondit le grand vézyr avec étonnement ! Je viens de passer devant , il m'a semblé qu'il était à sa place : des bâtimens aussi solides que celui-là , ne changent pas de place si facilement. » « Va voir au cabinet , répondit le sulthan , et tu viendras m'en donner des nouvelles. »

Le grand vézyr alla au cabinet ouvert , et il lui arriva la même chose qu'au sulthan. Quand il se fut bien assuré que le palais d'Aladdin n'était plus où il avait été , et qu'il n'en paraissait pas le moindre vestige , il revint se présenter au sulthan. « Hé bien , as-tu vu le palais d'Aladdin , lui demanda le prince ? » « Sire , répondit le grand vézyr , votre majesté peut se souvenir que j'ai eu l'honneur de lui dire que ce palais , qui faisait le sujet de son admiration avec ses richesses immenses , n'était qu'un ouvrage de magie et d'un magicien ; mais votre majesté n'a pas voulu y faire attention. »

Le sulthan qui ne pouvait disconvenir de ce que

le grand vézyr lui représentait, entra dans une colère d'autant plus grande, qu'il ne pouvait désavouer son incrédulité. « Où est, dit-il, cet imposteur, ce scélérat, que je lui fasse couper la tête ? » « Sire, reprit le grand vézyr, il y a quelques jours qu'il est venu prendre congé de votre majesté ; il faut lui envoyer demander où est son palais ; il ne doit pas l'ignorer. » « Ce serait le traiter avec trop d'indulgence, répartit le sulthan ; va donner ordre à trente de mes cavaliers de me l'amener chargé de chaînes. » Le grand vézyr alla donner l'ordre du sulthan aux cavaliers, et il instruisit leur officier de quelle manière ils devaient s'y prendre, afin qu'il ne leur échappât point. Ils partirent, et ils rencontrèrent Aladdin à cinq ou six lieues de la ville, qui revenait en chassant. L'officier lui dit en l'abordant, que le sulthan impatient de le revoir, les avait envoyés pour le lui témoigner, et revenir avec lui en l'accompagnant.

Aladdin n'eut pas le moindre soupçon du véritable sujet qui avait amené ce détachement de la garde du sulthan ; il continua de revenir en chassant ; mais quand il fut à une demi-lieue de la ville, ce détachement l'environna, et l'officier, en prenant la parole, lui dit : « Prince Aladdin, c'est avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du sulthan de vous arrêter, et de vous mener à lui en criminel d'état ; nous vous supplions de ne pas trouver mauvais que nous nous acquittions de notre devoir et de nous le pardonner. »

Cette déclaration fut un sujet de grande surprise à Aladdin, qui se sentait innocent ; il demanda à l'officier s'il savait de quel crime il était accusé ? A quoi il répondit que ni lui ni ses gens n'en savaient rien.

Comme Aladdin vit que ses gens étaient de beaucoup inférieurs au détachement, et même qu'ils s'éloignaient, il mit pied à terre. « Me voilà, dit-il, exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me sens coupable d'aucun crime, ni envers la personne du sulthan, ni envers l'état. » On lui passa aussitôt au cou une chaîne fort grosse et fort longue, dont on le lia aussi par le milieu du corps, de manière qu'il n'avait pas les bras libres. Quand l'officier se fut mis à la tête de sa troupe, un cavalier prit le bout de la chaîne ; et en marchant après l'officier, il mena Aladdin, qui fut obligé de le suivre à pied ; et dans cet état il fut conduit vers la ville.

Quand les cavaliers furent entrés dans le faubourg, les premiers qui virent qu'on menait Aladdin en criminel d'état, ne doutèrent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il était aimé généralement, les uns prirent le sabre et d'autres armes, et ceux qui n'en avaient pas, s'armèrent de pierres, et ils suivirent les cavaliers. Quelques-uns qui étaient à la queue, firent volte-face, en paraissant vouloir les dissiper ; mais bientôt ils grossirent en si grand nombre, que les cavaliers prirent le parti de dissimuler, trop heureux s'ils pouvaient arriver jusqu'au

palais du sulthan sans qu'on leur enlevât Aladdin. Pour y réussir, selon que les rues étaient plus ou moins larges, ils eurent grand soin d'occuper toute la largeur du terrain, tantôt en s'étendant, tantôt en se resserrant; de la sorte ils arrivèrent à la place du palais, où ils se mirent tous sur une ligne, en faisant face à la populace armée, jusqu'à ce que leur officier et le cavalier qui menait Aladdin, fussent entrés dans le palais, et que les portiers eussent fermé la porte, pour empêcher qu'elle n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le sulthan, qui l'attendait sur le balcon, accompagné du grand vézyr; et sitôt qu'il le vit, il commanda au bourreau, qui avait eu ordre de se trouver là, de lui couper la tête, sans vouloir l'entendre, ni tirer de lui aucun éclaircissement.

Quand le bourreau se fut saisi d'Aladdin, il lui ôta la chaîne qu'il avait au cou et autour du corps; et après avoir étendu sur la terre un cuir teint de sang d'une infinité de criminels qu'il avait exécutés, il l'y fit mettre à genoux, et lui banda les yeux. Alors il tira son sabre, il prit sa mesure pour donner le coup, en s'essayant et en faisant flamboyer le sabre en l'air par trois fois, et il attendit que le sulthan lui donnât le signal pour trancher la tête à Aladdin.

En ce moment le grand vézyr aperçut que la populace qui avait forcé les cavaliers, et qui avait rempli la place, venait d'escalader les murs du palais en plusieurs endroits, et commençait à les démolir pour faire brèche. Avant que le sulthan donnât

le signal , il lui dit : « Sire , je supplie votre majesté de penser mûrement à ce qu'elle va faire. Elle va courir risque de voir son palais forcé ; et si ce malheur arrivait , l'évènement pourrait en être funeste. » « Mon palais forcé , reprit le sulthan ! Qui peut avoir cette audace ? » « Sire , repartit le grand vézyr , que votre majesté jette les yeux sur les murs de son palais et sur la place , elle connaîtra la vérité de ce que je lui dis. »

L'épouvante du sulthan fut si grande quand il eut vu une émeute si vive et si animée , que dans le moment même il commanda au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau , d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin , et de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux tchaouch de crier que le sulthan lui faisait grace , et que chacun eût à se retirer.

Alors tous ceux qui étaient déjà montés au haut des murs du palais , témoins de ce qui venait de se passer , abandonnèrent leur dessein. Ils descendirent en peu d'instans , et pleins de joie d'avoir sauvé la vie à un homme qu'ils aimaient véritablement , ils apprirent cette nouvelle à tous ceux qui étaient autour d'eux ; elle passa bientôt à toute la populace qui était dans la place du palais ; et les cris des tchaouch , qui annonçaient la même chose du haut des terrasses où ils étaient montés , achevèrent de la rendre publique. La justice que le sulthan venait de rendre à Aladdin en lui faisant grace , désarma la populace , fit cesser le tumulte , et insensiblement chacun se retira chez soi.

Quand Aladdin se vit libre, il leva la tête du côté du balcon ; et comme il eut aperçu le sulthan : « Sire, dit-il en élevant la voix d'une manière touchante , je supplie votre majesté d'ajouter une nouvelle grâce à celle qu'elle vient de me faire , c'est de vouloir bien me faire connaître quel est mon crime. » « Quel est ton crime, perfide, répondit le sulthan , ne le sais-tu pas ? Monte jusqu'ici, continua-t-il , je te le ferai connaître. »

Aladdin monta, et quand il se fut présenté : « Suis-moi, lui dit le sulthan en marchant devant lui sans le regarder. » Il le mena jusqu'au cabinet ouvert ; et quand il fut arrivé à la porte : « Entre, lui dit le sulthan ; tu dois savoir où était ton palais, regarde de tous côtés, et dis-moi ce qu'il est devenu. »

Aladdin regarde, et ne voit rien ; il s'aperçoit bien de tout le terrain que son palais occupait ; mais comme il ne pouvait deviner comment il avait pu disparaître, cet événement extraordinaire et surprenant le mit dans une confusion et dans un étonnement qui l'empêchèrent de pouvoir répondre un seul mot au sulthan.

Le sulthan impatient : « Dis-moi donc, répéta-t-il à Aladdin, où est ton palais, et où est ma fille ? » Alors Aladdin rompit le silence. « Sire, dit-il, je vois bien, et je l'avoue, que le palais que j'ai fait bâtir n'est plus à la place où il était, je vois qu'il a disparu, et je ne puis dire à votre majesté où il peut être ; mais je puis l'assurer que je n'ai aucune part à cet événement. »

« Je ne me mets pas en peine de ce que ton palais est devenu ; reprit le sulthan , j'estime ma fille un million de fois davantage. Je veux que tu me la retrouves , autrement je te ferai couper la tête , et nulle considération ne m'en empêchera. »

« Sire , repartit Aladdin , je supplie votre majesté de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences ; et , si dans cet intervalle je n'y réussis pas , je lui donne ma parole que j'apporterai ma tête au pied de son trône , afin qu'elle en dispose à sa volonté. » « Je t'accorde les quarante jours que tu me demandes , lui dit le sulthan ; mais ne crois pas abuser de la grace que je te fais , en pensant échapper à mon ressentiment : en quelque endroit de la terre que tu puisses être , je saurai bien te retrouver. »

## CCCXLI<sup>e</sup> NUIT.

ALADDIN s'éloigna de la présence du sulthan dans une grande humiliation et dans un état à faire pitié ; il passa au travers des cours du palais la tête baissée , sans oser lever les yeux , dans la confusion où il était ; et les principaux officiers de la cour , dont il n'avait pas désobligé un seul , quoiqu'amis , au lieu de s'approcher de lui pour le consoler ou pour lui offrir une retraite chez eux , lui tournèrent le dos , autant pour ne le pas voir , qu'afin qu'il ne pût pas les reconnaître. Mais quand ils se fussent approchés

de lui pour lui dire quelque chose de consolant, ou pour lui faire offre de service, il n'eussent plus reconnu Aladdin ; il ne se reconnaissait pas lui-même, et il n'avait plus la liberté de son esprit. Il le fit bien connaître quand il fut hors du palais : car sans penser à ce qu'il faisait, il demandait de porte en porte, et à tous ceux qu'il rencontrait, si l'on n'avait pas vu son palais, ou si on ne pouvait pas lui en donner des nouvelles ?

Ces demandes firent croire à tout le monde qu'Aladdin avait perdu l'esprit. Quelques-uns n'en firent que rire ; mais les gens les plus raisonnables, et particulièrement ceux qui avaient eu quelque liaison d'amitié et de commerce avec lui, en furent véritablement touchés de compassion. Il demeura trois jours dans la ville, en allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et en ne mangeant que ce qu'on lui présentait par charité, et sans prendre aucune résolution.

Enfin, comme il ne pouvait plus, dans l'état malheureux où il se voyait, rester dans une ville où il avait paru avec tant d'éclat, il en sortit, et il prit le chemin de la campagne. Il se détourna des grandes routes ; et après avoir traversé plusieurs campagnes dans une incertitude affreuse, il arriva enfin à l'entrée de la nuit au bord d'une rivière ; là il lui prit une pensée de désespoir : « Où irai-je chercher mon palais, dit-il en lui-même ? En quelle province, en quel pays, en quelle partie du monde le trouverai-je, aussi bien que ma chère princesse que le sultan me

demande ? Jamais je n'y réussirai ; il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues qui n'aboutiraient à rien , et de tous les chagrins cuisans qui me rongent. » Il allait se jeter dans la rivière , selon la résolution qu'il venait de prendre ; mais il crut , en bon musulman fidèle à sa religion , qu'il ne devait pas le faire , sans avoir auparavant fait sa prière. En voulant s'y préparer , il s'approcha du bord de l'eau pour se laver les mains et le visage , suivant la coutume du pays ; mais , comme cet endroit était un peu en pente , et mouillé par l'eau qui y battait , il glissa , et il serait tombé dans la rivière s'il ne se fût retenu à un petit roc élevé hors de terre environ de deux pieds. Heureusement pour lui il portait encore l'anneau que le magicien africain lui avait mis au doigt avant qu'il descendît dans le souterrain pour aller prendre la précieuse lampe qui venait de lui être enlevée. Il frotta cet anneau assez fortement contre le roc en se retenant ; dans l'instant le même génie qui lui était apparu dans ce souterrain où le magicien africain l'avait enfermé , lui apparut encore.

« QUE VEUX-TU , lui dit le génie ? ME VOICI PRÊT A T'OBÉIR COMME TON ESCLAVE ET CELUI DE TOUS CEUX QUI ONT L'ANNEAU AU DOIGT , MOI ET LES AUTRES ESCLAVES DE L'ANNEAU. »

Aladdin agréablement surpris par une apparition si peu attendue dans le désespoir où il était , répondit : « Génie , sauve moi la vie une seconde fois , en m'enseignant où est le palais que j'ai fait bâtir , ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il était. »

« Ce que tu me demandes, reprit le génie, n'est pas de mon ressort : je ne suis esclave que de l'anneau, adresse-toi à l'esclave de la lampe. » « Si cela est, répartit Aladdin, je te commande donc par la puissance de l'anneau, de me transporter jusqu'au lieu où est mon palais, en quelque endroit de la terre qu'il soit, et de me poser sous les fenêtres de la princesse Badroulboudour. » A peine eut-il achevé de parler, que le génie le transporta en Afrique, au milieu d'une prairie où était le palais, peu éloigné d'une grande ville, le posa précisément au-dessous des fenêtres de l'appartement de la princesse, où il le laissa. Tout cela se fit en un instant.

Nonobstant l'obscurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien son palais et l'appartement de la princesse Badroulboudour ; mais comme la nuit était avancée, et que tout était tranquille dans le palais, il se retira un peu à l'écart, et il s'assit au pied d'un arbre. Là, rempli d'espérance, en faisant réflexion à son bonheur, dont il était redevable à un pur hasard, il se trouva dans une situation beaucoup plus paisible que depuis qu'il avait été arrêté, amené devant le sulthan, et délivré du danger présent de perdre la vie. Il s'entretint quelque temps dans ces pensées agréables ; mais enfin, comme il y avait cinq ou six jours qu'il ne dormait point, il ne put s'empêcher de se laisser aller au sommeil qui l'accablait, et il s'endormit au pied de l'arbre où il était.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à paraître, Aladdin fut éveillé agréablement, non-seule-

ment par le ramage des oiseaux qui avaient passé la nuit sur l'arbre sous lequel il était couché, mais même sur les arbres touffus du jardin de son palais. Il jeta d'abord les yeux sur cet admirable édifice, et alors il se sentit une joie inexprimable d'être sur le point de s'en revoir bientôt le maître, et en même temps de posséder encore une fois sa chère princesse Badroulboudour. Il se leva, et se rapprocha de l'appartement de la princesse. Il se promena quelque temps sous ses fenêtres, en attendant qu'il fût jour chez elle et qu'on pût l'apercevoir. Dans cette attente il cherchait en lui-même d'où pouvait être venue la cause de son malheur; et après avoir bien rêvé, il ne douta plus que toute son infortune ne vînt d'avoir perdu sa lampe de vue. Il s'accusa lui-même de négligence et du peu de soin qu'il avait eu de ne s'en pas dessaisir un seul moment. Ce qui l'embarrassait davantage, c'est qu'il ne pouvait s'imaginer qui était le jaloux de son bonheur. Il l'eût compris d'abord, s'il eût su que lui et son palais se trouvaient alors en Afrique; mais le génie, esclave de l'anneau, ne lui en avait rien dit; il ne s'en était point informé lui-même. Le seul nom de l'Afrique lui eût rappelé dans sa mémoire le magicien africain son ennemi déclaré.

La princesse Badroulboudour se levait plus tôt qu'à l'ordinaire depuis son enlèvement et son transport en Afrique par l'artifice du magicien africain, dont jusqu'alors elle avait été contrainte de supporter la vue une fois chaque jour, parce qu'il était maître du palais; mais elle l'avait traité si durement chaque fois,

qu'il n'avait encore osé prendre la hardiesse de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ses femmes, en regardant au travers d'une jalousie, aperçoit Aladdin. Elle court aussitôt en avertir sa maîtresse. La princesse qui ne pouvait croire cette nouvelle, vient vite se présenter à la fenêtre, et aperçoit Aladdin. Elle ouvre la jalousie. Au bruit que la princesse fait en l'ouvrant, Aladdin lève la tête, il la reconnaît; et il la salue d'un air qui exprimait l'excès de sa joie. « Pour ne pas perdre de temps, lui dit la princesse, on est allé vous ouvrir la porte secrète, entrez et montez. » Et elle ferma la jalousie.

La porte secrète était au-dessous de l'appartement de la princesse; elle se trouva ouverte, et Aladdin monta avec précipitation. Il n'est pas possible d'exprimer la joie que ressentirent ces deux époux de se revoir après s'être crus séparés pour jamais. Ils s'embrassèrent plusieurs fois; et se donnèrent toutes les marques d'amour et de tendresse qu'on peut s'imaginer, après une séparation aussi triste et aussi peu attendue que la leur. Après ces embrassemens, mêlés de larmes de joie, ils s'assirent; et Aladdin en prenant la parole: « Princesse, dit-il, avant de vous entretenir de toute autre chose, je vous supplie au nom de Dieu, autant pour votre propre intérêt et pour celui du sulthan votre respectable père, que pour le mien en particulier, de me dire ce qu'est devenue une vieille lampe que j'avais mise sur la corniche du salon à vingt-quatre croisées, avant d'aller à la chasse? »

« Ah, cher époux, répondit la princesse, je m'étais bien douté que notre malheur réciproque venait de cette lampe; et ce qui me désole, c'est que j'en suis la cause moi-même! » « Princesse, reprit Aladdin, ne vous en attribuez pas la cause, elle est toute sur moi et je devais avoir été plus soigneux de la conserver; ne songeons qu'à réparer cette perte; et pour cela faites-moi la grace de me raconter comment la chose s'est passée, et en quelles mains elle est tombée. »

Alors la princesse Bâdroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'était passé dans l'échange de la lampe vieille pour la neuve, qu'elle fit apporter afin qu'il la vît; et comme la nuit suivante, après s'être aperçu du transport du palais, elle s'était trouvée le matin dans le pays inconnu où elle lui parlait, et qui était l'Afrique, particularité qu'elle avait apprise de la bouche même du traître qui l'y avait fait transporter par son art magique.

« Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connaître le traître en m'apprenant que je suis en Afrique avec vous. Il est le plus perfide de tous les hommes. Mais ce n'est ni le temps, ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ses méchancetés. Je vous prie seulement de me dire ce qu'il a fait de la lampe, et où il l'a mise? » « Il la porte dans son sein enveloppée bien précieusement, reprit la princesse, et je puis en rendre témoignage, puisqu'il l'en a tirée et l'a développée en ma présence, pour m'en faire un trophée. »

« Ma princesse, dit alors Aladdin, ne me sachez

pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue, elles sont également importantes pour vous et pour moi. Pour venir à ce qui m'intéresse plus particulièrement, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme aussi méchant et aussi perfide? » « Depuis que je suis en ce lieu, reprit la princesse, il ne s'est présenté devant moi qu'une fois chaque jour; et je suis bien persuadée que le peu de satisfaction qu'il tire de ses visites, fait qu'il ne m'importune pas plus souvent. Tous les discours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me persuader de rompre la foi que je vous ai donnée, et de le prendre pour époux, en voulant me faire entendre que je ne dois pas espérer de vous revoir jamais; que vous ne vivez plus, et que le sultan mon père vous a fait couper la tête. Il ajoute pour se justifier, que vous êtes un ingrat, que votre fortune n'est venue que de lui, et mille autres choses que je lui laisse dire. Et comme il ne reçoit de moi pour réponse que mes plaintes douloureuses et mes larmes, il est contraint de se retirer aussi peu satisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que son intention ne soit de laisser passer mes plus vives douleurs, dans l'espérance que je changerai de sentiment, et à la fin d'user de violence si je persévère à lui faire résistance. Mais, cher époux, votre présence a déjà dissipé mes inquiétudes. »

« Princesse, interrompit Aladdin, j'ai confiance que ce n'est pas en vain puisqu'elles sont dissipées, et que je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de

votre ennemi et du mien. Mais pour cela il est nécessaire que j'aille à la ville. Je serai de retour vers le midi, et alors je vous communiquerai quel est mon dessein, et ce qu'il faudra que vous fassiez pour contribuer à le faire réussir. Mais afin que vous en soyez avertie, ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, et donnez ordre qu'on ne me fasse pas attendre à la porte secrète au premier coup que je frapperai. »

La princesse lui promit qu'on l'attendrait à la porte, et que l'on serait prompt à lui ouvrir....

## CCCXLII<sup>e</sup> NUIT.

QUAND Aladdin fut descendu de l'appartement de la princesse, et qu'il fut sorti par la même porte, il regarda de côté et d'autre, et il aperçut un paysan qui prenait le chemin de la campagne.

Comme le paysan allait au-delà du palais, et qu'il était un peu éloigné, Aladdin pressa le pas; et quand il l'eut joint, il lui proposa de changer d'habit, et il fit tant que le paysan y consentit. L'échange se fit à la faveur d'un buisson; et quand ils se furent séparés, Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut entré, il enfila la rue qui aboutissait à la porte; et se détournant par les rues les plus fréquentées, il arriva à l'endroit où chaque sorte de marchands et d'artisans avait sa rue particulière. Il entra dans celle des dro-

guistes ; et en s'adressant à la boutique la plus grande et la mieux fournie, il demanda au marchand s'il avait une certaine poudre qu'il lui nomma.

Le marchand, qui s'imagina qu'Aladdin était pauvre, à en juger par son habit, et qu'il n'avait pas assez d'argent pour la payer, lui dit qu'il en avait, mais qu'elle était chère. Aladdin pénétra la pensée du marchand, il tira sa bourse et en faisant voir de l'or, il demanda une demi-dragme de cette poudre. Le marchand la pesa, l'enveloppa, et en la présentant à Aladdin il en demanda une pièce d'or. Aladdin la lui mit entre les mains ; et sans s'arrêter dans la ville qu'autant de temps qu'il en fallut pour prendre un peu de nourriture, il revint à son palais. Il n'attendit pas à la porte secrète : elle lui fut ouverte d'abord, et il monta à l'appartement de la princesse Badroulboudour. « Princesse, lui dit-il, l'aversion que vous avez pour votre ravisseur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous aurez de la peine à suivre le conseil que j'ai à vous donner ; mais permettez-moi de vous dire qu'il est à propos que vous dissimuliez, et même que vous vous fassiez violence, si vous voulez vous délivrer de sa persécution, et donner au sultan votre père et mon seigneur, la satisfaction de vous revoir. Si vous voulez donc suivre mon conseil, continua Aladdin, vous commencerez dès à présent à vous habiller d'un de vos plus beaux habits ; et quand le magicien africain viendra, ne craignez pas de lui faire le meilleur accueil possible, sans affectation et sans contrainte, avec un visage ouvert, de manière

néanmoins que s'il y reste quelque nuage d'affliction, il puisse apercevoir qu'il se dissipera avec le temps. Dans la conversation donnez-lui à connaître que vous faites vos efforts pour m'oublier; et afin qu'il soit persuadé davantage de votre sincérité, invitez-le à souper avec vous, et marquez-lui que vous seriez bien aise de goûter du meilleur vin de son pays; il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors en attendant qu'il revienne, quand le buffet sera préparé, mettez dans un des gobelets pareils à celui dans lequel vous avez coutume de boire, la poudre que voici; et le mettant à part, avertissez celle de vos femmes qui vous donne à boire de vous l'apporter plein de vin au signal que vous lui ferez, dont vous conviendrez avec elle, et de prendre bien garde de ne pas se tromper. Quand le magicien sera revenu, et que vous serez à table, après avoir mangé et bu autant de coups que vous le jugerez à propos, faites-vous apporter le gobelet où sera la poudre, et changez votre gobelet avec le sien; il trouvera la faveur que vous lui ferez, si grande, qu'il ne la refusera pas: il boira même sans rien laisser dans le gobelet; et à peine l'aura-t-il vidé, que vous le verrez tomber à la renverse. Si vous avez de la répugnance à boire dans son gobelet, faites semblant de boire, vous le pouvez sans crainte: l'effet de la poudre sera si prompt qu'il n'aura pas le temps de faire attention si vous buvez ou si vous ne buvez pas. »

Quand Aladdin eut achevé: « Je vous avoue, lui dit la princesse, que je me fais une grande violence,

en consentant à faire au magicien les avances que je vois bien qu'il est nécessaire que je fasse ; mais quelle résolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi ? Je ferai donc ce que vous me conseillez , puisque de là mon repos ne dépend pas moins que le vôtre. » Ces mesures prises avec la princesse , Aladdin prit congé d'elle , et il alla passer le reste du jour aux environs du palais , en attendant la nuit pour se rapprocher de la porte secrète.

La princesse Badroulboudour inconsolable , non-seulement de se voir séparée d'Aladdin son cher époux , qu'elle avait aimé d'abord , et qu'elle continuait d'aimer encore , plus par inclination que par devoir , mais même d'avec le sulthan son père qu'elle chérissait , et dont elle était tendrement aimée , était toujours demeurée dans une grande négligence de sa personne depuis le moment de cette douloureuse séparation. Elle avait même , pour ainsi dire , oublié la propreté qui sied si bien aux personnes de son sexe , particulièrement après que le magicien africain se fut présenté à elle la première fois , et qu'elle eut appris par ses femmes , qui l'avaient reconnu , que c'était lui qui avait pris la vieille lampe en échange de la neuve , et que par cette fourberie insigne , il lui fut devenu en horreur. Mais l'occasion d'en prendre vengeance , comme il le méritait , et plus tôt qu'elle n'avait osé l'espérer , fit qu'elle résolut de contenter Aladdin. Ainsi , dès qu'il se fut retiré , elle se mit à sa toilette , se fit coiffer par ses femmes , de la manière qui lui était la plus avantageuse , et

elle prit un habit le plus riche et le plus convenable à son dessein. La ceinture dont elle se ceignit n'était qu'or et que diamans enchâssés, les plus gros et les mieux assortis ; et elle accompagna la ceinture d'un collier de perles seulement, dont les six de chaque côté étaient d'une telle proportion avec celle du milieu qui était la plus grosse et la plus précieuse, que les plus grandes sulthanes et les plus grandes reines se seraient estimées heureuses d'en avoir un complet de la grosseur des deux plus petites de celui de la princesse. Les brasselets, entremêlés de diamans et de rubis, répondaient merveilleusement bien à la richesse de la ceinture et du collier.

Quand la princesse Badroulboudour fut entièrement habillée, elle consulta son miroir, prit l'avis de ses femmes sur tout son ajustement ; et après qu'elle eut vu qu'il ne lui manquait aucun des charmes qui pouvaient flatter la folle passion du magicien africain, elle s'assit sur son sofa, en attendant qu'il arrivât.

Le magicien africain ne manqua pas de venir à son heure ordinaire. Dès que la princesse le vit entrer dans son salon aux vingt-quatre croisées où elle l'attendait, elle se leva avec tout son appareil de beauté et de charmes, et elle lui montra de la main la place honorable où elle attendait qu'il se mît, pour s'asseoir en même temps que lui ; civilité distinguée qu'elle ne lui avait pas encore faite.

Le magicien africain plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la princesse, que du brillant des pier-

rieres dont elle était ornée , fut fort surpris. Son air majestueux , et un certain ton gracieux dont elle l'accueillait , si opposé aux rebuts avec lesquels elle l'avait reçu jusqu'alors , le rendit confus. D'abord , il voulut prendre place sur le bord du sofa ; mais comme il vit que la princesse ne voulait pas s'asseoir dans la sienne , qu'il ne se fût assis où elle voulait , il obéit.

Quand le magicien africain fut placé , la princesse , pour le tirer de l'embarras où elle le voyait , prit la parole en le regardant d'une manière à lui faire croire qu'il ne lui était plus odieux , comme elle l'avait fait paraître auparavant , et elle lui dit : « Vous vous étonnerez , sans doute , de me voir aujourd'hui tout autre que vous ne m'avez vue jusqu'à présent ; mais vous n'en serez plus surpris quand je vous dirai que je suis d'une humeur si opposée à la tristesse , à la mélancolie , aux chagrins et aux inquiétudes , que je cherche à les éloigner le plus tôt qu'il m'est possible , dès que je trouve que le sujet en est passé. J'ai fait réflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin ; et de l'humeur dont je connais mon père , je suis persuadée comme vous , qu'il n'a pu éviter l'effet terrible de son courroux. Ainsi , quand je m'opiniâtrerais à le pleurer toute ma vie , je vois bien que mes larmes ne le feraient pas revivre. C'est pour cela qu'après lui avoir rendu , même jusque dans le tombeau , les devoirs que mon amour demandait que je lui rendisse , il m'a paru que je devais chercher tous les moyens de me consoler. Voilà les motifs du changement que vous voyez en moi.

Pour commencer donc à éloigner tout sujet de tristesse, résolue à la bannir entièrement, et persuadée que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ai commandé qu'on nous préparât à souper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine, et que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celui qu'elle produit, et j'ai cru, s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur: »

### CCCXLIII<sup>e</sup> NUIT.

LE magicien africain qui avait regardé comme impossible le bonheur de parvenir si promptement et si facilement à entrer dans les bonnes grâces de la princesse Badroulboudour, lui dit qu'il ne trouvait pas de termes assez forts pour lui témoigner combien il était sensible à ses bontés; et en effet, pour finir au plutôt un entretien dont il eût eu peine à se tirer s'il s'y fut engagé plus avant, il se jeta sur le vin d'Afrique dont elle venait de lui parler, et il lui dit que parmi les avantages dont l'Afrique pouvait se glorifier, celui de produire d'excellent vin était un des principaux, particulièrement dans la partie où elle se trouvait; qu'il en avait une pièce de sept ans qui n'était pas encore entamée, et que, sans le trop priser, c'était un vin qui surpassait en bonté les vins les plus excellens du monde. « Si ma princesse, ajouta-t-il, veut me le permettre, j'irai en prendre

deux bouteilles, et je serai de retour incessamment. » « Je serais fâchée de vous donner cette peine, lui dit la princesse, il vaudrait mieux que vous y envoyassiez quelqu'un. » « Il est nécessaire que j'y aille moi-même, repartit le magicien africain : personne que moi ne sait où est la clef du magasin, et personne que moi aussi n'a le secret de l'ouvrir. » « Si cela est ainsi, dit la princesse, allez donc et revenez promptement. Plus vous mettrez de temps, plus j'aurai d'impatience de vous revoir, et songez que nous nous mettrons à table dès que vous serez de retour. »

Le magicien africain plein d'espérance de son prétendu bonheur, ne courut pas chercher son vin de sept ans, il y vola plutôt, et il revint fort promptement. La princesse qui n'avait pas douté qu'il ne fit diligence, avait jeté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avait apportée, dans un gobelet qu'elle avait mis à part, et elle venait de faire servir. Ils se mirent à table vis-à-vis l'un de l'autre, de manière que le magicien avait le dos tourné au buffet. En lui présentant ce qu'il y avait de meilleur, la princesse lui dit : « Si vous voulez, je vous donnerai le plaisir des instrumens et des voix ; mais comme nous ne sommes que vous et moi, il me semble que la conversation nous donnera plus de plaisir. » Le magicien regarda ce choix de la princesse comme une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la princesse demanda à boire. Elle but à la santé du magicien ; et quand elle eut bu : « Vous aviez raison, dit-elle, de faire l'éloge de votre vin, jamais je

n'en avais bu de si délicieux. » « Charmante princesse, répondit-il, en tenant à la main le gobelet qu'on venait de lui présenter, mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez. » « Buvez à ma santé, reprit la princesse, vous trouverez vous-même que je m'y connais. » Il but à la santé de la princesse. Et en rendant le gobelet : « Princesse, dit-il, je me tiens heureux d'avoir réservé cette pièce pour une si bonne occasion ; j'avoue moi-même que je n'en ai bu de ma vie de si excellent en plus d'une manière.. »

Quand ils eurent continué de manger et de boire trois autres coups, la princesse qui avait achevé de charmer le magicien africain par ses honnêtetés et par ses manières tout obligeantes, donna enfin le signal à la femme qui lui donnait à boire, en disant en même temps qu'on lui apportât son gobelet plein de vin, qu'on remplît de même celui du magicien africain, et qu'on le lui présentât. Quand ils eurent chacun leur gobelet à la main : « Je ne sais, dit-elle au magicien africain, comment on en use chez vous quand on s'aime bien, et qu'on boit ensemble comme nous le faisons. Chez nous, à la Chine, l'amant et l'amante se présentent réciproquement à chacun leur gobelet, et de la sorte ils boivent à la santé l'un de l'autre. » En même temps elle lui présenta le gobelet qu'elle tenait, en avançant l'autre main pour recevoir le sien. Le magicien africain se hâta de faire cet échange avec d'autant plus de plaisir, qu'il regarda cette faveur comme la marque la plus cer-

taine de la conquête entière du cœur de la princesse, ce qui le mit au comble de son bonheur. Avant qu'il bût : « Princesse, dit-il le gobelet à la main, il s'en faut beaucoup que nos Africains soient aussi raffinés dans l'art d'assaisonner l'amour de tous ses agrémens que les Chinois ; et en m'instruisant d'une leçon que j'ignorais, j'apprends aussi à quel point je dois être sensible à la grace que je reçois. Jamais je ne l'oublierai, aimable princesse : j'ai retrouvé en buvant dans votre gobelet, une vie dont votre cruauté m'eût fait perdre l'espérance, si elle eût continué. »

La princesse Badroulboudour qui s'ennuyait du discours à perte de vue du magicien africain : « Bu-vons, dit-elle, en l'interrompant, vous reprendrez après ce que vous voulez me dire. » En même temps elle porta à la bouche le gobelet qu'elle ne toucha que du bout des lèvres, pendant que le magicien africain se pressa si fort de la prévenir, qu'il vida le sien sans en laisser une goutte. En achevant de le vider, comme il avait un peu penché la tête en arrière pour montrer sa diligence, il demeura quelque temps en cet état, jusqu'à ce que la princesse, qui avait toujours le bord du gobelet sur ses lèvres, vit que les yeux lui tournaient, et qu'il tomba sur le dos sans sentiment.

La princesse n'eut pas besoin de commander qu'on allât ouvrir la porte secrète à Aladdin. Ses femmes qui avaient le mot, s'étaient disposées d'espace en espace depuis le salon jusqu'au bas de l'escalier, de manière que le magicien africain ne fut pas plutôt

tombé à la renverse , que la porte lui fut ouverte presque dans le moment.

Aladdin monta , et il entra dans le salon. Dès qu'il eut vu le magicien africain étendu sur le sofa , il arrêta la princesse Badroulboudour qui s'était levée , et qui s'avançait pour lui témoigner sa joie en l'embrassant : « Princesse , dit-il , il n'est pas encore temps , obligez-moi de vous retirer à votre appartement , et faites qu'on me laisse seul , pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée. »

En effet , quand la princesse fut hors du salon avec ses femmes et ses eunuques , Aladdin ferma la porte ; et après qu'il se fut approché du cadavre du magicien africain , qui était demeuré sans vie , il ouvrit sa veste , et il en tira la lampe enveloppée de la manière que la princesse lui avait marqué. Il la développa , et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta avec son compliment ordinaire. « Génie , lui dit Aladdin , je t'ai appelé pour t'ordonner , de la part de la lampe ta bonne maîtresse , que tu vois , de faire que ce palais soit reporté incessamment à la Chine , au même lieu et à la même place d'où il a été apporté ici. » Le génie , après avoir marqué par une inclination de tête , qu'il allait obéir , disparut. En effet , le transport se fit , et on ne le sentit que par deux agitations fort légères : l'une , quand il fut enlevé du lieu où il était en Afrique , et l'autre , quand il fut posé à la Chine vis-à-vis le palais du sulthan ; ce qui se fit dans un intervalle de très-peu de durée.

Aladdin descendit à l'appartement de la princesse ; et alors en l'embrassant : « Princesse , dit-il , je puis vous assurer que votre joie et la mienne seront complètes demain matin. » Comme la princesse n'avait pas achevé de souper , et qu'Aladdin avait besoin de manger , la princesse fit apporter du salon aux vingt-quatre croisées les mets qu'on y avait servis , et auxquels on n'avait presque pas touché. La princesse et Aladdin mangèrent ensemble , et burent du bon vin vieux du magicien africain. Après quoi , sans parler de leur entretien , qui ne pouvait être que très - satisfaisant , ils se retirèrent dans leur appartement.

Depuis l'enlèvement du palais d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour , le sulthan , père de cette princesse , était inconsolable de l'avoir perdue , comme il se l'était imaginé. Il ne dormait presque ni nuit ni jour ; et au lieu d'éviter tout ce qui pouvait l'entretenir dans son affliction , c'était au contraire ce qu'il cherchait avec plus de soin. Ainsi , tandis qu'auparavant il n'allait que le matin au cabinet ouvert de son palais , pour se satisfaire par l'agrément de cette vue dont il ne pouvait se rassasier , il y allait alors plusieurs fois le jour renouveler ses larmes , et se plonger de plus en plus dans les profondes douleurs , par l'idée de ne voir plus ce qui lui avait tant plu , et d'avoir perdu ce qu'il avait de plus cher au monde. L'aurore ne faisait encore que paraître , lorsque le sulthan vint à ce cabinet , le même matin que le palais d'Aladdin venait d'être rapporté à sa

place. En y entrant , il était si recueilli en lui-même et si pénétré de sa douleur , qu'il jeta les yeux d'une manière triste du côté de la place où il ne croyait voir que l'air vide , sans apercevoir le palais. Mais comme il vit que ce vide était rempli , il s'imagina d'abord que c'était l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention , et il connaît à n'en pas douter , que c'était le palais d'Aladdin. Alors la joie et l'épanouissement du cœur succédèrent aux chagrins et à la tristesse. Il retourne à son appartement en pressant le pas , et il commande qu'on lui selle et qu'on lui amène un cheval. On le lui amène , il le monte , il part , et il lui semble qu'il n'arriverait pas assez tôt au palais d'Aladdin.....

## CCCXLIV<sup>e</sup> NUIT.

ALADDIN qui avait prévu ce qui pouvait arriver , s'était levé dès la pointe du jour ; et dès qu'il eut pris un des habits les plus magnifiques de sa garde-robe , il était monté au salon aux vingt-quatre croisées , d'où il aperçut que le sulthan venait. Il descendit , et il fut assez à temps pour le recevoir au bas du grand escalier , et l'aider à mettre pied à terre. « Aladdin , lui dit le sulthan , je ne puis vous parler que je n'aie vu et embrassé ma fille. »

Aladdin conduisit le sulthan à l'appartement de la princesse Badroulboudour ; et la princesse , qu'Alad-

din en se levant avait avertie de se souvenir qu'elle n'était plus en Afrique , mais dans la Chine et dans la ville capitale du sulthan son père , voisine de son palais , venait d'achever de s'habiller. Le sulthan l'embrassa à plusieurs fois , le visage baigné de larmes de joie , et la princesse de son côté lui donna toutes les marques du plaisir extrême qu'elle avait de le revoir.

Le sulthan fut quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche pour parler , tant il était attendri d'avoir retrouvé sa chère fille , après l'avoir pleurée sincèrement comme perdue ; et la princesse de son côté était toute en larmes de la joie qu'elle avait de revoir le sulthan son père.

Le sulthan prit enfin la parole : « Ma fille , dit-il , je veux croire que c'est la joie que vous avez de me revoir qui fait que vous me paraissez aussi peu changée que s'il ne vous était rien arrivé de fâcheux. Je suis persuadé néanmoins que vous avez beaucoup souffert. On n'est pas transporté dans un palais tout entier , aussi subitement que vous l'avez été , sans de grandes alarmes et de terribles angoisses. Je veux que vous me racontiez ce qui en est , et que vous ne me cachiez rien. »

La princesse se fit un plaisir de donner au sulthan son père la satisfaction qu'il demandait. « Sire , dit-elle , si je parais si peu changée , je supplie votre majesté de considérer que je commençai à respirer dès hier de grand matin par la présence d'Aladdin mon cher époux et mon libérateur , que j'avais

regardé et pleuré comme perdu pour moi, et que le bonheur que je viens d'avoir de l'embrasser, me remet à peu près dans la même situation qu'auparavant. Toute ma peine néanmoins, à proprement parler, n'a été que de me voir arrachée à votre majesté et à mon cher époux, non-seulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux, mais même par l'inquiétude où j'étais sur les tristes effets du courroux de votre majesté, auquel je ne doutais pas qu'il ne dût être exposé, tout innocent qu'il était. J'ai moins souffert de l'insolence de mon ravisseur qui m'a tenu des discours qui ne me plaisaient pas. Je les ai arrêtés par l'ascendant que j'ai su prendre sur lui. D'ailleurs, j'étais aussi peu contrainte que je le suis présentement. Pour ce qui regarde le fait de mon enlèvement, Aladdin n'y a aucune part : j'en suis la cause moi seule, mais très-innocente. »

Pour persuader au sulthan qu'elle disait la vérité, elle lui fit le détail du déguisement du magicien africain en marchand de lampes neuves à changer contre des vieilles, et du divertissement qu'elle s'était donné en faisant l'échange de la lampe d'Aladdin dont elle ignorait le secret et l'importance ; de l'enlèvement du palais et de sa personne après cet échange, et du transport de l'un et de l'autre en Afrique avec le magicien africain qui avait été reconnu par deux de ses femmes et par l'eunuque qui avait fait l'échange de la lampe, quand il avait pris la hardiesse de venir se présenter à elle la première fois après le succès de son entreprise, et de lui faire la proposition

de l'épouser; enfin de la persécution qu'elle avait soufferte jusqu'à l'arrivée d'Aladdin; des mesures qu'ils avaient prises conjointement pour lui enlever la lampe qu'il portait sur lui; comment ils y avaient réussi, elle particulièrement en prenant le parti de dissimuler avec lui, et enfin de l'inviter à souper avec elle; jusqu'au gobelet mixtionné qu'elle lui avait présenté. « Quant au reste, ajouta-t-elle, je laisse à mon époux à vous en rendre compte. »

Aladdin eut peu de chose à dire au sulthan : « Quand, dit-il, on m'eut ouvert la porte secrète, que j'eus monté au salon aux vingt-quatre croisées, et que j'eus vu le traître étendu mort sur le sofa par violence de la poudre; comme il ne convenait pas que la princesse restât davantage, je la priai de descendre à son appartement avec ses femmes et ses eunuques. Je restai seul; et, après avoir tiré la lampe du sein du magicien, je me servis du même secret dont il s'était servi pour enlever ce palais en ravissant la princesse. J'ai fait en sorte que le palais se trouve en sa place, et j'ai eu le bonheur de ramener la princesse à votre majesté, comme elle me l'avait commandé. Je n'en impose pas à votre majesté; et si elle veut se donner la peine de monter au salon, elle verra le magicien puni comme il le méritait. »

Pour s'assurer entièrement de la vérité, le sulthan se leva et monta, et quand il eut vu le magicien africain mort, le visage déjà livide par la violence du poison, il embrassa Aladdin avec beaucoup de

tendresse , en lui disant : « Mon fils , ne me sachez pas mauvais gré du procédé dont j'ai usé envers vous ; l'amour paternel m'y a forcé , et je mérite que vous me pardonniez l'excès où je me suis porté. » « Sire , reprit Aladdin , je n'ai pas le moindre sujet de plainte contre la conduite de votre majesté , elle n'a fait que ce qu'elle devait faire. Ce magicien , cet infame , ce dernier des hommes , est la cause unique de ma disgrâce. Quand votre majesté en aura le loisir , je lui ferai le récit d'une autre malice qu'il m'a faite , non moins noire que celle-ci , dont j'ai été préservé par une grace de Dieu toute particulière. » « Je prendrai ce loisir exprès , repartit le sulthan , et bientôt. Mais songeons à nous réjouir , et faites ôter cet objet odieux. »

Aladdin fit enlever le cadavre du magicien africain , avec ordre de le jeter à la voirie pour servir de pâture aux animaux et aux oiseaux. Le sulthan cependant , après avoir commandé que les tambours , les timbales , les trompettes et les autres instrumens annonçassent la joie publique , fit proclamer une fête de dix jours en réjouissance du retour de la princesse Badroulboudour et d'Aladdin avec son palais.

C'est ainsi qu'Aladdin échappa pour la seconde fois au danger presque inévitable de perdre la vie ; mais ce ne fut pas le dernier , il en courut un troisième dont nous allons rapporter les circonstances :

Le magicien africain avait un frère cadet qui n'était pas moins habile que lui dans l'art magique ; on peut même dire qu'il le surpassait en méchanceté et

en artifices pernicieux. Comme ils ne demeuraient pas toujours ensemble ou dans la même ville, et que souvent l'un se trouvait au levant, pendant que l'autre était au couchant, chacun de leur côté, ils ne manquaient pas chaque année de s'instruire par la géomancie, en quelle partie du monde ils étaient, en quel état ils se trouvaient, et s'ils n'avaient pas besoin de secours réciproque.

Quelque temps après que le magicien africain eut succombé dans son entreprise contre le bonheur d'Aladdin, son cadet qui n'avait pas eu de ses nouvelles depuis un an, et qui n'était pas en Afrique, mais dans un pays très-éloigné, voulut savoir en quel endroit de la terre il était, comment il se portait, et ce qu'il y faisait. En quelque lieu qu'il allât, il portait toujours avec lui son quarré géomantique aussi bien que son frère. Il prend ce quarré, il accommode le sable, il jette les points, il en tire les figures, et enfin il forme l'horoscope. En parcourant chaque figure il trouve que son frère n'était plus au monde; qu'il avait été empoisonné, et qu'il était mort subitement; que cela était arrivé à la Chine, et que c'était dans une capitale de la Chine située en tel endroit; et enfin, que celui par qui il avait été empoisonné était un homme de basse naissance, qui avait épousé une princesse fille d'un sulthan.....

CCCXLV<sup>e</sup> NUIT.

QUAND le magicien eut appris de la sorte quelle avait été la triste destinée de son frère, il ne perdit pas de temps en des regrets qui ne lui eussent pas redonné la vie. La résolution prise sur-le-champ de venger sa mort, il monte à cheval, et il se met en chemin en prenant sa route vers la Chine. Il traverse plaines, rivières, montagnes, déserts ; et après une longue traite, sans s'arrêter en aucun endroit, avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine, et peu de temps après à la capitale que la géomancie lui avait enseignée. Certain qu'il ne s'était pas trompé, et qu'il n'avait pas pris un royaume pour un autre, il s'arrête dans cette capitale et il y prend logement.

Le lendemain de son arrivée, le magicien sort ; et en se promenant par la ville, non pas tant pour en remarquer les beautés qui lui étaient fort indifférentes, que dans l'intention de commencer à prendre des mesures pour l'exécution de son dessein pernicieux, il s'introduisit dans les lieux les plus fréquentés, et il prêta l'oreille à ce que l'on disait. Dans un lieu où l'on passait le temps à jouer à plusieurs sortes de jeux, et où pendant que les uns jouaient, d'autres s'entretenaient les uns des nouvelles et des affaires du temps, d'autres de leurs propres affaires, il entendit qu'on

s'entretenait et qu'on racontait des merveilles de la vertu et de la piété d'une femme retirée du monde, nommée Fatime, et même de ses miracles. Comme il crut que cette femme pouvait lui être utile à quelque chose dans ce qu'il méditait, il prit à part un de ceux de la compagnie, et il le pria de vouloir bien lui dire plus particulièrement quelle était cette sainte femme, et quelle sorte de miracles elle faisait?

« Quoi, lui dit cet homme, vous n'avez pas encore vu cette femme ni entendu parler d'elle? Elle fait l'admiration de toute la ville par ses jeûnes, par ses austerités et par le bon exemple qu'elle donne. A la réserve du lundi et du vendredi, elle ne sort pas de son petit hermitage; et les jours qu'elle se fait voir par la ville, elle fait des biens infinis, et il n'y a personne affligé du mal de tête, qui ne reçoive la guérison par l'imposition de ses mains. »

Le magicien ne voulut pas en savoir davantage sur cet article; il demanda seulement au même homme en quel quartier de la ville était l'hermitage de cette sainte femme. Cet homme le lui enseigna; sur quoi, après avoir conçu et arrêté le dessein détestable dont nous allons parler bientôt, afin de le savoir plus sûrement, il observa toutes ses démarches le premier jour qu'elle sortit, après avoir fait cette enquête, sans la perdre de vue jusqu'au soir, qu'il la vit rentrer dans son hermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il se retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on buvait d'une certaine boisson chaude, et où l'on pouvait passer la nuit si l'on voulait, particulièrement

dans les grandes chaleurs, que l'on aime mieux en ces pays-là coucher sur la natte que dans un lit(1).

Le magicien après avoir contenté le maître du dieu, en lui payant le peu de dépense qu'il avait faite, sortit vers le minuit, et il alla droit à l'hermitage de Fatime, la sainte femme : nom sous lequel elle était connue dans toute la ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte : elle n'était fermée qu'avec un loquet ; il le referma sans faire de bruit quand il fut entré, et il aperçut Fatime à la clarté de la lune, couchée à l'air, et qui dormait sur un sofa garni d'une méchante natte, et appuyée contre sa cellule. Il s'approcha d'elle ; et après avoir tiré un poignard qu'il portait au côté, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la poignarder. En lui appuyant le poignard contre le cœur, prêt à l'y enfoncer : « Si tu cries, dit-il, ou si tu fais le moindre bruit, je te tue ; mais lève-toi, et fais ce que je te dirai. »

Fatime qui était couchée dans son habit, se leva en tremblant de frayeur. « Ne crains pas, lui dit le magicien, je ne demande que ton habit, donne-le-moi et prends le mien. Ils firent l'échange d'habit ; et quand le magicien se fut habillé de celui de Fatime, il lui dit : « Colore-moi le visage comme le tien, de manière que je te ressemble, et que la couleur ne s'efface pas. »

(1) Dans tout l'Orient les lits ne sont composés que de nates ou de tapis plus ou moins épais.

Comme il vit qu'elle tremblait encore , pour la rassurer , et afin qu'elle fit ce qu'il souhaitait avec plus d'assurance, il lui dit : « Ne crains pas, te dis-je encore une fois , je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. » Fatime le fit entrer dans sa cellule, elle alluma sa lampe; et en prenant d'une certaine liqueur dans un vase avec un pinceau , elle lui en frota le visage, et lui assura que la couleur ne changerait pas et qu'il avait le visage de la même couleur qu'elle, sans différence. Elle lui mit ensuite sa propre coiffure sur la tête, avec un voile , dont elle lui enseigna comment il fallait qu'il se cachât le visage en allant par la ville. Enfin , après qu'elle lui eut mis autour du cou un gros chapelet qui lui pendait par-devant jusqu'au milieu du corps , elle lui mit à la main le même bâton qu'elle avait coutume de porter; et en lui présentant un miroir : « Regardez, dit-elle, vous verrez que vous me ressemblez on ne peut pas mieux. » Le magicien se trouva comme il l'avait souhaité; mais il ne tint pas à la bonne Fatime le serment qu'il lui avait fait si solennellement. Afin qu'on ne vît pas de sang en la perçant de son poignard , il l'étrangla; et quand il vit qu'elle avait rendu l'ame, il traîna son cadavre par les pieds jusqu'à la citerne de l'hermitage, et il la jeta dedans.

Le magicien déguisé ainsi en Fatime la sainte femme, passa le reste de la nuit dans l'hermitage, après s'être souillé d'un meurtre si détestable. Le lendemain à une heure ou deux du matin, quoique dans un jour que la sainte femme n'avait pas coutume de

sortir, il ne laissa pas de le faire, bien persuadé qu'on ne l'interrogerait pas là-dessus, et au cas qu'on l'interrogeât, prêt à répondre. Comme une des premières choses qu'il avait faites en arrivant, avait été d'aller reconnaître le palais d'Aladdin, et que c'était là qu'il avait projeté de jouer son rôle, il prit son chemin de ce côté.

Dès qu'on eut aperçu la sainte femme, comme tout le peuple se l'imagina, le magicien fut bientôt environné d'une grande affluence de monde. Les uns se recommandaient à ses prières, d'autres lui baisaient la main, d'autres plus réservés ne lui baisaient que le bas de sa robe; et d'autres soit qu'ils eussent mal à la tête, ou que leur intention fut seulement d'en être préservés, s'inclinaient devant lui, afin qu'il leur imposât les mains; ce qu'il faisait en marmottant quelques paroles en guise de prières; et il imitait si bien la sainte femme que tout le monde le prenait pour elle. Après s'être arrêté souvent pour satisfaire ces sortes de gens qui ne recevaient ni bien ni mal de cette sorte d'imposition de mains, il arriva enfin dans la place du palais d'Aladdin, où, comme l'affluence fut plus grande, l'empressement fut aussi plus grand à qui s'approcherait de lui. Les plus forts et les plus zélés fendaient la foule pour se faire place, et de là s'élevèrent des querelles dont le bruit se fit entendre du salon aux vingt-quatre croisées où était la princesse Badroulboudour.

La princesse demanda ce que c'était que ce bruit; et comme personne ne put lui en rien dire, elle com-

manda qu'on allât voir, et qu'on vînt lui en rendre compte. Sans sortir du salon, une de ses femmes regarda, par une jalousie, et elle revint lui dire que le bruit venait de la foule du monde qui environnait la sainte femme pour se faire guérir du mal de tête par l'imposition de ses mains.

La princesse qui depuis long-temps avait entendu dire beaucoup de bien de la sainte femme, mais qui ne l'avait pas encore vue, eut la curiosité de la voir et de s'entretenir avec elle. Comme elle en eut témoigné quelque chose, le chef de ses eunuques qui était présent, lui dit que si elle le souhaitait, il était aisé de la faire venir, et qu'elle n'avait qu'à commander. La princesse y consentit; et aussitôt il détacha quatre eunuques, avec ordre d'amener la prétendue sainte femme.

Dès que les eunuques furent sortis de la porte du palais d'Aladdin, qu'on eut vu qu'ils venaient du côté où était le magicien déguisé, la foule se dissipa; et quand il fut libre, et qu'il eut vu qu'ils venaient à lui, il fit une partie du chemin avec d'autant plus de joie qu'il voyait que sa fourberie prenait un bon chemin. Celui des eunuques qui prit la parole, lui dit : « Sainte femme, la princesse veut vous voir; venez, suivez-nous. » « La princesse me fait bien de l'honneur, reprit la feinte Fatime, je suis prête à lui obéir. » Et en même temps elle suivit les eunuques, qui avaient déjà repris le chemin du palais.

Quand le magicien, qui sous un habit de sainteté, cachait un cœur diabolique, eut été introduit dans

le salon aux vingt-quatre croisées, et qu'il eut aperçu la princesse, il débuta par une prière qui contenait une longue énumération de vœux et de souhaits pour sa santé, pour sa prospérité, et pour l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvait désirer. Il déploya ensuite toute sa rhétorique d'imposteur et d'hypocrite pour s'insinuer dans l'esprit de la princesse, sous le manteau d'une grande piété; et il lui fut d'autant plus aisé de réussir, que la princesse qui était bonne naturellement, était persuadée que tout le monde était bon comme elle, particulièrement ceux qui faisaient profession de servir Dieu dans la retraite.....

## CCCXLVI° NUIT.

LORSQUE la fausse Fatime eut achevé sa longue harangue : « Ma bonne mère, lui dit la princesse, je vous remercie de vos bonnes prières, j'y ai grande confiance, et j'espère que Dieu les exaucera; approchez-vous, asseyez-vous près de moi. » La fausse Fatime s'assit avec une modestie affectée; et alors, en reprenant la parole : « Ma bonne mère, dit la princesse, je vous demande une chose qu'il faut que vous m'accordiez, ne me refusez pas, je vous en prie : c'est que vous demeuriez avec moi, afin que vous m'entretenez de votre vie, et que j'apprenne de vous et par vos bons exemples, comment je dois servir Dieu. »

« Princesse , dit alors la feinte Fatime , je vous supplie de ne pas exiger de moi une chose à laquelle je ne puis consentir sans me détourner et me distraire de mes prières et de mes exercices de dévotion. »  
« Que cela ne vous fasse pas de peine , reprit la princesse , j'ai plusieurs appartemens qui ne sont pas occupés , vous choisirez celui qui vous conviendra le mieux , et vous y ferez tous vos exercices avec la même liberté que dans votre hermitage. »

Le magicien qui n'avait d'autre but que de s'introduire dans le palais d'Aladdin , où il lui serait plus aisé d'exécuter la méchanceté qu'il méditait , en y demeurant sous les auspices et la protection de la princesse , que s'il eût été obligé d'aller et de venir de l'hermitage au palais , et du palais à l'hermitage , ne fit pas de plus grandes instances pour s'excuser d'accepter l'offre obligeante de la princesse. « Princesse , dit-il , quelque résolution qu'une femme pauvre et misérable , comme je le suis , ait faite de renoncer au monde , à ses pompes et à ses grandeurs , je n'ose prendre la hardiesse de résister à la volonté et au commandement d'une princesse si pieuse et si charitable. »

Sur cette réponse du magicien , la princesse en se levant elle - même , lui dit : « Levez - vous , et venez avec moi , que je vous fasse voir les appartemens vides que j'ai , afin que vous choisissiez. » Il suivit la princesse Badroulboudour ; et de tous les appartemens qu'elle lui fit voir , qui étaient très-propres et très-bien meublés , il choisit celui qui lui parut l'être moins que les autres , en disant par hypocrisie

qu'il était trop bon pour lui , et qu'il ne le choisissait que pour complaire à la princesse.

La princesse voulut remener le fourbe au salon aux vingt-quatre croisées , pour le faire dîner avec elle ; mais comme pour manger il eût fallu qu'il se fût découvert le visage qu'il avait toujours eu voilé jusqu'alors , et qu'il craignit que la princesse ne reconnût qu'il n'était pas Fatime la sainte femme , comme elle le croyait , il la pria avec tant d'instance de l'en dispenser , en lui représentant qu'il ne mangeait que du pain et quelques fruits secs , et de lui permettre de prendre son petit repas dans son appartement , qu'elle le lui accorda. « Ma bonne mère , lui dit-elle , vous êtes libre , faites comme si vous étiez dans votre hermitage ; je vais vous faire apporter à manger ; mais souvenez-vous que je vous attends , dès que vous aurez pris votre repas. »

La princesse dîna , et la fausse Fatime ne manqua pas de venir la retrouver dès qu'elle eut appris par un eunuque qu'elle avait prié de l'en avertir , qu'elle était sortie de table. « Ma bonne mère , lui dit la princesse , je suis ravie de posséder une sainte femme comme vous , qui va faire la bénédiction de ce palais. A propos de ce palais , comment le trouvez-vous ? Mais avant que je vous le fasse voir pièce par pièce , dites-moi premièrement ce que vous pensez de ce salon ? »

Sur cette demande la fausse Fatime , qui pour mieux jouer son rôle , avait affecté jusqu'alors d'avoir la tête baissée , sans même la détourner pour regarder

d'un côté ou de l'autre; la leva enfin et parcourut le salon des vingt-quatre croisées d'un bout jusqu'à l'autre; et quand elle l'eut bien considéré : « Princesse, dit-elle, ce salon est véritablement admirable et d'une grande beauté. Autant néanmoins qu'en peut juger une solitaire, qui ne s'entend pas à ce qu'on trouve beau dans le monde, il me semble qu'il y manque une chose. » « Quelle chose, ma bonne mère, reprit la princesse Badroulboudour? Apprenez-le-moi, je vous en conjure. Pour moi j'ai cru, et l'avais entendu dire ainsi, qu'il n'y manquait rien. S'il y manque quelque chose, j'y ferai remédier. »

« Princesse, repartit la fausse Fatime avec une grande dissimulation, pardonnez-moi la liberté que je prends; mon avis, s'il peut être de quelque importance, serait, que si au haut et au milieu de ce dôme il y avait un œuf de rokh suspendu, ce salon n'aurait point de pareil dans les quatre parties du monde, et votre palais serait la merveille de l'univers. »

« Ma bonne mère, demanda la princesse, quel oiseau est-ce que le rokh, et où pourrait-on en trouver un œuf? » « Princesse, répondit la fausse Fatime, c'est un oiseau d'une grandeur prodigieuse, qui habite au plus haut du mont Caucase : l'architecte de votre palais peut vous en trouver un. »

Après avoir remercié la fausse Fatime de son bon avis, à ce qu'elle croyait, la princesse Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle sur d'autres sujets; mais elle n'oublia pas l'œuf de rokh, qui fit qu'elle compta bien d'en parler à Aladdin dès qu'il

serait revenu de la chasse. Il y avait six jours qu'il y était allé, et le magicien qui ne l'avait pas ignoré, avait voulu profiter de son absence. Il revint le même jour sur le soir, dans le temps que la fausse Fatime venait de prendre congé de la princesse, et de se retirer dans son appartement. En arrivant, il monta à l'appartement de la princesse, qui venait d'y rentrer. Il la salua, et il l'embrassa; mais il lui parut qu'elle le recevait avec un peu de froideur. « Ma princesse, dit-il, je ne retrouve pas en vous la même gaieté que j'ai coutume d'y trouver. Est-il arrivé quelque chose pendant mon absence qui vous ait déplu et causé du chagrin ou du mécontentement? Au nom de Dieu, ne me le cachez pas, il n'y a rien que je ne fasse pour vous le faire dissiper, s'il est en mon pouvoir! » « C'est peu de chose, reprit la princesse, et cela me donne si peu d'inquiétude, que je n'ai pas cru qu'il eût réjailli sur mon visage pour vous en faire apercevoir. Mais puisque contre mon attente vous y apercevez quelque altération, je ne vous en dissimulerai pas la cause, qui est de très-peu de conséquence. J'avais cru avec vous, continua la princesse Badroulboudour, que notre palais était le plus superbe, le plus magnifique et le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins ce qui m'est venu dans la pensée après avoir bien examiné le salon aux vingt-quatre croisées. Ne trouvez-vous pas comme moi, qu'il n'y aurait plus rien à désirer, si un œuf de rokh était suspendu au milieu de l'enfoncement du dôme? » « Princesse, repartit

Aladdin , il suffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de rokh , pour que j'y trouve le même défaut. Vous verrez par la diligence que je vais apporter à le réparer , qu'il n'y a rien que je ne fasse pour l'amour de vous.»

## CCCXLVII<sup>e</sup> NUIT.

DANS le moment, Aladdin quitta la princesse Badroulboudour , il monta au salon aux vingt-quatre croisées ; et là , après avoir tiré de son sein la lampe qu'il portait toujours sur lui , en quelque lieu qu'il allât , depuis le danger qu'il avait couru pour avoir négligé de prendre cette précaution , il la frotta. Aussitôt le génie se présenta devant lui. « Génie, lui dit Aladdin , il manque à ce dôme un œuf de rokh suspendu au milieu de l'enfoncement ; je te demande au nom de la lampe , que je tiens , que tu fasses en sorte que ce défaut soit réparé. »

Aladdin n'eut pas achevé de prononcer ces paroles , que le génie fit un cri si bruyant et si épouvantable , que le salon en fut ébranlé , et qu'Aladdin en chancela prêt à tomber de son haut. « Quoi , misérable , lui dit le génie d'une voix à faire trembler l'homme le plus assuré , ne te suffit-il pas que mes compagnons et moi nous ayons fait toute chose en ta considération , pour me demander , par une ingratitude qui n'a pas de pareille , que je t'apporte mon maître , et que je le pende au milieu de la voûte

de ce dôme ? Cet attentat mériterait que vous fussiez réduits en cendre sur-le-champ , toi , ta femme et ton palais. Mais tu es heureux de n'en être pas l'auteur , et que la demande ne vienne pas directement de ta part. Apprends quel en est le véritable auteur : c'est le frère du magicien africain , ton ennemi , que tu as exterminé comme il le méritait. Il est dans ton palais , déguisé sous l'habit de Fatime , la sainte femme , qu'il a assassinée ; et c'est lui qui a suggéré à ta femme de faire la demande pernicieuse que tu m'as faite. Son dessein est de te tuer ; c'est à toi d'y prendre garde. » Et en achevant ces mots il disparut.

Aladdin ne perdit pas une seule des dernières paroles du génie ; il avait entendu parler de Fatime la sainte femme , et il n'ignorait pas de quelle manière elle guérissait le mal de tête , à ce que l'on prétendait. Il revint à l'appartement de la princesse , et sans parler de ce qui venait de lui arriver , il s'assit en disant qu'un grand mal de tête venait de le prendre tout à coup , et en appuyant son front sur sa main. La princesse commanda aussitôt qu'on fit venir la sainte femme ; et pendant qu'on alla l'appeler , elle raconta à Aladdin à quelle occasion elle se trouvait dans le palais , où elle lui avait donné un appartement. »

La fausse Fatime arriva ; et dès qu'elle fut entrée : « Venez , ma bonne mère , lui dit Aladdin , je suis bien aise de vous voir , et de ce que mon bonheur veut que vous vous trouviez ici. Je suis tourmenté

d'un furieux mal de tête qui vient de me saisir. Je demande votre secours par la confiance que j'ai en vos bonnes prières , et j'espère que vous ne me refuserez pas la grace que vous faites à tant d'affligés de ce mal.» En achevant ces paroles , il se leva en baissant la tête ; et la fausse Fatime s'avança de son côté , mais en portant la main sur un poignard qu'elle avait à sa ceinture sous sa robe. Aladdin qui l'observait , lui saisit la main avant qu'elle l'eût tiré , et en lui perçant le cœur du sien , il la jeta morte sur le plancher.

« Mon cher époux , qu'avez-vous fait , s'écria la princesse dans sa surprise ? Vous avez tué la sainte femme ! » « Non , ma princesse , répondit Aladdin sans s'émouvoir , je n'ai pas tué Fatime ; mais un scélérat qui m'allait assassiner , si je ne l'eusse prévenu. C'est ce méchant homme que vous voyez , ajouta-t-il en le dévoilant , qui a étranglé Fatime que vous avez cru regretter en m'accusant de sa mort , et qui s'était déguisé sous son habit pour me poignarder. Et afin que vous le connaissiez mieux , il était frère du magicien africain votre ravisseur. » Aladdin lui raconta ensuite comment il avait appris ces particularités , après quoi il fit enlever le cadavre.

C'est ainsi qu'Aladdin fut délivré de la persécution des deux frères magiciens. Peu d'années après le sultan mourut dans une grande vieillesse. Comme il ne laissa pas d'enfans mâles , la princesse Badroulboudour , en qualité de légitime héritière , lui succéda , et communiqua la puissance suprême à Alad-

din. Ils régnèrent ensemble de longues années, et laissèrent une illustre postérité.

« Sire, dit la sulthane Chehérazade en achevant l'histoire des aventures arrivées à l'occasion de la lampe merveilleuse, votre majesté, sans doute, aura remarqué dans la personne du magicien africain, un homme abandonné à la passion démesurée de posséder des trésors par des voies condamnables, qui lui en découvrirent d'immenses, dont il ne jouit point parce qu'il s'en rendit indigne. Dans Aladdin, elle voit au contraire un homme qui, d'une basse naissance, s'élève jusqu'à la royauté en se servant des mêmes trésors qui lui viennent sans les chercher, seulement à mesure qu'il en a besoin pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Dans le sulthan elle aura appris combien un monarque bon, juste et équitable, court de dangers et risque même d'être détrôné, lorsque par une injustice criante, et contre toutes les règles de l'équité, il ose, par une promptitude déraisonnable, condamner un innocent sans vouloir l'entendre dans sa justification. Enfin, elle aura en horreur les abominations de deux scélérats magiciens, dont l'un sacrifie sa vie pour posséder des trésors, et l'autre sa vie et sa religion à la vengeance d'un scélérat comme lui, et qui, comme lui aussi, reçoit le châtement de sa méchanceté. »

Le sulthan des Indes témoigna à la sulthane Chehérazade, son épouse, qu'il était très-satisfait des prodiges de la lampe merveilleuse, et que les contes qu'elle lui faisait chaque nuit, lui causaient beaucoup

de plaisir. Il voyait bien que la sulthane les faisait adroitement succéder les uns aux autres , et il n'était pas fâché qu'elle lui donnât occasion , par ce moyen , de tenir en suspens à son égard , l'exécution du serment qu'il avait fait si solennellement de ne garder une femme qu'une nuit , et de la faire mourir le lendemain. Il n'avait presque plus d'autre pensée que de voir s'il ne viendrait point à bout de lui en faire tarir le fond.

### CCCXLVIII<sup>e</sup> NUIT.

DANS cette intention , après avoir entendu la fin de l'histoire d'Aladdin et de Badroulboudour , toute différente de ce qui lui avait été raconté jusqu'alors , dès qu'il fut éveillé , il prévint Dinarzade , et il l'éveilla le lendemain lui-même , en demandant à la sulthane qui venait de s'éveiller , si elle était à la fin de ses contes ?

« A la fin de mes contes , sire ! répondit la sulthane en se récriant à cette demande. J'en suis bien éloignée : le nombre en est si grand , qu'il ne me serait pas possible à moi-même d'en dire précisément le compte. Ce que je crains , sire , c'est qu'à la fin votre majesté ne s'ennuie et ne se lasse de m'entendre , plutôt que je manque de quoi l'entretenir sur cette matière. »

« Otez-vous cette crainte de l'esprit , reprit le sul-

than, et voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter. »

La sulthane Chehérazade, encouragée par ces paroles du sulthan des Indes, commença de lui raconter une nouvelle histoire en ces termes :

## HISTOIRE DE GHANEM, FILS D'ABOU AIBOU,

( L'ESCLAVE DE L'AMOUR. )

Sire, dit Chehérazade au sulthan des Indes, il y avait autrefois à Damas un marchand, qui, par son industrie et par son travail avait amassé de grands biens dont il vivait fort honorablement. Abou Aïbou, c'était son nom, avait un fils et une fille. Le fils fut d'abord appelé Ghanem, et depuis surnommé l'Esclave d'Amour. Il était très-bien fait; et son esprit qui était naturellement excellent, avait été cultivé par des bons maîtres que son père avait pris soin de lui donner. La fille fut nommée Force de cœurs, parce qu'elle était pourvue d'une beauté si parfaite, que tous ceux qui la voyaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer.

Abou Aïbou mourut. Il laissa des richesses immenses. Cent charges de brocards et d'autres étoffes de soie qui se trouvèrent dans son magasin, n'en faisaient que la moindre partie. Les charges étaient toutes faites, et sur chaque balle, on lisait en gros caractères :  
POUR BAGHDAD.

En ce temps-là Mohammed, fils de Soliman, sur-

nommé Zinebi, régnait dans la ville de Damas, capitale de Syrie. Son parent Haroun Arréchyd qui faisait résidence à Baghdad lui avait donné ce royaume à titre de tributaire.

Peu de temps après la mort d'Abou Aibou, Ghanem s'entretenait avec sa mère des affaires de leur maison; et à propos des charges de marchandises qui étaient dans le magasin, il demanda ce que voulait dire l'écriture qu'on lisait sur chaque balle. « Mon fils, lui répondit sa mère, votre père voyageait tantôt dans une province et tantôt dans une autre; et il avait coutume, avant son départ, d'écrire sur chaque balle le nom de la ville où il se proposait d'aller. Il avait mis toutes choses en état pour faire le voyage de Baghdad, et il était prêt à partir quand la mort.... » Elle n'eut pas la force d'achever, un souvenir trop vif de la perte de son mari ne lui permit pas d'en dire davantage, et lui fit verser un torrent de larmes.

Ghanem ne put voir sa mère attendrie, sans être attendri lui-même. Ils demeurèrent quelques momens sans parler; mais il se remit enfin; et lorsqu'il vit sa mère en état de l'écouter, il prit la parole: « Puisque mon père, dit-il, a destiné ces marchandises pour Baghdad, et qu'il n'est plus en état d'exécuter son dessein, je vais donc me disposer à faire ce voyage. Je crois même qu'il est à propos que je presse mon départ de peur que ces marchandises ne dépérissent, ou que nous ne perdions l'occasion de les vendre avantageusement. »

La veuve d'Abou Aibou qui aimait tendrement son

fil, fut fort alarmée de cette résolution. « Mon fils, lui répondit-elle, je ne puis que vous louer de vouloir imiter votre père ; mais songez que vous êtes trop jeune, sans expérience et nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs voulez-vous m'abandonner et ajouter une nouvelle douleur à celle dont je suis accablée ? Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandises aux marchands de Damas, et nous contenter d'un profit raisonnable, que de vous exposer à périr ? »

Elle avait beau combattre le dessein de Ghanem par de bonnes raisons, il ne les pouvait goûter. L'envie de voyager et de perfectionner son esprit par une entière connaissance des choses du monde, le sollicitait à partir, et l'emporta sur les remontrances, les prières, et sur les pleurs même de sa mère. Il alla au marché des esclaves. Il en acheta de robustes, loua cent chameaux ; et s'étant enfin pourvu de toutes les choses nécessaires, il se mit en chemin avec cinq ou six marchands de Damas, qui allaient négocier à Bagdad.

Ces marchands suivis de tous leurs esclaves, et accompagnés de plusieurs autres voyageurs, composaient une caravane si considérable, qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des Bédouins, c'est-à-dire, des Arabes, qui n'ont d'autre profession que de battre la campagne, d'attaquer et piller les caravanes, quand elles ne sont pas assez fortes pour repousser leurs insultes. Ils n'eurent donc à essuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route ; ce qu'ils ou-

blièrent facilement à la vue de Bagdad , où ils arrivèrent heureusement.

Ils allèrent mettre pied à terre dans le khan le plus magnifique et le plus fréquenté de là ville ; mais Ghanem qui voulait être logé commodément et en particulier , n'y prit pas d'appartement ; il se contenta d'y laisser ses marchandises dans un magasin , afin qu'elles y fussent en sûreté. Il loua dans le voisinage une très-belle maison , richement meublée ; où il y avait un jardin fort agréable par la quantité de jets d'eau et de bosquets qu'on y voyait.

Quelques jours après que ce jeune marchand se fut établi dans cette maison, et qu'il se fut entièrement remis de la fatigue du voyage , il s'habilla fort proprement, et se rendit au lieu public où s'assembloient les marchands pour vendre ou acheter des marchandises. Il était suivi d'un esclave qui portait un paquet de plusieurs pièces d'étoffes et de toiles fines.

Les marchands reçurent Ghanem avec beaucoup d'honnêteté ; et leur chef ou syndic à qui d'abord il s'adressa, prit et acheta tout le paquet au prix marqué par l'étiquette qui était attachée à chaque pièce d'étoffe. Ghanem continua ce négoce avec tant de bonheur, qu'il vendait toutes les marchandises qu'il faisait porter chaque jour.

Il ne lui restait plus qu'une balle, qu'il avait fait tirer du magasin et apporter chez lui , lorsqu'un jour il alla au lieu public. Il en trouva toutes les boutiques fermées. La chose lui parut extraordinaire ; il en demanda la cause , et on lui dit qu'un des premiers

marchands qui ne lui était pas inconnu était mort, et que tous ses confrères, suivant la coutume, étaient allés à son enterrement.

Ghanem s'informa de la mosquée où se devait faire la prière, et d'où le corps devait être porté au lieu de sa sépulture; quand on le lui eut enseigné, il renvoya son esclave avec son paquet de marchandises, et prit le chemin de la mosquée. Il y arriva que la prière n'était pas encore achevée; on la faisait dans une salle toute tendue de satin noir. On enleva le corps, que la parenté, accompagnée des marchands et de Ghanem, suivit jusqu'au lieu de sa sépulture, qui était hors de la ville et fort éloigné. C'était un édifice de pierre en forme de dôme, destiné à recevoir les corps de toute la famille du défunt; et comme il était fort petit, on avait dressé des tentes à l'entour, afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie. On ouvrit le tombeau, et l'on posa le corps, puis on le referma. Ensuite, l'imam et les autres ministres de la mosquée s'assirent en rond sur des tapis sous la principale tente, et récitèrent le reste des prières. Ils firent aussi la lecture des chapitres du Coran prescrits pour l'enterrement des morts. Les parens et les marchands, à l'exemple de ces ministres, s'assirent en rond derrière eux.

Il était presque nuit, lorsque tout fut achevé. Ghanem qui ne s'était pas attendu à une si longue cérémonie, commençait à s'inquiéter; et son inquiétude augmenta, quand il vit qu'on servait un repas en mémoire du défunt, selon l'usage de Bagdad. On

lui dit même que les tentes n'avaient pas été tendues seulement contre les ardeurs du soleil, mais aussi contre le serein, parce que l'on ne s'en retournerait à la ville que le lendemain. Ce discours alarma Ghanem. « Je suis étranger, dit-il en lui-même, et je passe pour un riche marchand; des voleurs peuvent profiter de mon absence et aller piller ma maison. Mes esclaves mêmes peuvent être tentés d'une si belle occasion; ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu de mes marchandises, où les irai-je chercher? » Vivement occupé de ces pensées, il mangea quelques morceaux à la hâte, et se déroba finement à la compagnie.

Il précipita ses pas pour faire plus de diligence; mais comme il arrive assez souvent que plus on est pressé, moins on avance, il prit un chemin pour un autre et s'égara dans l'obscurité, de manière qu'il était près de minuit quand il arriva à la porte de la ville. Pour surcroît de malheur, il la trouva fermée. Ce contre-temps lui causa une peine nouvelle, et il fut obligé de prendre le parti de chercher un endroit pour passer le reste de la nuit, et attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un cimetière si vaste, qu'il s'étendait depuis la ville jusqu'au lieu d'où il venait; il s'avança jusqu'à des murailles assez hautes, qui entouraient un petit champ qui faisait le cimetière particulier d'une famille, et où était un palmier. Il y avait encore une infinité d'autres cimetières particuliers, dont on ne fermait pas exactement les portes. Ainsi Ghanem trouvant ouvert celui où il y avait un pal-

mier, y entra et ferma la porte après lui; il se coucha sur l'herbe, et fit tout ce qu'il put pour s'endormir; mais l'inquiétude où il était de se voir hors de chez lui l'en empêcha. Il se leva; et après avoir en se promenant, passé et repassé plusieurs fois devant la porte, il l'ouvrit sans savoir pourquoi; aussitôt il aperçut de loin une lumière qui semblait venir à lui. A cette vue, la frayeur le saisit, il poussa la porte qui ne se fermait qu'avec un loquet, et monta promptement au haut du palmier, qui, dans la crainte dont il était agité, lui parut le plus sûr asyle qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plutôt, qu'à la faveur de la lumière qui l'avait effrayé, il distingua et vit entrer dans le cimetière où il était, trois hommes qu'il reconnut pour des esclaves à leur habillement. L'un marchait devant avec une lanterne, et les deux autres le suivaient chargés d'un coffre long de cinq à six pieds qu'ils portaient sur leurs épaules; ils le mirent à terre, et alors un des trois esclaves dit à ses camarades : « Frères, si vous m'en croyez, nous laisserons là ce coffre, et nous reprendrons le chemin de la ville. » « Non, non, répondit un autre, ce n'est pas ainsi qu'il faut exécuter les ordres que notre maîtresse nous donne. Nous pourrions nous repentir de les avoir négligés : enterrons ce coffre, puisqu'on nous l'a commandé. » Les deux autres esclaves se rendirent à ce sentiment : ils commencèrent à remuer la terre avec des instrumens qu'ils avaient apportés pour cela ; et quand ils eurent fait une profonde fosse, ils mirent le coffre dedans, et le couvrirent de la terre qu'ils

avaient ôtée. Ils sortirent du cimetière après cela , et s'en retournèrent chez eux....

## CCCXLIX<sup>e</sup> NUIT.

GHANEM qui du haut du palmier avait entendu les paroles que les esclaves avaient prononcées, ne savait que penser de cette aventure ! Il jugea qu'il fallait que ce coffre renfermât quelque chose de précieux, et que la personne à qui il appartenait, avait des raisons pour le faire cacher dans ce cimetière. Il résolut de s'en éclaircir sur-le-champ. Il descendit du palmier. Le départ des esclaves lui avait ôté sa frayeur. Il se mit à travailler à la fosse, et il y employa si bien les pieds et les mains, qu'en peu de temps il vit le coffre à découvert; mais il le trouva fermé d'un gros cadenas. Il fut très-mortifié de ce nouvel obstacle qui l'empêchait de satisfaire sa curiosité. Cependant il ne perdit point courage; et le jour venant à paraître sur ces entrefaites, lui fit découvrir dans le cimetière plusieurs gros cailloux. Il en choisit un avec quoi il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cadenas. Alors plein d'impatience, il ouvrit le coffre. Au lieu d'y trouver de l'argent, comme il se l'était imaginé, Ghanem fut dans une surprise que l'on ne peut exprimer d'y trouver une jeune dame d'une beauté sans pareille. A son teint frais et vermeil, et plus encore à une respiration douce et réglée, il reconnut qu'elle

était pleine de vie ; mais il ne pouvait comprendre pourquoi , si elle n'était qu'endormie , elle ne s'était pas réveillée au bruit qu'il avait fait en forçant le cadenas. Elle avait un habillement si magnifique , des bracelets et des pendans d'oreille de diamans , avec un collier de perles fines si grosses , qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une dame des premières de la cour. A la vue d'un si bel objet , non-seulement la pitié et l'inclination naturelle à secourir les personnes qui sont en danger , mais même quelque chose de plus fort , que Ghanem alors ne pouvait pas bien démêler , le portèrent à donner à cette jeune beauté tout le secours qui dépendait de lui.

Avant toutes choses , il alla fermer la porte du cimetière que les esclaves avaient laissée ouverte ; il revint ensuite prendre la dame entre ses bras. Il la tira hors du coffre et la coucha sur la terre qu'il avait ôtée. La dame fut à peine dans cette situation et exposée au grand air , qu'elle éternua , et qu'avec un petit effort qu'elle fit en tournant la tête , elle rendit par la bouche une liqueur dont il parut qu'elle avait l'estomac chargé ; puis entr'ouvrant et se frottant les yeux , elle s'écria d'une voix dont Ghanem qu'elle ne voyait pas , fut enchanté : « Fleur de jardin (1) , Branche de corail (2) , Canne de sucre (3) , Lumière du jour (4) , Étoile du matin (5) , Délices du temps (6) ,

(1) Zohorob Bostan. (2) Chagrom Marglan. (3) Cassabos Souccar. (4) Nouronnihar. (5) Nagmatos Sohis. (6) Nouzhetoz Zaman.

parlez donc, où êtes-vous?» C'étaient autant de noms de femmes esclaves qui avaient coutume de la servir. Elle les appelait, et elle était fort étonnée de ce que personne ne répondait. Elle ouvrit enfin les yeux; et se voyant dans un cimetière, elle fut saisie de crainte. « Quoi donc, s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant, les morts ressuscitent-ils? Sommes-nous au jour du jugement? Quel étrange changement du soir au matin! »

Ghanem ne voulut pas laisser la dame plus longtemps dans cette inquiétude. Il se présenta devant elle aussitôt avec tout le respect possible, et de la manière la plus honnête du monde. « Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer que faiblement la joie que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le service que je vous ai rendu, et de pouvoir vous offrir tous les secours dont vous avez besoin dans l'état où vous êtes. »

Pour engager la dame à prendre toute confiance en lui, il lui dit premièrement qui il était, et par quel hasard il se trouvait dans ce cimetière. Il lui raconta ensuite l'arrivée des trois esclaves, et de quelle manière ils avaient enterré le coffre. La dame qui s'était couvert le visage de son voile dès que Ghanem s'était présenté, fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avait. « Je rends grâces à Dieu, lui dit-elle, de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous pour me délivrer de la mort. Mais puisque vous avez commencé une œuvre si charitable, je vous conjure de ne la pas laisser imparfaite. Allez de grace



c.



Ch. Chasselat del.

Aug. Delvaux sc.

HISTOIRE DE GHANEM, FILS D'ABOU AÏBOU.

dans la ville chercher un muletier , qui vienne avec un mulet me prendre et me transporter chez vous dans ce même coffre ; car si j'allais avec vous à pied, mon habillement étant différent de celui des dames de la ville , quelqu'un y pourrait faire attention et me suivre ; ce qu'il m'est de la dernière importance de prévenir. Quand je serai dans votre maison, vous apprendrez qui je suis par le récit que je vous ferai de mon histoire ; et cependant soyez persuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate. »

Avant que de quitter la dame, le jeune marchand tira le coffre hors de la fosse ; il la combla de terre, remit la dame dans le coffre et l'y renferma de telle sorte, qu'il ne paraissait pas que le cadenas eût été forcé. Mais de peur qu'elle n'étouffât, il ne referma pas exactement le coffre, et y laissa entrer l'air. En sortant du cimetière, il tira la porte après lui ; et comme celle de la ville était ouverte, il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchait. Il revint au cimetière, où il aida le muletier à charger le coffre en travers sur le mulet ; et pour lui ôter tout soupçon, il lui dit qu'il était arrivé la nuit avec un autre muletier, qui, pressé de s'en retourner, avait déchargé le coffre dans le cimetière.

Ghanem, qui depuis son arrivée à Bagdad, ne s'était occupé que de son négoce, n'avait pas encore éprouvé la puissance de l'amour. Il en sentit alors les premiers traits. Il n'avait pu voir la jeune dame sans en être ébloui ; et l'inquiétude dont il se sentit agité en suivant de loin le muletier, et la crainte qu'il n'ar-

rivât en chemin quelque accident qui lui fit perdre sa conquête, lui apprirent à démêler ses sentimens. Sa joie fut extrême, lorsqu'étant arrivé heureusement chez lui; il vit décharger le coffre. Il renvoya le mulletier; et ayant fait fermer par un de ses esclaves la porte de sa maison, il ouvrit le coffre, aida la dame à en sortir, lui présenta la main, et la conduisit à son appartement, en la plaignant de ce qu'elle devait avoir souffert dans une si étroite prison. « Si j'ai souffert, dit-elle, j'en suis bien dédommée par ce que vous avez fait pour moi, et par le plaisir que je sens à me voir en sûreté. »

L'appartement de Ghanem, tout richement meublé qu'il était, attira moins les regards de la dame, que la taille et la bonne mine de son libérateur, dont la politesse et les manières engageantes lui inspirèrent une vive reconnaissance. Elle s'assit sur un sofa; et pour commencer à faire connaître au marchand combien elle était sensible au service qu'elle en avait reçu, elle ôta son voile. Ghanem, de son côté, sentit toute la grace qu'une dame si aimable lui faisait de se montrer à lui le visage découvert, ou plutôt il sentit qu'il avait déjà pour elle une passion violente. Quelqu'obligation qu'elle lui eût, il se crut trop récompensé par une faveur si précieuse.

La dame pénétra les sentimens de Ghanem, et n'en fut pas alarmée, parce qu'il paraissait fort respectueux. Comme il jugea qu'elle avait besoin de manger, et ne voulant pas charger un autre que lui-même du soin de régaler une hôtesse si charmante, il sortit suivi

d'un esclave , et alla chez un traiteur ordonner un repas. De chez le traiteur, il passa chez un fruitier, où il choisit les plus beaux et les meilleurs fruits. Il fit aussi provision d'excellent vin, et du même pain qu'on mangeait au palais du khalyfe.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il dressa de sa propre main une pyramide de tous les fruits qu'il avait achetés , et les servant lui-même à la dame dans un bassin de porcelaine très-fine : « Madame, lui dit-il, en attendant un repas plus solide et plus digne de vous, choisissez de grace, prenez quelques-uns de ces fruits. » Il voulait demeurer debout; mais elle lui dit qu'elle ne toucherait rien qu'il ne fût assis, et qu'il ne mangeât avec elle. Il obéit; et après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, Ghanem remarquant que le voile de la dame qu'elle avait mis auprès d'elle sur le sofa, avait le bord brodé d'une écriture en or, lui demanda la permission de voir cette broderie. La dame mit aussitôt la main sur le voile et le lui présenta, en lui demandant s'il savait lire. « Madame, répondit-il d'un air modeste, un marchand ferait mal ses affaires, s'il ne savait au moins lire et écrire. » « Hé bien, reprit-elle, lisez les paroles qui sont écrites sur ce voile; aussi bien c'est une occasion pour moi de vous raconter mon histoire. »

Ghanem prit le voile et lut ces mots : « Je suis à vous, et vous êtes à moi, ô descendant de l'oncle du prophète ! » Ce descendant de l'oncle du prophète était le khalyfe Haroun Arréchydy, qui ré-

gnait alors , et qui descendait d'Abbas , oncle de Mahomet.

Quand Ghanem eut compris le sens de ces paroles : « Ah , madame , s'écria-t-il tristement , je viens de vous donner la vie , et voilà une écriture qui me donne la mort ! Je n'en comprends pas tout le mystère ; mais elle ne me fait que trop connaître que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez-moi , madame , la liberté que je prends de vous le dire. Je n'ai pu vous voir sans vous donner mon cœur ; vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vous le refuser ; et c'est ce qui rend excusable ma témérité. Je me proposais de toucher le vôtre par mes respects , mes soins , mes complaisances , mes assiduités , mes soumissions , par ma constance ; et à peine j'ai conçu ce dessein flatteur , que me voilà déchu de toutes mes espérances. Je ne répons pas de soutenir long-temps un si grand malheur. Mais quoi qu'il en puisse être , j'aurai la consolation de mourir tout à vous. Achevez , madame , je vous en conjure , achevez de me donner un entier éclaircissement sur ma triste destinée. »

Il ne put prononcer ces paroles sans répandre quelques larmes. La dame en fut touchée. Bien loin de se plaindre de la déclaration qu'elle venait d'entendre , elle en sentit une joie secrète ; car son cœur commençait à se laisser surprendre. Elle dissimula toutefois ; et comme si elle n'eût pas fait d'attention au discours de Ghanem : « Je me serais bien gardée , lui répondit-elle , de vous montrer mon voile , si j'eusse

cru qu'il dût vous causer tant de déplaisir; et je ne vois pas que les choses que j'ai à vous dire, doivent rendre votre sort aussi déplorable que vous vous l'imaginez. Vous saurez donc, poursuivit-elle, pour vous apprendre mon histoire, que je me nomme Tourmente (1): nom qui me fut donné au moment de ma naissance, parce que l'on jugea que ma vue causerait un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être inconnu, puisqu'il n'y a personne dans Bagdad qui ne sache que le khalyfe Haroun Arréchyd mon souverain maître et le vôtre, a une favorite qui s'appelle ainsi. On m'amena dans son palais dès mes plus tendres années, et j'ai été élevée avec tout le soin que l'on a coutume d'avoir des personnes de mon sexe destinées à y demeurer. Je ne réussis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enseigner; et cela joint à quelques traits de beauté, m'attira l'amitié du khalyfe, qui me donna un appartement particulier auprès du sien. Ce prince n'en demeura pas à cette distinction, il nomma vingt femmes pour me servir, avec autant d'eunuques; et depuis ce temps-là il m'a fait des présens si considérables, que je me suis vue plus riche qu'aucune reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par là que Zobéide, femme et parente du khalyfe, n'a pu voir mon bonheur sans en être jalouse. Quoique Haroun ait pour elle toute la considération imaginable, elle a cherché toutes les occasions possibles de me perdre. Jus-

(1) En Arabe, Fctnat.

qu'à présent je m'étais assez bien garantie de ses pièges ; mais enfin j'ai succombé au dernier effort de la jalousie, et sans vous je serais à l'heure qu'il est dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle n'ait corrompu une de mes esclaves, qui me présenta hier au soir dans de la limonade une drogue qui cause un assoupissement si grand, qu'il est aisé de disposer de ceux à qui l'on en fait prendre ; et cet assoupissement est tel, que pendant sept ou huit heures rien n'est capable de le dissiper. J'ai d'autant plus de sujet de former cette conjecture, que j'ai le sommeil naturellement très-léger, et que je m'éveille au moindre bruit. Zobéide, pour exécuter son mauvais dessein, a pris le temps de l'absence du khalyfe, qui depuis peu de jours est allé se mettre à la tête de ses troupes, pour punir l'audace de quelques rois ses voisins, qui se sont ligués pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture, ma rivale, toute furieuse qu'elle est, n'aurait osé rien entreprendre contre ma vie. Je ne sais ce qu'elle fera pour dérober au khalyfe la connaissance de cette action ; mais vous voyez que j'ai un très-grand intérêt que vous me gardiez le secret. Il y va de ma vie ; je ne serai pas en sûreté chez vous, tant que le khalyfe sera hors de Bagdad. Vous êtes intéressé vous-même à tenir mon aventure secrète ; car si Zobéide apprenait l'obligation que je vous ai, elle vous punirait vous-même de m'avoir conservée. Au retour du khalyfe, j'aurai moins de mesures à garder. Je trouverai moyen de l'instruire de tout ce qui s'est passé, et je suis persuadée qu'il

sera plus empressé que moi-même à reconnaître un service qui me rend à son amour.»

Aussitôt que la belle favorite d'Haroun Arréchyd eut cessé de parler, Ghanem prit la parole: « Madame, lui dit-il, je vous rends mille graces de m'avoir donné l'éclaircissement que j'ai pris la liberté de vous demander, et je vous supplie de croire que vous êtes ici en sûreté. Les sentimens que vous m'avez inspirés, vous répondent de ma discrétion. Pour celle de mes esclaves, j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourraient manquer à la fidélité qu'ils me doivent, s'ils savaient par quel hasard et dans quel lieu j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Mais c'est ce qu'il leur est impossible de deviner. J'oserai même vous assurer qu'ils n'auront pas la moindre curiosité de s'en informer. Il est si naturel aux jeunes gens de chercher de belles esclaves, qu'ils ne seront nullement surpris de vous voir ici, dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une, et que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raisons pour vous amener chez moi de la manière qu'ils l'ont vu: ayez donc l'esprit en repos là-dessus, et soyez sûre que vous serez servie avec tout le respect qui est dû à la favorite d'un monarque aussi grand que le nôtre. Mais quelle que soit la grandeur qui l'environne, permettez-moi de vous déclarer, madame, que rien ne sera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je sais bien que je n'oublierai jamais « que ce qui appartient au maître est « défendu à l'esclave. » Mais je vous aimais avant que

vous m'eussiez appris que votre foi était engagée au khalyfe ; il ne dépend pas de moi de vaincre une passion qui, encore naissante, a déjà toute la force d'un amour fortifié par une parfaite réciprocité. Je souhaite que votre auguste et trop heureux amant vous venge de la malignité de Zobéide , en vous rappelant auprès de lui, et quand vous vous verrez rendue à ses souhaits, que vous vous souveniez de l'infortuné Ghanem , qui n'est pas moins votre conquête que le khalyfe. Tout puissant qu'il est , ce prince , si vous n'êtes sensible qu'à la tendresse , je me flatte qu'il ne m'effacera point de votre souvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je vous aime ; et je ne cesserai point de brûler pour vous en quelque lieu du monde que j'aie expirer après vous avoir perdue. »

Tourmente s'aperçut que Ghanem était pénétré de la plus vive douleur ; elle en fut attendrie ; mais voyant l'embarras où elle allait se jeter en continuant la conversation sur cette matière qui pouvait insensiblement la conduire à faire paraître le penchant qu'elle se sentait pour lui : « Je vois bien , lui dit-elle , que ce discours vous fait trop de peine , laissons-le , et parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis assez vous exprimer ma joie , quand je songe que sans votre secours je serais privée de la lumière du jour. »

Heureusement pour l'un et pour l'autre, on frappa à la porte en ce moment. Ghanem se leva pour aller voir ce que ce pouvait être , et il se trouva que c'était

un des esclaves qui venait lui annoncer l'arrivée du traiteur. Ghanem, qui, pour plus grande précaution, ne voulait pas que les esclaves entrassent dans la chambre où était Tourmente, alla prendre ce que le traiteur avait apprêté, et le servit lui-même à sa belle hôtesse qui, dans le fond de son ame, était ravie des soins qu'il avait pour elle.

Après le repas, Ghanem desservit comme il avait servi ; et quand il eut remis toutes choses à la porte de la chambre entre les mains de ses esclaves : « Madame, dit-il à Tourmente, vous serez peut-être bien aisé de reposer présentement. Je vous laisse ; et quand vous aurez pris quelque repos, vous me verrez prêt à recevoir vos ordres. » En achevant ces paroles il sortit et alla acheter deux femmes esclaves ; il acheta aussi deux paquets, l'un de linge fin, et l'autre de tout ce qui peut composer une toilette digne de la favorite du khalyfe. Il mena chez lui les deux esclaves, et les présentant à Tourmente : « Madame, lui dit-il, une personne comme vous a besoin de deux filles au moins pour la servir ; trouvez bon que je vous donne celles-ci. »

Tourmente admira l'attention de Ghanem : « Seigneur, lui dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi. Vous augmentez par vos manières l'obligation que je vous ai, mais j'espère que je ne mourrai pas ingrate, et que le ciel me mettra bientôt en état de reconnaître toutes vos actions généreuses. »

ÇCCL<sup>e</sup> NUIT.

QUAND les femmes esclaves se furent retirées dans une chambre voisine où le jeune marchand les envoya , il s'assit sur le sofa où était Tourmente , mais à certaine distance d'elle pour lui marquer plus de respect. Il remit l'entretien sur sa passion , et dit des choses très-touchantes sur les obstacles invincibles qui lui ôtaient toute espérance. « Je n'ose même espérer , disait-il , d'exciter par ma tendresse le moindre mouvement de sensibilité dans un cœur comme le vôtre , destiné au plus puissant prince du monde. Hélas , dans mon malheur , ce serait une consolation pour moi , si je pouvais me flatter que vous n'avez pu voir avec indifférence l'excès de mon amour! » « Seigneur , lui répondit Tourmente..... » « Ah , madame , interrompit Ghanem à ce mot de seigneur ; c'est pour la seconde fois que vous me faites l'honneur de me traiter de seigneur ! La présence des femmes esclaves m'a empêché la première fois de vous dire ce que j'en pensais : au nom de Dieu , madame , ne me donnez point ce titre d'honneur , il ne me convient pas. Traitez-moi de grace comme votre esclave. Je le suis , et je ne cesserai jamais de l'être. »

« Non , non , interrompit Tourmente à son tour , je me garderai bien de traiter ainsi un homme à qui

je dois la vie. Je serais une ingrate, si je disais ou si je faisais quelque chose qui ne vous convînt pas. Laissez-moi donc suivre les mouvemens de ma reconnaissance, et n'exigez pas pour prix de vos bienfaits que j'en use mal-honnêtement avec vous. C'est ce que je ne ferai jamais. Je suis trop touchée de votre conduite respectueuse pour en abuser, et je vous avouerai que je ne vois point d'un œil indifférent tous les soins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage. Vous savez les raisons qui me condamnent au silence.»

Ghanem fut enchanté de cette déclaration : il en pleura de joie, et ne pouvant trouver de termes assez forts à son gré pour remercier Tourmente, il se contenta de lui dire que si elle savait bien ce qu'elle devait au khalyfe, il n'ignorait pas de son côté  
QUE CE QUI APPARTIENT AU MAÎTRE, EST DÉFENDU  
A L'ESCLAVE !

Comme il s'aperçut que la nuit approchait, il se leva pour aller chercher de la lumière. Il en apporta lui-même, et de quoi faire la collation, selon l'usage ordinaire de la ville de Baghdad, où, après avoir fait un bon repas à midi, on passe la soirée à manger quelques fruits et à boire du vin, en s'entretenant agréablement jusqu'à l'heure de la retraite.

Ils se mirent tous deux à table. D'abord ils se firent des complimens sur les fruits qu'ils se présentaient l'un à l'autre. Insensiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire ; et ils n'eurent pas plutôt bu deux ou trois coups, qu'ils se firent

une loi de ne plus boire sans chanter quelque air auparavant. Ghanem chantait des vers qu'il composait sur-le-champ et qui exprimaient la force de sa passion ; et Tourmente animée par son exemple , composait et chantait aussi des chansons qui avaient du rapport à son aventure , et dans lesquelles il y avait toujours quelque chose que Ghanem pouvait expliquer favorablement pour lui. A cela près , la fidélité qu'elle devait au khalyfe y fut exactement gardée. La collation dura fort long-temps. La nuit était déjà fort avancée , qu'ils ne songeaient point encore à se séparer. Ghanem toutefois se retira dans un autre appartement , et laissa Tourmente dans celui où elle était , où les femmes esclaves qu'il avait achetées , entrèrent pour la servir.

Ils vécurent ensemble de cette manière pendant plusieurs jours. Le jeune marchand ne sortait que pour des affaires de la dernière importance ; encore prenait-il le temps que sa dame reposait , car il ne pouvait se résoudre à perdre un seul des momens qu'il lui était permis de passer auprès d'elle. Il n'était occupé que de sa chère Tourmente , qui de son côté , entraînée par son penchant , lui avoua qu'elle n'avait pas moins d'amour pour lui , qu'il en avait pour elle. Cependant quelque épris qu'ils fussent l'un de l'autre , la considération du khalyfe eut le pouvoir de les retenir dans les bornes qu'elle exigeait d'eux. Ce qui rendait leur passion plus vive.

Tandis que Tourmente , arrachée , pour ainsi dire , des mains de la mort , passait si agréablement le

temps chez Ghanem, Zobéide n'était pas sans embarras au palais d'Haroun Arréchyd.

Les trois esclaves, ministres de sa vengeance, n'eurent pas plutôt enlevé le coffre, sans savoir ce qu'il y avait dedans, ni même sans avoir la moindre curiosité de l'apprendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglement ses ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes réflexions vinrent troubler son repos. Elle ne put goûter un moment la douceur du sommeil; elle passa la nuit à rêver aux moyens de cacher son crime. « Mon époux, disait-elle, aime Tourmente plus qu'il n'a jamais aimé aucune de ses favorites. Que lui répondrai-je à son retour, lorsqu'il me demandera de ses nouvelles? » Il lui vint dans l'esprit plusieurs stratagèmes; mais elle n'en était pas contente: elle y trouvait toujours des difficultés, et elle ne savait à quoi se déterminer. Elle avait auprès d'elle une vieille dame qui l'avait élevée dès sa plus tendre enfance; elle la fit venir dès la pointe du jour, et après lui avoir fait confidence de son secret: « Ma bonne mère, lui dit-elle, vous m'avez toujours aidée de vos bons conseils; si jamais j'en ai eu besoin, c'est dans cette occasion-ci, où il s'agit de calmer mon esprit qu'un trouble mortel agite, et de me donner un moyen de contenter le khalyfe. »

« Ma chère maîtresse, répondit la vieille dame, il eût beaucoup mieux valu ne vous pas mettre dans l'embarras où vous êtes; mais comme c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. Il ne faut songer qu'au

moyen de tromper le commandeur des croyans , et je suis d'avis que vous fassiez tailler en diligence une pièce de bois en forme de cadavre ; nous l'envelopperons de vieux linges , et après l'avoir enfermée dans une bière , nous la ferons enterrer dans quelque endroit du palais ; ensuite , sans perdre de temps , vous ferez bâtir un mausolée de marbre en dôme sur le lieu de la sépulture , et dresser une représentation que vous ferez couvrir d'un drap noir , et accompagner de grands chandeliers et de gros cierges à l'entour. Il y a encore une chose , poursuit la vieille dame , qu'il est bon de ne pas oublier : il faudra que vous preniez le deuil , et que vous le fassiez prendre à vos femmes , aussi bien qu'à celles de Tourmente , à vos eunuques , et enfin à tous les officiers du palais. Quand le khalyfe sera de retour , qu'il verra tout son palais en deuil , et vous-même , il ne manquera pas d'en demander le sujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui , en disant que c'est à sa considération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente , qu'une mort subite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un mausolée , et qu'enfin vous avez fait à sa favorite tous les honneurs qu'il lui aurait rendus lui-même , s'il avait été présent. Comme sa passion pour elle a été extrême , il ira sans doute répandre des larmes sur son tombeau. Peut-être aussi , ajouta la vieille , ne croira-t-il point qu'elle soit morte effectivement ? Il pourra vous soupçonner de l'avoir chassée du palais par jalousie ,

et regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper et l'empêcher de la faire chercher. Il est à croire qu'il fera déterrer et ouvrir la bière, et il est sûr qu'il sera persuadé de sa mort, sitôt qu'il verra la figure d'un mort enseveli. Il vous saura bon gré de tout ce que vous aurez fait, il vous en témoignera de la reconnaissance. Quant à la pièce de bois, je me charge de la faire tailler moi-même par un charpentier de la ville, qui ne saura pas l'usage qu'on en veut faire. Pour vous, madame, ordonnez à cette femme de Tourmente, qui lui présenta hier la limonade, d'annoncer à ses compagnes qu'elle vient de trouver leur maîtresse morte dans son lit; et, afin qu'elles ne songent qu'à la pleurer sans vouloir entrer dans sa chambre, qu'elle ajoute qu'elle vous en a donné avis, et que vous avez déjà donné ordre à Mesroure de la faire ensevelir et enterrer.»

Dès que la vieille dame eut achevé de parler, Zobéide tira un riche diamant de sa cassette, et le lui mettant au doigt et l'embrassant : « Ah, ma bonne mère, lui dit-elle toute transportée de joie, que je vous ai d'obligation ! Je ne me serais jamais avisée d'un expédient si ingénieux. Il ne peut manquer de réussir, et je sens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc sur vous du soin de la pièce de bois, et je vais donner ordre au reste. »

La pièce de bois fut préparée avec toute la diligence que Zobéide pouvait souhaiter, et portée ensuite par la vieille dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'ensevelit comme un mort et la

mit dans une bière ; puis Mesroul , qui fut trompé lui-même , fit enlever la bière et le fantôme de Tourmente , que l'on enterra avec les cérémonies accoutumées au milieu des pleurs que versaient les femmes de la favorite , dont celle qui avait présenté la limonade , encourageait les autres par ses cris et ses lamentations.

Dès le même jour , Zobéide fit venir l'architecte du palais et des autres maisons du khalyfe ; et sur les ordres qu'elle lui donna , le mausolée fut achevé en très-peu de temps. Des princesses aussi puissantes que l'était l'épouse d'un prince qui commandait du levant au couchant , sont toujours obéies à point nommé dans l'exécution de leurs volontés. Elle eut aussi bientôt pris le deuil avec toute sa cour , ce qui fut cause que la nouvelle de la mort de Tourmente se répandit dans toute la ville.

Ghanem fut des derniers à l'apprendre ; car , comme je l'ai déjà dit , il ne sortait presque point. Il l'apprit pourtant un jour. « Madame , dit-il à la belle favorite du khalyfe , on vous croit morte dans Bagdad , et je ne doute pas que Zobéide elle-même n'en soit bien persuadée. Je bénis le ciel d'être la cause et l'heureux témoin que vous vivez. Et plût à Dieu que , profitant de ce faux bruit , vous voulussiez lier votre sort au mien , et venir avec moi loin d'ici régner sur mon cœur ! Mais où m'emporte un transport trop doux ? Je ne songe pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puissant prince de la terre , et que le seul Haroun Arréchyd est digne de

vous. Quand même vous seriez capable de me le sacrifier ; quand vous voudriez me suivre , devrais-je y consentir ? Non , je dois me souvenir sans cesse QUE CE QUI APPARTIENT AU MAÎTRE , EST DÉFENDU A L'ESCLAVE. »

L'aimable Tourmente, quoique sensible aux tendres mouvemens qu'il faisait paraître, gagnait sur elle de n'y pas répondre. « Seigneur , lui dit-elle, nous ne pouvons empêcher Zobéide de triompher. Je suis peu surprise de l'artifice dont elle se sert pour couvrir son crime ; mais laissons-la faire, je me flatte que ce triomphe sera bientôt suivi de douleur. Le khalyfe reviendra , et nous trouverons moyen de l'informer secrètement de tout ce qui s'est passé. Cependant prenons plus de précautions que jamais pour qu'elle ne puisse apprendre que je vis : je vous en ai déjà dit les conséquences. »

Au bout de trois mois , le khalyfe revint à Bagdad glorieux et vainqueur de tous ses ennemis. Impatient de revoir Tourmente et de lui faire hommage de ses nouveaux lauriers , il entre dans son palais. Il est étonné de voir les officiers qu'il y avait laissés , tous habillés de deuil. Il en frémit sans savoir pourquoi ; et son émotion redoubla , lorsqu'en arrivant à l'appartement de Zobéide, il aperçut cette princesse qui venait au-devant de lui en deuil , aussi bien que toutes les femmes de sa suite. Il lui demanda d'abord le sujet de ce deuil, avec beaucoup d'agitation. « Commandeur des croyans, répondit Zobéide , je l'ai pris pour Tourmente votre esclave ,

qui est morte si promptement, qu'il n'a pas été possible d'apporter aucun remède à son mal.» Elle voulut poursuivre, mais le khalyfe ne lui en donna pas le temps. Il fut si saisi de cette nouvelle, qu'il en poussa un grand cri; ensuite il s'évanouit entre les bras de Giafar, son vézyr, dont il était accompagné. Il revint pourtant bientôt de sa faiblesse; et d'une voix qui marquait son extrême douleur, il demanda où sa chère Tourmente avait été enterrée. « Seigneur, lui dit Zobéide, j'ai pris soin moi-même de ses funérailles, et n'ai rien épargné pour les rendre superbes. J'ai fait bâtir un mausolée de marbre sur le lieu de sa sépulture. Je vais vous y conduire si vous le souhaitez. »

Le khalyfe ne voulut pas que Zobéide prît cette peine, et se contenta de s'y faire mener par Mesrour. Il y alla dans l'état où il était, c'est-à-dire, en habit de campagne. Quand il vit la représentation couverte d'un drap noir, les cierges allumés tout autour, et la magnificence du mausolée, il s'étonna que Zobéide eût fait les obsèques de sa rivale avec tant de pompe; et comme il était naturellement soupçonneux, il se défia de la générosité de sa femme, et pensa que sa maîtresse pouvait n'être pas morte; que Zobéide, profitant de sa longue absence, l'avait peut-être chassée du palais, avec ordre à ceux qu'elle avait chargés de sa conduite, de la mener si loin, que l'on n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre soupçon; car il ne croyait pas Zobéide assez méchante pour avoir attenté à la vie de sa favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité, ce prince commanda qu'on ôtât le catafalque, et fit ouvrir la fosse et la bière en sa présence ; mais dès qu'il eut vu le linge qui enveloppait la pièce de bois il n'osa passer outre. Ce religieux khalyfe craignit d'offenser la religion en permettant que l'on touchât au corps de la défunte ; et cette scrupuleuse crainte l'emporta sur l'amour et sur la curiosité. Il ne douta plus de la mort de Tourmente. Il fit refermer la bière, remplir la fosse, et remettre le catafalque en l'état où il était auparavant.

Le khalyfe se croyant obligé de rendre quelques soins au tombeau de sa favorite, envoya chercher les ministres de la religion, ceux du palais, et les lecteurs du Coran ; et tandis que l'on était occupé à les rassembler, il demeura dans le mausolée, où il arrosa de ses larmes la terre qui couvrait le fantôme de son amante. Quand tous les ministres qu'il avait appelés furent arrivés, il se mit à leur tête, et eux se rangèrent à l'entour et récitèrent de longues prières, après quoi les lecteurs du Coran lurent plusieurs chapitres.

La même cérémonie se fit tous les jours pendant l'espace d'un mois, le matin et l'après-dîner, et toujours en présence du khalyfe, du grand vézyr Giafar, et des principaux officiers de la cour, qui tous étaient en deuil, aussi bien que le khalyfe, qui, durant tout ce temps-là, ne cessa d'honorer de ses larmes la mémoire de Tourmente, et ne voulut entendre parler d'aucune affaire.

## CCCLI° NUIT.

Le dernier jour du mois, les prières et la lecture du Coran durèrent depuis le matin jusqu'à la pointe du jour suivant ; et enfin, lorsque tout fut achevé, chacun se retira chez soi. Haroun Arréchyd, fatigué d'une si longue veille, alla se reposer dans son appartement, et s'endormit sur un sofa entre deux dames de son palais, dont l'une assise au chevet, et l'autre aux pieds de son lit, s'occupaient durant son sommeil à des ouvrages de broderie, et demeuraient dans un grand silence.

Celle qui était au chevet et qui s'appelait Aube du jour (1), voyant le khalyfe endormi, dit tout bas à l'autre dame (2) : « Étoile du matin ( car elle se nommait ainsi ), il y a bien des nouvelles. Le commandeur des croyans, notre cher seigneur et maître, sentira une grande joie à son réveil, lorsqu'il apprendra ce que j'ai à lui dire. Tourmente n'est pas morte ; elle est en parfaite santé. » « O ciel ! s'écria d'abord Étoile du matin, toute transportée de joie, serait-il bien possible que la belle, la charmante, l'incomparable Tourmente fût encore du monde ? » Étoile du matin prononça ces paroles avec tant de

(1) Nouronihar.

(2) Nagmatossebah.

vivacité et d'un ton si haut, que le khalyfe s'éveilla. Il demanda pourquoi on avait interrompu son sommeil. « Ah, seigneur, reprit Étoile du matin, pardonnez-moi cette indiscretion ! Je n'ai pu apprendre tranquillement que Tourmente vit encore. J'en ai senti un transport que je n'ai pu retenir. » « Hé, qu'est-elle donc devenue, dit le khalyfe, s'il est vrai qu'elle ne soit pas morte ? » « Commandeur des croyans, répondit Aube du jour, j'ai reçu ce soir d'un homme inconnu, un billet sans signature, mais écrit de la propre main de Tourmente, qui me mande sa triste aventure, et m'ordonne de vous en instruire. J'attendais pour m'acquitter de ma commission, que vous eussiez pris quelques momens de repos, jugeant que vous deviez en avoir besoin après la fatigue, et..... » « Donnez, donnez-moi ce billet, interrompit avec précipitation le khalyfe, vous avez mal à propos différé de me le remettre. »

Aube du jour lui présenta aussitôt le billet ; il l'ouvrit avec beaucoup d'impatience ; Tourmente y faisait le détail de tout ce qui s'était passé ; mais elle s'étendait un peu trop sur les soins que Ghanem avait d'elle. Le khalyfe naturellement jaloux, au lieu d'être touché de l'inhumanité de Zobéide, ne fut sensible qu'à l'infidélité qu'il s'imagina que Tourmente lui avait faite. « Hé quoi, dit-il, après avoir lu le billet, il y a quatre mois que la perfide est avec un jeune marchand dont elle a l'effronterie de me vanter l'attention pour elle ! Il y a trente jours que je suis de retour à Bagdad, et elle s'avise aujourd'hui de

me donner de ses nouvelles ! L'ingrate , pendant que je consume les jours à la pleurer , elle les passe à me trahir ! Allons , vengeons-nous d'une infidèle et du jeune audacieux qui m'outrage. » En achevant ces mots , ce prince se leva et entra dans une grande salle où il avait coutume de se faire voir , et de donner audience aux seigneurs de sa cour. La première porte en fut ouverte , et aussitôt les courtisans qui attendaient ce moment , entrèrent. Le grand vézyr Giafar parut , et se prosterna devant le trône où le khalyfe s'était assis. Ensuite il se releva et se tint debout devant son maître , qui lui dit d'un air à lui marquer qu'il voulait être obéi promptement : « Giafar , ta présence est nécessaire pour l'exécution d'un ordre important dont je vais te charger. Prends avec toi quatre cents hommes de ma garde , et t'informe premièrement où demeure un marchand de Damas , nommé Ghanem , fils d'Abou Aïbou. Quand tu le sauras , rends-toi à sa maison , et fais-la raser jusqu'aux fondemens ; mais saisis-toi auparavant de la personne de Ghanem , et me l'amène ici avec Tourmente mon esclave , qui demeure chez lui depuis quatre mois. Je veux la châtier , et faire un exemple du téméraire qui a eu l'insolence de me manquer de respect. »

Le grand vézyr , après avoir reçu cet ordre précis , fit une profonde révérence au khalyfe , en se mettant la main sur la tête , pour marquer qu'il voulait la perdre plutôt que de ne lui pas obéir , et puis il sortit. La première chose qu'il fit , fut d'envoyer demander

au syndic des marchands d'étoffes étrangères et de toiles fines, des nouvelles de Ghanem, avec ordre surtout de s'informer de la rue et de la maison où il demeurait. L'officier qu'il chargea de cet ordre, lui rapporta bientôt qu'il y avait quelques mois qu'il ne paraissait presque plus, et que l'on ignorait ce qui pouvait le retenir chez lui, s'il y était. Le même officier apprit aussi à Giafar l'endroit où demeurait Ghanem, et jusqu'au nom de la veuve qui lui avait loué sa maison.

Sur ces avis auxquels on pouvait se fier, ce ministre, sans perdre de temps, se mit en marche avec les soldats que le khalyfe lui avait ordonné de prendre; il alla chez le juge de police dont il se fit accompagner; et suivi d'un grand nombre de maçons et de charpentiers munis d'outils nécessaires pour raser une maison, il arriva devant celle de Ghanem. Comme elle était isolée, il disposa les soldats à l'entour, pour empêcher que le jeune marchand ne lui échappât.

Tourmente et Ghanem achevaient alors de dîner. La dame était assise près d'une fenêtre qui donnait sur la rue. Elle entend du bruit : elle regarde par la jalousie ; et voyant le grand vézyr qui s'approchait avec toute sa suite, elle jugea qu'on n'en voulait pas moins à elle qu'à Ghanem. Elle comprit que son billet avait été reçu ; mais elle ne s'était pas attendue à une pareille réponse, et elle avait espéré que le khalyfe prendrait la chose d'une autre manière. Elle ne savait pas depuis quel temps ce prince était de

retour ; et quoiqu'elle lui connût du penchant à la jalousie, elle ne craignait rien de ce côté-là. Cependant la vue du grand vézyr et des soldats la fit trembler, non pour elle, à la vérité, mais pour Ghanem. Elle ne douta point qu'elle ne se justifiât, pourvu que le khalyfe voulût bien l'entendre. A l'égard de Ghanem qu'elle chérissait moins par reconnaissance que par inclination, elle prévoyait que son rival irrité voudrait le voir, et pourrait le condamner sur sa jeunesse et sa bonne mine. Prévenue de sa pensée, elle se retourna vers le jeune marchand : « Ah, Ghanem, lui dit-elle, nous sommes perdus ! C'est vous et moi que l'on cherche. » Il regarda aussitôt par la jalousie, et fut saisi de frayeur, lorsqu'il aperçut les gardes du khalyfe, le sabre nu, et le grand vézyr avec le juge de police à leur tête. A cette vue, il demeura immobile, et n'eut pas la force de prononcer une seule parole. Ghanem, reprit la favorite, il n'y a point de temps à perdre. Si vous m'aimez, prenez vite l'habit d'un de vos esclaves, et frottez-vous le visage et les bras de noir de cheminée. Mettez ensuite quelques-uns de ces plats sur votre tête ; on pourra vous prendre pour le garçon du traiteur, et on vous laissera passer. Si l'on vous demande où est le maître de la maison, répondez sans hésiter qu'il est au logis. » « Ah, Madame, dit à son tour Ghanem, moins effrayé pour lui que pour Tourmente, vous ne songez qu'à moi ! Hélas, qu'allez-vous devenir ? » « Ne vous en mettez pas en peine, reprit-elle ; c'est à moi d'y

songer. A l'égard de ce que vous laissez dans cette maison, j'en aurai soin, et j'espère qu'un jour tout vous sera fidèlement rendu quand la colère du khalyfe sera passée ; mais évitez sa violence. Les ordres qu'il donne dans ses premiers mouvemens , sont toujours funestes. » L'affliction du jeune marchand était telle , qu'il ne savait à quoi se déterminer , et il se serait sans doute laissé surprendre par les soldats du khalyfe , si Tourmente ne l'eût pressé de se déguiser. Il se rendit à ses instances : il prit un habit d'esclave , se barbouilla de suie ; et il était temps , car on frappa à la porte ; et tout ce qu'ils purent faire , ce fut de s'embrasser tendrement. Ils étaient tous deux si pénétrés de douleur , qu'il leur fut impossible de se dire un seul mot. Tels furent leurs adieux. Ghanem sortit enfin avec quelques plats sur sa tête. On le prit effectivement pour un garçon traiteur , et on ne l'arrêta point. Au contraire , le grand vézyr , qui le rencontra le premier , se rangea pour le laisser passer , étant fort éloigné de s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchait. Ceux qui étaient derrière le grand vézyr , lui firent place de même , et favorisèrent ainsi sa fuite. Il gagna une des portes de la ville en diligence , et se sauva.

Pendant qu'il se dérobaux poursuites du grand vézyr Giafar , ce ministre entra dans la chambre où était Tourmente assise sur un sofa , et où il y avait une assez grande quantité de coffres remplis des hardes de Ghanem , et de l'argent qu'il avait fait de ses marchandises.

Dès que Tourmente vit entrer le grand vézyr , elle se prosterna la face contre terre ; et demeurant en cet état comme disposée à recevoir la mort : « Seigneur , dit-elle , je suis prête à subir l'arrêt que le commandeur des croyans a prononcé contre moi ; vous n'avez qu'à me l'annoncer. » « Madame , lui répondit Giafar en se prosternant aussi jusqu'à ce qu'elle se fût relevée , à Dieu ne plaise que personne ose mettre sur vous une main profane ! Je n'ai pas dessein de vous faire le moindre déplaisir. Je n'ai point d'autre ordre que de vous supplier de vouloir bien venir au palais avec moi , et de vous y conduire avec le marchand qui demeure en cette maison. » « Seigneur , reprit la favorite en se levant , partons , je suis prête à vous suivre. Pour ce qui est du jeune marchand à qui je dois la vie , il n'est point ici. Il y a près d'un mois qu'il est allé à Damas , où ses affaires l'ont appelé ; et jusqu'à son retour , il m'a laissé en garde ces coffres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au palais , et de donner ordre qu'on les mette en sûreté , afin que je tienne la promesse que je lui ai faite d'en avoir tout le soin imaginable. »

« Vous serez obéie , madame , répliqua Giafar. » Et aussitôt il fit venir des porteurs ; il leur ordonna d'enlever les coffres et de les porter à Mesrour.

D'abord que les porteurs furent partis , il parla à l'oreille du juge de police ; il le chargea du soin de faire raser la maison , et d'y faire auparavant chercher partout Ghanem qu'il y croyait caché , quoi-

que lui eût dit Tourmente. Ensuite il sortit, et emmena avec lui cette jeune dame, suivie des deux femmes esclaves qui la servaient. A l'égard des esclaves de Ghanem, on n'y fit pas d'attention. Ils se mêlèrent parmi la foule, et on ne sait ce qu'ils devinrent.

Giafar fut à peine hors de la maison, que les maçons et les charpentiers commencèrent à la raser; et ils firent si bien leur devoir, qu'en moins d'une heure il n'en resta aucun vestige. Mais le juge de police n'ayant pu trouver Ghanem, quelque perquisition qu'il en eût faite, en fit donner avis au grand vézyr avant que ce ministre arrivât au palais. « Hé bien, lui dit Haroun Arréchyd en le voyant entrer dans son cabinet, as-tu exécuté mes ordres? » « Oui, seigneur, répondit Giafar, la maison où demeurait Ghanem est rasée de fond en comble; et je vous amène Tourmente votre favorite : elle est à la porte de votre cabinet; je vais la faire entrer si vous l'ordonnez. Pour le jeune marchand, on ne l'a pu trouver, quoiqu'on l'ait cherché partout. Tourmente assure qu'il est parti pour Damas depuis un mois. »

Jamais emportement n'égala celui que le khalyfe fit paraître, lorsqu'il apprit que Ghanem lui était échappé. Pour sa favorite, prévenu qu'elle lui avait manqué de fidélité, il ne voulut ni la voir ni lui parler. « Mesrour, dit-il au chef des eunuques qui était présent, prends l'ingrate, la perfide Tourmente, et va l'enfermer dans la tour obscure. » Cette tour était dans l'enceinte du palais, et servait ordinairement

de prison aux favorites qui donnaient quelque sujet de plainte au khalyfe.

Mesrour accoutumé à exécuter sans réplique les ordres de son maître, quelque violens qu'ils fussent; obéit à regret à celui-ci. Il en témoigna sa douleur à Tourmente qui en fut d'autant plus affligée, qu'elle avait espéré que le khalyfe ne refuserait pas de lui parler. Il lui fallut céder à sa triste destinée, et suivre Mesrour qui la conduisit à la tour obscure où il la laissa.

Cependant le khalyfe irrité renvoya son grand vézyr; et n'écoutant que sa passion, écrivit de sa propre main la lettre qui suit, au roi de Syrie son cousin et son tributaire, qui demeurait à Damas :

LETTRE DU KHALYFE HAROUN ARRÉCHYD,

A MOHAMMED ZINEBI, ROI DE SYRIE.

« Mon cousin, cette lettre est pour vous apprendre  
 « qu'un marchand de Damas, nommé Ghanem, fils  
 « d'Abou Aïbou, a séduit la plus aimable de mes es-  
 « claves, nommée Tourmente, et qu'il a pris la fuite.  
 « Mon intention est qu'après ma lettre reçue, vous  
 « fassiez chercher et saisir Ghanem. Dès qu'il sera en  
 « votre puissance, vous le ferez charger de chaînes;  
 « et pendant trois jours consécutifs, vous lui ferez  
 « donner cinquante coups de nerf de bœuf. Qu'il  
 « soit conduit ensuite par tous les quartiers de la ville,  
 « avec un crieur qui crie devant lui : VOILA LE PLUS  
 « LÉGER DES CHATIMENS QUE LE COMMANDEUR DES

« CROYANS FAIT SOUFFRIR A CELUI QUI OFFENSE SON  
 « SEIGNEUR, ET SÉDUIT UNE DE SES ESCLAVES. Après  
 « cela, vous me l'enverrez sous bonne garde. Ce n'est  
 « pas tout; je veux que vous mettiez sa maison au pil-  
 « lage, et quand vous l'aurez fait raser, ordonnez que  
 « l'on en transporte les matériaux hors de la ville au  
 « milieu de la campagne. Outre cela, s'il a père, mère,  
 « sœurs, femmes, filles et autres parens, faites-les dé-  
 « pouiller; et quand ils seront nus, donnez-les en  
 « spectacle trois jours de suite à toute la ville, avec  
 « défense, sous peine de la vie, de leur donner re-  
 « traite. J'espère que vous n'apporterez aucun retar-  
 « dement à l'exécution de ce que je vous recommande.

« HAROUN ARRÉCHYD. »

Le khalyfe, après avoir écrit cette lettre, en chargea un courrier, lui ordonnant de faire diligence, et de porter avec lui des pigeons, afin d'être plus promptement informé de ce qu'aurait fait Mohammed Zinebi.

Les pigeons de Bagdad ont cela de particulier, qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte, ils reviennent à Bagdad dès qu'on les a lâchés, surtout lorsqu'ils ont des petits. On leur attache sous l'aile un billet roulé, et par ce moyen on a bientôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut savoir<sup>(1)</sup>.

Le courrier du khalyfe marcha jour et nuit pour s'accommoder à l'impatience de son maître; et en ar-

(1) Ce moyen de correspondance extrêmement rapide est employé dans plusieurs autres villes de l'Orient, et particulièrement à Halep.

rivant à Damas, il alla droit au palais du roi Zinebi, qui s'assit sur son trône pour recevoir la lettre du khalyfe. Le courrier l'ayant présentée, Mohammed la prit; et reconnaissant l'écriture, il se leva par respect, baisa la lettre et la mit sur sa tête, pour marquer qu'il était prêt à exécuter avec soumission les ordres qu'elle pouvait contenir. Il l'ouvrit, et sitôt qu'il l'eut lue, il descendit de son trône, et monta sans délai à cheval avec les principaux officiers de sa maison. Il fit aussi avertir le juge de police qui le vint trouver; et suivi de tous les soldats de sa garde il se rendit à la maison de Ghanem.

Depuis que ce jeune marchand était parti de Damas, sa mère n'en avait reçu aucune lettre. Cependant les autres marchands avec qui il avait entrepris le voyage de Bagdad, étaient de retour. Ils lui dirent tous qu'ils avaient laissé son fils en parfaite santé; mais comme il ne revenait point, et qu'il négligeait de donner lui-même de ses nouvelles, il n'en fallut pas davantage pour faire croire à cette tendre mère qu'il était mort. Elle se le persuada si bien, qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ghanem comme si elle l'eût vu mourir et qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux. Jamais mère ne montra tant de douleur; et loin de chercher à se consoler, elle prenait plaisir à nourrir son affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de sa maison un dôme, sous lequel elle mit une figure qui représentait son fils et qu'elle couvrit elle-même d'un drap mortuaire. Elle passait presque les jours et les nuits à pleurer sous ce dôme, comme si le corps

de son fils eût été enterré là ; la belle Force des cœurs , sa fille , lui tenait compagnie , et mêlait ses pleurs avec les siens.

Il y avait déjà long-temps qu'elles s'affligeaient ainsi et que le voisinage qui entendait leurs cris et leurs lamentations , plaignait des parens si tendres , lorsque Mohammed Zinebi vint frapper à la porte ; une esclave du logis lui ayant ouvert , il entra brusquement en demandant où était Ghanem , fils d'Abou Aïbou.

## CCCLII<sup>e</sup> NUIT.

QUOIQUE l'esclave n'eût jamais vu le roi Zinebi , elle jugea néanmoins à sa suite , qu'il devait être un des principaux officiers de Damas. « Seigneur , lui répondit-elle , ce Ghanem que vous cherchez , est mort. Ma maîtresse , sa mère , est dans le tombeau que vous voyez , où elle pleure actuellement sa perte. » Le roi , sans s'arrêter au rapport de l'esclave , fit faire par ses gardes une exacte perquisition de Ghanem dans tous les endroits de la maison. Ensuite , il s'avança vers le tombeau , où il vit la mère et la fille assises sur une simple natte auprès de la figure qui représentait Ghanem , et leurs visages lui parurent baignés de larmes. Ces pauvres femmes se couvrirent de leurs voiles aussitôt qu'elles aperçurent un homme à la porte du dôme. Mais la mère qui reconnut le roi de Damas ,

se leva et courut se prosterner à ses pieds. « Ma bonne dame, lui dit ce prince, je cherchais votre fils Ghanem; est-il ici? » « Ah, sire, s'écria-t-elle, il y a longtemps qu'il n'est plus! Plût à Dieu que je l'eusse au moins enseveli de mes propres mains, et que j'eusse la consolation d'avoir ses os dans ce tombeau! Ah, mon fils, mon cher fils!..... » Elle voulut continuer; mais elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'en eut pas la force.

Zinebi en fut touché. C'était un prince d'un naturel fort doux et très-compatissant aux peines des malheureux. « Si Ghanem est seul coupable, disait-il en lui-même, pourquoi punir la mère et la sœur qui sont innocentes? Ah, cruel Haroun Arréchyd, à quelle extrémité me réduis-tu, en me faisant ministre de ta vengeance, en m'obligeant à persécuter des personnes qui ne t'ont point offensé! »

Les gardes que le roi avait chargés de chercher Ghanem, lui vinrent dire qu'ils avaient fait une recherche inutile. Il en demeura très-persuadé: les pleurs de ces deux femmes ne lui permettaient pas d'en douter. Il était au désespoir de se voir dans la nécessité d'exécuter les ordres du khalyfe; mais de quelque pitié qu'il se sentît saisi, il n'osait se résoudre à tromper le ressentiment de Haroun. « Ma bonne dame, dit-il à la mère de Ghanem, sortez de ce tombeau, vous et votre fille, vous n'y seriez pas en sûreté. » Elles sortirent; et en même temps, pour les mettre hors d'insulte, il ôta sa robe de dessus qui était fort ample, et les couvrit toutes deux, en leur commandant

de ne pas s'éloigner de lui. Cela fait, il ordonna de laisser entrer la populace pour commencer le pillage, qui se fit avec une extrême avidité, et avec des cris dont la mère et la sœur de Ghanem furent d'autant plus épouvantées, qu'elles en ignoraient la cause. On emporta les plus précieux meubles, des coffres pleins de richesses, des tapis de Perse et des Indes, des coussins garnis d'étoffes d'or et d'argent, des porcelaines; enfin on enleva tout, on ne laissa dans la maison que les murs; et ce fut un spectacle bien affligeant pour ces malheureuses dames de voir piller tous leurs biens, sans savoir pourquoi on les traitait si cruellement.

Mohammed, après le pillage de la maison, donna ordre au juge de police de la faire raser avec le tombeau; et pendant qu'on y travaillait, il emmena dans son palais Force des cœurs et sa mère. Ce fut là qu'il redoubla leur affliction, en leur déclarant les volontés du khalyse. « Il veut, leur dit-il, que je vous fasse dépouiller, et que je vous expose toutes nues aux yeux du peuple pendant trois jours. C'est avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel et plein d'ignominie. » Le roi prononça ces paroles d'un air qui faisait connaître qu'il était effectivement pénétré de douleur et de compassion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de suivre les mouvemens de sa pitié, il ne laissa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun Arréchyd, en faisant faire pour la mère de Ghanem et pour Force des cœurs de grosses

chemises sans manches d'un gros tissu de crin de cheval.

Le lendemain ces deux victimes de la colère du khalyfe furent dépouillées de leurs habits et revêtues de leurs chemises de crin. On leur ôta aussi leurs coiffures, de sorte que leurs cheveux épars flottaient sur leurs épaules. Force des cœurs les avait du plus beau blond du monde, et ils tombaient jusqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au peuple. Le juge de police, suivi de ses gens, les accompagnait, et on les promena par toute la ville. Elles étaient précédées d'un crieur, qui de temps en temps disait à haute voix : **TEL EST LE CHATIMENT DE CEUX QUI SE SONT ATTIRÉ L'INDIGNATION DU COMMANDEUR DES CROYANS.**

Pendant qu'elles marchaient ainsi dans les rues de Damas, les bras et les pieds nus, couvertes d'un si étrange habillement, et tâchant de cacher leur confusion sous leurs cheveux dont elles se couvraient le visage, tout le peuple fondait en larmes.

Les dames surtout les regardant comme innocentes au travers des jalousies, et touchées principalement de la jeunesse et de la beauté de Force des cœurs, faisaient retentir l'air de cris effroyables à mesure qu'elles passaient sous leurs fenêtres. Les enfans même, effrayés par ces cris et par le spectacle qui les causait, mêlaient leurs pleurs à cette désolation générale, et y ajoutaient une nouvelle horreur. Enfin, quand les ennemis de l'état auraient été dans la ville de Damas, et qu'ils y auraient tout mis à feu

et à sang, on n'y aurait pas vu régner une plus grande consternation.

Il était presque nuit lorsque cette scène affreuse finit. On ramena la mère et la fille au palais du roi Mohammed. Comme elles n'étaient point accoutumées à marcher les pieds nus, elles se trouvèrent si fatiguées en arrivant, qu'elles demeurèrent longtemps évanouies. La reine de Damas vivement touchée de leur malheur, malgré la défense que le khalyfe avait faite de les secourir, leur envoya quelques-unes de ses femmes pour les consoler avec toute sorte de rafraîchissemens, et du vin pour leur faire reprendre des forces.

Les femmes de la reine les trouvèrent encore évanouies, et presque hors d'état de profiter du secours qu'elles leur apportaient. Cependant à force de soins, on leur fit reprendre leurs esprits. La mère de Ghanem les remercia d'abord de leur honnêteté. « Ma bonne dame, lui dit une des femmes de la reine, nous sommes très-sensibles à vos peines; et la reine de Syrie, notre maîtresse, nous a fait plaisir quand elle nous a chargées de vous secourir. Nous pouvons vous assurer que cette princesse prend beaucoup de part à vos malheurs, aussi bien que le roi son époux. » La mère de Ghanem pria les femmes de la reine de rendre à cette princesse mille graces pour elle et pour Force des cœurs; et s'adressant ensuite à celle qui lui avait parlé: « Madame, lui dit-elle, le roi ne m'a point dit pourquoi le commandeur des croyans nous fait souffrir tant d'outrages;

apprenez-nous , de grace , quels crimes nous avons commis. » « Ma bonne dame , répondit la femme de la reine , l'origine de votre malheur vient de votre fils Ghanem ; il n'est pas mort ainsi que vous le croyez. On l'accuse d'avoir enlevé la belle Tourmente , la plus chérie des favorites du khalyfe ; et comme il s'est dérobé par une prompte fuite à la colère de ce prince , le châtement est tombé sur vous. Tout le monde condamne le ressentiment du khalyfe ; mais tout le monde le craint , et vous voyez que le roi Zinebi lui-même n'ose contrevenir à ses ordres , de peur de lui déplaire. Ainsi , tout ce que nous pouvons faire , c'est de vous plaindre et de vous exhorter à prendre patience. »

« Je connais mon fils , reprit la mère de Ghanem , je l'ai élevé avec grand soin , et dans le respect dû au commandeur des croyans. Il n'a point commis le crime dont on l'accuse , et je répons de son innocence. Je cesse donc de murmurer et de me plaindre , puisque c'est pour lui que je souffre , et qu'il n'est pas mort. Ah , Ghanem , ajouta-t-elle , emportée par un mouvement mêlé de tendresse et de joie , mon cher fils Ghanem , est-il possible que tu vives encore ? Je ne regrette plus mes biens ; et à quelque excès que puissent aller les ordres du khalyfe , je lui en pardonne la rigueur , pourvu que le ciel ait conservé mon fils. Il n'y a que ma fille qui m'afflige : ses maux seuls font toute ma peine. Je la crois pourtant assez bonne sœur pour suivre mon exemple. »

A ces paroles , Force des cœurs qui avait paru insensible jusque-là , se tourna vers sa mère , et lui jetant ses bras au cou : « Oui , ma chère mère , lui dit-elle , je suivrai toujours votre exemple , à quelque extrémité que puisse vous porter votre amour pour mon frère. »

La mère et la fille confondant ainsi leurs soupirs et leurs larmes , demeurèrent assez long-temps dans un embrassement si touchant. Cependant les femmes de la reine que ce spectacle attendrissait , n'oublièrent rien pour engager la mère de Ghanem à prendre quelque nourriture. Elle mangea un morceau pour les satisfaire , et Force des cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du khalyfe portait que les parens de Ghanem paraîtraient trois jours de suite aux yeux du peuple dans l'état qu'on a dit , Force des cœurs et sa mère servirent de spectacle le lendemain pour la seconde fois , depuis le matin jusqu'au soir ; mais ce jour-là et le jour suivant , les choses ne se passèrent pas de la même manière : les rues qui avaient été d'abord pleines de monde , devinrent désertes. Tous les marchands indignés du traitement que l'on faisait à la veuve et à la fille d'Abou Aïbou , fermèrent leurs boutiques , et demeurèrent enfermés chez eux. Les dames , au lieu de regarder par leurs jalousies ; se retirèrent dans le derrière de leurs maisons. Il ne se trouva pas une ame dans les places publiques par où l'on fit passer ces deux infortunées : il semblait que tous les habitans de Damas eussent abandonné leur ville.

Le quatrième jour, le roi Mohammed Zinebi qui voulait exécuter fidèlement les ordres du khalyfe, quoiqu'il ne les approuvât point, envoya des crieurs dans tous les quartiers de la ville, publier une défense rigoureuse à tout citoyen de Damas ou étranger, de quelque condition qu'il fût, sous peine de la vie et d'être livré aux chiens pour leur servir de pâture après sa mort, de donner retraite à la mère et à la sœur de Ghanem, ni de leur fournir un morceau de pain ni une seule goutte d'eau, en un mot, de leur prêter la moindre assistance, et d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les crieurs eurent fait ce que le roi leur avait ordonné, ce prince commanda qu'on mît la mère et la fille hors du palais, et qu'on leur laissât la liberté d'aller où elles voudraient. On ne les vit pas plus tôt paraître, que tout le monde s'éloigna d'elles : tant la défense qui venait d'être publiée avait fait d'impression sur les esprits. Elles s'aperçurent bien qu'on les fuyait; mais comme elles en ignoraient la cause, elles en furent très-surprises; et leur étonnement augmenta encore, lorsqu'en entrant dans la rue, où parmi plusieurs personnes elles reconnurent quelques-uns de leurs meilleurs amis, elles les virent disparaître avec autant de précipitation que les autres. « Quoi donc, dit alors la mère de Ghanem, sommes-nous pestiférées? Le traitement injuste et barbare qu'on nous fait, doit-il nous rendre odieuses à nos concitoyens? Allons, ma fille, poursuivit-elle, sortons au plus tôt de Damas; ne

demeurons plus dans une ville où nous faisons horreur à nos amis mêmes. »

En parlant ainsi, ces deux malheureuses femmes gagnèrent une des extrémités de la ville, et se retirèrent dans une mesure pour y passer la nuit. Là, quelques Musulmans poussés par un esprit de charité et de compassion, les vinrent trouver dès que la fin du jour fut arrivée. Ils leur apportèrent des provisions ; mais ils n'osèrent s'arrêter pour les consoler, de peur d'être découverts, et punis comme désobéissans aux ordres du khalyfe.

Cependant le roi Zinebi avait lâché le pigeon pour informer Haroun Arréchyde de son exactitude. Il lui mandait tout ce qui s'était passé, et le conjurait de lui faire savoir ce qu'il voulait ordonner de la mère et de la sœur de Ghanem. Il reçut bientôt par la même voie la réponse du khalyfe, qui lui écrivit qu'il les bannissait pour jamais de Damas. Aussitôt le roi de Syrie envoya des gens dans la mesure, avec ordre de prendre la mère et la fille, de les conduire à trois journées de Damas, et de les laisser là, en leur faisant défense de revenir dans la ville.

Les gens de Zinebi s'acquittèrent de leur commission ; mais moins exacts que leur maître à exécuter de point en point les ordres d'Haroun Arréchyde, ils donnèrent par pitié à Force des cœurs et à sa mère quelques menues monnaies pour se procurer de quoi vivre, et à chacune un sac qu'ils leur passèrent au cou, pour mettre leurs provisions.

Dans cette situation déplorable, elles arrivèrent au premier village. Les paysannes s'assemblèrent autour d'elles, et comme au travers de leur déguisement on ne laissait pas de remarquer que c'étaient des personnes de quelque condition, on leur demanda ce qui les obligeait à voyager ainsi sous un habillement qui paraissait n'être pas leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la question qu'on leur faisait, elles se mirent à pleurer; ce qui ne servit qu'à augmenter la curiosité des paysannes et à leur inspirer de la compassion. La mère de Ghanem leur conta ce qu'elle et sa fille avaient souffert. Les bonnes villageoises en furent attendries, et tâchèrent de les consoler. Elles les régalerent autant que leur pauvreté le leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemises de crin de cheval qui les incommodaient fort, pour en prendre d'autres qu'elles leur donnèrent, avec des souliers, et de quoi se couvrir la tête pour conserver leurs cheveux.

De ce village, après avoir bien remercié ces paysannes charitables, Force des cœurs et sa mère s'avancèrent du côté d'Halep à petites journées. Elles avaient accoutumé de se retirer autour des mosquées, ou dans les mosquées mêmes, où elles passaient la nuit sur la natte, lorsque le pavé en était couvert; autrement elles couchaient sur le pavé même, ou bien elles allaient loger dans les lieux publics destinés à servir de retraite aux voyageurs. A l'égard de la nourriture, elles n'en manquaient pas: elles rencontraient souvent de ces lieux où l'on fait des distri-

butions de pain, de riz cuit et d'autres mets à tous les voyageurs qui en demandent.

Enfin, elles arrivèrent à Halep; mais elles ne voulurent pas s'y arrêter, et continuant leur chemin vers l'Euphrate, elles passèrent ce fleuve, et entrèrent dans la Mésopotamie, qu'elles traversèrent jusqu'à Moussoul. De là, quelques peines qu'elles eussent déjà souffertes, elles se rendirent à Bagdad. C'était le lieu où tendaient leurs désirs, dans l'espérance d'y rencontrer Ghanem, quoiqu'elles ne dussent pas se flatter qu'il fût dans une ville où le khalyfe faisait sa demeure; mais elles l'espéraient, parce qu'elles le souhaitaient. Leur tendresse pour lui, malgré tous leurs malheurs, augmentait au lieu de diminuer. Leurs discours roulaient ordinairement sur lui; elles en demandaient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontraient. Mais, laissons là Force des cœurs et sa mère, pour revenir à Tourmente.

Elle était toujours enfermée très-étroitement dans la tour obscure, depuis le jour qui avait été si funeste à Ghanem et à elle. Cependant, quelque désagréable que lui fût la prison, elle en était beaucoup moins affligée que du malheur de Ghanem, dont le sort incertain lui causait une inquiétude mortelle. Il n'y avait presque pas de moment qu'elle ne le plaignît.

Une nuit que le khalyfe se promenait seul dans l'enceinte de son palais, ce qui lui arrivait assez souvent, car c'était le prince du monde le plus curieux; et quelquefois dans ses promenades nocturnes

il apprenait des choses qui se passaient dans le palais, et qui sans cela ne seraient jamais venues à sa connaissance. Une nuit donc, en se promenant, il passa près de la tour obscure, et comme il crut entendre parler, il s'arrêta; il s'approcha de la porte pour mieux écouter, et il entendit distinctement ces paroles, que Tourmente, toujours en proie au souvenir de Ghanem, prononça d'une voix assez haute : « O Ghanem, trop infortuné Ghanem, où es-tu présentement ? Dans quel lieu ton destin déplorable t'a-t-il conduit ? Hélas, c'est moi qui t'ai rendu malheureux ! Que ne me laissais-tu périr *migérablement*, au lieu de me prêter un secours généreux ? Quel triste fruit as-tu recueilli de tes soins et de tes respects ? Le commandeur des croyans qui devrait te rendre justice, te persécute pour te récompenser de m'avoir toujours regardée comme une personne réservée à son lit ; tu perds tous tes biens, et te vois obligé de chercher ton salut dans la fuite. Ah, khalyfe, barbare khalyfe, que direz-vous pour votre défense, lorsque vous vous trouverez avec Ghanem devant le tribunal du juge souverain, et que les anges rendront témoignage de la vérité en votre présence ? Toute la puissance que vous avez aujourd'hui, et sous qui tremble presque toute la terre, n'empêchera pas que vous ne soyez condamné et puni de votre injuste violence. » Tourmente cessa de parler à ces mots ; car ses soupirs et ses larmes l'empêchèrent de continuer.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger le khalyfe

à rentrer en lui-même. Il vit bien que si ce qu'il venait d'entendre était vrai, sa favorite était innocente, et qu'il avait donné des ordres contre Ghanem et sa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une chose où l'équité dont il se piquait paraissait intéressée, il retourna aussitôt à son appartement, et dès qu'il y fut arrivé, il chargea Mesrour d'aller à la tour obscure, et de lui amener Tourmente.

Le chef des eunuques jugea par cet ordre, et encore plus à l'air du khalyfe, que ce prince voulait pardonner à sa favorite, et la rappeler auprès de lui; il en fut ravi, car il aimait Tourmente, et avait pris beaucoup de part à sa disgrâce. Il vole sur-le-champ à la tour : « Madame, dit-il à la favorite d'un ton qui marquait sa joie, prenez la peine de me suivre, j'espère que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine tour ténébreuse; le commandeur des croyans veut vous entretenir, et j'en conçois un heureux présage. »

Tourmente suivit Mesrour, qui la mena et l'introduisit dans le cabinet du khalyfe. D'abord elle se prosterna devant ce prince, et elle demeura dans cet état le visage baigné de larmes. « Tourmente, lui dit le khalyfe, sans lui dire de se relever, il me semble que tu m'accuses de violence et d'injustice : qui est donc celui qui, malgré les égards et la considération qu'il a eus pour moi, se trouve dans une situation misérable ? Parle, tu sais combien je suis bon naturellement, et combien j'aime à rendre justice. »

La favorite comprit par ce discours que le khalyfe l'avait entendue parler ; et profitant d'une si belle occasion de justifier son cher Ghanem : « Commandeur des croyans , répondit-elle , s'il m'est échappé quelque parole qui ne soit point agréable à votre majesté , je vous supplie très-humblement de me le pardonner. Mais celui dont vous voulez connaître l'innocence et la misère , c'est Ghanem , le malheureux fils d'Abou Aïbou , marchand de Damas. C'est lui qui m'a sauvé la vie , et qui m'a donné un asile en sa maison. Je vous avouerai que dès qu'il me vit , peut-être forma-t-il la pensée de se donner à moi et l'espérance de m'engager à souffrir ses soins : j'en jugeai ainsi par l'empressement qu'il fit paraître à me régaler et à me rendre tous les services dont j'avais besoin dans l'état où je me trouvais. Mais sitôt qu'il apprit que j'avais l'honneur de vous appartenir : « Ah , madame , me dit-il , CE QUI APPARTIENT AU MAÎTRE EST DÉFENDU A L'ESCLAVE. Depuis ce moment , je dois cette justice à sa vertu , sa conduite n'a point démenti ses paroles. Cependant vous savez , commandeur des croyans , avec quelle rigueur vous l'avez traité , et vous en répondrez devant le tribunal de Dieu. »

Le khalyfe ne sut point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avait dans ce discours. « Mais , reprit-il , puis-je me fier aux assurances que tu me donnes de la retenue de Ghanem ? » Oui , repartit-elle , vous le pouvez : je ne voudrais pas , pour toute chose au monde , vous déguiser la vérité ; et pour

vous prouver que je suis sincère, il faut que je vous fasse un aveu qui vous déplaira peut-être, mais j'en demande pardon par avance à votre majesté.» « Parle, ma fille, dit alors Haroun Arréchyd, je te pardonne tout, pourvu que tu ne me caches rien. » « Hé bien, répliqua Tourmente, apprenez que l'attention respectueuse de Ghanem, jointe à tous les bons offices qu'il m'a rendus, me firent concevoir de l'estime pour lui. Je vous dirai même plus : vous connaissez la tyrannie de l'amour. Je sentis naître en mon cœur de tendres sentimens ; il s'en aperçut, mais loin de chercher à profiter de ma faiblesse, et malgré tout le feu dont il se sentait brûler, il demeura toujours ferme dans son devoir ; et tout ce que sa passion pouvait lui arracher, c'étaient ces termes que j'ai déjà dits à votre majesté : **CE QUI APPARTIENT AU MAÎTRE EST DÉFENDU A L'ESCLAVE.** »

Cette déclaration ingénue aurait peut-être aigri tout autre que le khalyfe, mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce prince. Il ordonna à Tourmente de se relever ; et la faisant asseoir auprès de lui : « Raconte-moi, lui dit-il, ton histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. » Alors elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse et d'esprit. Elle passa légèrement sur ce qui regardait Zobéide : elle s'étendit davantage sur les obligations qu'elle avait à Ghanem, sur la dépense qu'il avait faite pour elle ; et surtout elle vanta fort sa discrétion, voulant par là faire comprendre au khalyfe, qu'elle s'était trouvée dans la nécessité de demeurer cachée chez Ghanem pour

tromper Zobéide. Et elle finit enfin par la fuite du jeune marchand, à laquelle, sans déguisement, elle dit au khalyfe qu'elle l'avait forcé pour se dérober à sa colère.

Quand elle eut cessé de parler, ce prince lui dit : « Je crois tout ce que vous m'avez raconté ; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles ? Fallait-il attendre un mois entier après mon retour, pour me faire savoir où vous étiez ? » « Commandeur des croyans, répondit Tourmente, Ghanem sortait si rarement de sa maison, qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris les premiers votre retour. D'ailleurs Ghanem qui s'était chargé de faire tenir le billet que j'ai écrit à Aube du jour, a été long-temps sans trouver le moment favorable de le remettre en main propre. »

« C'est assez, Tourmente, reprit le khalyfe, je reconnais ma faute, et voudrais la réparer, en comblant de bienfaits ce jeune marchand de Damas. Vois donc ce que je puis faire pour lui ; demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. » A ces mots la favorite se jeta aux pieds du khalyfe, la face contre terre, et se relevant : « Commandeur des croyans, dit-elle, après avoir remercié votre majesté pour Ghanem, je la supplie très-humblement de faire publier dans vos états, que vous pardonnez au fils d'Abou Aïbou, et qu'il n'a qu'à vous venir trouver. » « Je ferai plus, repartit ce prince : pour t'avoir conservé la vie, pour reconnaître la considération qu'il a eue pour moi, pour le dédommager de la perte de

ses biens, et enfin pour réparer le tort que j'ai fait à sa famille, je te le donne pour époux.» Tourmente ne put trouver d'expressions assez fortes pour remercier le khalyfe de sa générosité ; ensuite elle se retira dans l'appartement qu'elle occupait avant sa cruelle aventure. Le même ameublement y était encore : on n'y avait nullement touché. Mais ce qui lui fit plus de plaisir, ce fut d'y voir les coffres et les ballots de Ghanem, que Mesrour avait eu soin d'y faire porter.

## CCCLIII<sup>e</sup> NUIT.

LE lendemain, Haroun Arréchyd donna ordre au grand vézyr de faire publier par toutes les villes de ses états, qu'il pardonnait à Ghanem, fils d'Abou Aïbou ; mais cette publication fut inutile, car il se passa un temps considérable sans qu'on entendît parler de ce jeune marchand. Tourmente crut que sans doute il n'avait pu survivre à la douleur de l'avoir perdue. Une affreuse inquiétude s'empara de son esprit ; mais comme l'espérance est la dernière chose qui abandonne les amans, elle supplia le khalyfe de lui permettre de faire elle-même la recherche de Ghanem ; le khalyfe lui ayant accordé cette permission, elle prit une bourse de mille pièces d'or qu'elle tira de sa cassette, et un matin sortit du palais montée sur une mule très-richement enhar-

nachée. Deux eunuques noirs qui avaient de chaque côté la main sur la croupe de la mule, l'accompagnaient.

Elle alla de mosquée en mosquée faire des largesses aux dévots de la religion musulmane, en implorant le secours de leurs prières pour l'accomplissement d'une affaire importante, d'où dépendait, leur disait-elle, le repos de deux personnes. Elle employa toute la journée et ses mille pièces d'or à faire des aumônes dans les mosquées, et sur le soir elle retourna au palais.

Le jour suivant elle prit une autre bourse de la même somme, et dans le même équipage elle se rendit à la joaillerie (1). Elle s'arrêta devant la porte, et sans mettre pied à terre, elle fit appeler le syndic par un des eunuques noirs. Le syndic qui était un homme très-charitable, et qui employait plus des deux tiers de son revenu à soulager les pauvres étrangers, soit qu'ils fussent malades, ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à son habillement pour une dame du palais. « Je m'adresse à vous, lui dit-elle en lui mettant sa bourse entre les mains, comme à un homme dont on vante dans la ville la piété. Je vous prie de distribuer ces pièces d'or aux pauvres étrangers que vous assistez ; car je n'ignore pas que vous faites profession de secourir les étrangers qui ont recours

(1) Dans la plupart des villes de l'Orient, les marchands d'une profession semblable, habitent les mêmes rues.

à votre charité. Je sais même que vous prévenez leurs besoins , et que rien n'est plus agréable pour vous que de trouver occasion d'adoucir leur misère.»

« Madame , lui répondit le syndic , j'exécuterai avec plaisir ce que vous m'ordonnez ; mais si vous souhaitez d'exercer votre charité par vous-même , prenez la peine de venir jusque chez moi , vous y verrez deux femmes dignes de votre pitié. Je les rencontrai hier comme elles arrivaient dans la ville ; elles étaient dans un état pitoyable ; et j'en fus d'autant plus touché , qu'il me parut qu'elles étaient des personnes de condition. Au travers des haillons qui les couvraient , malgré l'impression que l'ardeur du soleil a faite sur leur visage , je démêlai un air noble que n'ont point ordinairement les pauvres que j'assiste. Je les menai toutes deux dans ma maison , et les mis entre les mains de ma femme , qui en porta d'abord le même jugement que moi. Elle leur fit préparer de bons lits par ses esclaves , pendant qu'elle-même s'occupait à leur laver le visage et à leur faire changer de linge. Nous ne savons point encore qui elles sont , parce que nous voulons leur laisser prendre quelque repos avant que de les fatiguer par nos questions. »

Tourmente , sans savoir pourquoi , se sentit quelque curiosité de les voir. Le syndic voulut la mener chez lui ; mais elle ne permit pas qu'il prît cette peine , et elle s'y fit conduire par un esclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte , elle mit pied à terre , et suivit l'esclave du syndic qui avait pris les devans pour aller avertir sa maîtresse qui

était dans la chambre de Force des cœurs et de sa mère ; car c'était d'elles dont le syndic venait de parler à Tourmente.

La femme du syndic ayant appris par son esclave qu'une dame du palais était dans sa maison, voulut sortir de la chambre où elle était pour l'aller recevoir ; mais Tourmente qui suivait de près l'esclave, ne lui en donna pas le temps et entra. La femme du syndic se prosterna devant elle, pour marquer le respect qu'elle avait pour tout ce qui appartenait au khalyfe. Tourmente la releva, et lui dit : « Ma bonne dame, je vous prie de me faire parler aux deux étrangères qui sont arrivées à Baghdad hier au soir. » « Madame, répondit la femme du syndic, elles sont couchées dans ces deux petits lits que vous voyez l'un auprès de l'autre. » Aussitôt la favorite s'approcha de celui de la mère, et la considérant avec attention : « Ma bonne femme, lui dit-elle, je viens vous offrir mon secours. Je ne suis pas sans crédit dans cette ville, et je pourrai vous être utile à vous et à votre compagne. » « Madame, répondit la mère de Ghanem, aux offres obligeantes que vous nous faites, je vois que le ciel ne nous a point encore abandonnées. Nous avons pourtant sujet de le croire, après les malheurs qui nous sont arrivés. » En achevant ces paroles, elle se mit à pleurer si amèrement, que Tourmente et la femme du syndic ne purent aussi retenir leurs larmes.

La favorite du khalyfe, après avoir essuyé les siennes, dit à la mère de Ghanem : « Apprenez-

nous, de grace, vos malheurs, et nous racontez votre histoire; vous ne sauriez faire ce récit à des gens plus disposés que nous à chercher tous les moyens possibles de vous consoler. » « Madame, reprit la malheureuse veuve d'Abou Aïbou, une favorite du commandeur des croyans, une dame nommée Tourmente, cause toute mon infortune. » A ce discours la favorite se sentit frappée comme d'un coup de foudre; mais dissimulant son trouble et son agitation, elle laissa parler la mère de Ghanem, qui poursuivit de cette manière : « Je suis veuve d'Abou Aïbou, marchand de Damas; j'avais un fils nommé Ghanem, qui était venu trafiquer à Bagdad, et qui a été accusé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le khalyfe l'a fait chercher partout pour le faire mourir; et ne l'ayant pu trouver, il a écrit au roi de Damas de faire piller et raser notre maison, et de nous exposer, ma fille et moi, trois jours de suite toutes nues aux yeux du peuple, puis de nous bannir de Syrie à perpétuité. Mais avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en consolerais si mon fils vivait encore et que je pusse le rencontrer. Quel plaisir pour sa sœur et pour moi de le revoir! Nous oublierions en l'embrassant la perte de nos biens, et tous les maux que nous avons soufferts pour lui. Hélas, je suis persuadée qu'il n'en est que la cause innocente, et qu'il n'est pas plus coupable envers le khalyfe que sa sœur et moi. » « Non, sans doute, interrompit alors Tourmente, il n'est pas plus criminel que vous. Je puis vous assurer de son innocence, puisque cette

même Tourmente dont vous avez tant à vous plaindre, c'est moi, qui, par la fatalité des astres, ai causé tous vos malheurs. C'est à moi que vous devez imputer la perte de votre fils, s'il n'est plus au monde ; mais si j'ai fait votre infortune, je puis aussi la soulager. J'ai déjà justifié Ghanem dans l'esprit du khalyfe : ce prince a fait publier par tous ses états qu'il pardonnait au fils d'Abou Aïbou ; et ne doutez pas qu'il ne vous fasse autant de bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus ses ennemis. Il attend Ghanem pour le récompenser du service qu'il m'a rendu, en unissant nos fortunes ; il me donne à lui pour épouse. Ainsi, regardez-moi comme votre fille, et permettez-moi de vous consacrer une éternelle amitié.» En disant cela, elle se pencha sur la mère de Ghanem, qui ne put répondre à ce discours, tant il lui causa d'étonnement. Tourmente la tint long-temps embrassée, et ne la quitta que pour courir à l'autre lit embrasser Force des cœurs, qui, s'étant levée sur son séant pour la recevoir, lui tendit les bras.

Après que la charmante favorite eut donné à la mère et à la fille toutes les marques de tendresse qu'elles pouvaient attendre de la femme de Ghanem, elle leur dit : « Cessez de vous affliger l'une et l'autre, les richesses que Ghanem avait en cette ville, ne sont pas perdues ; elles sont au palais du khalyfe dans mon appartement. Je sais bien que toutes les richesses du monde ne sauraient vous consoler sans Ghanem ; c'est ce que je dois penser de sa mère et

de sa sœur , en jugeant d'elles par moi-même. Le sang n'a pas moins de force que l'amour dans les grands cœurs. Mais , pourquoi faut-il désespérer de revoir votre fils ? Nous le retrouverons ; le bonheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'espérance. Peut-être même que c'est aujourd'hui le dernier jour de vos peines , et le commencement d'un bonheur plus grand que celui dont vous jouissiez à Damas, dans le temps que vous y possédiez Ghanem. »

Tourmente allait poursuivre , lorsque le syndic des joailliers arriva : « Madame , lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant ! C'est un jeune homme qu'un chamelier amenait à l'hôpital de Baghdad. Il était lié avec des cordes sur un chameau, parce qu'il n'avait pas la force de se soutenir. On l'avait déjà délié, et on était prêt à le porter à l'hôpital, lorsque j'ai passé par là. Je me suis approché du jeune homme , je l'ai considéré avec attention, et il m'a paru que son visage ne m'était pas tout-à-fait inconnu. Je lui ai fait des questions sur sa famille ; mais, pour toute réponse, je n'en ai tiré que des pleurs et des soupirs. J'en ai eu pitié ; et connaissant, par l'habitude que j'ai de voir des malades, qu'il était dans un pressant besoin d'être soigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'hôpital ; car je sais trop de quelle manière on y gouverne les malades, et je connais l'incapacité des médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes esclaves, qui, dans une chambre particulière où je l'ai mis, lui donnent par mon or-

dre de mon propre linge , et le servent comme ils me serviraient moi-même, »

Tourmente tressaillit à ce discours du joaillier, et sentit une émotion dont elle ne pouvait se rendre raison. « Menez - moi , dit - elle au syndic , dans la chambre de ce malade , je souhaite de le voir. » Le syndic l'y conduisit ; et, tandis qu'elle y allait, la mère de Ghanem dit à Force des cœurs : « Ah, ma fille, quelque misérable que soit cet étranger malade, votre frère, s'il est encore en vie, n'est peut-être pas dans un état plus heureux! »

La favorite du khalyfe étant dans la chambre où était le malade, s'approcha du lit où les esclaves du syndic l'avaient déjà couché. Elle vit un jeune homme qui avait les yeux fermés, le visage pâle, défiguré et tout couvert de larmes. Elle l'observe avec attention, son cœur palpite, elle croit reconnaître Ghanem; mais bientôt elle se défie du rapport de ses yeux. Si elle trouve quelque chose de Ghanem dans l'objet qu'elle considère, il lui paraît d'ailleurs si différent, qu'elle n'ose s'imaginer que c'est lui qui s'offre à sa vue. Ne pouvant toutefois résister à l'envie de s'en éclaircir : « Ghanem, lui dit - elle d'une voix tremblante, est - ce vous que je vois ? » A ces mots elle s'arrêta pour donner au jeune homme le temps de répondre ; mais s'apercevant qu'il y paraissait insensible : « Ah, Ghanem, reprit-elle, ce n'est point à toi que je parle. Mon imagination trop pleine de ton image a prêté à cet étranger une trompeuse ressemblance. Le fils d'Abou Aïbou, quelque malade qu'il

pût être, entendrait la voix de Tourmente. » Au nom de Tourmente, Ghanem ( car c'était effectivement lui) ouvrit les paupières, et tourna la tête vers la personne qui lui adressait la parole; et reconnaissant la favorite du khalyfe : « Ah, madame, est-ce vous? Par quel miracle?..... Il ne pût achever. Il fut tout à coup saisi d'un transport de joie si vif, qu'il s'évanouit. Tourmente et le syndic s'empressèrent à le secourir; mais dès qu'ils remarquèrent qu'il commençait à revenir de son évanouissement; le syndic pria la dame de se retirer, de peur que sa vue n'irritât son mal.

Ce jeune homme ayant repris ses esprits, regarda de tout côté; et ne voyant pas ce qu'il cherchait : Belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue? Vous êtes-vous, en effet, présentée à mes yeux, ou n'est-ce qu'une illusion? » « Non, seigneur, lui dit le syndic, ce n'est point une illusion : c'est moi qui ai fait sortir cette dame, mais vous la reverrez sitôt que vous serez en état de soutenir sa vue. Vous avez besoin de repos présentement; et rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puisque vous êtes, ce me semble, ce Ghanem à qui le commandeur des croyans a fait publier dans Baghdad qu'il pardonnait le passé. Qu'il vous suffise à présent de savoir cette heureuse nouvelle. La dame qui vient de vous parler, vous en instruira plus amplement. Ne songez donc qu'à rétablir votre santé; pour moi, je vais y contribuer autant qu'il me sera possible. » En achevant ces mots, il laissa reposer Ghanem, et alla lui faire préparer tous les remèdes

qu'il jugea nécessaires pour réparer ses forces épuisées par la diète et par la fatigue.

Pendant ce temps - là , Tourmente était dans la chambre de Force des cœurs et de sa mère , où se passa la même scène à peu près ; car , quand la mère de Ghanem apprit que cet étranger malade que le syndic venait de faire apporter chez lui , était Ghanem lui-même , elle en eut tant de joie qu'elle s'évanouit aussi. Et lorsque , par les soins de Tourmente et de la femme du syndic , elle fut revenue de sa faiblesse , elle voulut se lever pour aller voir son fils ; mais le syndic qui arriva sur ces entrefaites , l'en empêcha , en lui représentant que Ghanem était si faible et si exténué , que l'on ne pouvait , sans intéresser sa vie , exciter en lui les mouvemens que doit causer la vue inopinée d'une mère et d'une sœur qu'on aime. Le syndic n'eut pas besoin de longs discours pour persuader la mère de Ghanem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvait entretenir son fils sans mettre en danger ses jours , elle ne fit plus d'instance pour l'aller trouver. Alors Tourmente , prenant la parole : « Bénissons le ciel , dit-elle , de nous avoir tous rassemblés dans un même lieu. Je vais retourner au palais informer le khalyfe de toutes ces aventures ; et demain matin je reviendrai vous joindre. » Après avoir parlé de cette manière , elle embrassa la mère et la fille , et sortit. Elle arriva au palais ; et dès qu'elle y fut , elle fit demander une audience particulière au khalyfe. Elle l'obtint dans le moment. On l'introduisit dans le cabinet de ce prince ;

il y était seul. Elle se jeta d'abord à ses pieds, la face contre terre, selon la coutume. Il lui dit de se relever ; et l'ayant fait asseoir, il lui demanda si elle avait appris des nouvelles de Ghanem ? « Commandeur des croyans, lui dit-elle, j'ai si bien fait, que je l'ai retrouvé avec sa mère et sa sœur ! » Le khalife fut curieux d'apprendre comment elle avait pu les rencontrer en si peu de temps. Elle satisfit sa curiosité, et lui dit tant de bien de la mère de Ghanem et de Force des cœurs, qu'il eut envie de les voir aussi bien que le jeune marchand.

## CCCLIV<sup>e</sup> NUIT.

Si Haroun Arréchyd était violent, et si dans ses emportemens, il se portait quelquefois à des actions cruelles, en récompense il était équitable et le plus généreux prince du monde, dès que sa colère était passée, et qu'on lui faisait connaître son injustice. Ainsi, ne pouvant douter qu'il n'eût injustement persécuté Ghanem et sa famille, et les ayant maltraités publiquement, il résolut de leur faire une satisfaction publique. « Je suis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux succès de tes recherches ; j'en ai une extrême joie, moins pour l'amour de toi, qu'à cause de moi-même. Je tiendrai la promesse que j'ai faite : tu épouseras Ghanem, et je déclare dès à-présent que tu n'es plus mon esclave ; tu es libre. Va

retrouver ce jeune marchand ; et dès que sa santé sera rétablie , tu me l'amencras avec sa sœur et sa mère. »

Le lendemain de grand matin , Tourmente ne manqua pas de se rendre chez le syndic des joailliers , impatiente de savoir l'état de la santé de Ghanem , et d'apprendre à la mère et à la fille les bonnes nouvelles qu'elle avait à leur annoncer. La première personne qu'elle rencontra , fut le syndic , qui lui dit que Ghanem avait fort bien passé la nuit ; que son mal ne provenant que de mélancolie , et la cause en étant ôtée , il serait bientôt guéri.

Effectivement , le fils d'Abou Aïbou se trouva beaucoup mieux. Le repos et les bons remèdes qu'il avait pris , et plus que tout cela , la nouvelle situation de son esprit , avaient produit un si bon effet , que le syndic jugea qu'il pouvait sans péril voir sa mère , sa sœur et sa maîtresse , pourvu qu'on le préparât à les recevoir , parce qu'il était à craindre que ne sachant pas que sa mère et sa sœur fussent à Bagdad , leur vue ne lui causât trop de surprise et de joie. Il fut résolu que Tourmente entrerait d'abord toute seule dans la chambre de Ghanem , et qu'elle ferait signe aux deux autres dames de paraître quand il en serait temps.

Les choses étant ainsi réglées , Tourmente fut annoncée par le syndic au malade , qui fut si charmé de la revoir , que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. « Hé bien , Ghanem , lui dit-elle en s'approchant de son lit , vous retrouvez votrè Tourmente ,

que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais ! »  
« Ah, madame, interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à mes yeux ? Je vous croyais au palais du khalyfe. Ce prince vous a sans doute écoutée : vous avez dissipé ses soupçons, et il vous a redonné sa tendresse. » « Oui, mon cher Ghanem, reprit Tourmente, je me suis justifiée dans l'esprit du commandeur des croyans, qui, pour réparer le mal qu'il vous a fait souffrir, me donne à vous pour épouse. » Ces dernières paroles causèrent à Ghanem une joie si vive, qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce silence tendre si connu des amans. Mais il le rompit enfin : « Ah, belle Tourmente, s'écria-t-il, puis-je ajouter foi au discours que vous me tenez ? Croirai-je qu'en effet le khalyfe vous cède au fils d'Abou Aïbou ? » « Rien n'est plus véritable, repartit la dame : ce prince qui vous faisait auparavant chercher pour vous ôter la vie, et qui, dans sa fureur, a fait souffrir mille indignités à votre mère et à votre sœur, souhaite de vous voir présentement, pour vous récompenser du respect que vous avez eu pour lui ; et il n'est pas douteux qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille. »

Ghanem demanda de quelle manière le khalyfe avait traité sa mère et sa sœur, ce que Tourmente lui raconta. Il ne put entendre ce récit sans pleurer, malgré la situation où la nouvelle de son mariage avec sa maîtresse avait mis son esprit. Mais lorsque Tourmente lui dit qu'elles étaient actuellement à Bagdad et dans la maison même où il se trouvait,

il parut avoir une si grande impatience de les voir, que la favorite ne différa point à la satisfaire. Elle les appela ; elles étaient à la porte où elles n'attendaient que ce moment. Elles entrent, s'avancent vers Ghanem, et l'embrassant tour à tour, elles le baisent à plusieurs reprises. Que de larmes furent répandues dans ces embrassemens ! Ghanem en avait le visage tout couvert, aussi bien que sa mère et sa sœur. Tourmente en versait abondamment. Le syndic même et sa femme, que ce spectacle attendrissait, ne pouvaient retenir leurs pleurs, ni se lasser d'admirer les ressorts secrets de la Providence, qui rassemblait chez eux quatre personnes que la fortune avait si cruellement séparées.

Après qu'ils eurent tous essuyé leurs larmes, Ghanem en arracha de nouvelles en faisant le récit de tout ce qu'il avait souffert depuis le jour qu'il avait quitté Tourmente, jusqu'au moment où le syndic l'avait fait apporter chez lui. Il leur apprit que s'étant réfugié dans un petit village, il y était tombé malade ; que quelques paysans charitables avaient eu soin de lui, mais que ne guérissant point, il avait prié un chamelier de l'amener à l'hôpital de Bagdad. Tourmente raconta aussi tous les ennuis de sa prison, comment le khalyfe, après l'avoir entendu parler dans la tour, l'avait fait venir dans son cabinet, et par quels discours elle s'était justifiée. Enfin, quand ils se furent instruits des choses qui leur étaient arrivées, Tourmente dit : « Bénissons le ciel qui nous a tous réunis, et ne songeons qu'au

bonheur qui nous attend. Dès que la santé de Ghanem sera rétablie, il faudra qu'il paraisse devant le khalyfe avec sa mère et sa sœur; mais comme elles ne sont pas en état de se montrer, je vais y mettre bon ordre : je vous prie de m'attendre un moment. »

En disant ces mots, elle sortit, alla au palais, et revint en peu de temps chez le syndic avec une bourse où il y avait encore mille pièces d'or. Elle la donna au syndic, en le priant d'acheter des habits pour Force des cœurs et pour sa mère. Le syndic, qui était un homme de goût, en choisit de fort beaux, et les fit faire avec toute la diligence possible. Ils se trouvèrent prêts au bout de trois jours; et Ghanem se sentant assez fort pour sortir, s'y disposa. Mais le jour qu'il avait pris pour aller saluer le khalyfe, comme il s'y préparait avec Force des cœurs et sa mère, on vit arriver chez le syndic le grand vézyr Giafar.

Ce ministre était à cheval avec une grande suite d'officiers : « Seigneur, dit-il à Ghanem en entrant, je viens ici de la part du commandeur des croyans, mon maître et le vôtre. L'ordre dont je suis chargé est bien différent de celui dont je ne veux pas vous renouveler le souvenir : je dois vous accompagner et vous présenter au khalyfe, qui désire vous voir. » Ghanem ne répondit au compliment du grand vézyr que par une très-profonde inclination de tête, et monta un cheval des écuries du khalyfe qu'on lui présenta, et qu'il mania avec beaucoup de grace. On fit monter la mère et la fille sur des mules du palais;

et, tandis que Tourmente aussi montée sur une mule les menait chez le prince par un chemin détourné, Giafar conduisit Ghanem par un autre, et l'introduisit dans la salle d'audience. Le khalyfe y était assis sur son trône, environné des émirs, des vézyrs, des chefs des huissiers, et des autres courtisans arabes, persans, égyptiens, africains et syriens, de sa domination, sans parler des étrangers.

Quand le grand vézyr eut amené Ghanem au pied du trône, ce jeune marchand fit sa révérence en se jetant la face contre terre ; et puis s'étant levé, il improvisa un beau compliment en vers, qui lui valut l'approbation de toute la cour. Après son compliment, le khalyfe le fit approcher et lui dit : « Je suis bien aise de te voir, et d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma favorite et tout ce que tu as fait pour elle. » Ghanem obéit, et parut si sincère, que le khalyfe fut convaincu de sa sincérité. Ce prince lui fit donner une robe fort riche, selon la coutume observée envers ceux à qui l'on donnait audience (1). Ensuite il lui dit : « Ghanem, je veux que tu demeures dans ma cour. » « Commandeur des croyans, répondit le jeune marchand, l'esclave n'a point d'autre volonté que celle de son maître, de qui dépendent sa vie et son bien. » Le khalyfe fut très-satisfait de la réponse de Ghanem, et lui donna une forte pension. Ensuite ce prince descendit du trône,

(1) Cette coutume est encore observée aujourd'hui par les monarques de l'islamisme.

et se faisant suivre par Ghanem et par le grand vézyr seulement, il entra dans son appartement.

Comme il ne doutait pas que Tourmente n'y fût avec la veuve et la fille d'Abou Aïbou, il ordonna qu'on les lui amenât. Elles se prosternèrent devant lui. Il les fit relever ; et il trouva Force des cœurs si belle, qu'après l'avoir considérée avec attention : « J'ai tant de douleur, lui dit-il, d'avoir traité si indignement vos charmes, que je leur dois une réparation qui surpasse l'offense que je leur ai faite. Je vous épouse, et par là je punirai Zobéide, qui deviendra la première cause de votre bonheur, comme elle l'est de vos malheurs passés. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en se tournant vers la mère de Ghanem, madame, vous êtes encore jeune, et je crois que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon grand vézyr : je vous donne à Giafar ; et vous, Tourmente, à Ghanem. Que l'on fasse venir un cadi et des témoins, et que les trois contrats soient dressés et signés tout à l'heure. » Ghanem voulut représenter au khalyfe que sa sœur serait trop honorée d'être seulement au nombre de ses favorites, mais ce prince voulut épouser Force des cœurs.

Il trouva cette histoire si extraordinaire, qu'il fit ordonner à un fameux historien de la mettre par écrit avec toutes ses circonstances. Elle fut ensuite déposée dans son trésor, d'où plusieurs copies tirées sur cet original l'ont rendue publique.

Après que Chehérazade eut achevé l'histoire de Ghanem, fils d'Abou Aïbou, le sulthan des Indes

témoigna qu'elle lui avait fait plaisir. « Sire, dit alors la sulthane, puisque cette histoire vous a diverti, je supplie très-humblement votre majesté de vouloir bien entendre celle des Aventures du khalyfe Haroun Arréhyd ; vous n'en serez pas moins content. » Chahriar y consentit ; mais comme le jour commençait à paraître, on la remit à la nuit suivante. La sulthane la commença de cette manière :

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

---

# TABLE

## DU QUATRIÈME VOLUME

### DES MILLE ET UNE NUITS.

---

CCLXXXI <sup>e</sup> Nuit. Histoire du prince Zeyu et du roi des Génies.....	page 1
CCLXXXII <sup>e</sup> Nuit.....	8
CCLXXXIII <sup>e</sup> Nuit.....	11
CCLXXXIV <sup>e</sup> Nuit.....	16
CCLXXXV <sup>e</sup> Nuit.....	22
CCLXXXVI <sup>e</sup> Nuit.....	29
Histoire de Khodadad et de ses frères.....	<i>ib.</i>
CCLXXXVII <sup>e</sup> Nuit.....	37
CCLXXXVIII <sup>e</sup> Nuit. Histoire de la princesse de De- ryabar.....	43
CCLXXXIX <sup>e</sup> Nuit.....	47
CCXC <sup>e</sup> Nuit.....	55
CCXCI <sup>e</sup> Nuit.....	66
CCXCII <sup>e</sup> Nuit.....	75
Histoire du Dormeur éveillé.....	<i>ib.</i>
CCXCIII <sup>e</sup> Nuit.....	83
CCXCIV <sup>e</sup> Nuit.....	89
CCXCV <sup>e</sup> Nuit.....	94
CCXCVI <sup>e</sup> Nuit.....	98
CCXCVII <sup>e</sup> Nuit.....	103
CCXCVIII <sup>e</sup> Nuit.....	107
CCXCIX <sup>e</sup> Nuit.....	114

CCC <sup>e</sup> Nuit.....	page 121
CCCI <sup>e</sup> Nuit.....	125
CCCII <sup>e</sup> Nuit.....	128
CCCIII <sup>e</sup> Nuit.....	133
CCCIV <sup>e</sup> Nuit.....	137
CCCV <sup>e</sup> Nuit.....	145
CCCVI <sup>e</sup> Nuit.....	150
CCCVII <sup>e</sup> Nuit.....	161
CCCVIII <sup>e</sup> Nuit.....	166
CCCIX <sup>e</sup> Nuit.....	171
CCCX <sup>e</sup> Nuit.....	176
CCCXI <sup>e</sup> Nuit.....	180
CCCXII <sup>e</sup> Nuit.....	186
CCCXIII <sup>e</sup> Nuit.....	193
CCCXIV <sup>e</sup> Nuit.....	198
CCCXV <sup>e</sup> Nuit.....	202
CCCXVI <sup>e</sup> Nuit.....	206
Histoire d'Aladdin, ou la Lampe merveilleuse.....	207
CCCXVII <sup>e</sup> Nuit.....	209
CCCXVIII <sup>e</sup> Nuit.....	217
CCCXIX <sup>e</sup> Nuit.....	222
CCCXX <sup>e</sup> Nuit.....	226
CCCXXI <sup>e</sup> Nuit.....	229
CCCXXII <sup>e</sup> Nuit.....	232
CCCXXIII <sup>e</sup> Nuit.....	238
CCCXXIV <sup>e</sup> Nuit.....	244
CCCXXV <sup>e</sup> Nuit.....	249
CCCXXVI <sup>e</sup> Nuit.....	255
CCCXXVII <sup>e</sup> Nuit.....	261
CCCXXVIII <sup>e</sup> Nuit.....	266
CCCXXIX <sup>e</sup> Nuit.....	271
CCCXXX <sup>e</sup> Nuit.....	279
CCCXXXI <sup>e</sup> Nuit.....	284
CCCXXXII <sup>e</sup> Nuit.....	291
CCCXXXIII <sup>e</sup> Nuit.....	297

CCCXXXIV <sup>e</sup> Nuit.....	page 303
CCCXXXV <sup>e</sup> Nuit.....	308
CCCXXXVI <sup>e</sup> Nuit.....	315
CCCXXXVII <sup>e</sup> Nuit.....	320
CCCXXXVIII <sup>e</sup> Nuit.....	326
CCCXXXIX <sup>e</sup> Nuit.....	335
CCCXL <sup>e</sup> Nuit.....	342
CCCXLI <sup>e</sup> Nuit.....	349
CCCXLII <sup>e</sup> Nuit.....	357
CCCXLIII <sup>e</sup> Nuit.....	363
CCCXLIV <sup>e</sup> Nuit.....	369
CCCXLV <sup>e</sup> Nuit.....	375
CCCXLVI <sup>e</sup> Nuit.....	381
CCCXLVII <sup>e</sup> Nuit.....	386
CCCXLVIII <sup>e</sup> Nuit.....	390
Histoire de Ghanem , fils d'Abou Aïbou , etc.....	391
CCCXLIX <sup>e</sup> Nuit.....	398
CCCL <sup>e</sup> Nuit.....	410
CCCLI <sup>e</sup> Nuit.....	420
CCCLII <sup>e</sup> Nuit.....	431
CCCLIII <sup>e</sup> Nuit.....	447
CCCLIV <sup>e</sup> Nuit.....	457